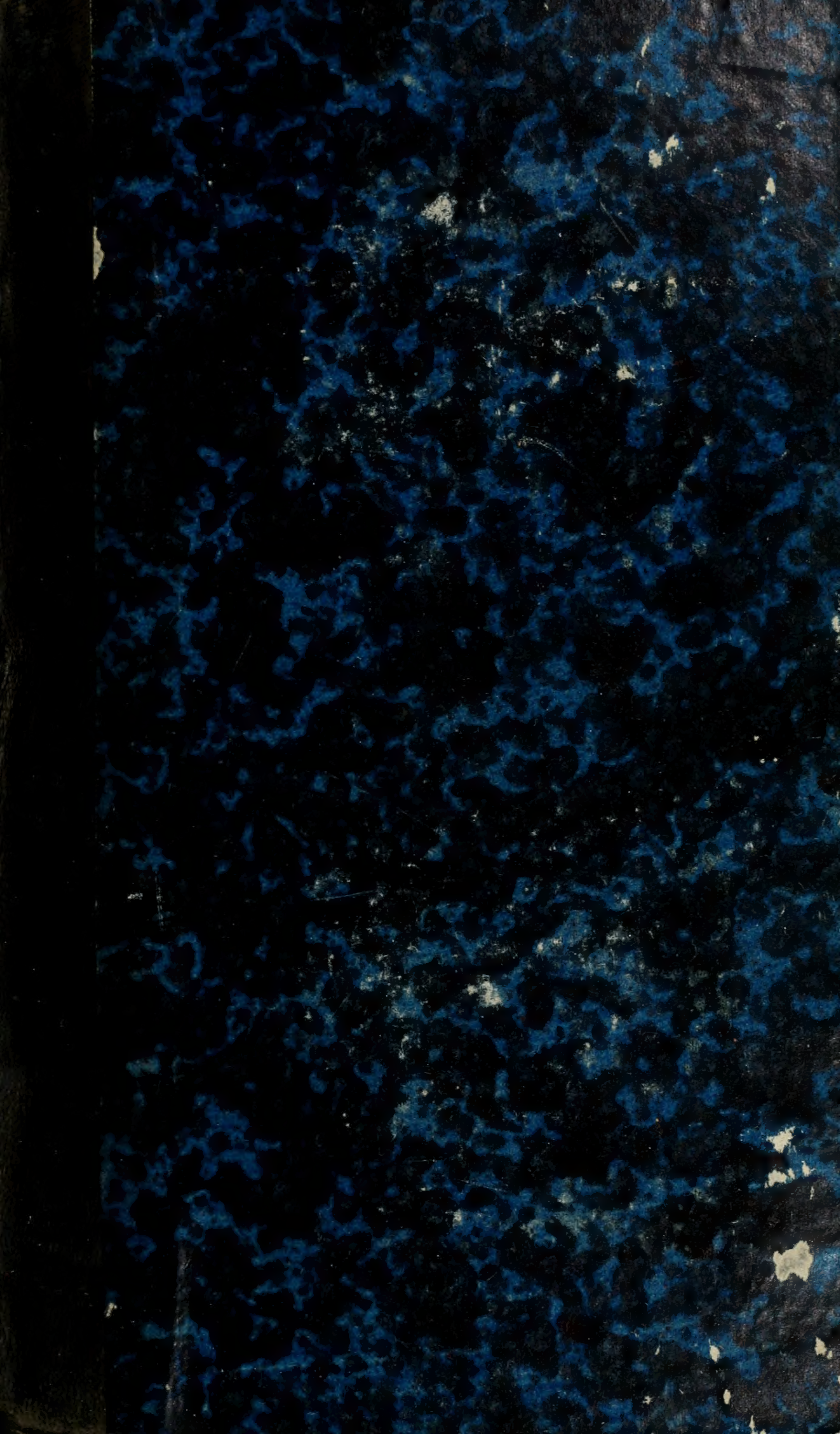
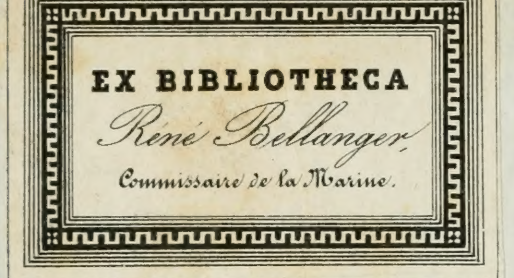




OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXVII.

Paris.— Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

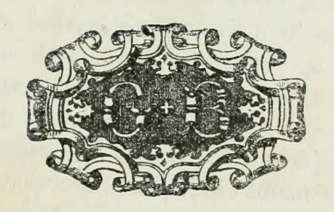
LE COCU,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

L'époux en permettra la lecture à sa femme.

TOME PREMIER.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

34, RUE MAZARINE.

1845

PRÉFACE

A CAUSE DU TITRE.

Je n'ai jamais fait de préface à mes romans ; j'ai toujours regardé comme assez inutile ce que l'auteur y dit, y explique d'avance au lecteur. Celui-ci serait en droit de lui répondre, comme Alceste à Oronte : « *Nous verrons bien.* »

Je n'ai jamais pensé non plus que c'était pour causer avec l'auteur du roman que le public lisait ce roman. Peu importe, sans doute, à mes lecteurs, que je sois jeune ou vieux, petit ou grand, que j'écrive le matin ou la nuit : ce qu'ils désirent, c'est un ouvrage qui leur plaise, où il y ait assez de naturel pour qu'on puisse s'identifier avec les personnages ; et, si l'auteur vient toujours parler de lui et se mettre là entre ses héros et son lecteur, il me semble qu'il détruit l'illusion et nuit à son propre ouvrage.

Si je mets aujourd'hui une préface à mon livre, c'est à cause du titre... de ce titre qui a fait reculer d'épouvante quelques personnes qui ne reculent pas devant les *bourreaux*, les *damnés*, les *suppliciés*, les *guillotinés* et autres gracieusetés qu'on se permet en toute liberté. Je veux, non pas me justifier, car je ne me crois pas cou-

pable, mais je désire rassurer quelques-unes de mes lectrices que mon titre effaroucherait par trop.

Le Cocu! Qu'a donc ce mot de si indécent? qu'est-ce qu'il signifie d'abord? Un homme marié qui est trompé par sa femme; un mari dont l'épouse est infidèle. Voulez-vous que je misse pour titre à mon livre : *l'Époux dont la femme a trahi ses serments?* Cela aurait ressemblé à une affiche de Pontoise. N'était-il pas plus clair, plus simple de ne mettre que le mot qui, seul, dit tout cela.

Vous auriez pu mettre *le Prédestiné*, me diront quelques personnes. Je répondrai à ces personnes que ce titre eût été fort bon pour ceux qui l'auraient compris, mais que beaucoup de gens n'auraient pas deviné que cela signifiait *Cocu;* que tout le monde n'est pas initié à ce langage de convention, et que j'écris pour être compris de tout le monde.

Puis enfin, pourquoi tant se gendarmer contre ce mot, si souvent et si heureusement employé au théâtre? Qui ne sait pas que notre immortel Molière a intitulé une de ses pièces : *le Cocu imaginaire?* Cette pièce, je l'ai vu représenter, et par conséquent afficher dans les rues de Paris, il n'y a pas encore trois ans; temps où cependant nous nous permettions beaucoup moins de libertés qu'à présent; et cependant je n'ai vu personne reculer d'horreur, de dégoût, ou avoir des mouvements d'indignation, des crispations nerveuses, en lisant l'affiche du Théâtre-Français, sur laquelle était imprimé: *le Cocu imaginaire.* Je crois pourtant que l'on doit être plus sévère pour ce que l'on dit au théâtre que pour ce qu'on met dans un roman; car, si je mène ma fille au pectacle, et si les personnages y disent quelque chose inconvenant, je ne puis pas empêcher ma fille de l'en-

tendre ; tandis qu'il m'est bien facile de ne pas lui laisser lire un roman où il y aurait de ces choses-là.

Mais, je le répète, le mot *Cocu* doit faire rire, et voilà tout. N'est-ce pas là l'effet qu'il produit au théâtre?

Oui, voilà qui est bien ; mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on y met ordre.

(*Georges Dandin*, acte I.)

Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

(*L'École des femmes*, acte VI.)

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence.

(*Sganarelle*, scène XVI.)

Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocu les gens.

(*Idem*, scène XVII.)

On vit brûler son âme,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme ;
Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisait cocu.

(MONTFLEURY, *la Femme juge et partie.*)

Quoi ! me couvrir moi-même et d'opprobe et de blâme !
Moi-même publier la honte de ma femme !
Et chercher, quoique enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu !

(*Idem*, *idem.*)

Je sais qu'on me dira encore : Ce qui était bon jadis peut ne plus l'être maintenant ; autres temps, autres mœurs.

Je répondrai à cela : autres temps, autres usages, autres modes, autres façons d'habits, autres heures pour les repas, c'est vrai; mais autres mœurs, je n'en crois rien. Nous avons les mêmes passions, les mêmes défauts, les mêmes ridicules que nos pères. Je suis très-persuadé que nous ne valons pas mieux qu'eux : ces passions, ces vices, peuvent-être cachés sous des formes plus policées, mais le fond est toujours le même. La civilisation rend les hommes plus aimables, plus habiles à cacher leurs défauts; le progrès des lumières les rend plus instruits, moins crédules. Mais où me prouverez-vous que cela les rend moins intéressés, moins ambitieux, moins envieux, moins libertins? Non : les hommes d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux d'autrefois et que ceux qui existeront dans mille ans, si dans mille ans il en existe encore, ce que je ne vous affirmerai pas, mais ce qui est présumable. Ne soyons donc pas scandalisés aujourd'hui de ce qui faisait rire nos ancêtres; ne nous montrons pas si rigoristes, si méticuleux, cela ne prouverait nullement en faveur de notre vertu. Au spectacle, les bonnes mères de famille rient franchement d'une plaisanterie un peu leste, mais les femmes entretenues font la grimace, ou mettent leur éventail devant leurs yeux.

Ensuite, lorsque l'on ose tant dans le genre qu'on appelle romantique, pourquoi donc serait-on plus sévère pour le genre gai, pour des tableaux de société? Parce que je peins une scène contemporaine, dois-je craindre de laisser trop d'allure à ma plume? ce privilége serat-il exclusivement réservé à ceux qui nous transportent aux siècles passés, et qui affublent leurs personnages de bottes à entonnoir et de petits manteaux?

Pendant que je m'adresse à mes lecteurs, et surtout à mes lectrices, je ne puis résister au désir de répondre

à l'inculpation que l'on m'a quelquefois adressée, de faire des ouvrages peu moraux.

Ce qui est gai, ce qui ne tend qu'à provoquer le rire, peut être un peu leste de ton sans être pour cela licencieux.

Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais. Un ouvrage qui fait soupirer, qui exalte l'imagination, est bien autrement dangereux que celui qui fait rire. Ceux qui, dans mes romans, n'ont point vu le but moral, n'ont pas voulu le voir. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'être morose pour offrir quelques leçons à ses lecteurs. Ce n'est pas tristement que Molière a châtié les travers, les sottises des hommes, et tourné leurs vices en ridicule.

Dans *Georgette*, j'ai tracé la vie d'une femme entretenue; elle finit de manière à ne pas donner envie de l'imiter. Dans *Frère Jacques*, j'ai peint un joueur, et montré jusqu'où cette affreuse passion pouvait nous mener. Dans *le Barbier de Paris*, deux hommes cèdent à leurs passions : la cupidité et le libertinage. Tous deux y sont punis par où ils ont péché. *Jean* prouve qu'une passion bien placée peut nous faire rougir sur nos manières, sur notre ignorance, et nous dégoûter de la mauvaise compagnie et des mauvais lieux. Dans *la Laitière de Montfermeil*, j'ai cherché à prouver que l'argent répandu en bienfaits rapportait plus que celui dépensé en folies. *André le Savoyard* est l'histoire d'un pauvre enfant des montagnes : c'est en se conduisant bien, c'est en secourant sa mère, en aidant son frère, en donnant ce qu'il possède à sa bienfaitrice, qu'il parvient à être heureux et à triompher d'un amour sans espoir. *Sœur Anne* est une jeune fille séduite. Son séducteur, placé entre sa maîtresse et sa femme, y reçoit une assez forte leçon. *La femme, le mari et l'amant* offre un tableau trop

vrai de la conduite de bien des époux. *L'homme de la nature et l'homme policé* doit montrer les avantages de l'éducation. Si ces ouvrages n'ont pas un but moral, c'est que probablement je n'ai pas su les écrire avec assez de talent pour le faire sentir à mes lecteurs.

Mais c'est assez, c'est beaucoup trop parler de mes romans; et tout cela à propos de ce pauvre *Cocu!* De grâce, mesdames, que ce titre ne vous effraie pas. L'épigraphe de ce livre a dû déjà vous rassurer un peu : lisez donc sans crainte, ne condamnez pas sans entendre. Peut-être trouverez-vous ce roman bien moins gai que vous ne le croyiez; peut-être même penserez-vous que j'aurais pu, que j'aurais dû présenter mon héros d'une tout autre manière. Enfin, si, tel qu'il est, ce roman ne vous plaît pas, pardonnez-le-moi, mesdames, je tâcherai de prendre ma revanche dans un autre ouvrage; car le *Cocu* que je vous offre aujourd'hui, ne sera pas, je l'espère, le dernier que je ferai.

Ch. PAUL DE KOCK.

LE COCU.

CHAPITRE I.

UN CABINET DE LECTURE.

—

« Madame, donnez-moi le *Constitutionnel.*
» — Ils sont tous en lecture pour le moment,
» monsieur. — Eh bien, donnez-moi le *Cour-
» rier français.* — En voici la première feuille,
» monsieur... Vous aurez l'autre tout-à-l'heure.
» — Madame, quand je viens lire un journal,
» je suis bien aise de l'avoir en entier : avec
» vos nouvelles méthodes de couper le journal
» en deux, vous nous faites quelquefois rester
» en suspens dans l'endroit le plus intéressant,

» et c'est fort désagréable... — Mais, monsieur,
» nous ne pouvons cependant pas avoir dix
» exemplaires de chaque journal !.... Les frais
» sont déjà assez lourds !... En coupant le jour-
» nal, il est bien plus facile de contenter beau-
» coup de personnes, et certainement la seconde
» feuille du *Courrier* rentrera avant que vous
» n'ayez lu la première. — Ce n'est pas sûr. Je
» ne suis pas de ces gens qui mettent une heure
» à lire une colonne... Je veux un journal entier.
» — Voulez-vous les *Débats?* — Va pour les
» *Débats.* »

Le monsieur qui tient à avoir un journal entier, comme ces enfants qui, chez le traiteur, veulent un plat pour eux seuls, quoique souvent ils n'en puissent pas manger la moitié, est entré en grommelant dans le salon de lecture : il va s'asseoir sur un banc, entre deux liseurs, dont l'un, jeune et poli, se recule pour lui faire place ; tandis que l'autre, vieux, rabougri et coiffé en ailes de pigeon, regarde avec humeur le nouveau-venu, et lui tourne le dos après avoir murmuré d'une voix aigre : « Prenez-
» donc garde, monsieur : vous vous asseyez
» sur ma redingote. »

Moi je suis debout à l'entrée du salon, où je fais rarement une longue station ; j'ai eu facilement un journal *entier*, parce que j'ai pris un petit journal littéraire, et maintenant que la politique absorbe tout, on néglige cruellement la simple littérature. Je conçois fort bien que les intérêts de notre pays occupent et intéressent. Il y a des moments où je lis les grands journaux avec empressement ; mais alors même je ne pourrais passer des heures à les méditer... Que voulez-vous ? on ne se refait pas : la politique n'a jamais été de mon ressort !... et je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il serait bien heureux, le pays où l'on n'aurait pas besoin de s'en occuper.

Je voulais savoir ce qu'on disait de la pièce que l'on a donnée hier aux *Variétés*. Un journal prétend qu'elle est détestable ; un autre la trouve charmante : faites-vous donc une opinion là-dessus !

« Madame, donnez-moi, s'il vous plaît, la » *Quotidienne*... et la *Gazette de France*... si on » ne les tient pas... — Non, monsieur, on ne » les tient pas... Les voici. »

J'ai tourné la tête... On tourne souvent la

tête quand on ne lit pas des choses sérieuses ; j'ai voulu voir la figure du monsieur qui vient de prendre la *Gazette* et la *Quotidienne*. J'ai vu un grand personnage, tout long, tout droit ; aux cheveux plats, lisses, bouclés par derrière l'oreille ; à l'œil couvert, à la voix mielleuse... j'allais presque dire à l'oreille rouge et au teint fleuri : c'est qu'en vérité il y a de cela ; et si j'avais regardé ce monsieur avant qu'il parlât, j'aurais deviné quels journaux il demanderait. On prétend que la physionomie est trompeuse; mais non, elle ne l'est pas autant qu'on le dit. surtout pour ceux qui veulent bien se donner la peine de l'examiner attentivement.

Je tiens encore mon journal, mais je ne le lis plus. Je m'amuse à considérer toutes ces figures penchées sur ces feuilles de papier imprimé. Ce serait un joli tableau à faire pour un peintre de genre. Ce gros homme, dont les deux coudes sont appuyés sur la table couverte du tapis vert de rigueur, a l'air d'un potentat appelé à prononcer contre les rois ses voisins. Tantôt sa lèvre inférieure s'avance, il blâme sans doute ce que l'on a fait ; mais bientôt il se radoucit, sa bouche reprend son

expression accoutumée, et un petit mouvement de tête annonce qu'il est plus satisfait de ce qu'il lit. A sa droite, un petit homme à cheveux gris, lit avec une avidité qui se peint dans tous ses traits. Peu lui importe qu'on entre, qu'on sorte, qu'on tousse, qu'on se mouche ou qu'on s'asseye près de lui, ses yeux ne quittent pas une minute la feuille qu'il tient, et ses yeux brillent comme ceux d'un jeune homme. Il y a du patriotisme, de la gloire, de la liberté dans cette tête-là.

Là-bas, un homme entre deux âges, un homme à manies : cela se voit sur-le-champ. Il faut que la lampe soit juste devant lui, que ses pieds aient une chaise pour s'appuyer, et que sa tabatière soit placée à côté de son journal. Si toutes ces formalités ne sont pas exactement remplies, voilà un homme qui est malheureux et qui ne saura plus ce qu'il lit. J'en ai bientôt la preuve : son voisin vient, avec son coude, de repousser sa tabatière ; il lève les yeux avec colère, et regarde le voisin en murmurant : « Il me semble que vous avez » assez de place, et qu'elle ne vous gêne pas. » Il est plusieurs minutes avant de pouvoir re-

prendre tranquillement sa lecture, ce qu'il ne fera qu'après avoir replacé sa boîte à la même distance de sa main. Mais bientôt il lui arrive un accident plus grave : comme il y a beaucoup de monde dans le cabinet, un nouveau-venu se permet de s'emparer de la chaise sur laquelle il posait ses pieds. Alors l'homme à manies est tout bouleversé : après avoir regardé du haut en bas celui qui s'est permis une telle action, il se lève, passe au comptoir, jette avec humeur le journal et un sou, puis sort en disant : « C'est détestable... il n'y a pas moyen » de lire les nouvelles quand on est troublé et » dérangé à chaque instant. »

Dans ce coin, au fond, s'est placé le monsieur aux cheveux lisses. Il jette de temps à autre un regard en dessous autour de lui ; il reprend ensuite sa lecture, mais doucement, sans remuer, sans gesticuler, sans laisser paraître le moindre changement dans l'expression de sa physionomie.

Un peu plus loin, un individu à figure bête est depuis un temps infini penché sur la même feuille, cependant il ne dort pas, ce que j'avais cru d'abord. Cet homme-là est, m'a-t-on

dit, l'épouvantail des cabinets littéraires. Il met régulièrement quatre heures pour lire un journal ordinaire , et six heures pour le *Moniteur*. Si les loueurs de journaux avaient beaucoup d'habitués comme celui-là , ils devraient faire payer à l'heure, comme au billard.

J'allais continuer ma revue, mais je suis distrait par une voix féminine, qui retentit à mes oreilles, ce qui est féminin m'a toujours causé des distractions. J'abandonne bien vite les habitués du cabinet, et je regarde à ma droite dans le salon voisin , qui est tapissé de tablettes chargées de livres, car ici on loue des livres et des journaux : et en vérité on a raison, dans ce siècle-ci, pour gagner sa vie , ce n'est pas trop, ce n'est même quelquefois pas assez de faire deux choses à la fois.

Comme je suis debout entre les deux salons, il m'est facile de voir aussi dans celui consacré à la librairie : je vois donc une femme d'une vingtaine d'années, à la figure vive, éveillée. Sa mise annonce qu'elle est voisine : elle est coiffée en cheveux ; un tablier de taffetas noir à corsage lui prend fort bien la taille ; mais ses pieds sont dans des chaussons de lisière beau-

coup trop larges, et elle a encore un dé à une de ses mains, couvertes de vieux gants dont les doigts sont coupés.

Elle entre en souriant, en sautillant, et dépose sur le comptoir un paquet de livres, en disant : » Tenez ! nous avons déjà *dévoré* tout ça !... — » Comment !... et vous ne les avez que d'hier !... » — Oh ! c'est que nous lisons vite à la maison.... » Ma tante ne fait pas autre chose ; ma sœur, » qui a mal au pouce, ne pouvait pas travailler, » elle a souvent mal au pouce, ma sœur !... et » monsieur mon frère aime beaucoup mieux » lire des romans que d'étudier son violon..... » J'avoue que j'aime bien mieux aussi quand il » n'étudie pas ; c'est si ennuyant d'entendre râ- » cler du violon à ses oreilles !... Ah ! ça me fait » grincer les dents, rien que d'y penser... J'ai » le violon en horreur !... Qu'est-ce que vous al- » lez me donner ? nous voulons quelque chose » de gentil !... — Je ne sais trop... Vous allez si » vite !... Vous aurez bientôt lu toute ma bou- » tique !... — Nous voulons du nouveau. — Du » nouveau !... voilà bien tous les abonnés : il » leur semble que le nouveau seul est bon !.... » Et pourtant nous avons d'anciens romans qui

» sont bien au-dessus des modernes !... — Ah !
» vous dites ça pour me faire prendre encore vos
» *Clèveland*, vos *Tom Jones*, votre vieux *Doyen*
» *de Killerine*... — Mademoiselle, *le Doyen de*
» *Killerine* est un très-bon ouvrage, et... — Ma-
» dame, je ne m'intéresse pas à un héros qui
» est bossu, a les jambes torses et des loupes
» sur les yeux ! Fi donc ! parlez-moi d'un beau
» jeune homme, bien brun... bien fait, d'une
» belle tournure... A la bonne heure ; on se le
» représente, on croit le voir... Quand il parle
» d'amour, on se dit : Je voudrais un amant
» comme cela... Et ça fait plaisir ! »

La libraire sourit ; j'en fais autant, tout en ayant l'air de n'être occupé que de mon journal. La demoiselle voltige devant chaque tablette du magasin ; elle prend des volumes, les ouvre, puis les replace sur des rayons, en disant : « Nous avons lu cela... nous avons lu
» cela... Mon Dieu ! est-ce que nous avons tout
» lu ?....

» — Tenez, mademoiselle, » dit la dame qui tient le cabinet, « voici quelque chose de fort
» intéressant et de bien écrit... — Qu'est-ce que
» c'est ? — *La Femme de bon sens* ou *la Prison-*

» *nière de Bohême.* — Voyons par qui : Traduit » de l'anglais par *Ducos*!... Comment! cela a » paru en mil sept cent quatre-vingt-dix-huit! » Est-ce que vous vous moquez de moi, de me » donner un roman aussi vieux? — Mais qu'im- » porte son âge, puisque je vous dis que c'est » bien! — Et moi je vous dis que l'âge fait beau- » coup; nous aimons les tableaux de mœurs, » les scènes contemporaines. Un roman qui a » plus de vingt ans ne peut peindre les mœurs » actuelles. — Mais il peut peindre les passions, » les ridicules de la société; ces choses-là sont » de tous les temps, mademoiselle. C'est pour- » quoi on s'amuse encore en voyant représenter » *Tartufe*, le *Misanthrope*, l'*Étourdi*, quoique » ces ouvrages ne soient certainement pas nou- » veaux. — Ah! cela dépend du goût!... Mais » je ne veux pas de votre *Femme de bon sens*... » D'ailleurs, le titre ne me plaît pas... Il me » semble que ce soit une épigramme! .. — Te- » nez, voici qui est plus nouveau... C'est *le* » *Bourreau de*... — Assez!... assez! Grâce au » ciel, nous n'avons jamais eu de goût pour les » bourreaux!... Nous n'aimons pas la littéra- » ture de cimetière, les mœurs de la Morgue.

» Il est possible que ces tableaux-là soient pleins
» de vérité, mais nous n'avons nulle envie de
» nous en assurer ; nous fuirions avec horreur
» une rue, une place où l'on se disposerait à
» à exécuter quelques criminels : et vous vou-
» lez que nous lisions avec plaisir des ouvrages
» où l'on s'attache à nous détailler de telles
» horreurs, à nous offrir des tableaux hideux!..
» Ah! madame, je trouve qu'il faut avoir bien
» mauvaise opinion des femmes pour penser
» qu'elles prendront goût à ces lectures, pour
» croire que de telles peintures peuvent avoir de
» l'attrait pour nous! C'est nous assimiler à ces
» malheureuses qui se pressent, se foulent pour
» assister à une exécution, et je ne pensais pas
» qu'il pût y avoir de la gloire à écrire pour ces
» femmes-là. »

Je ne puis m'empêcher de quitter des yeux mon journal; on aime à rencontrer des personnes qui pensent comme nous, et comme, relativement à la littérature, je partage entièrement l'opinion de cette demoiselle, je la regarde avec satisfaction. Le hasard fait qu'en ce moment elle me regarde aussi. Je souris sans doute, car elle fait une petite figure toute drôle

et va voltiger près d'une autre partie de la bibliothèque.

Elle revient bientôt, tenant quatre gros volumes, en disant : — « Enfin, je crois qu'en » voici un que nous n'avons pas lu... *Eugène et » Guillaume*... Je prends cela... C'est par *Picard;* » ça doit être bon. — Il ne faut pas toujours » s'en rapporter au nom de l'auteur, mademoi» selle ; malgré cela quand c'est d'un écrivain » qui sait ecrire, on est sûr du moins d'avoir » quelque chose qui ne pêche pas par le style, » alors même que l'intrigue ou les événements » ne seraient pas heureux. Vous prenez alors » *Eugène et Guillaume?* — Oui ; mais il me faut » encore quelque chose avec cela... Quatre vo» lumes! à peine s'il y en a pour notre soirée!.. » Ah! avez-vous quelque chose de nouveau de » l'auteur de *Sœur Anne*?... Vous savez bien » que c'est mon favori, celui-là?... »

Je ne puis m'empêcher de regarder cette demoiselle avec une nouvelle satisfaction, parce que je suis très-ami avec l'auteur dont elle vient de parler.

« — Non, mademoiselle, nous n'avons rien de cet auteur-là que vous ne l'ayez lu... Mais

» voici quelque chose qui a paru hier... — Ah!
» donnez... donnez... — Je ne sais pas trop
» ce que c'est... Mais pour nouveau, je vous le
» garantis! — Donnez... — Vous me promet-
» tez de ne point le garder longtemps?..... —
» Non, non, vous savez bien que c'est l'affaire
» d'une veillée chez nous... — Vous prendrez
» bien garde en le coupant... — Oui, oui!... Je
» m'en vais bien vite, car ma tante dira que j'ai
» bavardé. »

La demoiselle prend tous les volumes sous son bras et sort, après toutefois avoir encore jeté un petit regard de mon côté.

A cette jeune personne succède une femme en bonnet rond, en déshabillé d'indienne. Celle-là ne rapporte qu'un seul ouvrage qu'elle dépose sur le comptoir, en disant : « Ah! Dieu!
» avons-nous eu de la peine à le finir!... J'ai
» cru que nous n'en verrions jamais la queue!..
» — Il est vrai qu'il y a près d'un mois que
» vous avez ce roman-là... — Ah! dame! nous
» ne lisons pas vite chez nous; avec ça, d'ordi-
» naire c'est mon homme qui me lit pendant
» que je travaille, et, comme il a toujours son
» catarrhe, il s'arrête à chaque virgule pour tous-

» ser.,. C'est égal, c'est bien amusant... J'ai
» fièrement pleuré avec cette pauvre fille qui
» passe quinze ans dans les souterrains, nour-
» rie seulement avec du pain et de l'eau... Fal-
» lait qu'elle eût un fameux estomac quoique
» ça pour ne pas faire une maladie!... — Vou-
» lez-vous quelque chose? — Oui, sans doute.
» Des *voleurs*, s'il vous plaît; et puis des *reve-*
» *nants*, si vous en avez... parce qu'un roman
» où il y a des revenants et des voleurs, ça ne
» peut pas être mauvais!... Ah! et puis qu'il y
» ait des gravures.,. de ces belles gravures où
» l'on voit des crimes!... Je tiens aux gravures,
» moi; d'ailleurs, je me dis : Un roman où l'on
» n'a pas fait la dépense d'une image, c'est qu'ap-
» paremment ce n'est pas le Pérou... Est-ce
» que je n'ai pas deviné juste!... — Tenez, ma-
» dame, voici qui vous amusera beaucoup... —
» Qu'est-ce que c'est?... — *Les Esprits du châ-*
» *teau sans nom* ou *les Brigands de la carrière*
» *abandonnée*... — Ah! le beau titre!... comme
» ça résonne bien... Voyons les images... Un
» homme qui mange un squelette! Ah! Dieu!
» que ça doit être joli! Je n'en veux pas voir da-
» vantage... J'emporte vos *Esprits*, et je vais

» acheter de la pâte de jujube pour mon mari, » afin qu'il tousse un peu moins en lisant »

La bonne dame qui aime les images est remplacée par un monsieur âgé qui veut aussi avoir un roman. On lui demande dans quel genre ; mais peu lui importe : c'est pour lire le soir dans son lit ; il désire quelque chose qui l'endorme tout de suite. On lui trouve sur-le-champ ce qu'il lui faut.

Après ce monsieur, vient une dame sur le retour. Elle rapporte des *Mémoires ;* elle demande des *Mémoires ;* elle trouve qu'on ne peut plus lire que des mémoires. Quand une dame a passé l'âge des conquêtes, je conçois que les mémoires lui semblent une lecture instructive et agréable : pour ces dames, le passé a plus de charmes que le présent. Ne pouvant plus nous entretenir de ce qu'elles font, elles veulent que l'on s'occupe de ce qu'elles ont fait : c'est encore un moyen de faire parler de soi. Après avoir eu des aventures, elles trouvent que ne plus occuper le public, c'est mourir de son vivant. Pauvres femmes ! je les plains ; elles meurent deux fois. Voyez comme on se trompe pourtant !... Celles-là tombent dans

l'oubli en cherchant l'immortalité, et il est de ces bonnes mères de famille, de ces femmes simples, vertueuses, vivant sans renommée auprès de leurs enfants, qui pourtant ne meurent pas entièrement, car tous ceux qui les ont connues conservent au fond du cœur et leur image et leur souvenir.

La dame aux mémoires est partie avec huit volumes *in-octavo* sous le bras. Vient ensuite un vieux monsieur poudré et musqué comme au temps de la régence. Il porte un petit chapeau à cornes qui n'approche pas de ses oreilles, et par-dessus son habit une douillette de soie, quoique nous soyons à peine en octobre.

Ce monsieur fait un salut de protection à la dame qui tient le magasin, et place deux volumes sur le comptoir, en disant :

« Que diable m'avez-vous donné là?... c'est » mauvais... c'est détestable... — Quoi! mon- » sieur, vous n'êtes pas content de cet ouvra- » ge?... Il a cependant obtenu l'approbation » générale. — Je vous assure qu'il n'aura pas la » mienne!... — Alors monsieur ne veut pas la » suite?... il y a encore deux volumes. — Non, » certainement, je ne veux pas la suite... C'est

» tout au plus si j'en ai lu trois pages. — Et cela
» vous a suffi pour juger? — Oui, madame, je
» juge dès les premières lignes, moi... Je veux
» quelque chose de bon... d'utile... un roman
» de chevalerie, par exemple... — J'ai *Amadis*
» *des Gaules*. — Je l'ai lu. — *Geneviève de Cor-*
» *nouailles*. — Je l'ai lu. — *Les chevaliers du Cy-*
» *gne*. — Je l'ai lu... J'ai lu tout ce qui est an-
» cien dans ce genre. Donnez-m'en un nouveau.
» — Mais... c'est qu'on ne fait plus guère de ro-
» mans de chevalerie. — Comment on n'en fait
» plus?... et pourquoi n'en fait-on plus?... Il
» faut en faire faire, madame ; il faut en com-
» mander à vos romanciers. — Ils disent que ce
» n'est plus de mode, monsieur. — Ils ne sa-
» vent ce qu'ils disent!... Il n'y a que cela de
» joli... C'est le vrai genre du roman... Mais ces
» auteurs modernes ne comprennent pas le
» goût des lecteurs!... Ils font des ouvrages où
» ils visent à l'esprit, au naturel... Ils font des
» tableaux de société... comme si cela pouvait
» se comparer à la description d'un tournoi!...
» Jadis on faisait des romans bien meilleurs.
» Ceux de Crébillon fils n'étaient pas sans mé-
» rite. Mademoiselle de Scudéry les faisait un

» peu trop longs, j'en conviens; mais *le Sopha*, » *les Bijoux indiscrets*, *Angola*!... voilà de jolis » ouvrages... pétillants de détails délicieux!... » — Si monsieur voulait *l'Enfant du carnaval* » de Pigault-Lebrun, c'est aussi plein de détails » fort amusants... — Non, madame, non; je » ne lis point de ces ouvrages-là!... Pour qui » me prenez-vous? C'est d'un leste... il y a là-» dedans un certain plat d'épinards qui... — Qui » fait rire, monsieur; tandis que votre *Angola* » fait rougir, et quelquefois pis encore... — Ma-» dame, donnez-moi un roman de chevalerie... » Je veux instruire mon petit-fils; et certaine-» ment c'est la seule lecture qui puisse lui être » à la fois *utile dulci*. — Si monsieur voulait » *Don Quichotte*?... — *Don Quichotte*!... fi! donc, » madame.... Votre Cervantes est un imperti-» nent... un drôle!... un faquin!... qui se » permet de rire de ce qu'il y a de plus noble, » de plus galant, de plus révéré!... Si ce Cer-» vantes avait vécu de mon temps, madame, je » lui aurais fait rétracter son Don Quichotte... » ou, par les mânes de mes aïeux! je jure qu'il » aurait passé un mauvais quart-d'heure!

La libraire feint d'avoir un accès de toux

pour cacher son envie de rire. Quant à moi, je n'y tiens pas... j'éclate, et le journal me tombe des mains. L'homme à la douillette se retourne de mon côté; il me toise avec indignation, et porte sa main droite à son côté gauche : je ne sais si c'était pour y chercher une épée et me traiter comme Michel Cervantes; mais comme, au lieu d'une rapière, sa main ne rencontre qu'une bonbonnière en bergamote, il la prend, l'ouvre, en tire deux ou trois pastilles qu'il met avec dignité dans sa bouche, puis dit à la libraire : « Voyons, finissons-en....... Que me donnez-vous, madame?...

» — Si monsieur ne connaissait pas, par hasard, l'histoire des *Quatre fils Aymon*... — Je l'ai lue trois fois; mais je la lirai encore avec plaisir... Donnez-moi l'histoire des fils Aymon, je la ferai méditer à mon petit-fils..... et ce ne sera pas ma faute si je n'en fais pas un *Richardet*. »

Le monsieur met les fils Aymon sous sa douillette; il me lance encore un regard courroucé, et va probablement faire une très-belle sortie : malheureusement, en me regardant il n'a pas

vu une dame qui entrait; en se retournant il se jette sur elle, et le chapeau de la dame fait tomber à terre celui à trois cornes qui n'était posé qu'en équilibre. Le petit vieux ramasse son chapeau, l'enfonce sur ses yeux, en murmurant : « Où en sommes-nous !... » et sort en tirant la porte avec une telle colère qu'il manque de briser tous les carreaux, ce que je ne trouve nullement poli pour un vieux chevalier.

La dame qui a fait voltiger le petit chapeau est jeune et assez gentille ; un demi-voile rejeté sur la forme de sa capote n'empêche pas de voir ses traits : ses yeux d'ailleurs n'annoncent pas une personne qui craint d'être remarquée ; au contraire. Mais il y a dans sa mise un mélange de coquetterie et de malpropreté, de prétention et de pauvreté. Elle tient à la main une brochure qu'elle jette sur le comptoir en disant : « Je vous rapporte les *Chevilles de maître Adam* : » combien vous dois-je ? — Six sous, mademoi- » selle. — Comment ! six sous pour un vaude- » ville que je n'ai gardé que trois jours, le temps » de copier mon rôle... — Mademoiselle, c'est » le prix... Vous m'avez donné trente sous » d'arrhes : en voici vingt-quatre. — Mais ma-

» dame, c'est exorbitant... six sous... J'en loue » très souvent, et je n'ai jamais payé cela... Au- » tant vaudrait alors acheter la pièce. Combien » donc coûte-t elle? — Trente sous, mademoi- » selle. — Ah! mon Dieu! comme on fait mon- » ter les pièces à présent... C'est bien bête!.... » j'ai pourtant besoin du *Mariage de Figaro* » pour apprendre Chérubin que je joue diman- » che rue Chantereine... Moi, je ne peux ap- » prendre mes rôles qu'en les copiant : en écri- » vant, ça se grave dans la tête... J'ai copié *Na- » nine* en une nuit, et je la savais le lendemain. » Mais six sous! c'est un peu dur... On croit » que de jouer en société ça ne coûte rien! Ah! » bien, ce sont des frais à n'en plus finir. Les » costumes... le rouge, les paquets à faire por- » ter. C'est égal, donnez-moi *Figaro*. Je n'ai » pas encore joué de *travesti* ; mais mon profes- » seur m'a dit que je serais très-bien, parce que » je n'ai pas les genoux en dedans... Gardez » mes arrhes, ça sera pour celle-ci. »

On donne à cette dame le *Mariage de Figaro*. Elle feuillette la brochure en murmurant : « Ah! » qu'il est court... presque pas de *tirades*... moi » qui aime tant les *tartines*..... Je suis fâchée

» maintenant de ne pas jouer *Suzanne*..... Mais
» je les copierai tous les deux : ça fait que je
» ferai la femme ou l'homme, comme on voudra. Je n'y tiens pas. »

L'apprentie comédienne fourre la brochure dans son sac et sort, en tortillant autour de son corps un vieux chale qui semble avoir servi de turban à Zaïre ou à Mahomet.

Ce doit être amusant de louer des livres : on voit beaucoup de monde, on entend de plaisantes choses ; il y a des gens qui mettent tout de suite à nu leur sottise, leur ridicule, leur mauvais goût ; mais il faut de la patience, surtout lorsqu'on a affaire à des abonnés comme le chevalier en douillette.

Je vais rendre mon journal et payer, lorsqu'une voix bien connue de moi se fait entendre avant même que celui à qui elle appartient ait ouvert la porte de la boutique.

Je me retourne et vois entrer mon ami Bélan, qui, suivant son habitude, crie en parlant comme s'il s'adressait à des sourds, et trouve moyen de tenir la place de quatre personnes, quoiqu'il soit fluet et que sa taille l'ait exempté de la conscription ; mais Bélan fait sans cesse

aller ses bras, il se hausse sur ses pointes pour se grandir, jette sa tête en arrière et fait continuellement le manége d'un ours dans sa cage.

En ouvrant la porte, Bélan m'aperçoit; il vient à moi en s'écriant : « Ah! Blémont! je » vous cherche, mon ami... je viens de chez » vous... on m'a dit que vous étiez peut-être ici, » et voilà que...

» — Chut!.. Chut!... ne parlez pas si haut! » dis-je à Bélan dont les accents criards causent une révolution dans le cabinet de lecture. « Attendez... je suis à vous.

» — Mon cher ami, c'est qu'il s'agit d'une » chose... d'un événement très-grave...... Je » vais vous conter cela, vous verrez si...

» — Mais taisez-vous donc... les liseurs de » journaux, dont vous interrompez la lecture, » ne se soucient nullement de savoir vos af- » faires; ce n'est pas pour cela qu'ils sont ve- » nus ici. — Ah! c'est juste, mais... — Allons, » venez. »

Et prenant M. Bélan sous le bras, je l'entraîne loin du cabinet de lecture.

CHAPITRE II.

DE CES CHOSES QUI ARRIVENT SOUVENT.

—

« Maintenant, mon cher Bélan, parlez : nous » sommes sur le boulevard, et vous ne gênerez » personne ; cependant je vous engage à baisser » un peu la voix, car je ne vois pas la néces» sité de mettre les passants dans notre confi» dence.

» — Mon ami, baisser la voix !... cela vous » est fort aisé à dire... Mais quand on est aussi » agité... aussi ému que je le suis... Il est bien » permis de crier... ça soulage... Ah ! mon » Dieu ! comment finira tout ceci?..... — Vous » commencez à m'effrayer, Bélan. De quoi s'a» git-il donc !... — Eh ! parbleu ! d'amour.....

» d'intrigue... de femme .. toujours de fem-
» mes ! Vous savez que je ne sors pas de là !... »

Je ne puis m'empêcher de regarder le petit homme. Je conviens qu'il est très-bien fait dans sa petite façon, et que beaucoup d'hommes grands n'ont pas le mollet aussi fourni et aussi bien placé que le sien. Mais sa figure est si drôle !... son nez au vent, ses sourcils trop hauts, sa bouche en cœur et ses gros yeux saillants forment un ensemble si comique, que je ne conçois jamais que cela puisse inspirer de l'amour ; je le concevrais bien plutôt d'une figure laide qui serait aimable ou spirituelle ; mais probablement que je ne m'y connais pas, car Bélan passe pour un homme à bonnes fortunes ; et, comme il vient de le dire lui-même, il est continuellement mêlé dans les intrigues d'amour. Il est vrai que Bélan est riche, et l'argent est un puissant auxiliaire. C'est à lui seul que beaucoup de soi-disant séducteurs doivent leurs succès.

Bélan s'aperçoit que je le regarde. Il grimpe de nouveau sur la pointe de ses souliers, et me dit d'un ton piqué, car le petit bonhomme se pique et s'irrite très-facilement :

« Vous avez l'air surpris qu'il s'agisse d'une » intrigue d'amour? Est-ce que cela vous étonne » que je tourne des têtes? — Non, mon cher » ami; mais je m'étonne que vous soyez si » agité, puisqu'il ne s'agit que d'une chose à la- » quelle vous devez être habitué. — Ah! c'est » que ce n'est pas toujours aussi sérieux qu'au- » jourd'hui... Vous n'êtes pas sans savoir que je » suis au mieux avec madame Montdidier... — » Ma foi non, je ne le savais pas — Comment! » vous ne saviez pas cela?... vous, un roué!... » un séducteur dans mon genre! — Vous me » faites trop d'honneur. — A coup sûr, je ne l'ai » dit à personne, car je suis la discrétion même! » Mais ces choses-là ça se voit toujours; ordi- » nairement il n'y a que le mari qui ne s'en » aperçoit pas. — Est-ce qu'il s'en est aperçu » cette fois? — Écoutez : Montdidier est un » homme emporté, brutal même, à ce que dit » sa femme, et, de plus horriblement jaloux!.. » — Tout cela ne l'empêche pas d'être... — » Non, ça n'empêche jamais; au contraire, » ça en donne l'envie... Mais enfin, vous sentez » qu'il fallait redoubler de précaution, de pru- » dence!... Ce n'était pas ici un de ces maris

» qui vont au-devant de vos désirs, qui vous sup- » plient sans cesse d'accompagner leurs fem- » mes, de leur donner le bras au spectacle, à la » promenade... de ces maris qui ont l'air de » vous dire : Faites-moi cocu, ça me fera plai- » sir... — C'est vrai qu'il y en a comme cela. — » Il s'agissait de tromper un Argus, un Othello; » il fallait sans cesse inventer quelque strata- » gème. Heureusement je ne suis jamais à » court!... — Vous êtes bien heureux ! — Aujour- » d'hui Montdidier dînait en ville ; un repas de » cérémonie auquel il ne pouvait se dispenser » d'aller. Là-dessus nous dressons nos batte- » ries. Sa femme fera semblant de dîner de » bonne heure et dira ensuite qu'elle va voir sa » tante ; elle ira en effet, mais viendra me re- » trouver chez un petit restaurateur du boule- » vard du Temple. Tout cela s'arrange comme » nous en étions convenus ; nous dînons très- » bien... *et cætera, et cætera !* — Oui, beaucoup » de *et cætera.* — Je vous prie de croire qu'il y » en a beaucoup. Le soir il fallait qu'Hélène... » C'est le nom de mon infante... — Le nom lui » va très-bien. — Tiens, c'est vrai, au fait!... Je » n'y avais pas encore pensé !... Il fallait donc

» qu'Hélène allât retrouver son *Ménélas.* Ah! ah!
» c'est très-drôle , *Ménélas*...—Vous êtes *Pâris*,
» vous...—C'est cela même.... Je suis Pâris...
» Ah! quel dommage que je ne puisse pas rire
» maintenant!... Hélène devait donc aller re-
» trouver son mari chez Giraud, qui donne une
» soirée... Vous connaissez Giraud... un ba-
» vard... qui croit qu'il a un cabinet d'affaires
» parce qu'il a trois cartons rangés sur son bu-
» reau... et qui a la manie de vouloir marier
» tout le monde... Le tout, pour que sa femme
» et lui aillent à la noce.—Oui, je le connais.—
» Moi, je devais aussi aller chez Giraud, mais
» plus tard : nous ne voulions pas arriver en-
» semble... On jase déjà assez!... et j'ai une ré-
» putation si terrible!...—Enfin?—Enfin tout-
» à-l'heure nous faisons venir un fiacre, je monte
» dedans avec Hélène... J'aurais dû la laisser
» aller seule..... Mais que voulez-vous?... on a
» toujours tant de peine à se quitter..... Cette
» femme-là est extrêmement passionnée!... Me
» voilà dedans avec elle. Vous savez que Giraud
» demeure rue Poissonnière; j'avais dit au co-
» cher de me descendre au boulevard. Nous
» roulions... assez doucement par parenthèse,

» lorsque tout-à-coup nous nous sentons en-
» traînés sur le côté : Hélène tombe contre
» une portière, je tombe sur elle..... et tout
» cela était la suite d'un accident arrivé à la voi-
» ture ; une roue de derrière venait de casser...
» Nous poussions des cris de possédés..... Hé-
» lène me repoussait avec son poing, qu'elle me
» mettait dans l'œil, en disant que je l'étouffais,
» et moi je lui disais : Otez donc votre main ;
» vous allez m'éborgner... Voyez-vous d'ici le
» tableau ?—Je vois que vous ne songiez plus à
» vous dire des douceurs !—Ma foi non... bien
» au contraire... je crois que nous allions nous
» dire des injures..... Voyez cependant comme
» une roue qui se casse change la disposition
» des sentiments. Heureusement nous avions eu
» plus de peur que de mal. La foule s'était por-
» tée autour de notre fiacre. Je parviens à ou-
» vrir la portière, je saute dehors le premier...
» Mais jugez de ma stupéfaction, en voyant de-
» vant moi le mari... oui, Montdidier lui-même,
» qui tendait le cou pour savoir ce qui était ar-
» rivé.—Et vous a-t-il reconnu ? — Je n'en sais
» rien ; en l'apercevant, je ne lui ai point laissé
» le temps de me parler ; je me suis retourné si

» brusquement que j'ai manqué renverser un
» marchand de tisane qui était derrière moi.....
» j'ai écarté, bousculé tout le monde, et j'ai
» couru jusque chez vous sans m'arrêter. — Et
» votre pauvre dame, vous l'avez laissée là? —
» Ne vouliez-vous pas que je lui donnasse en-
» core la main, que je fisse le galant avec elle
» devant son mari?... Il me semble que j'ai pris
» le parti le plus sage... Mais cependant, si
» Montdidier m'a reconnu... et j'en ai peur...
» si sa femme me nomme... si... car il aura vu
» sa femme sortir du fiacre... Ah! mon Dieu!
» un homme si colère, si jaloux!... — Il est ca-
» pable de faire un mauvais parti à sa femme...
» — Oui, sans doute, à sa femme... et à moi...
» Elle ne cessait de me dire, quand nous étions
» ensemble : Ah! si mon mari savait... il me
» tuerait!... il me tuerait!...—Alors il pourrait
» fort bien vouloir vous tuer aussi!..... — C'est
» terrible... c'est désolant... Ce n'est pas la
» crainte de me battre... On sait bien que ce
» n'est pas ça... j'ai fait mes preuves... Mais le
» bruit, le scandale que causerait cette affaire...
» Et puis... au fond, je n'en veux pas à Montdi-
» dier, moi... Il me recevait très-bien, m'en-

» gageait à dîner... Je ne lui en veux pas du » tout!... — Vous n'en vouliez qu'à sa femme. » — Pas de plaisantèries, mon cher... la chose » est trop sérieuse... Maudite manie des intri- » gues!... C'est fini, je ne veux plus tromper de » maris... C'est fort ridicule... c'est même im- » moral... je m'en veux beaucoup de l'avoir » fait. Comment! vous riez encore? — Oui, je » ne puis m'empêcher de rire, parce que vous » me faites l'effet de ces matelots qui prient » Dieu pendant la tempête et s'en moquent » quand il fait beau temps. — Je ne sais pas si » j'ai l'air d'un matelot, mais je me sens bien » mal à mon aise... Cette aventure, tout de » suite après dîner... j'ai la charlotte russe sur » l'estomac... Voyons, mon cher Blémont, ne » rions pas... aidez-moi à sortir d'embarras... » à charge de revanche ; et ça peut arriver bien- » tôt, car vous êtes aussi un terrible homme... » terreur des maris... Ah! Dieu! en avez-vous » fait de ces pauvres... — Si je puis vous être » utile, je le veux bien, mais je ne vois pas » trop comment... à moins de faire croire à » Montdidier que c'est moi qui étais dans le » fiacre avec sa femme; mais cela ne rétabli-

» rait pas la réputation de son Hélène... et c'est » à cela qu'il faut d'abord songer. — C'est juste... » c'est à cela... quoique, depuis qu'elle m'a » mis sa main dans l'œil, je n'en sois plus » amoureux du tout... C'est étonnant comme » je l'ai trouvée laide dans ce moment-là !..... » — Elle ne vous a pas toujours paru laide..... » Elle a eu des bontés pour vous; il faut tâcher » de les reconnaître en lui sauvant l'honneur. » — Oui... elle a eu des bontés... mais je n'en » veux plus de ses bontes... Oh! quand même » tout cela s'arrangerait? c'est fini; je le ré- » pète... plus de femmes mariées, plus d'amours » illicites... des demoiselles, des veuves..... des » femmes libres, à la bonne heure! on n'a pas » toujours besoin de se cacher... de prendre » des détours et des voitures... — Ce sont toutes » ces craintes qui donnent du piquant à ces » sortes de bonnes fortunes. — Merci!... il est » gentil, le piquant..... Ah! que je me tire de » cette aventure, et je me range..... je deviens » incorruptible près des dames..... Mais pour » que j'aie le temps de devenir vertueux, il faut » que Montdidier ne me brûle pas la cervelle... » Voyons, mon ami, cherchons... — Allez chez

» Giraud ; vous verrez si Montdidier y est avec » sa femme ; d'après la mine qu'il vous fera, il » vous sera facile de juger s'il vous a reconnu » et comment il a pris la chose. — Que j'aille » m'exposer à sa fureur... à sa colère devant » tout le monde..... Vous n'y pensez pas, mon » ami..... — Un homme qui sait vivre ne met » pas le monde dans ces sortes de confidences. » — Je vous ai dit que Montdidier était un bru- » tal... — S'il se croit trompé, il ne sera pas » allé avec sa femme en soirée. — C'est vrai... » mais, pour nous en assurer, il y aurait un » autre moyen..... ce serait que vous allassiez » chez Giraud, vous. Si nos époux y sont, » vous les observerez. Vous verrez tout de suite » comment ils sont ensemble, et vous pourriez » même faire adroitement entendre à la dame » que vous me quittez... Hein ?... Ah ! mon cher » Blémont, rendez-moi ce service-là; allez chez » Giraud. — Il faut que ce soit pour vous obli- » ger, car les soirées de l'homme d'affaires ne » sont pas très-divertissantes ; et ce soir je » comptais aller voir des dames fort aimables... » — Vous verrez vos dames demain... vous les » retrouverez toujours... D'ailleurs ce sont peut-

» être des dames mariées, et qui sait si je ne » vous sauve pas aussi quelque mauvaise affaire ? » — Il semblerait, à vous entendre, qu'on ne » va chez les dames qu'avec des intentions de » conquête!.. — Oh! c'est que je vous connais... » Allons, Blémont, sacrifiez-moi vos dames... » songez que je suis entre la vie et la mort, tant » que je ne saurai pas à quoi m'en tenir..... — » Puisque cela vous oblige, je vais aller chez » Giraud... — Vous êtes vraiment un ami... Il » est près de neuf heures. C'est le moment où » la réunion est dans son beau... ce soir on doit » chanter, faire de la musique... Agissez avec » prudence... et si nos époux y sont, observez- » les bien... — J'ai l'air d'un confident de mé- » lodrame. — Moi, je vous attendrai... au café, » au coin du boulevard... Je prendrai de l'eau » sucrée... Si tout va bien, si je puis me mon- » trer, vous aurez la bonté de venir me le dire. » — C'est entendu. »

Nous doublons le pas. Nous arrivons au coin de la rue Poissonnière ; Bélan me prend la main et me la serre avec force, en me disant : « Mon ami, je vais vous attendre au café, là- » bas en face.. N'allez pas dire que je suis là!..

» ne me nommez pas !... — Soyez tranquille. »

Je fais quelques pas dans la rue ; je me sens arrêté par derrière : c'est encore Bélan, qui a couru après moi et qui me dit d'un ton pénétré : « Mon cher Blémont, que cette aventure » vous fasse faire des réflexions... qu'elle vous » corrige, comme elle me corrigera..... Il faut » nous amender, mon ami Quant à moi, je » jure, foi de Ferdinand Bélan ! que la plus » belle femme de Paris, si elle n'est pas libre... »

Je n'écoute pas la fin du sermon du petit homme ; je le quitte en souriant, et je monte la rue jusque chez M. Giraud.

CHAPITRE III.

LA MAISON GIRAUD.

—

C'est une maison bien drôle que celle de M. Giraud; elle n'a cependant rien d'extraordinaire, car les ridicules que l'on y rencontre sont communs dans la société; mais pour que les choses soient comiques, elles n'ont jamais besoin d'être extraordinaires.

M. Giraud est un homme de quarante ans; ancien commis dans un ministère, ancien clerc de notaire, ancien receveur de la loterie; il a fait beaucoup de choses, je ne crois pas qu'il ait rien fait de bien; mais il est curieux et tatillon comme une portière, et il a de la prétention à l'esprit et au bon ton, il en a même

à faire des conquêtes, quoiqu'il soit fort laid et que son haleine fasse deviner son approche à trois pas de distance... ce qui ne l'empêche pas de vous parler toujours sous le nez; manie ordinaire des gens qui ont cette infirmité.

Madame Giraud a presque l'âge de son mari. Elle n'est ni laide ni belle; mais malheureusement elle a les mêmes prétentions, s'habille toujours comme une comédienne de province, et veut surtout paraître mince, au risque de ne pas respirer.

Il y a ensuite un fils de onze ans, qui est tout le portrait de son père, et joue encore avec des *petits ménages* ; un autre fils de quatre ans, auquel on laisse faire tout ce qu'il veut, et qui use tellement de la permission, qu'il n'y a pas un meuble intact dans la maison ; puis enfin une petite fille de huit ans qui veut faire la maitresse, et fouetter ses deux frères, pour montrer qu'elle est déjà raisonnable. Joignez à cela un chien hargneux qui aboie pendant cinq minutes après toutes les personnes qui arrivent, et une grosse chatte qui a continuellement un collier de liège et un emplâtre sur la tête, et vous connaîtrez toute la maison Giraud. Je ne

parle pas de la domestique, parce qu'ils en changent tous les quinze jours.

Je ne sais si ces gens-là sont riches (je n'ai pas l'habitude de m'informer de ce qui ne me regarde pas), mais je ne les crois pas aussi à leur aise qu'ils veulent le faire croire. J'ai dans l'idée que M. Giraud, qui veut marier tous les célibataires qu'il rencontre, prélève un droit sur les mariages qu'il fait ; et ce n'est pas, à coup sûr, le droit du seigneur.

Je suis arrivé. Je monte au troisième étage. J'entends des enfants crier : je reconnais la voix de mademoiselle Joséphine Giraud et celle de son frère aîné. Il se mêle à cela les accords d'un piano et le son d'une flûte ; d'où je conclus que la soirée est à son apogée.

J'entre dans la salle à manger. Une bonne, que je ne connais pas, est en train de faire des verres d'eau sucrée ; je crois qu'elle les goûte, pour s'assurer qu'ils sont bons. Le frère et la sœur se disputent un morceau de *baba*. En ce moment, M. Giraud sort du salon, en tenant à la main un quinquet à globe. Il vient au-devant de moi avec son quinquet.

« C'est vous, mon cher monsieur Blémont ?

» Enchanté de vous voir... Ah! pourquoi n'êtes-
» vous pas venu un peu plus tôt?.. Céran vient
» de chanter... Il était en voix... c'était prodi-
» gieux! Et on vient d'exécuter un morceau
» concertant, flûte et piano... Deux amateurs!
» ils ont joué cela d'une force extraordinaire...
» Ce maudit quinquet ne va pas... Je ne sais
» pas ce qu'il a... Entrez, entrez... Nous avons
» beaucoup de monde... On chantera encore...
» Nous avons de fort jolies femmes... Il y en a
» plusieurs à marier, mon cher... et de bonnes
» dots. Si quelquefois l'envie vous en prenait.
» Écoutez donc ; il faut toujours finir par-là.....
» Diable de quinquet! c'est pourtant une mè-
» che neuve. »

J'entre dans le salon. Mais il est fort difficile d'y circuler : d'abord la pièce n'est pas grande ; ensuite les dames sont toutes assises et forment un cercle dans lequel personne ne s'est encore permis de pénétrer, en sorte qu'il faut se contenter de se faufiler derrière les chaises de ces dames, au risque d'en déranger quelques-unes, ou en marchant sur les pieds des hommes qui occupent ce défilé. Je ne connais rien de plus ennuyeux qu'une réunion où les dames sont

ainsi rangées comme des bordures de jardin, ne causant point avec les hommes, et n'étant occupées qu'à se regarder entre elles depuis le haut de la tête jusqu'au bout du pied, afin de chercher ce qu'elles peuvent critiquer. Pour ajouter à l'ennui qui règne toujours dans une telle assemblée, le salon était fort mal éclairé : un grand quinquet, le pendant de celui que j'avais vu entre les mains de Giraud, ne jetait qu'une lueur douteuse, et quelques flambeaux, placés de loin à loin sur les meubles, ne suffisaient pas pour remplacer la lumière des quinquets. Tout cela, joint au silence que gardaient les dames et aux simples chuchotements que se permettaient les messieurs, donnait à la réunion quelque chose de lugubre, de mystérieux ; on se croyait au spectacle de Robertson pendant la fantasmagorie.

J'aperçois madame Giraud dans le défilé. Elle me voit aussi, et tâche d'arriver jusqu'à moi, en écartant quelques messieurs, et en souriant à ceux qui ne se rangent qu'à demi, afin d'avoir le plaisir de frôler ses appas. Enfin nous abordons. Comme je ne comprends rien au ton de ces messieurs, qui parlent tout bas,

comme s'ils étaient à l'église, je me permets de m'informer de la santé de la maîtresse de la maison avec ma voix ordinaire, ce qui attire un moment tous les regards sur moi ; mais ce qui pourtant ne fait pas un mauvais effet, car plusieurs jeunes gens, qui n'osaient pas sans doute commencer, se mettent à causer plus librement, et cela remplace les chuchotements mystérieux.

« Si vous étiez venu plus tôt, » me dit madame Giraud, « vous auriez entendu un grand » morceau..... Ah ! c'était bien gentil tout-à-» l'heure. »

J'ai envie de répondre qu'en effet ce n'est plus du tout gentil en ce moment, mais je m'en garde bien ; dans le monde il ne faut pas dire tout ce qu'on pense, on y serait fort mal venu. Madame Giraud s'écrie bientôt :

« Mais où est donc M. Giraud ?... Que fait-» il avec son quinquet ?... Voilà celui-ci qui ne » va plus à présent... Comme c'est désagréable ! » Comment trouvez-vous cette demoiselle con-» tre la cheminée ? Quarante-cinq mille francs » comptant, et des espérances. Ce n'est pas à » dédaigner. Vous l'entendrez tout-à-l'heure :

» elle doit chanter de l'italien. Ah! que M. Gi-
» raud me fait faire du mauvais sang !... »

Enfin M. Giraud reparaît, tenant, d'un air fier, le quinquet qui répand une vive lumière. Il le pose sur un meuble en disant : « Il va aller
» maintenant ... Ce n'était que peu de chose à
» arranger...

» Vous allez en faire autant à l'autre, » dit madame Giraud, « car vous voyez qu'il ne va
» plus... — Ah ! c'est vrai... Eh bien ! je vais
» lui en faire autant...

Madame Giraud arrête son mari qui va pour chercher l'autre quinquet, et lui dit tout bas, mais pas assez pour que je ne puisse l'entendre : « Concevez-vous ce Dufloc, qui ne veut
» pas chanter?... — Bah ! vraiment?... — Il dit
» qu'il est enrhumé. — C'est par méchanceté...
» C'est parce que nous ne l'avons pas invité à
» dîner. — Il faut pourtant faire quelque chose.
» Ça n'est pas animé. — Il faut faire danser
» tout de suite... — Non, monsieur, il est trop
» tôt... — Alors tâche de faire chanter Montau-
» sol et sa femme... ou bien mademoiselle Du-
» puis... Arrange ça pendant que je vais arran-
» ger le quinquet. »

Les époux se séparent; et moi, profitant de la clarté qui est revenue, je songe à remplir le but de ma mission, et je passe en revue la société pour y chercher Montdidier et sa chaste épouse.

Il y a en effet de fort jolies femmes dans ce salon, et elles le seraient encore plus si, au lieu de ces bâillements qu'elles s'efforcent de comprimer, leur physionomie était animée par le plaisir. En voilà une surtout contre le piano... Ce doit être une demoiselle... Elle est charmante... il y a de la douceur et de l'esprit dans sa figure : ce sont deux choses que l'on rencontre rarement sur la même physionomie. De beaux cheveux blonds... pas trop clairs... des yeux bleus pas trop ouverts... une jolie bouche... une peau très-blanche, des couleurs légères, et de la grâce dans la tenue, dans la coiffure... il me semble qu'il y en a dans toutes les boucles de ses cheveux... Elle n'a pas l'air de s'ennuyer... cela dénote beaucoup d'usage du monde.

Les beaux yeux de cette jeune personne me font oublier Bélan et sa commission. Ah ! j'aperçois là-bas madame Montdidier..... Elle

cause, elle rit avec sa voisine. Il me semble que c'est bon signe ; si elle avait eu quelque scène avec son mari, je pense qu'elle ne serait pas aussi gaie maintenant. Il est vrai que dans le monde on sait si bien se contrefaire!..... Cherchons le mari : un homme est moins habile à cacher ce qu'il éprouve. Celui même qui n'est pas amoureux de sa femme sent son amour-propre blessé quand il a la certitude d'être trompé. Cela doit se voir sur la figure quand c'est aussi récent. Ces pauvres maris!... comme nous en rions tant que nous sommes garçons!..... Après tout, j'espère bien rire de même quand je serai marié... D'abord je me flatte que j'aurai une épouse sage : il faut toujours se flatter de cela ; et puis.... si enfin.... Eh! mon Dieu! est-ce donc une chose si terrible? Je me rappellerai les deux vers de La Fontaine :

> Quand on le sait, c'est peu de chose ;
> Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Je n'aperçois pas Montdidier dans ce salon. Il est peut-être dans la chambre à coucher, où je pense qu'on fait l'écarté. Je voudrais y aller;

mais cela n'est pas facile... Est-ce que personne ne se décidera à rompre le cercle que forment ces dames?... J'en saisirai la première occasion.

Le chien aboie : cela annonce de nouveau-venus. Ce chien-là remplit parfaitement les fonctions d'un laquais. Ce sont des dames. Tant mieux, il faudra ouvrir le cercle pour l'agrandir. C'est ce qui arrive en effet : et, dès que je vois une ouverture, j'y passe. Un jeune homme, qui n'est pas fâché de se rapprocher de certaine dame, en fait autant que moi ; puis un autre..... Toujours les moutons de Panurge! Décidément le cercle est rompu. On se mêle, on se rapproche, on peut circuler... C'est pourtant à moi que l'on doit tout cela! J'ai fait une révolution dans le salon de Giraud. Celle-là, du moins, ne causera la mort de personne.

Je me suis involontairement rapproché de cette jolie personne que j'avais admirée de loin. Elle me semble encore mieux de près. J'oublie que Bélan attend devant un verre d'eau sucrée que je lui apporte la vie ou la mort. Il m'en coût pour quitter la place où je suis.

Mais le piano résonne : on va chanter. Il me semble que je puis bien rester pour entendre le morceau. C'est le couple Montausol qui va nous donner un duo. Ce doit être un ménage bien uni! Ces gens-là ne chantent jamais l'un sans l'autre. Figurez-vous un homme de petite taille, mais d'un embonpoint énorme, dont les joues violettes semblent vouloir crever lorsqu'il respire, et qui, par conséquent, est effayant lorsqu'il pousse une voix de Stentor qui a la vibration d'une contre-basse. Sa femme est aussi fort petite, et pour le moins aussi grosse que son époux; elle a l'air de beaucoup souffrir pour tirer de sa poitrine des accents vinaigrés qui percent le tympan. Le couple a la fureur des grands morceaux : c'est du grand opéra dont on va nous régaler. Une dame tient le piano. Le mari regarde sa femme, en soufflant comme un bœuf, pendant la ritournelle; la femme regarde son mari, en élevant une de ses mains pour marquer la mesure. Chacun d'eux a l'air de dire à l'autre : « Allons, ferme! » enlevons ça! étourdissons-les ! »

Le récitatif commence : à la troisième mesure, la société ne sait déjà plus où elle en est. Le

mari et la femme se renvoient leur réplique, comme deux joueurs de paume qui lancent la balle de toute leur force. Quand l'un des deux se trompe ou retarde dans la mesure, l'autre lui lance des regards furibonds et fait aller tout son corps pour remettre le duo au pas.

N'ayant pas assez d'empire sur moi-même pour regarder tranquillement les chanteurs, je porte mes yeux sur cette demoiselle qui est près de moi : c'est le meilleur moyen d'oublier la musique. Elle ne rit pas; mais je crois m'apercevoir qu'elle mord légèrement ses lèvres. Le fait est qu'on est quelquefois bien embarrassé dans un salon pour garder son sérieux. Elle a levé les yeux de mon côté; elle semble plus embarrassée que tout-à-l'heure... elle détourne la tête... C'est peut-être moi dont l'attention à la regarder lui aura déplu : peut-être était-il inconvenant de la regarder aussi fixement! Je n'y songeais pas. Je le faisais non pas pour qu'elle me remarquât, mais parce que j'avais du plaisir à la voir. Je me hâte de porter mes yeux d'un autre côté, de m'occuper de la musique. Ce malheureux duo n'en finit pas. Le mari et la femme suent à grosses gouttes.

On devrait leur faire comme à ces faiseurs de tours de force, auxquels on crie d'arrêter lorsque leurs exercices deviennent trop effrayants.

Je m'amuse à considérer nos mélomanes, lorsque tout-à-coup la lumière baisse ; Montausol se penche sur la musique, et dans ses moments de *tacet* crie avec impatience : mouchez donc : nous n'y voyons plus. »

Mais l'obscurité ne vient pas de la chandelle. C'est le quinquet rarrangé par Giraud qui vient de perdre toute sa clarté. Madame Giraud se hâte d'appeler son mari, qui est encore occupé à l'autre quinquet. Giraud arrive avec de grands ciseaux à la main, en s'écriant : « Je n'y con-
» çois rien... ça ne peut pas être l'huile.... elle
» est nouvelle.

» — Papa, » dit la petite fille, « j'ai vu mon
» frère Alexandre fourrer hier de petits bons-
» hommes de plomb dans le quinquet. — Ah !
» parbleu !..... si ce petit drôle a joué avec les
» quinquets, je ne m'étonne plus qu'ils n'aillent
» pas. Ma femme le laisse toucher à tout !.....
» Quelque jour il bouleversera mon bureau.

» — Il m'est impossible de gronder mes enfants, » dit madame Giraud aux personnes qui

l'entourent. « Dès qu'ils ont l'air d'avoir du » chagrin, je suis prête à me trouver mal..... Et » puis ce petit Alexandre et si gentil!..... si » aimable !... »

La maman est interrompue par un grand bruit qui part de l'antichambre ; le chien aboie, et la petite fille se présente à la porte du salon en criant : « C'est mon petit frère qui » vient de renverser le plateau avec les verres » qui étaient dessus. »

Cet accident met toute la maison en l'air : la maman court à ses verres cassés ; le papa quitte ses quinquets pour tâcher d'attraper son fils ; et le petit Alexandre court dans les jambes de chacun, et se fourre enfin sous un sofa, en tirant la langue à son père.

Le duo a fini au milieu de ce brouhaha, et l'on avait même cessé de s'occuper des chanteurs que ceux-ci chantaient encore. Aussi les Montausol quittent-ils le piano d'un air de mauvaise humeur ; ils viennent s'asseoir derrière moi, en se disant : « Ils ne m'y reprendront pas à chanter chez eux!...—Je l'espère » bien... Ces gens-là ne comprennent pas la » bonne musique... — Non... il leur faudrait

» des *Pont-Neuf*!... Nous nous en irons après » le punch. —Oui, si on en donne. »

J'ai quitté le salon. J'entre dans la chambre à coucher. J'aperçois Montdidier causant avec quelques personnes. Je ne vois rien d'extraordinaire dans sa physionomie; cependant il parle avec feu. Je m'approche d'un air d'indifférence. D'ailleurs je puis bien écouter comme les autres; il n'y met pas de mystère.

« Oui, messieurs, » dit Montdidier, « je suis » arrivé là au moment où la voiture versait..... » Ma femme revenait de chez sa tante et se fai- » sait conduire ici. Mais celui qui a eu le plus » peur, c'est ce pauvre Bélan... Il passait, à ce » qu'il paraît, tout contre le fiacre, lorsque la » roue de derrière s'est détachée... En voyant » la voiture penchée de son côté, il s'est cru » mort, pulvérisé; et comme la glace de la por- » tière était ouverte, il a sauté par là dans l'in- » térieur du fiacre pour ne pas être écrasé. Vous » savez qu'il est fort petit... Ma femme m'a dit » qu'il était entré là-dedans avec l'agilité d'un » singe. Ensuite, voyant que la voiture ne bou- » geait plus, il a ouvert la portière et s'est sau-

» vé. Ma femme est même persuadée que dans » son trouble il ne l'a pas reconnue : et c'est » probable, sans quoi il lui aurait au moins » donné la main pour descendre du fiacre..... » Ah ! ah ! ah !... ce pauvre Bélan ! je rirai bien » quand je le verrai ! »

Et M. Montdidier se met à rire de nouveau, ses auditeurs en font autant : je les imite de bon cœur ; dans le fait, c'était moi qui devais rire le plus. Aussi Montdidier, qui s'aperçoit que je m'en donne largement, vient-il me frapper sur l'épaule, en me disant : « Vous avez » entendu l'aventure de ma femme ?—Oui.—Et » sa rencontre avec Bélan... n'est-ce pas que » c'est fort drôle ?—C'est extrêmement drôle !... » — Je donnerais un napoléon pour que Bélan » vînt ce soir, afin de m'amuser un peu à ses » dépens. »

Je ne réponds rien, mais je m'éclipse dans la foule afin de procurer à ce pauvre mari le plaisir qu'il souhaite. Il me semble qu'il est bien juste qu'il en ait aussi un peu.

Je suis sorti sans être remarqué. Je cours au café où m'attend l'amant inquiet ; je le trouve devant son troisième verre d'eau sucrée, la fi-

gure pâle, défaite, n'augurant rien de bon de ma longue absence. Je me hâte de le rassurer, et lui conte en riant ce que je viens d'apprendre.

Pendant que je parle, les traits de Bélan reprennent toute leur sérénité. Je n'ai pas fini qu'il se penche sur la table et se tient le ventre en riant aux éclats.

« C'est charmant!... c'est délicieux!..... Assez, Blémont, assez... Vous me faites mourir » de rire... J'ai sauté par le carreau de la portière... Oh! les femmes! ont-elles des idées, » des inventions pour tous les événements!..... » J'étais un fou de m'inquiéter. — C'est ce que » je vous disais il y a une heure, mais alors vous » n'étiez pas en état de m'entendre.—Oui, j'en » conviens, j'étais tourmenté... pas pour moi, » mais pour elle... C'est arrangé; n'y pensons » plus que pour en rire... Garçon, prenez trois » verres d'eau. Il me tarde d'être chez Giraud... » Est-ce brillant? y a-t-il beaucoup de monde? » — Ce n'est pas absolument brillant, mais il y » a beaucoup de monde, et j'ai remarqué de fort » jolies femmes. — Voyons que je rarrange ma » cravate...—Mais vous savez, Bélan, que cette

» aventure doit vous corriger; que vous avez » juré de n'en plus conter aux dames.—Je n'ai » pas dit à toutes... Celles qui sont libres n'é» taient pas comprises dans mon serment... Et » puis... ma foi!... on dit cela dans le premier » moment. Allons chez Giraud... je chanterai... » Je sais une romance nouvelle... Vous les en» gagerez à me prier de chanter, n'est-ce pas? » — Il paraît que décidément vous voulez que » je sois votre compère. »

Bélan ne me répond qu'en faisant une pirouette; il est d'une gaîté folle. Nous nous acheminons chez Giraud; je l'engage à n'entrer que quelques minutes après moi, je ne veux pas avoir l'air d'être allé le chercher, et je tâcherai de rentrer incognito, comme je suis sorti.

Je trouve dans l'antichambre Giraud qui regarde d'un air consterné ses deux quinquets qui sont sur le point de s'éteindre. Il ne voit pas que je viens du dehors, il est tout entier à ses mèches, et il me dit en m'en présentant une :

« C'est incompréhensible !.... Vous êtes té» moin que je vais mettre des mèches neuves...

» nous verrons si elles charbonnent encore. —
» Oui, je vois que vous vous donnez beaucoup
» de mal pour nous amuser. — Oh! quand
» une fois ils iront bien!... Théodore, monsieur
» Théodore, voulez-vous bien ne pas toucher
» aux gâteaux. Un grand garçon de votre âge...
» il est plus gourmand que son petit frère... —
» Papa, laisse-moi en prendre un ; c'est pour
» faire la *dinette*..... — Faire la *dînette* à onze
» ans !... et tu n'es pas honteux !.... Ne touche
» pas à la brioche au moins... Mais ça ne va pas
» là-dedans !..... ma femme ne sait pas animer
» sa réunion !..... Nos chanteurs ont des rhu-
» mes !... Il faudrait faire danser..... monsieur
» Blémont, vous seriez bien aimable d'aller met-
» tre cela en train... — Vous savez bien que je
» ne touche pas du piano, moi. — Non, mais
» vous direz à ma femme qu'elle prie quelqu'un
» de jouer une contredanse...... Nous ne man-
» quons pas de musiciens. — Avant de faire vo-
» tre commission, dites-moi donc quelle est
» cette jolie personne en rose qui était assise
» contre le piano ? — En rose.... devant le pia-
» no... avec des épis d'or dans les cheveux ? —
» Non, elle n'a pas d'or dans ses cheveux... une

» blonde un peu pâle... fort jolie... — Blonde... » jolie.... C'est que nous en avons plusieurs en » rose... Écoutez : quand j'aurai fini mes quin- » quets, vous me la montrerez. »

Je vois qu'il n'y a rien à tirer de M. Giraud en ce moment ; je rentre au salon. Un monsieur s'est placé au piano, mais ce n'est pas pour faire danser ; c'est pour chanter, pour préluder ; pour jouer des passages, des morceaux qu'il se rappelle. Il a à côté de lui un ami qui, lorsqu'il a fini un fragment d'air ou de morceaux, lui en demande sur-le-champ un autre, en lui disant : « Et cet air de *Tancrède*... » Et la romance d'*Othello*.... Et ce joli endroit » dans l'ouverture de la *Sémiramide*.... — Ah ! » oui..... — Tâche donc de te rappeler un peu » cela. »

Et le monsieur joue, commence, s'arrête, reprend autre chose ; il fait enfin comme s'il était chez lui : on comprend comme c'est amusant pour la société. Il y a longtemps que cela dure, et ce monsieur n'a pas l'air de vouloir en finir : il semble que le piano ait été mis là pour lui, et que nous sommes trop heureux d'entendre les petits préludes, les traits, les roula-

des et tout ce que ses souvenirs lui rappellent. J'ai rencontré dans le monde beaucoup d'originaux comme ce monsieur-là.

Bélan est depuis longtemps dans le salon ; il y était entré avant moi. Je le vois causer et rire avec Montdidier : je devine le sujet de leur conversation. Madame Montdidier regarde Bélan avec inquiétude, elle ne sait pas qu'il est prévenu de ce qu'il doit dire : mais elle se rassure en voyant que ces messieurs paraissent fort bien d'accord. Dans tout cela, ce pauvre Montdidier ne me fait pas l'effet d'être aussi méchant, aussi jaloux que sa femme le prétend. Ces dames aiment à dire que l'on est très-jaloux d'elles, cela flatte leur amour-propre; et puis il n'y aurait plus de malice à tromper les gens auxquels cela serait égal.

Madame Giraud se donne en vain du mouvement pour trouver un chanteur ou une chanteuse : chaque virtuose a quelque motif pour refuser. Cela contrarie la maîtresse de la maison, qui tenait à pouvoir dire qu'elle avait eu concert avant le bal, et qui s'aperçoit que chacun fait son possible pour ne pas entendre les

essais du monsieur qui est au piano; elle se décide pourtant à dire à celui-ci que l'on désire une contredanse, et le monsieur quitte nonchalamment le piano, en passant ses mains dans ses cheveux et en fredonnant encore un fragment de *Rossini*.

Je vais inviter cette demoiselle que je trouve si bien : non que j'aie l'intention de lui faire une déclaration pendant la contredanse, ces choses-là ne se font que dans un bal public, ou tout au plus à une noce chez un traiteur; mais je tâcherai de causer un peu, si toutefois elle se montre d'une humeur causeuse. Il y a beaucoup de demoiselles avec lesquelles il est impossible d'obtenir plus de trois mots de suite quand elles dansent.

Je suis arrivé à temps, on m'a accepté : nous dansons. J'essaie de dire autre chose que : « Il fait bien chaud! » ou : « Cette contre-» danse est très-jolie! » C'est vraiment difficile de trouver tout de suite quelque chose à dire à quelqu'un qu'on ne connaît pas, surtout quand on voudrait sortir des lieux communs.

Mais Giraud revient avec ses deux quinquets

qui sont resplendissants de lumières. Voilà un sujet de conversation.

« Nous avions besoin de cela... il n'y a rien » de triste comme un bal mal éclairé ; n'est-ce » pas, mademoiselle? — C'est vrai, monsieur. » — Il y a cependant ici quelques dames qui » pouvaient préférer le demi-jour. » (Elle se contente de sourire.) « — Vous n'avez pas chanté, mademoiselle? — Pardonnez-moi, monsieur, j'ai chanté une romance. — C'est donc » avant que je sois venu...... Cela me fait bien » regretter d'être arrivé tard. — Vous n'avez pas » perdu beaucoup, monsieur. — Ce n'est pas » vous que je puis croire pour cela; mais si..... » Ah! c'est à vous. »

La *poule* interrompt notre conversation : c'est contrariant, cela allait peut-être s'engager.

Après la *figure*, j'essaie de renouer l'entretien : « Est-ce que vous ne chanterez plus, » mademoiselle? — J'espère bien que non : j'ai » payé ma dette, cela suffit. — Vous n'aimez » pas à faire de la musique? — Si, je l'aime, » mais avec des personnes de connaissance. Je » ne vois aucune nécessité d'amuser des gens

»que l'on n'a jamais vus et qui souvent ne »vous écoutent que par complaisance. —Vous »jugez déjà le monde avec...

Allons! il faut faire la *trénis* maintenant. Puis la dernière figure arrive, et la contredanse est finie. N'importe : j'ai pu juger que cette jeune personne n'est pas sotte. Elle n'en dira peut-être pas autant de moi.

Je saisis Giraud, au moment où il va donner un coup de pouce à ses quinquets qui baissent déjà.

« Vous m'avez vu danser avec cette demoi»selle qui est en face de nous... — Oui. — Eh »bien! c'est sur ma danseuse que je vous ques»tionnais tout-à-l'heure. — Ah! c'est made»moiselle Eugénie Dumeillan. — Qu'est-ce que »c'est que mademoiselle Dumeillan? — C'est »la fille de madame Dumeillan qui est assise »contre elle. — Mon cher Giraud, je pense »bien que cette demoiselle est la fille de sa »mère et de son père; mais en vous deman»dant qui c'est, cela veut dire : quels sont ces »gens-là?.... que font-ils?..... enfin c'est pour »avoir d'autres informations. Comment! vous »qui êtes l'homme aux renseignements, vous

» ne sentez pas cela? — Si fait, si fait..... Mais » c'est que celle-ci n'est pas sur ma liste pour » se marier... Cependant elle est à marier aussi; » mais on n'y pense pas encore : tandis que » cette grande brune là-bas..... en turban..... » mon cher, on a cent mille francs comptant... » Hein... c'est gentil, ça?...... Ah! si je n'étais » pas marié, moi!.... Ma femme, fais attention » à ton fils Alexandre : il va renverser le caba- » ret, et toutes les tasses y passeront... comme » les verres à pattes!

» — Mon cher monsieur Giraud, je m'in- » quiète fort peu du montant de la dot de cette » grande brune. Vous ne pouvez donc pas m'en » dire plus sur ces dames en face? — Pardon- » nez-moi. La mère est veuve; M. Dumeillan » était sous-chef..... je ne sais plus à quel mi- » nistère; mais enfin il était sous-chef; il a » laissé quatre ou cinq mille francs de rente à » sa veuve... Mademoiselle Eugénie a reçu une » très-bonne éducation; elle est excellente mu- » sicienne; elle aura aussi quelque chose que » lui a laissé une tante..... je ne sais pas » au juste... mais je pourrai m'informer.... Ce » ne sera pas un mauvais parti : elle est fille

» unique..... Voulez-vous que je parle en votre
» nom ?

» — N'allez pas me jouer ce tour-là !..... Qui
» diable vous dit que je veux me marier?... est-
» ce qu'on ne peut pas causer d'une demoiselle
» sans songer à l'épouser? — Je ne vous
» dis pas..... mais comme il faut toujours en
» venir là...

» — Papa, voilà mon frère Théodore qui
» fourre des quartiers d'orange sucrés dans sa
» poche. »

C'est mademoiselle Giraud qui est venue faire cette annonce ; Giraud me quitte pour aller souffleter son fils aîné. Bélan s'approche alors de moi.

« Vous n'avez donc pas dit à Giraud de me
» prier de chanter, puisqu'il ne m'en parle pas?
» — Eh! mon Dieu! Bélan, laissez-nous donc
» tranquille avec votre chant! on en a bien as-
» sez!..... on aime bien mieux danser. — C'est
» qu'on ne m'a pas entendu... je sais bien que
» j'aurais fait plaisir... j'avais appris un air ex-
» près..... Ah! vous ne savez pas... Hélène qui
» me bat froid... mais très-froid!... elle trouve
» mauvais que je me sois sauvé si brusquement

» en voyant son mari. A-t-on idée de ça?......
» Est-ce que je pouvais deviner qu'elle trouve-
» rait tout de suite une histoire!...... Au reste,
» qu'elle soit fâchée si elle veut... ça m'est bien
» égal... je ne m'en soucie plus du tout... je la
» vois toujours me mettant son poing dans l'œil
» quand nous avons versé... Elle n'était pas jo-
» lie.... J'ai des vues sur cette petite femme en
» noir là-bas... voyez-vous?... bonne grosse
» mère!... un regard brûlant... ça promet...—
» Mais elle est mariée.... son mari est à l'écar-
» té..... il est receveur de l'enregistrement.
» —Eh bien! tant mieux!... nous lui en ferons
» voir de toutes les couleurs, au receveur! »

On danse de nouveau : cette fois c'est mademoiselle Eugénie qui tient le piano. Elle joue avec beaucoup d'aplomb et de goût. J'éprouve des regrets en songeant que je ne suis pas musicien; j'ai préféré la peinture..... C'est un art charmant que la peinture, mais il ne procure pas les mêmes avantages dans le monde que la musique. Dans un salon, on négligera le peintre pour fêter, pour choyer le musicien : à la vérité, on ne songe pas toujours à danser et à chanter.

Le quadrille n'est qu'à moitié lorsque les deux quinquets s'éteignent de nouveau. On fait les dernières figures dans un demi-jour ou plutôt dans une demi-nuit. Tout le monde rit, tandis que madame Giraud gronde son mari et que celui-ci s'écrie : « Ma foi!...... j'y re-
» nonce!... j'y perds mon latin!.... Théodore,
» dites à la bonne d'apporter des flambeaux en
» plus grande quantité. »

Théodore sort du salon, mais c'est pour aller visiter le buffet de la salle à manger. Une troisième contredanse s'organise sans qu'on voie plus clair; elle commence accompagnée par les cris de madame Giraud, qui demande toujours un supplément de lumière; les plaintes de Giraud, qui fait inutilement monter les mèches de ses quinquets; les piaillements des trois enfants qui se disputent les gâteaux, et les aboiements du chien, qui reconduit en jappant toutes les personnes qui s'en vont.

Bélan, qui danse en face de *la bonne grosse mère*, s'inquiète peu du bruit et ne songe qu'à perler sa danse : mais le clair obscur qui règne dans le salon ne lui permet pas de voir un quartier d'orange que M. Théodore a laissé

tomber de sa poche ; en voulant faire des pas *glissés*, Bélan glisse réellement et tombe dans les jambes de son vis-à-vis. Les dames poussent des cris d'effroi. Bélan se relève en se tenant le côté et en jurant qu'il ne serait point tombé s'il n'avait pas marché sur quelque chose. La petite Giraud ramasse le quartier d'orange écrasé, en s'écriant : « C'est mon » frère qui a jeté ça par terre. » Et le papa sort du salon en jurant à Bélan que son fils sera châtié quand tout le monde sera parti.

Cette contredanse est la dernière : les chandelles menacent d'en faire autant que les quinquets, et les danseurs craignent de rencontrer des quartiers d'orange en balançant avec leurs dames.

On s'en va. Mademoiselle Dumeillan part avec sa mère, je descends en même temps que ces dames. J'offre ma main à la maman, tout en ne regardant que la fille ; j'aide ces dames à monter en fiacre et je les salue..... Cela ne pouvait pas aller plus loin... pour une première rencontre.

J'entends rire et fredonner derrière moi. C'est Bélan qui suit la dame en noir et son

mari, et me dit à l'oreille en passant : « Je la »suis... Ça va bien... Ça prend..... Quant à la »Montdidier, c'est fini... c'est rompu..... nous »sommes ennemis jurés... Adieu... je poursuis »ma conquête. »

L'instant d'après, je vois Montdidier et sa femme qui passent, accompagnés par un grand blondin qui, toute la soirée, est resté derrière la chaise de madame.

Je souris en pensant aux projets de sagesse de Bélan, et je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Oh! les hommes! Oh! les fem- »mes! »

CHAPITRE IV.

DEUX VRAIS AMANTS.

—

Je loge rue Meslay, dans une grande maison où il y a des logements pour toutes les fortunes, et même pour ceux qui n'ont pas de fortune, où, par conséquent, celui qui veille pour gagner sa vie monte le même escalier que celui qui veille pour se divertir : il monte seulement beaucoup plus haut. Mais, sous les mansardes, il y a aussi des plaisirs, de l'amour et des minois fort séduisants. Celui qui sait les y rencontrer ne s'effraie pas de monter un peu haut.

Je sais qu'il y a dans le haut de la maison (c'est-à-dire de la maison où je loge) des peti-

tes chambres lambrissées, mal closes, mal fermées, où il fume, où l'on gèle l'hiver, où les rats et les souris viennent chaque nuit vous rendre visite, et que cependant le propriétaire loue le plus cher qu'il peut; encore n'y admet-il pas tout le monde et ne veut-il que des personnes *tranquilles*.

Je ne suis pas allé visiter ces petites chambres. Ce n'est pas faute d'envie cependant, car j'ai rencontré plusieurs fois sur mon escalier une jeune fille fort jolie, qui, je le sais, habite une des plus modestes chambres du cinquième. Elle n'a pas l'air commun d'une ouvrière, elle n'a pas non plus l'air éveillé d'une grisette ; et cependant c'est bien à peu près cela, car elle travaille pour vivre. Elle fait du feston, à ce que m'ont dit les portiers, et raccommode du linge quand on veut bien lui en donner. Mais elle a l'air si jeune encore que cela inspire peu de confiance aux personnes chez lesquelles elle va demander de l'ouvrage, et pourtant on peut être tout aussi honnête à seize ans qu'à quarante. La probité est dans le sang ; quand il faut l'attendre du temps et de l'expérience, on n'en a jamais une bien solide.

Ce n'est pas sans peine que la petite Marguerite a pu obtenir une chambre dans la maison. Le propriétaire la trouvait trop jeune, il ne voulait pas lui louer : il s'étonnait qu'elle se mît de si bonne heure dans sa chambre. Mais la petite avait un certain air de candeur qui a désarmé la sévérité du propriétaire ; elle a juré qu'elle était bien tranquille, ne faisait pas de bruit, ne rentrait jamais tard, et on lui a loué une chambre de cent trente francs par an. Il faut encore faire beaucoup de feston pour gagner cela.

Malgré son petit air de candeur, mademoiselle Marguerite a un amant ; mais quand on en a qu'un, qu'on ne reçoit que lui, qu'on ne sort qu'avec lui, il est permis de se dire tranquille et même honnête. L'honnêteté ne consiste pas spécialement dans l'innocence. J'ai eu une bonne qui était vierge et qui me volait mes cravates.

J'ignorais tous ces détails, lorsque j'ai rencontré pour la première fois la jeune fille sur l'escalier. En voyant ces traits mignons qui annoncent à peine quinze ans, ces grands yeux bleu-clair, cette petite bouche, cette pe-

tite taille, ces petits pieds (car, hors les yeux, mademoiselle Marguerite me semble avoir tout petit), j'ai fait le joli cœur, c'est-à-dire que j'ai beaucoup regardé la jeune fille et que j'ai tâché de m'en faire regarder ; mais on n'a pas fait attention à mes œillades, et on a descendu lestement l'escalier. Une autre fois, j'ai hasardé quelques mots, quelques compliments; on n'y a pas répondu : alors j'ai cessé de la lorgner et de lui parler, car je ne suis pas entêté, et je crois que pour plaire il faut plaire tout de suite.

Une fois, cependant, mademoiselle Marguerite est venue sonner chez moi ; en la voyant me rendre visite, je ne savais trop que penser : mais la jeune fille, qui avait les yeux gros de larmes et poussait de grands soupirs, ne pensait nullement à l'inconvenance de sa démarche. Elle venait me demander si j'avais vu son chat, qui était perdu depuis le matin ; en apprenant que je n'avais pas aperçu son pauvre *Moquette*, elle partit comme un trait, sans écouter les consolations que je voulais lui prodiguer.

Alors je me dis : cette jeune fille est sage ;

car je trouve que c'est être sage que d'être fidèle à son amant. Je causai un peu de cette petite avec mes portiers, et ce que j'appris me confirma dans mes idées.

« — Oui, c'est fort tranquille, » me dit ma portière, « excepté quand elle court après son » chat, avec lequel elle joue comme si elle n'a» vait que cinq ans... Mais... au fait, c'est en» core bien jeune..... Ça vous a cependant un » bon ami... qui est aussi jeune qu'elle... Ben » gentil aussi...Par exemple, c'est pauvre comme » Job!... Une chambre dans laquelle il n'y a qu'un » lit!. . et quel lit!... Quatre morceaux de bois » qui se démontent dès qu'on y touche! Un » petit buffet qui vaut bien quinze sous, quatre » chaises, un pot pour fontaine et un petit mi» roir de trois francs; allez, marchez avec ça!.. » Voilà ce que mademoiselle Marguerite appelle » son ménage!... Mais enfin ça paie son terme; » il n'y a rien à dire.

« — Son amant est sans doute un ouvrier, » un apprenti? — Non pas vraiment! c'est un » muscadin!... un jeune *monsieur* enfin : mais » apparemment qu'il la trouve assez bien meu» blée comme ça ou qu'il ne peut pas faire

» mieux ! Et je vous réponds que la petite
» mange plus souvent des pommes de terre
» qu'autre chose. Mais pourvu qu'elle voie son
» Ernest et qu'elle joue avec son chat, elle se
» trouve heureuse comme une reine »

Depuis que je savais tout cela, je ne regardais plus la jeune fille qu'avec intérêt. Quelque temps après, cet intérêt augmenta encore. J'entendis, sans le chercher, une conversation entre mademoiselle Marguerite et un vieux comte qui demeure sur le même carré que moi. M. le comte est un vieux libertin ; il n'y a rien d'extraordinaire à cela ; nous le sommes tous plus ou moins. Il lorgnait aussi notre jeune voisine, et un certain jour que j'allais sortir et que ma porte était entre-baillée, le dialogue suivant vint frapper mes oreilles :

« Écoutez donc !.... écoutez donc, jolie es-
» piègle ! on a deux mots à vous dire. —
» — Qu'est-ce que c'est, monsieur ? — D'abord
» que vous êtes un petit cœur... — Ah ! si ce
» n'est que cela... — Écoutez donc.. ma chère
» amie, je veux faire votre bonheur... — Mon
» bonheur ?... mais je suis bien heureuse, mon-
» sieur. — On n'est pas heureuse quand on

» demeure sur les toits, dans une mauvaise » chambre mal meublée... Moi, je veux vous » donner un joli appartement... et de l'argent » pour vous acheter tout ce qui vous fera plai- » sir. — Comment, monsieur, pour qui me » prenez vous ?... — Allons, mademoiselle Mar- » guerite, ne faites pas la Lucrèce ; quand on a » un amant, et qu'on vit avec un jeune hom- » me, on ne doit pas se montrer si sévère. — » — Parce que j'ai un amant, monsieur, est- » ce une raison pour que j'écoute de pareilles » choses ? — Votre petit freluquet d'amoureux » ne vous donne rien et vous plantera là au pre- » mier jour ; moi, je m'engage à vous faire une » pension, et, si vous vous conduisez bien, je... » — Monsieur, je vous prie de vous taire, et » surtout de ne plus parler ; prenez garde que » je ne dise à Ernest que vous l'avez appelé fre- » luquet et que vous m'avez tenu de tels dis- » cours... Ah ! c'est qu'il vous arrangerait bien, » lui..... — Qu'est-ce que c'est... petite inso- » lente ! petite impertinente ! — Hom ! le vieux » fou !... »

Là-dessus la jeune fille monta lestement l'escalier, monsieur le comte rentra chez lui

en grommelant ; et moi, je me dis : Elle aime véritablement son Ernest, puisqu'elle préfère la misère avec lui à l'aisance avec un autre ; et je fus presque honteux de lui avoir dit quelques douceurs, car, sans pratiquer la constance, on peut rendre hommage à la fidélité.

J'étais curieux de voir son amant ; mais probablement il venait de très-bon matin, et s'en allait fort tard ou ne s'en allait pas du tout. Un jour, cependant, je le rencontrai ; et je fus surpris de le connaître : je m'étais trouvé plusieurs fois avec lui en société. C'est un jeune homme de très-bonne famille ; il n'a guère que vingt ans ; il est joli garçon ; mais il a la manie de travailler pour le théâtre, et n'a encore pu faire jouer que quelques petites pièces aux boulevards. Ses parents n'approuvent point son penchant dramatique et veulent le faire entrer dans une administration ; mais il trouve toujours moyen d'arriver quand la place est prise ; et ses parents, qui ne sont pas contents de lui, ne lui donnent que très-peu d'argent pour ses menus plaisirs. Pauvre jeune homme !... je conçois que sa petite maîtresse

mange plus souvent des pommes de terre que des cailles.

Je ne le connaissais que sous son nom de famille, j'ignorais qu'il se nommât Ernest. En me rencontrant dans l'escalier, il a souri, et nous nous sommes salués. Je ne cherche point à l'arrêter : il monte toujours si vite!... Je conçois qu'il est plus pressé d'être là-haut avec elle que de causer avec moi.

Il y avait longtemps que je n'avais aperçu la petite Marguerite et son jeune amant; en revenant de la soirée donnée par Giraud, je remarque beaucoup de mouvement chez mes portiers; le mari et la femme sont encore levés : cependant il est plus de minuit, et ordinairement un des deux est toujours couché à onze heures. Il y a aussi dans leur loge une vieille cuisinière de la maison; on cause avec action, et j'entends ces mots : « Elle est fort » mal... la sage-femme a secoué la tête... c'est » mauvais signe.

« — Qu'est-ce donc qui est très-mal? » dis-je en prenant mon flambeau.

« — Eh! mais..... monsieur, c'est la petite » Marguerite qui a fait une fausse couche... —

» Comment ! elle était grosse, cette pauvre pe-
» tite ? — Tiens, vous n'aviez pas vu cela, mon-
» sieur ! grosse de quatre mois et demi déjà !...
» Est-ce que monsieur Ernest n'est pas là ?.....
« — Ah ! il est comme un perdu !... Il vient
» d'aller chez lui... ce n'est qu'à deux pas. Il a
» emmené notre petit neveu... c'est pour rap-
» porter quelque chose, sans doute : car ça man-
» que de tout là-haut !... »

En ce moment on frappe fortement à la porte. On ouvre, et Ernest entre dans la cour, portant sur sa tête un matelas ; le jeune homme n'a pas craint de compromettre sa jolie tournure en faisant un métier de commissionnaire ; quand il s'agit de secourir celle qu'on aime, les bienséances ne sont plus consultées. D'ailleurs, à minuit, les rues ne sont pas très-fréquentées.

Le petit neveu vient derrière, portant un fauteuil couvert en velours d'Utrecht ; je vois qu'à l'insu de ses parents le jeune Ernest a dépouillé sa chambre pour procurer quelques meubles à sa petite amie.

« Il est temps que vous reveniez, monsieur, » dit la vieille portière avec cet air alarmant qui

augmente l'effet des mauvaises nouvelles. « Ma-
» demoiselle Marguerite est très-mal... il y a eu
» des accidents compliqués... Bref, elle perd
» tout son sang, et vous sentez bien que cela
» ne peut aller loin comme ça !... »

Le jeune homme pousse un cri de terreur, et, jetant son matelas à terre, monte l'escalier quatre à quatre sans écouter davantage. Je suis resté devant la loge des portiers, qui sont l'un et l'autre trop vieux et trop paresseux pour offrir de monter le matelas ; quant au petit neveu, c'est tout ce qu'il peut faire que de grimper avec le fauteuil, et la cuisinière n'est là que pour faire des commentaires. Je me suis bientôt décidé : je prends le matelas sur mes épaules et je monte avec cela jusqu'au cinquième.

J'arrive devant la porte de la chambre de la petite Marguerite. Cette porte n'est que poussée, et cependant je n'ose pas entrer... Je sais que cette jeune fille est si pauvre !... et c'est surtout avec les gens peu fortunés que l'on doit user de discrétion. Peut-être elle et son amant trouveront-ils mauvais que je me permette de venir... Cependant, puisqu'elle est si malade...

Pendant que j'hésite et que je reste à la porte avec le matelas sur l'épaule, j'entends une une voix aigre qui dit : « Allez chercher un ac-»coucheur, monsieur : moi, je ne réponds »plus de rien. Il faut un accoucheur, c'est »très-urgent. »

Une voix bien faible, que je reconnais pour celle de la jeune fille, dit alors : « Reste, Er-»nest, ne me quitte pas, j'ai moins de mal »quand tu es là. »

J'ai poussé la porte, et je jette le matelas dans un coin de la chambre en disant : « Je »vais aller chercher un accoucheur...... restez »près d'elle puisque cela lui fait du bien.

» — Oh! oui, oui, allez, » me dit Ernest. » Oh! que je vous aurai d'obligation!...

Je n'entends pas le reste; je descends rapidement l'escalier, je manque de renverser le petit neveu du portier, qui n'est encore qu'au troisième avec son fauteuil; je crois que le petit drôle s'assied dedans sur chaque palier; enfin je suis dehors. Me voilà dans la rue, courant au hasard, et cherchant si j'apercevrai encore quelque boutique ouverte pour m'informer s'il y a un accoucheur dans les environs.

Où avoir des renseignements? tout le monde est couché; je vois bien des tableaux de sage-femmes; mais ce n'est point une sage-femme qu'il nous faut. Je me hasarde à frapper au hasard à plusieurs portes; je carillonne, je fais un bruit d'enfer. « Qui est là? » me demandent les portiers, et je m'écrie : « N'y a-t-il point un ac- » coucheur dans la maison? » on me répond des injures ou on ne me répond pas; le monde n'est pas obligeant quand il a envie de dormir.

Je connais bien deux médecins accoucheurs mais ils demeurent si loin! La pauvre enfant aurait bien le temps de mourir avant leur arrivée. Que faire, je ne veux pas cependant revenir seul, il me prend l'envie de crier au feu. Ce moyen que l'on a employé dans plusieurs pièces de théâtre, peut aussi être bon à la ville; il faut effrayer ses concitoyens pour en obtenir quelque chose; quand tout le monde sera aux fenêtres, je demanderai un accoucheur.

Je vais répandre l'alarme dans le quartier, lorsque deux hommes passent près de moi en causant bas avec chaleur... Je reconnais la voix d'Ernest; c'est lui-même; craignant que je ne revinsse pas assez vite, il est descendu sur

mes pas; mais au moins il a demandé à la sage-femme l'adresse d'un accoucheur, et il en ramène un. Je cours à lui : il me remercie, quoique je n'aie été bon à rien. Nous revenons en doublant le pas, et nous ne parlons plus; le pauvre Ernest n'a qu'une pensée, c'est de sauver Marguerite. Nous arrivons. Ernest se rend près de sa maîtresse avec l'accoucheur. Je reste sur l'escalier. Je le monte, je le descends avec agitation... je n'ai dit à Ernest que ces mots : « Si vous avez besoin de quelque chose je serai » là. »

Que les moments me semblent longs! Ces jeunes amants s'aiment si bien!.... Cette pauvre petite est si gentille... Si elle mourait, quel chagrin, quels regrets pour son amant!... perdre un si long avenir de bonheur, ah! la mort se trompe quand elle ferme des yeux de seize ans.

Il me semble qu'une heure s'est écoulée depuis que cet accoucheur est là-haut. Mais j'entends venir, on descend, on m'appelle, c'est Ernest, la joie brille dans ses yeux, et il me crie :

« Mon ami, mon ami, elle est sauvée, il n'y

» a plus de danger ! — Ah ! que vous me faites » plaisir ! »

Nous nous serrons la main ; il m'a appelé son ami, et quelques heures auparavant nous nous connaissions à peine, mais il y a des circonstances qui nous lient plus étroitement que soixante soirées passées ensemble dans le monde. C'est ce qui vient de nous arriver.

L'accoucheur descend. Ernest court à lui : « Vous partez, monsieur, il n'y a donc plus de » danger ? — Non, non, rassurez-vous, toutes » les choses sont maintenant à leur place.... et » telles qu'elles doivent être.... je vous réponds » d'elle... il ne lui faut plus que du repos.... — » Mais vous viendrez demain matin, n'est-ce » pas, monsieur ? — Oui, je viendrai la voir de- » main. »

L'accoucheur s'éloigne ; Ernest le suit jusqu'à la porte de la rue, en le regardant, en l'écoutant comme un oracle. Ah ! c'est un bel art que celui qui nous donne le moyen de sauver nos semblables. Ce n'est plus un homme à nos yeux, c'est un Dieu, celui qui a conservé l'existence à l'être que nous chérissons.

Je vais rentrer chez moi, mais Ernest me dit :

« Montez donc un instant avec moi, cela lui » fera plaisir. » Je le suis.

La jeune fille est établie dans son lit, qui, en effet, ne me semble pas devoir être bien doux; cependant, elle a plus que d'ordinaire le matelas que son amant a apporté. La sage-femme est assise dans le fauteuil, qui par son élégance jure avec le peu de meubles qui garnissent la chambre; elle a ses deux pieds sur une chaufferette, quoiqu'elle soit placée juste en face de la cheminée; il est vrai que le feu est bien modeste. Cette femme n'a rien en elle qui dénote la sensibilité; on voit qu'elle vient faire son état, et voilà tout; et à sa mine peu aimable, aux regards qu'elle jette autour d'elle, je devine que la pauvreté de cette chambre lui fait craindre de n'être pas bien payé de ses services; cependant elle a consenti à passer la nuit, et le jeune homme lui en sait bon gré.

Ernest s'approche bien doucement du lit; mais la jeune fille lui tend sur-le-champ la main en disant : « Oh! je ne dors pas, je n'ai pas en» vie de dormir... mais je suis bien à présent... » seulement, je crains que cela ne te fatigue de » passer la nuit... tu relèves aussi de maladie,

» tu n'es pas fort encore... Retourne chez toi, » tu sais bien que je ne suis plus en danger, l'ac- » coucheur l'a dit... et puisque madame reste...

» — Dame oui! je reste, » dit la sage-femme d'une voix aigre, « quoique ça me dérange..... » mais enfin... Ah! Dieu qu'il fait froid dans » cette chambre! le vent souffle de partout..... » Joli feu! deux tisons, est-ce qu'il n'y a pas » seulement un soufflet ici? »

Ernest court chercher un soufflet qu'il présente à la sage-femme, et revient près du lit en disant : « Tu dois bien penser, ma chère amie, » que je ne te quitterai pas. Mais tiens, voilà » M. Blémont, qui a eu aussi la complaisance » de courir pour trouver un médecin, quand il » est venu, il y a une heure; nous n'avons pas » seulement pensé à le remercier.

» — Ah! c'est vrai, mon ami, pardon, mon- » sieur, excusez-moi, mais alors j'étais si souf- » frante.

» — Vous ne me devez aucun remercîment, » car ce n'est pas moi qui ai trouvé votre doc- » teur... — N'importe, » dit Ernest, « vous nous » avez montré un intérêt que je n'oublierai » jamais.

» — Beau fichu soufflet, qui n'a pas pour » deux liards de vent! quand il gèle ça doit être » gentil ici? »

Je me retourne vers cette sage-femme ; je voudrais pouvoir la faire taire ; il me semble que ces réflexions indiscrètes doivent être pénibles pour les deux amants. Mais je me trompe; ils n'écoutent pas cette femme. Ernest tient la main de son amie, celle-ci le regarde tendrement; après avoir craint une séparation éternelle, il leur semble qu'ils viennent de se retrouver. Ils sont tout à l'amour. Cependant Marguerite soupire, et, au bout d'un moment, je l'entends dire à demi-voix à Ernest : « Quel » dommage, mon ami, c'était un garçon! »

Pauvre petite, pouvant à peine se faire exister elle-même, elle voudrait un enfant, parce qu'on est toujours fière d'être mère, et qu'un enfant est un lien de plus pour s'attacher son amant.

Je vais les quitter, lorsqu'un bruit violent se fait entendre : ce sont des vitres que l'on brise, et cela semble être sur le toit, près de la croisée de la chambre où nous sommes.

La sage-femme pousse un cri de terreur et

vient se mettre derrière moi, en disant : « Ce » sont des voleurs... Avez-vous entendu, mes- » sieurs?... Ils entrent par la croisée... Il faut » réveiller toute la maison... »

J'avoue que je partage l'idée de la sage-femme, et je vais aller ouvrir la fenêtre pour voir ce que c'est, lorsque Marguerite qui, au lieu d'avoir peur, laisse échapper un léger sourire, me fait signe d'arrêter et nous dit : « Ras- » surez-vous... je sais ce que c'est... Je suis » maintenant habituée à ce bruit-là... C'est mon » voisin, M. Pettermann, qui rentre chez lui...

» — Qu'est-ce que c'est donc que M. Petter- » mann, et pourquoi fait-il se vacarme pour » rentrer? » dit la sage-femme.

» — M. Pettermann est tailleur et travaille » dans sa chambre; mais il se grise au moins » trois fois par semaine; ces jours-là il perd » toujours la clé de sa chambre; alors il monte » sur le plomb qui donne sur la fenêtre du » carré, et, au risque de se rompre le cou, il va » jusqu'à sa croisée, donne un coup de poing » dans un carreau afin de pouvoir lever l'espa- » gnolette, et rentre chez lui par la fenêtre..... » Demandez à Ernest si nous ne l'avons pas en-

» tendu plus de douze fois en faire autant? »

Je ne puis m'empêcher de rire des habitudes de M. Pettermann, tandis que la sage-femme s'écrie : « Oh! l'imbécile... il m'a fait une » peur!... Marcher sur un plomb... et quand » on est gris... — S'il était de sang-froid, ma- » dame, il est probable qu'il ne s'y hasarderait » pas... — Mais quelque jour il se rompra le » cou, votre voisin!... — C'est ce que je lui ai » dit souvent... Le lendemain, quand il fait » mettre son carreau, il jure que cela ne lui ar- » rivera plus. La portière l'a déjà menacé de lui » faire donner son congé, s'il ne rentre pas par » sa porte et ne revient pas moins tard. »

Nous entendons en ce moment jurer et tempêter sur le carré. M. Pettermann, rentré chez lui, avait pu ouvrir sa porte, qu'il ne fermait qu'au pène.

« Il veut peut-être de la lumière, » dit Marguerite; « cependant il est bien rare qu'il me » demande quelque chose; mais il aura vu » qu'on n'était pas couché ici. »

Nous entendons heurter à la porte et une voix enrouée dire en bégayant : « Ma voi- » sine... est-ce que vous n'êtes pas coucou.....

» couchée, ma voisine? Si c'était un effet de » vot' part... de m'allumer mon petit bout... »

Je suis curieux de voir le voisin Pettermann, et avant qu'Ernest ait eu le temps de quitter la main de sa petite Marguerite, j'ai été ouvrir la porte.

Le tailleur est un homme jeune encore, d'une figure franche et ouverte; mais l'habitude de se griser a rendu son nez violet, bourgeonné; sa toilette est dans un désordre qui accuse aussi son intempérance.

En me voyant, il ouvre de grands yeux et s'écrie : « Tiens! prout!... je me suis donc » trompé?... C'est drôle... C'est donc pas la » porte de la voisine... ou si c'est qu'elle est dé- » ménagée...

» — Non, monsieur, » dit Ernest, « mais ne » ne criez pas si haut... elle est malade... Que » désirez-vous?

» — Ah! elle est malade, c'te pauvre petite » mère!... »

Et M. Pettermann s'avance vers le lit en disant : « Vous êtes malade, ma petite mère..... » qu'est-ce que vous avez donc?... »

Ernest arrête le tailleur qui empeste le vin;

et celui-ci, toujours très-poli, quoique gris, craint d'avoir fait une sottise, et se recule jusqu'au fauteuil dans lequel est assise la sage-femme, sur les genoux de laquelle il se laisse aller en disant : « Pardon... c'est juste... ça ne » me regarde pas... Ah! prout!...

» — Voulez-vous vous relever, ivrogne? » crie la sage-femme en repoussant le tailleur par le dos. Celui-ci se retourne en balbutiant :

« — Tiens!..... j'étais sur du sexe..... » sans m'en douter..... Pardon, ma petite » mère!.... C'est sans *ostentations*, je vous le » jure.

» — Donnez-moi votre chandelle, que je vous » l'allume, » dit Ernest; « car c'est sans doute » cela que vous voulez? — Oui, mon voisin, si » c'était un effet de votre part... Je n'ai pas pu » battre mon briquet. . vu que je me suis un peu » égratigné la main droite en rentrant chez » moi. »

Nous remarquons seulement alors que ce malheureux a la main droite tout ensanglantée, deux de ses doigts sont grièvement coupés. La jeune fille montre à Ernest une armoire dans

laquelle sont des chiffons, avec lesquels il s'empresse d'entortiller la main du tailleur. Celui-ci se laisse faire, tout en disant : « Oh! mon
» Dieu!... c'est rien du tout!... prout!... une
» misère!... Je ne sais pas comment j'ai fait ce
» soir, mais j'ai cassé deux carreaux au lieu
» d'un... — Mais, monsieur Pettermann, est-ce
» que vous ne vous corrigerez pas de cette habitude
» de rentrer par la fenêtre?... — Comment vou-
» lez-vous que je fasse?... je perds ma clé... Ces
» clés, ça vous glisse de la poche sans qu'on le
» sente... et puis je crois qu'aujourd'hui ma
» poche était trouée... Mais je vous jure qu'à
» présent j'y ferai attention... d'autant plus que
» ça va me gêner pour coudre, ça...— Tenez!
» voilà votre chandelle. — En vous remerciant...
» Bien le bonsoir à la société... Meilleure santé,
» ma voisine... Si quelquefois vous aviez besoin
» de mes services..... appelez-moi..... ne vous
» gênez pas... — Merci... merci, monsieur Pet-
» termann. — Non, mais ne vous gênez pas...
» appelez-moi... ça me fera plaisir. »

Le tailleur est rentré chez lui. Je pense que la jeune malade doit avoir besoin de repos; je lui souhaite aussi le bonsoir et quitte sa cham-

bre. Cependant je voudrais dire quelque chose à Ernest, mais à lui seul. Il me reconduit avec la lumière. Lorsque nous sommes tous deux devant ma porte, je m'arrête, je le regarde... et je me tais, car je ne sais en vérité comment m'y prendre.

Ernest, qui ne pense pas que j'aie encore quelque chose à lui dire, me souhaite le bonsoir et va remonter. Je l'arrête par le bras, il faut que je me décide à parler.

« Monsieur Ernest... je suis charmé d'avoir » fait plus ample connaissance avec vous....... » J'espère que notre liaison ne se bornera pas » là... — Monsieur, je vous remercie..... C'est » aussi mon désir... Je vous le répète, je n'ou- » blierai pas l'intérêt que vous avez pris au cha- » grin que j'éprouvais cette nuit... Il y a tant de » gens dans le monde qui auraient ri de ma dou- » leur..... qui l'auraient blâmée même. — Ces » gens-là ne voient jamais dans les liaisons d'a- » mour que des occasions de plaisir ; du moment » qu'il s'y mêle de la peine, ils pensent qu'il faut » les rompre ! — Ah ! vous avez bien raison... » Mais, bonsoir, je vais..... — Un moment en- » core... Je voulais vous dire... Excusez-moi

» d'abord ; j'espère que ce que je vais vous dire
» ne vous offensera pas... Tenez, entre jeunes
» gens, on doit parler franchement... Quoique
» j'aie cinq ou six ans de plus que vous, je me
» souviens fort bien qu'étant encore chez mes
» parents, à dix-huit ans, j'étais quelquefois
» fort embarrassé pour faire un cadeau à ma
» maîtresse... Ecoutez : votre jeune amie vient
» d'éprouver un accident qui va vous nécessiter
» des dépenses que vous ne comptiez pas devoir
» être si prochaines... Un jeune homme qui vit
» avec ses parents est parfois gêné... Permettez-
» moi de vous offrir ma bourse... Vous me ren-
» drez quand vous le pourrez... »

Ernest me serre la main en me répondant :
« Je vous remercie de cette offre, monsieur Blé-
» mont ; elle ne m'offense pas, car je ne pense
» pas que ce soit un crime d'être à court d'ar-
» gent, et je n'affecterai pas ici une aisance qui
» ferait bien mal penser de mon cœur quand
» on a vu la chambre de cette pauvre petite.
» Mes parents sont à leur aise, vous le savez ;
» mais ils me traitent fort sévèrement, parce
» que je ne fais pas absolument ce qu'ils veu-
» lent... Ils pensent aussi qu'à mon âge on ne

» doit pas avoir besoin de dépenser de l'argent
» pour une maîtresse. Peut-être n'ont-ils pas
» tort au fond !... Pourtant, je vous assure que
» les privations que nous éprouvons, Marguerite
» et moi, bien loin de diminuer notre amour,
» ne font que l'augmenter encore. Ne doit-on
» pas s'attacher à quelqu'un en raison de tout
» ce qu'il a souffert pour nous?... Marguerite, si
» jeune, si jolie, trouverait, si elle le voulait, des
» amants riches, avec lesquels elle aurait toutes
» les douceurs de la vie ; elle préfère être pau-
» vre avec moi !... Mais nous ne sommes nulle-
» ment à plaindre pour cela, car nous nous ai-
» mons mieux que de l'argent. Au reste, cette
» gêne ne sera que momentanée, je l'espère ; j'ai
» deux pièces reçues... Et si elles réussissent...
» — Alors vous acceptez mon offre? — Non...
» Oh ! je n'emprunte jamais d'argent quand je
» n'ai pas la certitude de pouvoir le rendre.
» C'est un principe dont je ne m'écarterai point.
» — Mais puisque vous avez des pièces reçues et
» qu'on va jouer...— Une pièce de théâtre n'est
» jamais une certitude ; c'est un coup de dés !..
» Je vous remercie mille fois. J'ai d'ailleurs de
» quoi faire face aux événements... Quant à

» l'avenir... nous espérons... nous faisons des » châteaux en Espagne. — Je suis fâché que » vous me refusiez. — Et moi, je suis bien aise » que vous m'ayez offert ; car vous êtes le pre- » mier de mes amis qui me fassiez une telle » proposition, et pourtant vous n'êtes le mien » que depuis quelques heures !.....— C'est que » souvent on passe sa vie avec des gens auxquels » on donne ce nom, mais qui n'en ont pas les sen- » timents. — Bonsoir, monsieur Blémont. Si vous » avez le temps de monter une minute demain, » cela nous fera plaisir. — Oui, j'irai savoir des » nouvelles de ma voisine ; bonsoir. »

Ernest remonte au cinquième, et je rentre chez moi.

CHAPITRE V.

ENCORE DE L'AMOUR.

—

J'ai été le lendemain rendre visite à ma voisine du cinquième ; je la trouve seule avec son amant; la sage-femme n'est plus là : c'est Ernest qui s'est établi garde-malade, autant par nécessité que par goût ; car les deux amants sont plus heureux de n'avoir pas toute la journée un tiers avec eux, et ce qui serait une privation pour d'autres est une satisfaction pour des amoureux.

Ernest est assis près du lit de sa maîtresse; je crains de les gêner ; je ne voulais rester qu'un moment, et une heure s'est écoulée depuis que je suis là. Restez donc encore, me disent-ils

toutes les fois que je me lève pour partir. D'où vient que le temps passe si vite, que nous nous trouvons si bien ensemble?..... C'est que tous trois nous laissons librement paraître nos sentiments, que nous parlons avec franchise de ce qui nous intéresse, que nous épanchons nos cœurs en liberté. Marguerite parle de l'enfant qu'elle espérait, et ses yeux, attachés sur ceux d'Ernest, semblent lui dire : « Cela pourra se » réparer, n'est-ce pas? » Ernest sourit, la console, puis parle de ses deux pièces reçues..... ce sont ses enfants aussi. Moi, je leur parle spectacle, bals, intrigues amoureuses... Je leur conte, sans nommer personne, l'aventure de Bélan et de son Hélène. Cela les fait beaucoup rire. Je ne sais si dans mes récits j'ai parlé avec plus d'intérêt de mademoiselle Dumeillan ; mais quand je prononce son nom, je remarque que mademoiselle Marguerite sourit et qu'Ernest en fait autant.

Enfin, Ernest me dit, après un de mes récits : « Mon cher monsieur Blémont, il me semble » que vous êtes amoureux?

» — Moi amoureux!..... et de qui donc? — » Parbleu! de la demoiselle blonde qui cause

» si bien, qui touche si agréablement du pia-
» no... qui a un regard si doux...—Comment...
» est-ce que je vous ài dit cela? — Non, mais
» nous l'avons deviné à la manière dont vous en
» avez parlé... N'est-ce pas, Marguerite? — Oui,
» oui, certainement vous êtes amoureux de la
» demoiselle en rose. — Ah! je vous jure bien
» que... — Allons, ne jurez pas, monsieur : vous
» mentiriez. — Mademoiselle Eugénie est fort
» jolie, c'est vrai... mais je ne la connais pas...
» — On fait connaissance. — Je ne sais pas si
» ces dames voudraient me recevoir... Ma foi!
» au fait, vous me donnez l'idée d'aller en cau-
» ser avec Giraud..... Aujourd'hui, il ne sera
» peut-être plus occupé de ses quinquets... Je
» vais y aller... je n'aurai l'air de rien, mais
» j'amènerai la conversation sur ces dames. —
» C'est ça : allez; vous viendrez ensuite nous
» dire où en seront vos affaires. »

J'avoue que le tableau de l'amour si vrai de ces jeunes amants me fait désirer de goûter un bonheur semblable. Peut-être le souvenir de la charmante Eugénie influe-t-il beaucoup sur mes réflexions. J'ai vingt-six ans, je suis déjà las d'intrigues galantes... C'est pourtant bien

amusant d'avoir trois ou quatre maîtresses que l'on trompe toutes à la fois ; qui nous font des scènes, nous suivent, nous menacent, nous guettent, et se passionnent davantage pour nous, à chaque infidélité que nous leur faisons. Et ces pauvres maris que l'on fait... Ah! c'est aussi fort amusant!... Mais au milieu de tous ces plaisirs, il me semble que le cœur éprouve parfois un vide... Ernest et Marguerite ne goûtent-ils pas un bonheur plus réel que moi... Je ne sais, mais je voudrais en essayer.

J'ai huit mille francs de rente. Ce n'est pas une fortune, mais c'est une existence assurée. D'ailleurs, j'ai fait mon stage, j'ai été reçu avocat ; c'est encore quelque chose : il est vrai que je n'ai pas plaidé souvent depuis que j'ai le droit de porter la robe. Les plaisirs m'ont trop distrait des affaires ; mais si je me mariais, je serais sage... il le faudrait bien.

Mon père est mort ; il était aussi dans le barreau. Il m'a laissé un nom honorable, que je me flatte de conserver sans tache : car on peut avoir trois ou quatre maîtresses à la fois, cela n'attaque nullement l'honneur!... surtout lorsqu'on a à se reprocher ni rapt, ni séduction,

et, Dieu merci! nous vivons dans un temps où il est facile de faire l'amour sans en venir là... Je sais bien que ce n'est pas moral de tromper des maris... Mais l'exemple est si contagieux, et puis il y a tant de ces messieurs qui délaissent leurs femmes... N'est-il pas alors naturel de consoler ces dames?

Ma mère qui passe l'été à la campagne, et l'hiver à Paris devant une table de wisk, serait certainement fort aise que je fusse marié; elle a mille écus de rente qui me reviendront un jour : mais je n'y songe jamais; quand on aime ses parents, on doit toujours espérer qu'ils ne mourront point.

Je fais ces réflexions, je ne sais trop pourquoi. Après tout, je ne songe nullement à me marier, ou du moins à faire un de ces mariages qui sont prévus, arrangés d'avance par des parents ou des amis. Si je me mariais, il faudrait que je fusse bien amoureux, il faudrait que j'eusse la certitude d'être tendrement aimé.

Tout en marchant et en pensant, je suis arrivé devant la porte de M. Giraud. Monterai-je?... pourquoi pas?... je ferai semblant d'avoir perdu la veille..... une canne..... une

badine... Je n'en porte jamais... Il est deux heures; je pense que Giraud doit être dans son cabinet; je monte. Je trouve la porte du carré ouverte. Les trois enfants, habillés comme de petits voleurs et sales comme des chiffonniers, se traînent dans l'antichambre, en jouant avec le chien, auquel ils ont mis un bonnet de soie noire de leur père. Je m'aperçois que les appartements ne sont pas encore faits; la bonne balaie le salon. On m'a dit que Giraud y était. Je pense qu'il est dans son cabinet; mais la petite fille me crie que son papa habille sa maman, et je n'ose me permettre d'entrer dans la chambre de madame. On va appeler monsieur; pendant ce temps, je reste dans la poussière et poursuivi par le balai.

Enfin Giraud arrive en secouant ses mains, en faisant des grimaces. « Bonjour, mon cher » Blémont... — Je suis désolé de vous avoir » dérangé..... j'étais monté en passant pour..... » — Vous ne me dérangez aucunement; au » contraire, vous avez mis un terme à mes souf» frances... J'étais en train de faire mes efforts » pour agrafer la robe de ma femme... Aïe les » pouces. Dieu! que ça fait mal!... Je n'en suis

» pas venu à bout..... elle prétend cependant
» que sa robe lui est trop large... je n'en crois
» rien... Françoise, allez donc agrafer la robe
» de ma femme. — Mais, monsieur, vous savez
» bien que madame dit que je m'y prends mal,
» que je ne suis pas assez forte... — Allez tou-
» jours... vous finirez le salon après. »

Je crois que nous allons passer dans son cabinet et que nous y trouverons du feu, car il ne fait pas chaud ; mais Giraud m'invite à m'asseoir sur le canapé en me disant :

« Je ne vous conduis pas dans mon cabinet,
» parce qu'il n'est pas encore fait... Dieu ! que
» ça fait mal aux pouces !.... Mais nous cause-
» rons aussi bien ici... on va allumer le feu
» quand le salon sera fait ; est-ce qu'il est
» tard ?... Je n'ai pas encore trouvé le moment
» de m'habiller..... — Mais il est deux heures
» passées... — Ah ! mon Dieu !... et j'ai trois
» rendez-vous pour ce matin... pour des entre-
» vues de gens qui veulent se marier... — Je
» ne veux pas vous retenir... — Restez donc...
» on m'attendra... C'est qu'en vérité on ne finit
» rien ici... Mon ami, c'est une bien jolie chose
» que le mariage !... j'espère que bientôt vous

» vous rangerez dans la classe respectable des » époux. — Oh! j'ai le temps. — Vous devez » être las de la vie de garçon? — Non vraiment!... — Est-ce que vous auriez vu à ma » réunion d'hier quelqu'un qui vous ait séduit? » Allons! contez-moi cela. — Non, oh! ce n'est » pas ce motif qui m'amène; mais j'ai cru vous » avoir laissé chez vous hier... une badine assez » gentille .. — Unebadine!... Il faut demander » cela aux enfants; ce sont eux qui trouvent » tout ici. Ils ont de l'esprit comme des dé- » mons! Théodore... Alexandre... ma fille... — » Oh! ne les dérangez pas... — Si, si; je ne suis » pas fâché que vous les voyiez... ils sont si es- » piègles dans leurs réponses. »

Je n'ose pas dire que j'ai déjà vu les espiègles. Le papa les appelle encore. Théodore arrive à quatre pates, tenant Alexandre sur son dos; celui-ci tient le chien dans ses bras. Pour mieux faire la monture, Théodore s'est mis de grandes oreilles en papier; la petite fille le fouette par derrière avec un paquet de plumes.

Je ris de ce tableau, et Giraud le trouve d'abord très-plaisant. Mais bientôt il reconnaît

son bonnet de soie noire sur la tête du chien, et il ne rit plus.

« Comment, polissons ! vous avez pris mon
» bonnet de soie pour mettre à Azor !..... —
» Papa, c'était pour en faire Croquemitaine...
» — Je vous ai déjà défendu cent fois de tou-
» cher à mes affaires... Et vous, mademoiselle...
» avec quoi fouettez-vous votre frère ? — Papa...
» c'est avec... — C'est avec un paquet de plu-
» mes qui était sur mon bureau... des plumes
» fort chères ; des cochets... que je garde pour
» écrire mes circulaires... Qui vous a permis de
» prendre quelque chose sur mes bureaux?.....
» Mais approchez donc un peu, monsieur Théo-
» dore... Avec quoi vous êtes-vous fait des oreil-
» les d'âne?..... — Papa..... c'est un papier qui
» traînait..... — Qui traînait !... Dieu me par-
» donne ! c'est la lettre de M. Mermillon, dans
» laquelle il me détaille tout ce que sa fille aura
» en dot !..... Petit drôle !..... faire des oreilles
» d'âne avec ma correspondance... Quelque jour
» il prendra sur mon bureau des billets de mille
» francs pour faire des cornets... Je vais t'arran-
» ger, moi... »

Giraud veut courir après son fils, je l'arrête ;

nous entendons crier madame d'une voix colère :

« Giraud!..... Giraud!..... Est-ce que vous
» n'allez pas venir achever de m'habiller ?.....
» Française ne soit pas m'agrafer... cette fille-
» là est d'une gaucherie détestable...

« — Allons ! c'est ça, » dit Giraud ; on va en-
» core renvoyer celle-là parce qu'elle n'agrafe
» pas la robe assez vite..... C'est toujours la
» même chanson!..... Ma foi ! tant pis, qu'elle
» s'arrange... Tenez ! voyez mes pouces ; je n'ai
» plus de chair sous les ongles. »

On entr'ouvre la porte de la chambre à coucher ; madame Giraud paraît à l'entrée, à demi habillée ; et derrière elle arrive la bonne qui vient prendre son balai en murmurant : « Ah !
» queu chien de métier!... Ah ben ! est-ce que
» je suis entrée ici pour lui serrer le ventre ! »

En me voyant, madame Giraud fait un pas en arrière, puis trois en avant, et s'écrie : « Ah !
» M. Blémont, veuillez excuser mon désordre...
» mais M. Giraud est un homme terrible ! il ne
» me finit jamais... Je ne puis cependant pas
» rester habillée à moitié... Je vous jure, mon-
» sieur, que cette robe m'est trop large..... —
» Ma femme, je te jure, moi, que j'ai mal aux

» pouces... — Ah! vous êtes un douillet... et j'ai
» trois visites à faire avant dîner... et vous savez
» que nous dînons chez madame Dumeillan,
» qui a une loge à la porte Saint-Martin. — C'est
» vrai, nous dînons en ville. Figurez-vous, mon
» cher Blémont, que nous avons des invita-
» tions... nous ne savons plus auquel entendre...
» — On dîne de bonne heure!... mon Dieu, que
» que je suis malheureuse! jamais je n'aurais le
» temps. »

Madame Giraud vient d'en dire assez pour moi. Enchanté de ce que je viens d'apprendre, je me lève et vais à elle : « Si vous vouliez per-
» mettre, madame...... Peut-être serai-je plus
» adroit que votre bonne. »

Madame Giraud me fait un sourire très-gracieux, et me présente sur-le-champ son dos en me disant : « Que vous êtes aimable, monsieur
» Blémont! Comment, vous seriez assez bon?..
» — Avec grand plaisir, madame. »

Je ne suis pas neuf pour attacher des robes; je prends la ceinture de chaque côté, je me fais un peu de mal, mais la robe est agrafée; et je fais comme si cela ne m'avait coûté aucun effort.

« Ça y est, » s'écrie madame Giraud d'un air

triomphant. « Ça y est.... N'est-ce pas, mon-
» sieur Blémont? — Oui, madame..... Oh! ça
» y est bien!.... — Eh bien! monsieur Giraud,
» vous le voyez, quand on sait s'y prendre.... Et
» monsieur n'a pas l'air d'avoir fait aucun ef-
» fort.... — Non, madame, aucun...

» —Ma foi, mon cher, » dit Giraud, « si vous vou-
» lez venir ici tous les jours quand madame s'ha-
» bille, vous me rendrez un grand service... —
» Taisez-vous, monsieur Giraud, vous devriez être
» honteux. Pardon, monsieur Blémont, je vais
» achever ma toilette.... mille remercîments. »

Madame rentre, et Giraud veut me faire as-
seoir dans un coin qui est balayé; mais je prends
mon chapeau et lui dis adieu; il me reconduit
jusque sur le carré en me répétant : « Mon
» ami, mariez-vous... Croyez-moi... c'est l'état
» le plus doux... J'ai trois partis superbes de
» disponibles. — C'est bien... nous verrons.. —
» Si on trouve votre badine, je la serrerai.... —
» Oh! je crois maintenant que ce n'est pas chez
» vous que je l'ai laissée. Adieu. »

Mademoiselle Eugénie sera ce soir au théâtre
de la Porte Saint-Martin. J'irai et je la verrai.
Les Giraud seront avec eux; ce sera une occa-

sion pour aller saluer ces dames. Et cependant.. ces Giraud sont si sots, si ridicules avec leur manie de marier tout le monde... Je suis fâché de les voir liés avec ces dames. Ce n'est peut-être qu'une de ces liaisons de société : on se voit pour passer le temps, mais on ne s'aime point.

J'attends le soir sans trop d'impatience, car je ne suis pas amoureux. Je veux revoir cette demoiselle, parce que je n'ai rien de mieux à faire et que mes yeux, fatigués de feindre depuis longtemps de l'amour, auraient besoin de se reposer sur d'autres charmes pour retrouver un peu de ce feu qu'ils ont perdu.

Je vais au spectacle tard, car je désire que l'on soit arrivé. Mes regards parcourent les loges. J'aperçois ces dames dans une première découverte. La maman et madame Giraud sont sur le devant, mademoislle Eugénie est sur le dernier banc. Je ne vois pas Giraud; il aura eu quelque mariage à faire ce soir. Il y a encore une place près de mademoiselle Eugénie.... Si j'osais?... Mais la loge est à eux ; je ne puis pas me permettre d'y enter ; il faudrait qu'on m'y invitât.

Je trouve cette jeune personne encore plus jolie qu'hier. Cette toilette, cette coiffure plus simple, lui donnent des grâces nouvelles. On ne me voit pas, je puis la regarder tout à mon aise. Il y a de la place dans une loge auprès de la leur : si j'y allais... Non, ce serait trop montrer mon désir de leur parler.

Une pièce se joue. On ne me voit pas. Je me suis pourtant rapproché... Cette madame Giraud n'est occupée que de sa taille. ... Je suis sûr qu'elle étouffe!.... Elle n'a pas l'esprit de regarder de mon côté.

On ouvre la porte de leur loge... C'est Giraud sans doute... Non, c'est un jeune homme... Il salue ces dames, mademoiselle Dumeillan lui sourit ; elle cause, elle rit avec lui!..... C'était bien la peine que je vinsse ici pour voir cela... Mon Dieu ! que l'on est bête !.... Je suis jaloux.... Et pour une personne que je connais à peine, à qui je n'ai pas dit un mot d'amour... Est-ce que cette demoiselle n'est pas libre d'avoir un amoureux... dix même si cela lui plaît? Je rougis de ma sottise, et, pour me prouver à moi-même que cette jeune personne m'est fort indifférente, je cours me faire ouvrir la loge qui

est près de la sienne, car je ne vois pas pourquoi la présence de ces dames, qui me sont presque étrangères, m'empêcherait d'aller causer avec madame Giraud, que j'ai agrafée ce matin.

J'entre dans la loge. Je ne regarde pas mademoiselle Eugénie, je feins de ne point voir ces dames. Mais bientôt madame Giraud m'appelle.

« Bonsoir, monsieur Blémont. Ah! que vous » êtes aimable d'être venu nous voir!.... Vous » vous êtes donc souvenu que j'avais dit que je » viendrais ici ce soir avec ces dames?... »

Que le diable emporte madame Giraud avec ses souvenirs! Je réponds d'un air délibéré : « Non, madade, je ne savais pas.... j'ignorais... » mais j'ai donné rendez-vous ici à quelqu'un; » c'est ce qui m'a fait venir. »

Je salue ensuite froidement madame Dumeillan et sa fille, puis je me retourne et je regarde dans la salle. Mais madame Giraud recommence bientôt à me parler; elle m'accable d'amitiés depuis que je suis parvenu à agrafer sa robe.

J'ai l'air d'écouter madame Giraud; je ne sais pas seulement ce qu'elle dit. J'écoute le jeune

homme qui cause avec mademoiselle Eugénie. Sa conversation est vague. Il ne lui dit rien de particulier, il ne lui parle que du spectacle..... Je sens ma mauvaise humeur se dissiper un peu. Je me retourne vers ces dames, je prends part à la conversation, mais je n'arrête pas mes regards sur mademoiselle Eugénie. Je serais désolé qu'elle pensât que je suis venu ici pour elle.

Bientôt le jeune homme prend congé de ces dames ; il va rejoindre sa société. Il la quitte... il n'est donc pas amoureux d'elle, Je regarde mademoiselle Dumeillan à la dérobée. Après le départ de ce jeune homme, elle est aussi gaie, elle semble s'amuser autant que lorsqu'il était là. Je commence à penser que je me suis trompé et que ce n'était pas un amoureux.

Je me mets alors tout contre la loge de ces dames, et, pendant que l'on joue, j'échange quelques mots avec mademoiselle Eugénie. Une fois ma main se trouve tout contre la sienne, qui est appuyée sur la travée qui nous sépare : c'était le hasard qui les faisait se rencontrer là ; nos deux mains se sont touchées. Elle retire vivement la sienne, et j'en fais autant en bal-

butiant quelques excuses.... Mais cette main charmante, en touchant la mienne, m'a fait éprouver une émotion délicieuse.... Un simple attouchement a produit cet effet! Je voudrais bien savoir si mademoiselle Eugénie.... mais elle ne regarde pas de mon côté.

Dans l'entr'acte qui suit, madame Giraud. qui causait avec madame Dumeillan, se retourne tout-à-coup vers moi en disant : « Tenez, ma-
» dame, M. Blémont est avocat ; il connaît à
» fond tout ce qui regarde les lois, les droits de
» chacun... Mon mari n'est pas très-versé là-de-
» dans, il n'est fort que pour les mariages......
» Consultez M. Blémont sur votre affaire ; il vous
» dira si vous avez tort ou raison.

» Je n'oserais pas importuner monsieur, » répond la maman, « ni me permettre de lui pren-
» dre son temps. »

Je m'empresse d'offrir mes services et de demander ce dont il s'agit ; mais on ne peut m'expliquer cela au spectacle. Il faut que je prenne connaissance d'actes, de titres. C'est bien ce que j'espérais. Madame Dumeillan me donne son adresse, et, en me renouvelant ses excuses pour la peine que je prendrai, me re-

mercie d'avance si je veux passer un matin chez elle. On me remercie pour une chose que j'aurais demandée comme une faveur!... Suis-je assez heureux!... Mais je sais cacher ma joie! Je n'approche plus ma main de celle de mademoiselle Dumeillan. C'est surtout maintenant que je me garderais bien d'avoir l'air amoureux. Un novice se jette à la tête des gens!... mais un homme habile sait ménager ses avantages.

C'est par suite de ce principe qu'en voyant arriver Giraud je salue ces dames et quitte le spectacle. En restant, j'aurais eu l'air de guetter l'occasion de les reconduire.

CHAPITRE VI.

JE VAIS DANS LA MAISON.

—

Le lendemain est arrivé, et je balance pour aller chez ces dames. Ne serait-ce pas montrer trop d'empressement?... Non, ce ne sera que de la politesse. Puisqu'on veut bien avoir confiance dans mes lumières, je ne dois pas les faire attendre.

J'attends que deux heures sonnent ; alors je me rends chez madame Dumeillan. Là, ce n'est point comme chez Giraud : la bonne a fini de balayer les appartements. Celle qui m'ouvre m'introduit dans un salon décoré sans

faste, mais avec goût, il y a bon feu, et j'y trouve la demoiselle de la maison qui étudie son piano.

Mademoiselle Eugénie quitte sa musique pour aller prévenir sa mère de mon arrivée; je n'ose lui dire que c'est pour elle seule que je viens... Ce serait aller trop vite. Quel dommage de ne pouvoir toujours aller droit à son but!... que de temps on perd!

La maman revient. Après les premiers compliments, elle m'explique son affaire, me communique ses titres. Eugénie quitte le salon pendant que sa mère me parle. Elle fait bien, car j'écoutais mal, et je crois que je répondais de travers. Maintenant je suis tout à la maman. Il s'agit d'une petite ferme qui revenait par succession à son mari et dont un beau-frère du défunt veut lui contester la possession. Ses droits me semblent clairs: cependant je ne puis lire sur-le-champ tous les titres. On trouve fort juste que je les emporte pour en prendre connaissance chez moi.

Eugénie revient; nous causons de choses moins sérieuses. La maman est fort aimable; Eugénie a de l'esprit, des connaissances, et

quoique je ne sois pas encore tout-à-fait sans cérémonie avec ces dames, je m'y trouve déjà très-bien. Après une visite d'une heure, je prends congé. Je n'ai pas besoin de demander la permission de revenir ; j'ai maintenant pied dans la maison.

Je reste deux jours sans retourner chez madame Dumeillan. Je suis un drôle de corps ; je veux cacher mes sentiments, et je serais désolé que mademoiselle Eugénie devinât l'impression que sa vue a produite sur moi. Enfin je fais ma seconde visite. J'ai pris une exacte connaissance du procès que l'on veut susciter à la veuve. Je suis persuadé qu'elle a le droit pour elle. Je lui assure et lui offre mes services pour poursuivre cette cause, que je regarde d'avance comme gagnée. Madame Dumeillan est enchantée ; elle me remercie, elle accepte mes offres..... Décidément je ne suis plus un étranger ; on semble maintenant me regarder comme un ami.

Ces dames reçoivent souvent du monde ; mais elles ont spécialement un jour dans la semaine, qui est celui de leur réunion. Alors on joue, on fait de la musique, on danse quelque-

fois. Leur société est plus choisie que celle qui se rassemble chez Giraud ; c'est un tout autre genre. Cependant il y a encore des personnes que je ne voudrais pas y voir. Ce sont des jeunes gens, fort jolis garçons, qui sont galants, empressés avec Eugénie... Que je suis ridicule ! Je voudrais bien qu'il vînt chez elle des femmes jeunes ; mais, en fait d'hommes, je ne voudrais que des têtes à perruques. Ceux-là, je les trouve extrêmement aimables !

Quant à moi, je crois que je ne le suis pas souvent. On ne l'est plus dès qu'on devient véritablement amoureux. C'est en petit comité que j'aime à voir ces dames : alors je suis bien heureux. Si Eugénie fait de la musique, il n'y a point un jeune homme penché sur le piano et prêt à lui tourner les feuilles. Si je cause avec elle, nous ne sommes pas interrompus par quelque fashionnable qui vient lui adresser un compliment, et cependant je conçois que l'on ne peut pas ne recevoir que moi.

Je ne néglige pas la cause que l'on m'a confiée ; il me sera doublement agréable de la gagner ; j'obligerai ces dames et je donnerai une opinion favorable de mon talent. Il ne me faut

pas beaucoup d'éloquence pour réussir : madame Dumeillan triomphe d'un adversaire qui lui avait cherché chicane par manie pour les procès. Il n'y a que deux mois que je suis reçu chez ces dames, lorsque j'ai le plaisir de terminer heureusement cette affaire.

Quoiqu'il ne s'agisse pas d'une propriété importante, madame Dumeillan me remercie avec effusion ; les mamans tiennent à l'argent. Eugénie me remercie poliment, mais voilà tout. En général, nous sommes assez froidement ensemble. Pourquoi ne me traite-t-elle pas comme un autre?... A-t-elle remarqué que j'ai de l'humeur lorsqu'on lui fait la cour, que je m'éloigne d'elle lorsque les autres s'en approchent? Mon caractère lui déplaît-il?... Au fait, elle doit me trouver peu aimable... Je le suis bien moins que tous ceux qui viennent chez sa mère. Jamais je ne lui dis rien de flatteur, jamais je ne me montre empressé ni galant auprès d'elle. Est-ce donc ainsi que je parviendrai à lui plaire?... Oui, je voudrais qu'elle m'aimât comme je suis!... Je voudrais qu'elle me témoignât qu'elle a lu dans mon cœur... et je fais ce que

je puis pour lui cacher ce qui s'y passe!..... L'amour nous rend bien bizarres.

Quelquefois je me promets de changer de manière d'être avec Eugénie ; je tâche de faire comme les jeunes gens qui viennent chez elle ; d'être aimable, galant, de rire, de plaisanter lorsque d'autres l'entourent : mais je ne remplis pas bien mon rôle ; ma gaîté est forcée ; Eugénie semble s'en apercevoir, et cela me rend encore plus gauche.

Les jeunes gens que l'on reçoit chez madame Dumeillan ont tous fort bon ton ; leur galanterie près de mademoiselle Eugénie n'a rien qui puisse blesser les plus sévères bienséances. Pourquoi donc m'en formaliserais-je? Parce que je ne sais pas être aimable avec elle, faut-il que les autres ne le soient point?

Je sens que j'ai tort; mais je voudrais étudier et bien connaître le caractère d'Eugénie. Je la crois un peu coquette ; à son âge, et si jolie c'est bien pardonnable ; et d'ailleurs, toutes les femmes ne le sont-elles pas? Oui, toutes, un peu plus, un peu moins ; mais c'est un défaut qui tient à leur nature. Et puis, est-ce un défaut? Une coquetterie innocente n'est que le

désir de plaire... Ce désir fait qu'elles apportent plus de soin dans leur coiffure, dans leur toilette, dans toute leur personne. Que dirions-nous d'une femme qui négligerait tout cela? nous la blâmerions, ou nous penserions qu'elle n'a pas de goût, pourquoi donc appeler un défaut ce que l'on fait pour nous charmer, nous séduire? Par leur éducation, par leur situation dans le monde, les femmes sont éloignées des emplois qu'elles rempliraient peut-être mieux que nous, des affaires sérieuses qu'elles débrouilleraient plus vite que beaucoup de diplomates, et des débats politiques où tant d'hommes ne savent ce qu'ils disent, nous avons laissé aux femmes les occupations simples et douces de l'intérieur de leur maison; mais ces occupations, si elles suffisent à l'emploi du temps, ne sauraient donner assez de travail à l'esprit, à l'imagination pour qu'elles ne s'en cherchent pas d'autres. Quelques hommes croient qu'une aiguille, un métier à broder, un piano, doivent suffire pour occuper une femme, je ne pense pas comme Caton, que la sagesse et la raison soient incompatibles avec l'esprit de ces dames : je crois qu'il faut à

leur esprit et à leur imagination d'autres ressources qu'une aiguille et un piano. Elles ont dû devenir coquettes, parce que le désir de plaire est un soin qui occupe, qui fait rêver l'esprit; elles le seraient beaucoup moins si elles étaient livrées aux mêmes travaux que nous. Ensuite, il y a tant de nuances dans la coquetterie; celle dont je viens de parler est toute naturelle et bien permise aux femmes. Eugénie n'en a point d'autre. Elle aime les plaisirs, c'est naturel ; cependant jamais elle ne témoigne de chagrin lorsque sa mère refuse quelque invitation de bal; elle doit avoir une âme aimante... Ses yeux ont quelquefois une expression si tendre!... Je l'ai vue répandre des larmes à la représentation d'une pièce touchante, mais ce n'est pas encore cela qui prouverait qu'elle saura bien aimer.

Décidément, je crois que cette jeune personne ne me porte aucun intérêt; elle est avec moi d'une froideur, d'une réserve... Elle s'aperçoit sans doute que je la suis des yeux, que je l'observe sans cesse; je ne vois pas la nécessité d'aller dans une maison pour être triste lorsque les autres sont gais, pour se faire moquer de

soi peut-être... Ah! cette idée me fait rougir de ma faiblesse. L'amour-propre a tant d'empire sur notre cœur! je ne veux plus penser à Eugénie, et, pour l'oublier plus vite je vais être quinze jours sans aller chez sa mère.

Il m'en coûte beaucoup pour tenir cette résolution, moi qui n'étais jamais plus de deux jours sans la voir! huit jours s'écoulent cependant, et je me suis tenu parole ; le neuvième, je songe que madame Dumeillan, qui me témoigne beaucoup d'amitié et montre le plus grand plaisir à me voir, trouvera singulier que je sois si longtemps sans aller chez elle. Après tout, si sa fille me voit avec froideur, ce n'est pas la faute de cette aimable dame, et cela ne doit pas me rendre impoli avec elle. Le dixième jour, je me décide, le soir, à y aller faire une visite.

Ce n'est point le jour de réunion que j'ai choisi; cependant je trouve quelques vieilles connaissances de madame Dumeillan qui sont venues faire son boston ; deux dames et un vieux monsieur jouent avec la maman, et Eugénie est seule, dans un coin du salon occupée à faire de la tapisserie.

Madame Dumeillan s'informe avec bonté de ma santé ; elle craignait que je ne fusse malade et voulait le lendemain envoyer chez moi. Je la remercie, la rassure, m'excuse sur de grandes occupations ; puis je laisse la maman à son jeu et je vais m'asseoir près d'Eugénie.

Elle m'a salué froidement ; elle ne lève plus les yeux et ne m'adresse que des phrases indifférentes ; elle n'a pas même comme sa mère, la politesse de me reprocher d'avoir été longtemps sans venir. Il me semble que cette jeune personne me déplaît autant qu'elle m'avait charmé ; si j'osais, je prendrais mon chapeau et je m'en irais sur-le-champ, mais ce serait malhonnête.

Ah ! si nous nous aimions que de choses nous pourrions nous dire, en ce moment où nous sommes comme seuls dans ce salon, car on ne s'occupe pas de nous ! et il faut se borner à échanger quelques phrases insignifiantes !..... Quelquefois nous sommes plusieurs minutes sans nous rien dire... Elle ne lèvera pas les yeux de dessus son ouvrage...... ah ! que j'aurais de plaisir à déchirer cette tapisserie qui semble tant l'occuper !

Une demi-heure s'est écoulée de cette manière. Elle travaille toujours avec la même assiduité, et je suis encore auprès d'elle, parlant peu et soupirant involontairement. Tout-à-coup la porte du salon s'ouvre ; c'est M. Gerval un des jeunes gens les plus assidus près d'Eugénie, et qui, dans les soirées, fait souvent de la musique avec elle.

Ce Gerval est joli garçon, et il est aimable; aussi c'est un de ceux que je déteste le plus. En le voyant entrer, je suis sûr que j'ai changé de couleur; j'ai senti sur-le-champ un poids énorme m'oppresser et se placer sur ma poitrine. Pendant que M. Gerval va saluer madame Dumeillan, je vais bien vite dans le coin du salon où j'ai posé mon chapeau : car je ne veux pas rester une minute de plus; je voudrais être à cent lieues; je suis désolé d'être venu. Déjà je tiens mon chapeau et je vais m'éloigner sans rien dire à personne, lorsqu'une main saisit la mienne, la presse doucement et m'arrête, au même instant Eugénie car c'était elle me dit d'un ton qu'elle n'avait jamais eu avec moi : « Pourquoi vous en » allez-vous... être quinze jours sans venir..... » et s'en aller ainsi... en vérité, je ne vous con-

» çois pas.... Que vous a-t-on fait ici pour que
» vous ne veniez plus? »

Je suis resté immobile. Cette voix si douce, où règne à la fois un ton de reproche et de tendresse, cette main qui tient encore la mienne, et ces yeux qui me regardent avec une expression charmante.... tout cela me bouleverse.... mais me fait éprouver un bonheur jusqu'alors inconnu pour moi. Il faut avoir aimé véritablement pour comprendre tout ce que je ressens alors. Je presse sa main avec ivresse... et sa main a aussi serré la mienne; puis elle la retire doucement en me regardant encore. Tout cela a été l'affaire d'un moment... mais ce moment a décidé du reste de ma vie. Eugénie m'aime... elle a lu dans mon cœur, et moi je sens que je ne puis plus vivre sans elle, qu'Eugénie sera désormais tout pour moi.

Je ne songe plus à m'éloigner. Eugénie est retournée à sa place: Gerval va lui parler; mais je ne suis plus jaloux. Gerval a cessé de me déplaire... il n'a fallu qu'un instant pour changer la disposition de mon esprit. Je me rapproche d'Eugénie. Tout en causant avec Gerval,

elle trouve moyen de ne regarder que moi. Le jeune homme lui propose de faire de la musique. Elle me regarde encore et semble me demander si cela ne me déplaira pas. Je joins mes instances à celles de Gerval. Elle consent à se mettre au piano; mais en s'y rendant elle passe tout près de moi, et nos deux mains se rencontrent; en chantant avec Gerval un duo où deux amants se parlent d'amour, c'est à moi que ses yeux adressent ce qu'elle chante. Ah! du moment que deux cœurs savent s'entendre, il est mille moyens de se le prouver.

Après ce duo, Gerval lui en propose un autre; elle refuse en prétextant un mal de gorge, et revient s'asseoir à côté de moi. Gerval reste quelque temps; il me semble qu'il est ce soir moins gai, moins sémillant qu'à l'ordinaire. Enfin il prend congé et s'éloigne.

Je m'approche d'elle. Eugénie tient son ouvrage, mais elle ne travaille plus; nos yeux se rencontrent souvent; nous parlons à demi-voix; j'ai maintenant tant de choses à lui dire, et pourtant nous n'échangeons que quelques mots; mais nos regards sont plus éloquents que nos discours.

Combien le temps passe vite!..... Je suis si heureux près d'elle! Les joueurs ont fini leur partie. Madame Dumeillan appelle sa fille, pour avoir sa bourse. On va s'en aller. Il faut que j'en fasse autant. « J'espère que vous ne serez » pas si longtemps sans revenir, » me dit avec bonté madame Dumeillan. Et, en passant près de moi, Eugénie me dit tout bas : « A demain, » n'est-ce pas? »

Mes yeux seuls lui ont répondu, mais elle a dû les entendre : j'ai vu sur ses lèvres un tendre sourire. Je m'éloigne, ivre d'amour, de félicité. Je reviens chez moi en effleurant à peine la terre... Il semble que mon bonheur m'enlève et me transporte déjà au troisième ciel... si toutefois il y en a un troisième.

En remontant mon escalier, je songe à mes jeunes amants du cinquième. Je les ai bien négligés depuis quelque temps!... Mais j'étais sans cesse triste, jaloux, de mauvaise humeur, et le tableau de leur amour n'aurait fait qu'aggraver ma peine... Aujourd'hui je puis aller les voir... je ne serai pas triste, maussade devant eux... et ils comprendront mon bonheur.

Il n'est que onze heures et quart ; voyons si

l'on n'est pas couché là-haut. Je monte, je frappe et je me nomme.

Ernest vient m'ouvrir. « D'où sortez-vous » donc? » me dit-il en riant; « il y a un mois » qu'on ne vous a vu.

» — Il vient de chez son Eugénie, » dit la petite Marguerite. « Oh! comme nous avons l'air » content... il paraît que les amours vont bien? » — Oh! oui, très-bien... Ah! je suis ce soir le » plus heureux des hommes!... Elle m'aime, » j'en suis sûr maintenant... c'est moi qu'elle » préfère à tous ceux qui lui faisaient la cour... » et pourtant j'étais bien moins galant, bien » moins aimable que les autres. — Qu'est-ce que » cela fait? on est toujours aimable quand on » est aimé. »

Je leur conte tout ce qui s'est passé dans la soirée entre Eugénie et moi. Ils m'écoutent avec intérêt. Ils me comprennent, eux, car ils s'aiment tendrement. En finissant mon récit, je saute et je fais des pirouettes dans la chambre : je ne puis pas tenir en place.

« Prenez donc garde! » me dit Marguerite; « il va tout casser, tout briser..... Mais, mon-

» sieur, vous ne voyez donc pas comme c'est
» beau ici, maintenant? »

Je n'avais pas seulement regardé dans la chambre. En effet il y a un peu de changement. Le mauvais lit a fait place à une petite couchette en bois peint, mais fort propre. Il y a des rideaux et une flèche au-dessus du lit. Les chaises, qui étaient presque toutes cassées, ont été remplacées par six chaises neuves; et une commode en noyer a fait place au petit buffet. Enfin il y a presque un bon feu dans la cheminée.

« Voyez-vous comme c'est gentil? » me dit Marguerite, « c'est mon Ernest qui m'a donné
» tout cela... Sa pièce a réussi. Oh! elle est
» bien jolie, sa pièce!... Quand on a demandé
» l'auteur et qu'on est venu le nommer, j'étais
» si contente que j'avais envie de crier tout
» haut: C'est mon petit homme qui a fait ça!...
» Oh! il a bien de l'esprit, mon petit homme!
» — Veux-tu te taire, Marguerite?—Non, mon-
» sieur, je veux parler... Nous ne sommes plus
» si pauvres à présent... Tenez... venez voir ma
» cheminée... voilà deux tasses et un sucrier
» en porcelaine... Cette boîte-là, c'est pour

» mettre l'argent de la semaine... Quand il y a » du *mégo*, je le mets dans une tirelire..... Ah! » nous sommes bien heureux à présent!... »

Pauvre petite!..... Qu'il faut peu de choses pour qu'elle se croie riche!... Tant d'autres trouveraient encore cette chambre misérable! Je la félicite, j'admire tout ce qu'elle me montre. Je fais compliment à Ernest sur la réussite de sa pièce. Je partage sincèrement leur bonheur; cela me rend plus heureux, de voir qu'ils le sont aussi. Il y a plus d'une heure que je suis avec eux. Je leur parle d'Eugénie, de notre amour. Ils me content leurs petits projets, leurs plans pour l'avenir, les désirs qu'ils forment... désirs bien modestes, et qui prouvent que, tout à l'amour, ils ne connaissent ni l'ambition ni la vanité.

Je ne songe pas encore à me retirer, et je crois que nous passerions la nuit entière à causer ainsi. Mais tout-à-coup nous entendons un bruit violent sur le toit, et des carreaux brisés tombent sur le plomb et dans la cour. J'éprouve d'abord un saisissement involontaire; mais cela se passe bien vite, et je me mets à

rire en regardant Ernest et Marguerite qui en font autant.

C'était M. Pétermann qui rentrait chez lui.

CHAPITRE VII.

PRÉLIMINAIRES DE BONHEUR.

—

Maintenant je vais tous les jours chez Eugénie, car je ne vois pas pourquoi je cacherais encore mon amour. Elle m'aime, elle sait que je l'adore ; ne faudra-t-il pas que sa mère connaisse aussi nos sentiments? Je n'ai jamais pensé qu'Eugénie serait ma maîtresse ; c'est un bonheur durable que je désire, que j'espère ; Eugénie sera ma femme... je suis sûr de son consentement, mais il faudra bien aussi avoir celui de sa mère.

Je crois que depuis longtemps la bonne maman avait deviné mes sentiments ; les parents

ne sont pas toujours dupes de nos petites ruses, de notre air de froideur, de cérémonie; mais quand ils ont l'air de ne pas voir, c'est qu'ils approuvent en secret nos penchants. Madame Dumeillan me voit venir tous les jours, et on ne va pas tous les jours dans une maison où il y a une jolie femme, sans qu'il y ait de l'amour sous jeu. Eugénie me boude quand j'arrive tard, me gronde quand je parle de m'en aller : la maman entend tout cela et se contente de sourire. Je vois que notre amour n'est plus un secret pour personne.

Eugénie ne m'appelle plus monsieur Blémont, elle me nomme *monsieur* Henri, et rien que Henri lorsque nous sommes seuls. Qu'il est doux d'entendre pour la première fois celle qu'on aime nous appeler par notre nom de baptême, sans y joindre ce triste *monsieur !* Dès ce moment un lien plus fort nous unit, une intimité plus tendre règne entre nous. Eugénie sait aimer autant que moi : je lis dans ses yeux toutes ses pensées, elle ne cherche plus à me cacher ce qu'elle éprouve. Ah! j'ai trouvé la femme que je désirais : de la beauté, des grâces, de l'esprit et des vertus. Oui, des ver-

tus : car Eugénie est bonne, sensible, soumise et tendre avec sa mère ; jamais je ne l'ai entendue murmurer en obéissant à ses moindres volontés. Je la jugeais très-coquette ; mais je me trompais. Elle aime les plaisirs de son âge ; elle s'y livre avec franchise, avec abandon : ce n'est pas là de la coquetterie. Elle riait avec ceux qui cherchaient à lui plaire, mais elle ne donnait à aucun de fausses espérances. Maintenant, lorsque dans les réunions du soir des jeunes gens viennent lui faire la cour, lui adressent des compliments, elle ne rit plus ; leurs propos galants l'ennuient ; ses yeux me cherchent, me suivent sans cesse, et lorsqu'elle peut se dérober à la foule, elle vient près de moi et me dit tout bas : « Henri, cela ne m'amuse plus d'être » dans le monde... j'aime bien mieux quand » vous seul venez nous tenir compagnie. »

Eugénie est peut-être un peu susceptible, elle cède trop vite à une première impression ; je l'ai vue quelquefois, pour un mot mal interprété, pour une action fort innocente, prendre de l'humeur et bouder pendant quelques jours. Mais ce léger défaut disparaîtra avec le temps et l'expérience. Je crois aussi qu'Eugénie sera

jalouse, très-jalouse même : elle change de couleur, elle se trouble, lorsque par hasard je cause longtemps avec la même dame. Mais, loin de la blâmer d'éprouver ce sentiment, j'en ressens une secrète joie ; cette jalousie est une nouvelle preuve de l'amour que je lui inspire. Je serais fâché qu'elle me vît froidement causer avec une jolie femme ; car je penserais qu'elle ne m'aim eque légèrement. Et puis, après tout, je n'ai pas espéré trouver un être parfait ; on dit qu'il n'en existe pas. Mais s'il existait une femme parfaite, je ne voudrais pas l'épouser. Je crois qu'on s'ennuierait avec elle.

Eugénie doit m'apprendre la musique. Elle trouve que j'ai une jolie voix, que je chante avec goût ; déjà nous avons commencé les leçons. Je ne ferai peut-être pas des progrès rapides : mais comme ces leçons nous plaisent, comme elles me procurent l'occasion d'être près d'Eugénie, de lui répéter cent fois que je l'adore, elle m'en donnera souvent, et il faudra bien que je devienne musicien. De mon côté, je dois lui apprendre la peinture ; elle a eu quelque notion du dessin ; elle désire avec ardeur pouvoir se servir d'un pinceau, et je ne doute

pas qu'en peu de temps elle ne fasse honneur à son maître.

Chaque jour augmente mon amour pour Eugénie, et chaque jour j'acquiers de nouvelles preuves de son attachement pour moi. Ces heures délicieuses que je passe près d'elle, mais toujours devant sa mère, me font désirer un bonheur plus grand encore. Pourquoi tarderai-je à fixer mon sort? Eugénie acceptera avec joie le titre de mon épouse. Je ne lui ai encore parlé que d'amour, et point de mariage ; mais qu'avais-je besoin de prononcer ce mot? et Eugénie, de son côté, pouvait-elle m'en parler? Une demoiselle bien élevée ne demande pas à l'homme qui lui fait la cour s'il a l'intention de l'épouser, car elle ne doit pas lui en supposer d'autre. Celle qui fait une pareille question se met toujours dans une position défavorable ; elle semble dire : « J'aurai de l'amour pour vous quand » je serai sûre que vous m'épouserez. » Triste amour que celui qu'on peut commander ou décommander à volonté!

Je viens de me rendre chez madame Dumeillan. Il est midi. Eugénie est seule par extraordinaire; la maman est allée faire une visite,

Eugénie a trouvé moyen de se dispenser de l'accompagner; elle espérait que je viendrais. Elle me le dit, avec ce sourire charmant qui me transporte, qui me ravit. Elle me tend sa main que je presse avec ivresse; puis je m'asseois à côté d'elle, bien près, aussi près qu'il soit possible. Je lui parle de mon amour... Je lui dis... ce que je lui ai déjà cent fois répété... que je ne suis heureux qu'auprès d'elle. Mais on ne se lasse pas d'entendre les assurances d'un sentiment que l'on partage : quand de tels discours nous fatiguent, c'est que notre cœur commence à changer.

En parlant à Eugénie, j'ai pour la première fois passé mon bras autour de sa taille, et je la presse tendrement contre moi; mais elle se dégage doucement et se lève en me disant : «Allons, » monsieur! venez au piano, vous devez prendre » une leçon ce matin.»

Je ne me sens pas capable de regarder tranquillement des notes. Je retiens Eugénie par la main : « De grâce, causons encore!...... Nous » avons tout le temps d'être au piano. — Nous » causerons en étudiant. — Il me serait impos- » sible d'étudier ce matin..... — Et pourquoi

» cela; monsieur? est-ce que cela vous ennuie
» déjà d'apprendre la musique? — Oh! non...
» Mais... j'ai tant de choses à vous dire; il est
» si rare que je vous trouve seule!... Est-ce que
» la présence de maman vous empêche de me
» parler?... Ne causons-nous pas tous les soirs
» des heures entières pendant que l'on joue?—
» Oui... mais ce n'est pas la même chose... C'est
» bien plus doux d'être seuls!... Chère Eugénie,
» je voudrais passer ma vie rien qu'avec vous!
» — Oh!... cela vous ennuierait bien vite! —
» M'ennuyer avec vous!... C'est impossible!...
» C'est vous peut-être, qui ne voudriez pas me
» sacrifier les hommages de cette foule de jeunes
» gens qui soupirent pour vous!.... — Ah! que
» c'est vilain de dire cela!... Moi qui m'ennuie
» partout où vous n'êtes pas!... Est-ce que j'é-
» coute les compliments, les galanteries d'une
» foule de jeunes gens! Allons, venez au piano,
» monsieur... — Encore un moment!»

Je l'adore, je suis certain d'être aimé d'elle, et pourtant je tremble pour prononcer le mot de mariage!... Quelle singulière chose! Hésiter... être embarrassé avec ce qu'on aime pour parler d'un lien qu'on désire tous deux! Avec

une jolie femme, je n'ai jamais hésité pour triompher de sa pudeur et abuser de sa faiblesse; il me paraît qu'il faut plus de courage pour bien se conduire que pour faire des folies.

Je tiens la main d'Eugénie, elle me l'a abandonnée. Je ne puis parler, mais je couvre sa main de baisers. Je ne sais si elle devine tout ce qui se passe dans mon cœur; mais une vive rougeur colore ses joues, et elle détourne ses yeux pour ne point rencontrer les miens. Enfin je balbutie à demi-voix d'un air presque honteux :

« Eugénie... voulez-vous être ma femme?... »

Elle ne me répond pas; Mais sa main serre tendrement la mienne, son sein palpite avec force, je rencontre ses yeux qu'elle veut détourner encore. Ils sont mouillés de larmes. Qu'elles sont douces, ces larmes que le plaisir fait verser ! Je tombe aux genoux d'Eugénie, en répétant le serment de l'aimer toute ma vie.

J'étais encore à ses genoux... on est si bien ainsi devant la femme qu'on adore! On a dit, je crois, que rien n'était plus sot qu'un homme aux genoux d'une femme. Cela peut être devant une femme qui nous résiste ; mais près de

celle qui nous aime, je ne vois rien de sot dans cette position-là.

On a ouvert la porte du salon : c'est madame Dumeillan. Elle me trouve aux genoux de sa fille.

Je ne me sens pas confus d'être surpris ainsi, car je n'ai point d'intentions coupables ; et Eugénie elle-même regarde sa mère sans effroi. Mais elle lui dit en rougissant :

« Maman... il me jure qu'il m'aimera toute » la vie... Il me demande si je veux être sa » femme... »

La maman sourit : nous ne lui apprenons rien de nouveau. Cependant je cours à elle, je prends ses mains, que je serre dans les miennes, je la supplie de ne point s'opposer à mon bonheur et de me nommer son fils.

— « Que vous a répondu Eugénie? » me dit avec bonté madame Dumeillan. « Vous savez » que je la gâte un peu... Si elle ne veut pas » vous épouser, je ne l'y contraindrai pas, je » vous en préviens. »

En disant cela, la bonne maman regarde sa fille avec malice ; elle sait bien que mon amour est partagé. Eugénie vient se jeter dans les

bras de sa mère; elle cache sa jolie figure sur son sein; elle ne peut plus parler. Moi-même j'en ai à peine la force. Madame Dumeillan prend la main de sa fille qu'elle met dans la mienne... Eugénie cache toujours sa figure, mais sa main répond à la mienne; sa mère nous entoure de ses bras et nous tient ainsi pressés contre son cœur... Heureux moment! goûterai je jamais un bonheur plus pur!...

Ce premier instant d'effusion calmé, madame Dumeillan s'écrie : « Mais, en vérité, » pour une mère, j'agis bien en étourdie!... je » vous marie et je ne sais pas seulement si vous » avez le consentement de madame votre mère, » si notre alliance lui plaira.

« — Oh! oui, madame! je suis bien tran» quille de ce côté!.... Ma mère sera enchantée » de me voir marié; le choix que j'ai fait ne » pourra que lui plaire... Je ne lui avais pas » encore parlé, parce que, avant tout, je vou» lais savoir si Eugénie .. si mademoiselle votre » fille...

« — Allons! dites Eugénie, monsieur; on » vous le permet à présent. N'est-ce pas, ma » fille, que tu lui permets? — Oui, maman...

» — Chère Eugénie... Ah! madame, que vous
» êtes bonne! Mais je vais aller trouver ma
» mère... Je veux que demain elle vienne elle-
» même...— Eh, mon Dieu! donnez-lui donc
» le temps, au moins... — Non, madame, il
» faut aller vite pour être heureux... Vous avez
» consenti... Puis-je ne pas être empressé de
» vous nommer aussi ma mère? — Dites de la
» nommer votre femme, fripon! — Eh bien!
» oui; je brûle de la nommer ma femme!...
» Chère Eugénie... je suis si content... je cours
» chez ma mère... — Si vite! mais il est fou,
» en vérité!... — Henri, vous reviendrez ce
» soir!... — Pouvez-vous me le demander! »

Je baise la main d'Eugénie, celle de madame Dumeillan, et je sors précipitamment pour me rendre chez ma mère. Ah! je suis bien heureux! et cependant je voudrais être plus vieux de quelques semaines, afin de l'être davantage. Mais nous désirons toujours vieillir! et si nous avions notre vie entière à notre disposition, nous la dépenserions en bien peu de temps.

Ma mère n'est pas chez elle; quel contretemps!... Elle est allée faire des visites... chez

qui?... Où la chercher?.., Je m'éloigne en disant à la domestique que je vais revenir. Je sors, et je ne sais où aller. Ma mère demeure rue du Pas-de-la-Mule; je ne connais personne dans ce quartier. Retourner chez Eugénie, c'est trop loin : je veux revenir bientôt chez ma mère. Promenons-nous sur les boulevards du Marais, ils sont moins fréquentés que les autres. Je pourrai y penser à mon Eugénie sans être distrait par le monde.

Je me suis promené un quart d'heure. Je retourne chez ma mère, elle n'est pas rentrée. Il faut me promener encore!... Quel ennui! j'aurais eu le temps d'aller voir Eugénie : loin d'elle je ne vis plus!...

Un petit homme passe près de moi, se retourne, puis s'arrête en me barrant le passage. Je n'avais point fait attention à cet original; mais il me crie : « Ah çà! à quoi diable pense-» t-il donc, pour ne plus reconnaître ses » amis? »

C'est Bélan! Je lui tends la main : — « Par-» donnez-moi, mon cher Bélan, mais je ne » vous voyais pas! — Vous étiez terriblement » préoccupé... Vous songiez à vos amours, je

» gage? — Ma foi, oui; je ne m'en cache pas.
» Je pensais à celle que j'aime, que j'adore,
» que j'adorerai toute ma vie! — Oh! comme
» nous avons la tête montée! je me reconnais
» là!... »

Je suis comme les enfants; je brûle d'apprendre, de dire à tout le monde ce qui me rend heureux. Je conte à Bélan mes amours et mon prochain hymen avec mademoiselle Dumeillan. Le petit séducteur fait une demi-pirouette et frappe des mains en s'écriant : « Bah! vous allez vous marier? Eh bien! d'hon-
» neur, il y a sympathie entre nous : je veux
» me marier aussi!... — Vraiment? — Oui...
» Oh! j'y suis même très-décidé : je suis las de
» bonnes fortunes!... Et puis, toujours la vie
» en péril, ça finit par devenir fatigant. Depuis
» mon aventure avec Montdidier... vous vous
» rappelez? — Oh! parfaitement... C'est ce
» jour-là que j'ai vu pour la première fois Eu-
» génie chez Giraud. — Ah! vous avez connu
» votre future chez les Giraud? Alors ce sont
» eux qui ont fait ce mariage-là. — Non, cer-
» tainement... Madame Dumeillan les voit rare-
» ment... Moi, je ne leur en ai jamais parlé.

» Il me semble que je n'ai pas besoin de Giraud » pour me marier. — C'est égal; comme c'est » chez lui que vous avez connu la demoiselle, » il sera furieux s'il n'est pas de la noce, s'il n'y » dirige pas tout, si sa femme n'est pas au bout » de la table, et si ses trois enfants n'y mettent » pas du dessert dans leur poche. — Alors je » crois qu'il pourra bien être furieux. — Pour » en revenir à moi, mon cher ami, je vous di- » sais donc que, depuis mon aventure avec ma- » dame Montdidier, j'en ai eu d'infiniment dé- » sagréables!... Obligé de sauter par la fenêtre » d'un entresol; une autre fois de passer la nuit » sur un balcon, où j'ai gagné un rhume qui » m'a coûté huit rouleaux de sirop; et dernière- » ment, pour n'être pas surpris par un mari, » forcé de me cacher dans un coffre où j'étouf- » fais!... J'y suis resté une heure. Quand on » m'en a retiré, j'étais pourpre, je n'avais plus » de vent!... Ma foi! cela m'a totalement dé- » goûté des intrigues galantes; et, ainsi que » vous, je veux faire une fin. Je fais la cour à » une demoiselle qui demeure rue de la Ro- » quette... J'y vais en ce moment... Vous l'avez » peut-être vue chez Giraud : c'est mademoi-

» selle de Beausire. — Je ne me souviens pas » de l'avoir vue. — Ah! c'est une bien belle » personne?... Figure régulière... nez aquilin... » J'aime beaucoup les nez aquilins... Des yeux » extraordinaires.. belle taille.. belles formes.. » tout y est! — Vous êtes sûr que tout y est? » — Hum! mauvais plaisant!... Oui, j'en suis » sûr... Ça se voit tout de suite! Je fais une » cour assidue, et j'ai lieu de penser qu'on ne » me voit pas avec indifférence. Dernièrement, » en jouant aux jeux innocents, chez sa mère, » elle m'a choisi pour faire une confidence. Elle » s'est approchée de moi en rougissant, et m'a » dit à l'oreille : *Je ne sais que vous dire!*... » J'étais dans l'enchantement! — C'était bien » fait pour cela. — Oui; car, je ne sais que » vous dire, signifiait : je craindrais de vous en » dire trop. — Avec un peu de bonne volonté, » cela peut signifier cela. — Depuis ce temps » je ne fais plus mystère de mes intentions. » C'est, au reste, un fort bon parti. Mademoi- » selle de Beausire a quatre-vingt mille francs » de dot... et des espérances brillantes!... Sa » famille est noble. Ma foi! mon cher, je vous » avoue que, pour être mieux vu de la belle-

» mère, j'ai risqué un petit *de* devant mon nom :
» c'est Giraud qui m'a conseillé cela. On ne
» m'appelle plus que Ferdinand de Bélan !...
» — Ah ! vous vous êtes anobli de votre auto-
» rité privée... — Mon cher, je crois que j'en ai
» le droit ; en fouillant dans mes paperasses de
» famille, j'ai vu qu'un de mes aïeux a été offi-
» cier de bouche de Louis XV, et pour occu-
» per cet emploi il fallait être noble. C'est sans
» doute pendant la révolution que mon père
» aura, par crainte, supprimé son *de*. — Mais
» je vous ai entendu souvent professer la plus
» grande aversion pour les titres, vous moquer
» des vieux parchemins ? — Ah ! vous savez...
» on dit souvent une chose... pour avoir l'air
» d'avoir une opinion !... Vous verrez ma fu-
» ture... vous verrez, je ne vous dis que ça !...
» et sa belle-mère !... femme superbe encore,
» et d'un ton !... Elle a été à la cour !... aussi
» on est un peu sévère sur l'étiquette. Mais elle
» adore sa fille, et elle a juré de ne jamais s'en
» séparer !... — Alors vous épouserez deux
» femmes à la fois... — Oh ! c'est une façon de
» parler !... Mais voici l'heure où ces dames
» sont visibles. Adieu, mon cher Blémont ; je

» vous invite d'avance à ma noce, car je veux » que nous fassions une noce brillante... chez » *Lointier* : ses salons sont magnifiques... J'ai » déjà dans la tête les deux toilettes que je ferai » ce jour-là, et le pas que j'exécuterai pour » ouvrir le bal... J'espère bien aussi que j'irai à » votre noce, à vous? — Ma foi! j'ignore si » nous en ferons une; ce sera comme Eugénie » voudra; je vous assure que ce n'est pas cela » qui m'occupe. — Moi je rêve toutes les nuits » noces, festins, galopade; deux fois j'ai ren- » versé mon *somno* en croyant ouvrir le bal!... » Décidément, c'est fort gentil de se marier; on » m'assurerait douze mille livres de rente, que » je ne voudrais pas rester garçon. Adieu, mon » ami, je cours chez ces dames. »

Moi, je cours chez ma mère, et je la trouve cette fois. Elle n'a pas encore fini de me demander des nouvelles de ma santé, que je lui conte mes amours; je ne m'arrête qu'en la suppliant de venir tout de suite avec moi chez madame Dumeillan.

Mais ma mère ne partage pas ma vivacité, qui cependant la fait sourire. Elle est bien aise que je songe à m'établir; elle ne doute pas que

je n'aie fait un bon choix. Mais la voilà qui commence ses cruelles phrases d'usage : « Il » faudra voir... s'assurer; il ne faut pas se » presser !... »

Ne pas se presser ! quand il s'agit du bonheur !... Ah ! les parents ne veulent jamais se rappeler le temps où ils étaient amoureux ! Je presse, je supplie ma mère de m'accompagner sur-le-champ chez ces dames. Elle me fait tranquillement observer qu'il est près de quatre heures, qu'elle dîne en ville, et qu'il est trop tard pour qu'elle se rende aujourd'hui chez madame Dumeillan. Tout ce que je puis obtenir, c'est qu'elle ira demain dans la journée.

Elle me permet même d'annoncer sa visite à ces dames.

Allons ! il faut bien prendre mon parti. Je quitte ma mère... Je gage que je ne suis pas au bas de l'escalier, que déjà elle a oublié ma visite et pense au partner qu'elle aura ce soir pour faire son wisk.

Je retourne ce soir près d'Eugénie. Ce n'est que là que je puis prendre patience et trouver moyen de passer le temps jusqu'au jour où je serai son époux.

Malheureusement, c'est le soir de réunion de madame Dumeillan; il vient beaucoup de monde : nous ne pourrons pas causer... Mes yeux expriment à Eugénie toute l'impatience que j'éprouve de ne pouvoir lui parler de mon amour, ses regards me disent qu'elle partage mon ennui. En ce moment le monde nous déplaît beaucoup. Si tous ces gens-là savaient combien nous serions contents de les voir s'en aller!...

Cependant les parties de jeu étant arrangées, j'espère me rapprocher enfin d'Eugénie. Mais voilà M. Giraud et sa femme qui arrivent. Après les saluts et les échanges de politesses, madame Giraud s'empare d'Eugénie et son mari vient se placer près de moi. Il me parle d'un ton où il met, je crois, de la malice. Il aura entendu dire que je faisais la cour à mademoiselle Dumeillan ; il pense peut-être que je vais le prier d'arranger mon mariage, de parler pour moi, de stipuler les clauses du contrat... Pauvre Giraud! Je le vois venir!.... mais je feins de ne pas comprendre ses demi-mots, ses allusions. Quand il parle d'Eugénie, je change de conversation. Il est piqué. Il se

lève et me laisse là; c'est tout ce que je voulais. Je gage que sa femme fait auprès d'Eugénie ce qu'il a fait près de moi. Bélan avait raison, ces gens-là ne nous pardonneront pas de nous marier sans qu'ils s'en soient mêlés; mais nous nous passerons de leur pardon.

Madame Giraud s'est éloignée d'Eugénie d'un air d'humeur; Eugénie me regarde en souriant : j'avais deviné le sujet de leur conversation. Le mari et la femme se joignent, chuchotent avec chaleur. Les voilà maintenant qui se dirigent vers madame Dumeillan; ils la cernent : l'un est à sa droite, l'autre à sa gauche ; elle ne pourra leur échapper. Ils vont tâcher d'être plus heureux près de la mère d'Eugénie. Mais ils perdront encore leur temps : madame Dumeillan ne leur dira rien ; elle trouve un prétexte pour les quitter après quelques minutes d'entretien.

Giraud et sa femme sont fort en colère. Ils se rapprochent de moi; je gage qu'on va me lancer des épigrammes, des coups de patte : justement; c'est madame Giraud qui commence en s'adressant à son mari de manière à ce que je l'entende.

« C'est très-drôle... n'est-ce pas, monseiur » Giraud? — Oui, madame Giraud, c'est très- » plaisant... on fait de la diplomatie ici. —Oui, » on fait un mystère de ce qui est le secret de » Polichinelle, ah ! ah! ah! On nous prend » peut-être pour des imbéciles!.. — Ça me fait » cet effet-là. — Ne dirait-on pas qu'il s'agit de » l'union de deux puissances?... — On a peut- » être peur d'être obligé de nous inviter à la » noce... — Ah! mon Dieu! des noces!... nous » n'en manquons pas!... C'est-à-dire que nous » en avons tant que c'en est dégoûtant!... J'en » ai encore refusé une pour demain. Et ce pau- » vre Bélan, qui nous a déjà retenus pour la » sienne, qui se fera chez Lointier. — Ce jeune » homme-là fera un très-bon mari... Ça s'ar- » range-t-il avec madame Beausire?—Oui, oh! » depuis que j'ai été voir la belle-mère, toutes » les difficultés s'aplanissent. Il y a des gens » qui ne craignent pas que je me mêle de leurs » intérêts, et qui s'en trouvent fort bien, même. — » Allons-nous-en, monsieur Giraud; nous avons » encore le temps d'aller chez nos bons amis » qui ont un logement de cent louis, rue de la » Paix, et dont tu as marié la fille il y a deux

» mois. — Tu as raison... je suis sûr qu'ils nous
» attendent pour prendre le thé. »

Le mari et la femme s'éclipsent sans rien dire à personne. Voilà pourtant des gens qui nous en veulent, parce que nous trouvons naturel et commode de faire nos affaires nous-mêmes. Mais dans le monde il faut si peu de chose pour se faire des ennemis, surtout avec les petits esprits !

La société commence à se retirer ; je trouve un moment pour causer avec Eugénie. Je lui dis que ma mère viendra demain la voir. Elle rougit et soupire en me répondant : « Si je
» n'allais pas lui plaire... Si elle ne voulait pas
» de moi pour sa fille... »

Ne pas lui plaire !.. Et à qui pourrait-elle ne pas plaire? Oh ! je suis bien tranquille. J'ai rassuré Eugénie, et enfin je la quitte lorsque l'heure l'ordonne, puisque je n'ai pas encore le droit de ne point la quitter.

En rentrant chez moi, je rencontre Ernest qui descend de chez sa maîtresse. Depuis que je ne sors plus de chez madame Dumeillan, j'ai bien négligé mes amis du cinquième. Ernest m'en fait d'aimables reproches. Mais ils ne

m'en veulent pas ; ils savent que je suis amoureux, et trouvent tout naturel que je ne pense qu'à celle que j'aime. Cependant Ernest me dit : « J'espère que vous viendrez nous voir » quelquefois, quoique Marguerite cesse bientôt » d'être votre voisine. — Elle va déménager?— » Dans huit jours. Grâce au ciel, elle ne logera » plus dans une mansarde!.. Pauvre petite! elle » a été assez malheureuse! elle m'a fait assez de » sacrifices pour que je me réjouisse de lui of» frir enfin une situation plus douce. Grâce au » ciel, mes affaires vont bien!.. J'ai eu des » succès, mon ami, et des succès lucratifs!... » Je ne les ai point mangés dans les cafés ou » au restaurant, parce que j'ai toujours pensé à » Marguerite, pauvre et privée de tout dans sa » mansarde. Vous voyez que, quoi qu'en aient » dit mes parents, cela ne fait pas toujours du » tort d'avoir une maîtresse pauvre, puisque de » bonne heure cela m'a donné de l'ordre et de » l'économie. — Je vois que vous n'êtes point » un égoïste, et que vous ne pensez pas comme » tant de jeunes gens de votre âge, qui croient » faire assez pour une femme en la menant au » spectacle et chez le traiteur... plaisirs dont

» ils partagent la moitié... mais qui cessent de
» s'inquiéter d'elle dès qu'ils ont quitté sa
» demeure. — J'ai loué un joli petit apparte-
» ment, rue du Temple; c'est presque en face
» des bains. C'est là où nous demeurerons; je
» dis *nous*, car bientôt j'espère ne plus quitter
» Marguerite. Peu m'importe ce qu'on dira.....
» Je veux être heureux, et je laisserai parler les
» médisants. — Vous avez raison, mon cher
» Ernest : le bonheur est une chose assez rare
» pour qu'on lui fasse quelques sacrifices. Moi,
» je vais me marier... Épouser mon Eugénie!..
» tous mes vœux sont comblés. — Je pourrais
» bien aussi épouser Marguerite... Mais nous
» sommes si bien comme cela!... Pourquoi
» changer?.. D'ailleurs, n'avons-nous pas tout
» le temps?.. Adieu, mon cher Blémont. Vous
» viendrez nous voir, n'est-ce pas?.. — Oui, je
» vous le promets. »

CHAPITRE VIII.

MARIAGE. — RENCONTRE. — BAL.

—

Ma mère a été voir madame Dumeillan; ces dames se sont convenu... C'est beaucoup quand deux femmes sur le retour se conviennent. Ma mère trouve Eugénie très-bien; elle m'a fait compliment de mon choix, et ma mère est difficile! Je suis dans l'enchantement, dans le ravissement. Les dispositions du contrat ont été bien vite réglées entre ces dames, qui n'ont chacune qu'un enfant. Moi, je hâte tant que je peux le moment de mon mariage. Je suis cependant heureux maintenant. Je passe les trois quarts des matinées et toutes mes soirées

avec Eugénie. Si ces dames vont en soirée, je les accompagne. Notre prochaine union n'est pas un mystère, et plusieurs jeunes gens m'ont déjà félicité de mon bonheur. Quelques-uns ont soupiré en regardant Eugénie..... ils l'aiment peut-être! Pauvres jeunes gens! je les plains! mais, en vérité, je ne puis rien pour eux.

Il est décidé que garderai le logement que j'occupe. Il est assez grand pour que j'y reçoive ma femme, et je le fais décorer avec soin pour qu'il soit de son goût. Il n'eût pas été assez grand si madame Dumeillan était venue loger avec nous, ce que je croyais d'abord; et Eugénie espérait aussi que sa mère ne la quitterait pas; mais madame Dumeillan lui a répondu avec tendresse et fermeté: « Non, mes enfants, » je ne demeurerai point avec vous. Un homme, » en se mariant, n'a le désir de prendre qu'une » femme : pourquoi lui en donner deux! Je sais » que Henri m'aime, qu'il me verrait avec plaisir » demeurer chez lui; mais je sais aussi, mes » enfants, et que deux jeunes époux ont sou- » vent mille choses à se dire, et que le tiers le » plus aimé gêne quelquefois. En amour, en ja-

» lousie, pour la querelle la plus légère, la pré-
» sence d'une autre personne peut être nuisible
» et faire durer huit jours ce qui n'aurait été
» que l'affaire d'un moment; elle arrête les
» épanchements de l'amour et double l'aigreur
» d'un reproche. Mais je me logerai près de
» vous; je vous verrai souvent, bien souvent, et
» vous me trouverez toutes les fois que vous le
» désirerez.»

Eugénie est obligée d'obéir à sa mère, et moi... ma foi! moi je trouve que madame Dumeillan a raison.

Ferons-nous une noce? telle est la question que je me suis souvent proposée, et que plus d'une fois j'ai été tenté d'adresser à Eugénie. Mais un peu plus de réflexion m'a fait sentir que j'aurais tort de ne point fêter mon hymen. Pour me faire plaisir, Eugénie aura l'air de ne pas tenir au bal; mais, à vingt ans, parée de mille charmes, douée de toutes les grâces qui attirent, qui subjuguent, n'est-il pas naturel de désirer se montrer dans tout l'éclat de son bonheur? ne marque-t-il pas dans la vie, ce jour où l'on est pour la première fois appelé madame, quoique l'on n'ait pas entièrement cessé d'être

demoiselle ; où l'on n'a point encore l'assurance de l'une, où l'on sent au contraire s'augmenter toute la pudeur de l'autre ? Oui, dans l'âge des amours, des plaisirs, il faut faire une noce ; il le faut doublement, lorsqu'on épouse l'objet que l'on chérit : le bonheur embellit. Mon Eugénie n'a pas besoin de cela ; mais pourquoi n'aurais-je pas un peu de vanité ? pourquoi ne serais-je pas fier de mon triomphe ?

Nous ferons une noce, c'est décidé ; c'est-à-dire un grand déjeuner après la cérémonie, puis le soir le bal et le souper chez Lointier. Je marrangerai pour que mon Eugénie ait pour ce grand jour de superbes toilettes ; non qu'elle puisse me plaire davantage; mais je veux qu'elle goûte tous ces triompbes de femme qui font époque dans la vie. Je lui permets d'être coquette ce jour-là.

Le moment de mon bonheur approche. Nous nous occupons des listes d'invitation. Pour le déjeuner peu de monde, mais assez cependant pour que les convives ne s'ennuient pas et que cela n'ait pas l'air d'une assemblée de famille. Pour le soir, beaucoup de monde; les salons sont grands; il faut les remplir. Nous

tâcherons seulement qu'au milieu de la foule il ne s'introduise pas de ces beaux messieurs qui ne sont connus ni du marié, ni de sa femme, ni de leurs parents, mais qui se présentent effrontément dans un grand bal, où, à la faveur de leur tenue, ils viennent manger des glaces, souper, et souvent tricher à l'écarté.

Nous avons déjà écrit une foule de noms ; je n'ai pas oublié celui de Bélan ; et comme ces dames connaissent un peu madame de Beausire et sa fille, nous leur envoyons aussi une invitation, ce qui rendra heureux ce pauvre Ferdinand. Tout-à-coup je m'arrête, je regarde en souriant Eugénie et sa mère, et je leur dis : « Faut-il mettre aussi leur nom ?

« — Je gage que je devine ? » s'écrie Eugénie. « Henri pense à la famille Giraud ! — Juste- » ment.

» — Pourquoi les inviter ? » dit madame Dumeillan ; « ces gens-là sont si ennuyeux et d'une » curiosité qui va jusqu'à l'espionnage. — Je » pense comme vous, et la dernière fois qu'ils » sont venus à votre soirée ils m'ont paru bien » ridicules ! Mais je ne puis oublier que c'est » chez eux que j'ai vue Eugénie pour la pre-

» mière fois... Notre invitation leur fera tant de
» plaisir... Et quand je suis si content, j'aime à
» ce que les autres le soient aussi! — Maman,
» Henri a raison... invitons-les... »

Décidément le nom de Girand est inscrit sur la liste. Enfin le jour solennel est arrivé. Je suis levé dès six heures du matin, je n'ai presque pas dormi. Je ne puis tenir en place..... Que ferai-je jusqu'à onze heures où je dois aller chercher ma mère, puis mon Eugénie? Lire, c'est impossible; dessiner, peindre, c'est impossible aussi... penser à elle... ah! je ne fais que cela... mais cela me fatigue et ne me distrait pas. Après m'être habillé, je parcours mon logement où je suis seul encore; j'examine si rien ne manque. J'espère qu'elle s'y trouvera bien. Ce logement, que j'occupe depuis quatre ans, me rappelle involontairement mille épisodes de ma vie de garçon... Cette chambre... ce petit salon ont vu plus d'une femme... j'ai reçu bien des visites,.. Lorsqu'on m'avait promis de venir dejeuner ou de passer la journée avec moi, avec quelle impatience je comptais les minutes! jusqu'à l'heure du rendez-vous, combien je craignais qu'un importun ne vînt

sonner à la place de celle que j'attendais!...... Sur ce canapé, que de serments, de baisers, de promesses!..... et comme tout cela s'oubliait vite!.... Ah! j'étais aussi bien heureux dans ce temps-là.

Eh! mais... j'y songe... toutes ces lettres que je recevais alors, je ne les ai pas brûlées: elles sont dans une cassette sous mon bureau. J'ai eu souvent du plaisir à les relire; mais si Eugénie trouvait cela... Ah! brûlons! brûlons tout... A quoi bon les garder maintenant?

Je tire la cassette qui renferme les billets doux; je l'ouvre... elle est bourrée de lettres! Il y a des dames qui aiment tant à écrire!..... Les unes parce qu'elles écrivent bien, les autres parce qu'elles le croient, quelques-unes seulement parce qu'elles nous aiment. Je prends toutes ces lettres, je les porte dans une cheminée... je les entasse... Mais avant d'y mettre le feu, j'en ouvre une... puis une seconde... j'en prends ensuite une autre... chacune me rappelle une époque... un jour de ma vie. C'est singulier comme le temps passe au milieu de ces vieux souvenirs... neuf heures sonnent; je lisais encore... Je n'ai plus d'amour pour ces

dames ! Mais ce sont mes derniers adieux à ma vie de garçon.

J'ai mis le feu à tout cela, non sans laisser échapper un léger soupir. Enfin les amours de garçon ont brûlé, il n'en restera pas plus de tous les biens, de toutes les merveilles de la terre!

Voilà des pensées bien sérieuses pour un jour de mariage... mais elles m'ont servi à passer le temps, et c'est quelque chose. D'ailleurs, les extrêmes se touchent : plus on est au comble du bonheur, plus l'âme est disposée aux impressions de la mélancolie. Un épicier qui pèse du sucre, ou un facteur qui porte ses lettres, n'a pas de ces émotions-là.

Ah! j'allais encore oublier quelque chose; car, depuis quelque temps, ne m'occupant que d'Eugénie depuis le matin jusqu'au soir, il n'est pas étonnant que je n'aie point mis en ordre toutes mes affaires. Je me suis amusé à peindre en miniature quelques-unes de ces dames dont je viens de brûler les lettres. Ces portraits sont enfermés dans le pupitre sur lequel je peins... Il y en a huit... Dois-je aussi en faire le sacrifice?.. Ce serait dommage; non pas à

cause des modèles, mais ces miniatures ne sont vraiment pas mal faites. Pourquoi les détruire? D'abord Eugénie ne les verra pas ; et quand même elle les verrait... ce sont des portraits de fantaisie... Quand on peint la figure, il faut bien faire des portraits. Je fais donc grâce à ces dames, et je remets leurs jolies figures dans le fond du pupitre, d'où je ne pense pas qu'elles sortent jamais.

Cette fois tout est bien vu, bien examiné... il ne reste plus rien en ces lieux qui puisse offenser les regards d'Eugénie... Non... elle peut y venir, y régner en maîtresse ; désormais, en fait de femmes, il n'entrera plus ici que celles qu'elle voudra bien recevoir.

Il est temps de m'occuper de ma toilette. Je ne ferai pas mal d'ailleurs d'être chez ma mère un peu avant l'heure. Pourvu que les voitures ne se fassent pas attendre!... Mais quelqu'un entre chez moi... Ah! c'est mon portier et sa femme... Ils tiennent un gros bouquet. Est-ce qu'ils croient que je vais le mettre à ma boutonnière?

Le mari s'avance d'un air gracieux et va

pour parler; sa femme ne lui en laisse pas le temps :

» Monsieur, c'est à l'occasion de votre ma-
» riage; nous sommes bien flattés de pouvoir
» vous féliciter, dans un si beau jour, en vous
» offrant ce bouquet et nos compliments... dont
» ces immortelles sont le gage de votre bonheur,
» qui durera éternellement. »

Pendant que sa femme a débité cela, le portier a essayé de glisser quelques mots; mais il n'a pas pu. Je prends le bouquet, je donne de l'argent et je les renvoie. Un jour de noces n'aurait rien d'agréable s'il fallait subir beaucoup de félicitations semblables. Enfin une voiture est en bas. Je descends, je passe rapidement devant une rangée de cuisinières et quelques commères de la maison, qui sont dans la cour pour me voir, comme si un homme qui se marie avait ce jour-là le nez placé différemment qu'à l'ordinaire.

Je me fais conduire chez ma mère. Elle ne fait que de commencer sa toilette. « Il n'est
» pas encore onze heures, » me dit-elle; « nous
» avons le temps... Va lire le journal. »

Que j'aille lire le journal !... au moment de

me marier!... moi qui n'en peux pas lire un tout entier quand je n'ai rien à faire. Non; j'aime bien mieux rester, et toutes les cinq minutes je vais cogner à la porte de son cabinet de toilette pour m'informer si elle est prête.

A onze heures et un quart, j'enlève ma mère, je l'emmène presque de force, quoiqu'elle trouve son chapeau mal posé et qu'elle veuille faire changer les rubans de place. Mais je n'écoute rien; nous sommes en voiture; je jure à ma mère qu'elle est parfaitement coiffée; elle se calme et veut bien redevenir aimable.

Nous arrivons chez ces dames. Eugénie est prête... J'étais sûr qu'elle ne se ferait pas attendre, qu'elle aurait pitié de mon impatience. Sa toilette est charmante, à ce que disent toutes les personnes qui sont là; moi, je ne remarque pas sa robe, je ne vois qu'elle; je la trouverais encore cent fois plus jolie si je pouvais.

Un de nos témoins se fait attendre. Il y a des gens qui, pour être agréables aux autres, ne se hâteraient pas d'une minute, et pour lesquels il n'y a jamais dans le monde sujet de se presser. Je ne pourrais pas vivre avec des gens comme cela.

Enfin le témoin est venu; on part pour la mairie. Ce n'est pas moi qui donne la main à Eugénie. Aujourd'hui tout est pour les cérémonies; on doit être plus heureux le lendemain de ses noces que le jour même.

Les cérémonies ne m'ont jamais amusé; celles de mon mariage me semblent extrêmement longues. Pour prendre courage, je regarde ma femme... elle est plus que moi pénétrée de la dignité de ce moment; elle est vivement émue; elle pleure. . chère Eugénie!... Moi, je ne pense qu'à l'aimer toujours, et certainement il n'était pas nécessaire qu'on me l'ordonnât.

Tout est fini. Nous regagnons les voitures, toujours en ordre de cortége et au milieu d'une foule de curieux qui nous dévorent des yeux. Je me sens plus léger, plus heureux... Je suis si content que cela soit fini!

J'ai aperçu à l'église Giraud et sa femme en grande tenue; ils nous ont fait des compliments que je n'ai pas écoutés, mais je leur ai dit: « A » ce soir, » et ils ont répondu en s'inclinant profondément.

Nous nous rendons chez Lointier, où un beau déjeuner nous attend. Mais c'est généra-

lement une chose assez triste qu'un déjeuner de noce. La mariée ne peut guère rire, et lors même qu'elle est la plus contente, elle est pensive et parle peu : les grands parents veulent toujours conserver leur dignité : moi, je suis préoccupé, ou plutôt ennuyé d'être encore au matin. Il y a bien dans la réunion quelques plaisants ou gens qui veulent l'être : un gros monsieur, allié de ma mère, nous lance quelques-unes de ces plaisanteries surannées sur la circonstance, sur le bonheur qui nous attend ; mais les quolibets de ce monsieur n'ont aucun succès, on ne rit pas, et il est forcé de garder les bons mots, dont je crois qu'il avait fait une ample provision. J'en suis enchanté : je trouve de telles plaisanteries de fort mauvais ton ; il faut laisser cela aux noces de laquais ou de portiers ; il faut respecter la pudeur de celle qui n'a plus qu'un jour d'innocence ; il faut en supposer à celles qui n'en ont pas.

Eugénie et moi nous sommes loin l'un de l'autre ; nous ne pouvons causer ; mais nous nous regardons à la dérobée et nos yeux se disent mutuellement de prendre patience.

Cinq heures ont sonné. Les dames partent

pour changer de toilette. Je reconduis ma femme à la voiture qui va l'emmener avec sa mère. Je voudrais bien m'en aller avec elle. Madame Dumeillan et ma mère me font sentir que je me dois à la société qui est encore à table. Eugénie se penche vers moi et me dit à l'oreille : « Oh! mon ami, nous serons bien » plus heureux demain!... On ne nous séparera » plus... j'espère! »

Chère Eugénie, tu as bien raison..... Il faut que je retourne me mettre à table, parce qu'il plaît à quelques-uns de nos convives de boire et de manger pendant quatre heures de suite. Encore, si j'avais faim, moi!

A six heures on quitte enfin la table. Plusieurs de ces messieurs se mettent à jouer, comme la politesse n'exige pas que je les regarde perdre leur argent, je pars et me fais conduire chez ma femme.

Le coiffeur ne fait que d'arriver, et elle vient de lui livrer ses beaux cheveux. Ces coiffeurs sont vraiment trop heureux! tourner ces belles tresses dans leurs doigts, regarder à chaque instant la jolie tête qu'on leur confie, celui-ci met au moins trois quarts d'heure à coiffer Eu-

génie, comme s'il était difficile de la rendre charmante!... Mais les femmes ont une grande patience pour tout ce qui tient à leur toilette.

Elle est coiffée. Mais on l'emmène. Elle n'est point habillée. Ma femme n'est point encore à moi... elle est aux convenances de ce jour. Patience! une fois que j'en aurai pris possession!... Ce soir, je verrouille toutes les portes, et on ne nous verra demain que quand je le voudrai.

Je vois bien qu'Eugénie ne sera pas habillée avant une heure au moins; je sors pour tâcher de tuer le temps. Je me jette dans une des remises qui sont en bas et me fais conduire aux Tuileries.

Je descends de voiture rue de Rivoli, et j'entre dans le jardin. Le jour commence à finir; le temps est sombre et incertain. Il y a fort peu de monde sous ces beaux marronniers vers lesquels je me dirige. J'en suis charmé; je n'aime pas les promenades où il y a du monde: ces gens qui vous regardent ou vous coudoient à chaque instant vous empêchent de rêver, de penser à votre aise.

Je vais rarement aux Tuileries ; je trouve ce grand jardin triste et monotone. Mais aujourd'hui il me semble plus agréable..... C'est que je puis librement y penser à ma femme... Ma femme!. . ce mot sonne encore singulièrement à mes oreilles...... Je suis marié, moi qui me suis si souvent moqué des maris!...... Avais-je tort de m'en moquer, ou ferai-je exception à la règle?...

Je marche au hasard. Je me trouve devant l'enceinte où figurent Hippomène et Atalante. Cela me rappelle certain rendez-vous.... Il y a trois ans.... c'était dans le cœur de l'hiver ; il avait tombé de la neige... Ce jardin... ces bancs en étaient couverts, et il faisait un froid bien vif. Mais il s'agissait d'un rendez-vous d'amour, et alors on ne consulte pas le baromètre. C'était une nommée Lucile qui, par décence, se faisait appeler madame Lejeune, et faisait des reprises perdues dans les cachemires. Elle était fort jolie, cette Lucile..... Vingt-trois ans alors, une jolie taille, bien faite, une figure presque distinguée, et qui ne trahissait pas la grisette!... Je crois que son portrait est au nombre de ceux que j'ai conservés. Elle ai-

mait avec fureur pendant quinze jours, la troisième semaine cela se calmait, et ordinairement elle était infidèle au bout du mois. Comme on m'avait prévenu, je jugeai plus drôle de la devancer et d'en prendre une autre avant que les quinze jours fussent expirés. Elle ne me le pardonna pas ; son amour-propre fut blessé, car je ne pense pas qu'elle aurait été plus constante avec moi qu'avec un autre; mais elle voulut me le faire croire, et depuis ce temps, lorsque je l'ai rencontrée, j'ai toujours remarqué de l'amertume dans ses paroles et du dépit dans ses regards.

C'était devant cette enceinte..... près de ces statues que nous nous étions donné rendez-vous. Malgré la rigueur du froid, je me rappelle que Lucile y était avant moi. Il n'y avait que quatre jours que nous nous connaissions... et nous nous adorions. Elle ne me gronda pas de ce que je l'avais fait attendre, et cependant son nez, son menton étaient rouges de froid, ses doigts avaient l'onglée, mais ses yeux étaient brûlants. Je la fis monter dans une voiture, et l'emmenai dîner chez Pelletan, au *Pa-*

villon français. Ce fut une des jolies journées de ma vie de garçon.

Oui, mais tout cela ne vaut pas un sourire d'Eugénie....... Je vais m'éloigner d'*Atalante*, lorsqu'en me retournant je vois à deux pas de moi une dame mise avec assez d'élégance, qui me regarde en souriant et me dit : « Avouez » qu'il n'y manque que la neige pour que le » rapprochement soit complet. »

C'est Lucile!... quel singulier hasard!... Je m'approche d'elle. « Vous ici, madame! — » Oui, monsieur, et je vous prie de croire que » ce ne sont pas des souvenirs que j'y viens cher- » cher. — Moi, madame, je m'y trouvais par » hasard... Mais en passant près de ces statues, » je me suis rappelé un rendez-vous d'hiver, et » je vous avoue que je pensais à vous.... — » Vraiment!....... Ah! que c'est beau de votre » part!... Il faut venir aux Tuileries pour cela, » n'est-ce pas, monsieur?... — Madame..... » quand cela serait, convenez qu'assez d'autres » s'occupent de vous... Un de plus ou de moins » dans le nombre de vos soupirants!..... Vous » ne devez pas vous en apercevoir!..... — Ah! » c'est extrêmement poli, ce que vous me dites

»là!... Mais cela ne m'étonne pas! vous n'avez »jamais eu que des choses aimables pour moi! »Vous êtes toujours le même. — Il me semble »que je ne vous ai rien dit qui.... — Oh! mon »Dieu! laissons cela... Vous croiriez que j'at- »tache du prix à vos souvenirs, et vous auriez »grand tort...... Mais comme vous êtes en te- »nue!... Est-ce que vous allez à la noce? — »Précisément; je suis à la noce depuis ce ma- »tin, et je me promène ici un moment pendant »que la mariée achève sa toilette de bal. — Ah! »vous êtes de noce, la mariée est-elle jolie? — »Charmante. — Est-ce une veuve ou une demoi- »selle? — C'est une demoiselle. — Quel âge? »— Vingt ans. — A-t-elle.... ce que vous sa- »vez bien?..... — Je vous dirai cela demain »bien mieux si je vous vois. — Est-ce que »vous êtes garçon d'honneur? — Mieux que »cela. — Mieux que cela!..... Comment?.... »est-ce que... Oh! non, ce n'est pas possible... »Vous ne vous mariez pas, vous?... — Pour- »quoi n'est-ce pas possible? — Parce que vous »ne faites pas de ces bêtises-là!... — Je ne sais »pas si le mariage est toujours une bêtise; mais »je puis vous assurer que je suis marié de ce

» matin, et que, loin d'en être fâché, je m'en » félicite. — Ah! si c'est de ce matin, cela » se conçoit..... Quoi! vraiment, Henri, vous » êtes marié?.... Ah! ah! ah! que c'est drôle! » — Qu'y a-t-il donc de si drôle à cela?..... » — Ah! ah! ah!... ce pauvre Henri!... Vous » êtes marié!..... D'honneur, je n'en reviens » pas!... Mais je vous jure que cela me fait le » plus grand plaisir!... Ah! ah! ah!... »

Les ricanements de Lucile ont quelque chose d'ironique qui commence à m'impatienter. Je la salue et vais m'éloigner, elle me retient. « Ah!... encore un moment, monsieur; » il est probable que je n'aurai pas de long- » temps le plaisir de causer avec vous... un » homme marié ne sort pas sans sa femme..... » La vôtre est donc bien jolie? — Oui. — Vous » en êtes bien amoureux?— Plus que je ne l'ai » jamais été. — Ah! que c'est honnête!..... — » Pourquoi ne dirais-je pas ce que je pense? — » C'est juste. Dites donc, il faut tâcher qu'elle » vous aime aussi plus que vous ne l'avez été... » Ah! ah! ah! — Mais je crois que ce ne sera » pas difficile. — Vous croyez?... vous pourriez » vous tromper. — Pardon, madame, si je vous

» quitte ; mais ma femme doit avoir fini sa toi-
» lette, et je vais la chercher. — Du moment
» que *votre femme* vous attend ! .. allez, mon-
» sieur, et tâchez qu'elle n'attende jamais que
» vous... Ah ! ah ! ah ! »

Je vois que Lucile ne m'a pas encore pardonné. Je la quitte. Je n'ai pas été maître d'un mouvement d'humeur que cette femme m'a fait éprouver. Je me jette dans la voiture, qui me ramène près d'Eugénie. Elle m'attendait ; sa vue, une seule de ses paroles dissipe bien vite ce léger nuage. Eugénie est éblouissante ; ses charmes, ses grâces, sa brillante toilette, tout se réunit pour que son aspect enchante. Je lui prends la main.... — « Il est
» l'heure de se rendre au bal. Allons, partons, »
me répètent madame Dumeillan et ma mère ; moi, je tenais la main d'Eugénie, je regardais ma femme, et j'avais oublié tout le reste.

Notre entrée dans les salons est accompagnée d'un murmure flatteur. Les éloges retentissent à mes oreilles, et j'avoue qu'ils flattent aussi mon cœur ; c'est ma femme que l'on admire. Eugénie rougit et baisse les yeux ; mais il lui serait difficile de ne point entendre les

compliments qui pleuvent sur son passage.

Il y a déjà beaucoup de monde ; mes connaissances viennent me saluer. Giraud m'a pris et serré la main. Je me sens disposé à être l'ami de tout le monde : je suis si content!..... On se presse autour de ma femme pour obtenir la faveur de danser avec elle. Les jeunes gens prennent leur numéro. Je viens d'entendre l'un d'eux dire qu'il était le vingt-sixième. D'après cela, il ne faut pas que je me flatte de danser avec ma femme cette nuit. Mais j'ai pris mon parti, et je fais danser les autres.

J'aperçois un petit monsieur qui pousse et bouscule tout le monde pour se faire faire de la place. C'est Bélan, donnant la main à une demoiselle qui a au moins la tête de plus que lui, et avec laquelle il va danser. En passant près de moi, il s'arrête et me dit :

« Mon ami, voilà mademoiselle Armide » de Beausire, dont je t'ai parlé si souvent. »

Je m'incline devant mademoiselle Armide, qui n'est ni belle ni laide, et dont les yeux sont en effet presque aussi grands que la bouche ; mais il y a dans sa physionomie et dans toute

sa personne quelque chose de raide, de pincé, qui sent la province d'une lieue.

On fait foule pour voir danser Bélan et mademoiselle Armide. Le petit-maître danse fort bien ; et comme il est très-bien fait, il s'est fait faire un pantalon collant, un habit collant et un gilet collant ; il n'y a pas un pli sur toute sa personne : si sa figure était noire, on croirait que c'est un petit nègre *in naturalibus.*

Entre les contredanses je tâche de me rapprocher de ma femme ; je lui présente une foule de gens que je connais à peine, mais qui me disent : « Voulez-vous bien me présenter à » madame ? »

Sur les minuit, la foule est devenue si considérable que l'on peut à peine circuler ; est-ce que je connais tout ce monde-là ? non ; mais j'ai dit à plusieurs de mes connaissances de m'amener des leurs, et cela va si loin quelquefois ! Du reste, la réunion est brillante. Il y a de belles toilettes, de fort jolies femmes ; les hommes ont de la tournure, et je ne vois pas au milieu de tout cela de ces figures ignobles et plates, de ces vieux bonnets plissés que l'on rencontre avec surprise dans une réunion élégante, où

pourtant ils ont souvent, plus que tout autre, le droit de figurer: car, dans une noce, ces vilaines têtes communes, que l'on aperçoit dans les coins, sont ordinairement celles de quelque oncle ou de quelque cousine que l'on n'a pu se dispenser d'inviter.

J'ai rencontré trois fois Giraud mangeant des glaces ou en portant à sa femme. Il n'a amené que deux de ses enfants, les aînés; c'est bien généreux de sa part. Je suis tellement heureux aujourd'hui que j'invite madame Giraud à danser. Elle paraît très-flattée de cette politesse. Eh! que m'importe à moi avec qui je danse, quand ce n'est pas avec Eugénie! Je ne songe plus à faire la cour aux dames!... Autre temps, autre soins.

« Votre bal est délicieux, » me dit Bélan, en m'entraînant dans un salon où l'on joue, mais où l'on ne peut circuler. « Vous avez au moins » quatre cents personnes!...—Ma foi! je serais » bien embarrassé de vous en dire le nombre... » Si l'on s'amuse, c'est tout ce qu'il faut. — Ce » sera comme cela à mon mariage... Comment » trouvez-vous Armide?—Elle est fort bien. — » Et ses yeux? — Ils sont superbes. — N'est-il

» pas vrai qu'ils sont extraordinaires?..... Eh » bien! mon ami, elle a tout comme cela... l'es- » prit, les talents... et un ton si distingué..... » M'avez-vous vu danser avec elle?...—Oui. — » N'est-ce pas que nous nous entendons bien? » — C'est dommage que vous soyez un peu pe- » tit à côté d'elle. — Petit?... vous plaisantez! » C'est elle qui est un peu grande..... Au reste » quand on est moulé comme je le suis, cela » vaut trois pouces de plus!... Je ne me chan- » gerais pas à coup sûr contre ce grand déhan- » ché qui est devant nous... Ces hommes » grands ont toujours mauvaise tournure..... » Avez-vous vu madame de Beausire? — Je ne » crois pas.—Venez donc, que je vous présente » à elle... Vous allez voir une femme qui n'a » pas un mouvement roturier... C'est le type » du bon ton. »

Je me laisse conduire : je fais tout ce qu'on veut ce soir. Je vois une grande femme jaune, qui me fait l'effet d'un morceau de vieille tapisserie, et qui a l'air de ne pas avoir ri depuis qu'elle est au monde. Je me hâte de saluer et de m'éclipser. Il me semble qu'on doit attra-

per le *spleen* dans la compagnie de madme de Beausire.

L'heure du souper arrive... Enfin ce bal finira, et quoique je ne m'ennuie pas précisément, je voudrais pourtant bien être chez moi avec ma femme.

On fait placer les dames. Je m'occupe de tout le monde; je fais soigner les grandes et les petites tables. « Reposez-vous donc, prenez » donc quelque chose!... » me dit-on. Eh! vraiment, je songe bien à manger! j'aime mieux presser le souper de tout ce monde-là.

Je trouve Giraud, avec ses deux enfants, assis à une petite table avec trois jeunes gens. Giraud tient un *baba* sur ses genoux, et il a glissé une gelée au rhum sous la table, ne voulant pas faire circuler cela, de peur que cela ne lui revienne pas. Je lui fais apporter du poisson, du pâté, des volailles; je couvre de gâteaux les assiettes de ses enfants. Giraud est dans le ravissement; il me serre la main en murmurant: « C'est une des plus jolies noces » que j'aie vues de ma vie... et, Dieu merci, j'en » ai terriblement vu! »

Madame Giraud, qui a été obligée de quitter

la grande table lorsque les autres dames se sont levées, vient alors tourner derrière son mari et ses enfants. Elle a un énorme ridicule passé au bras; tout en ayant l'air de faire passer à ces messieurs ce qu'ils désirent, je la vois qui ouvre à chaque instant le sac et y entasse baba, biscuits, et même croûte de pâtés. Giraud, qui s'est aperçu que je remarquais le manége de sa femme, lui dit d'un ton d'humeur, au moment où madame essayait de pousser encore des macarons dans son sac :

« Qu'est-ce que tu fais donc, madame Gi-
» raud? qu'est-ce que c'est que ces manières-
» là?... tu mets un macaron dans ton sac! —
» — Mon ami, c'est seulement pour Azor.....
» cette pauvre bête... tu sais bien qu'il aime les
» macarons... ça serait perdu!... Quel mal cela
» fait-il? Il faut bien qu'il se sente un peu de la
» fète, ce pauvre Azor!—Madame Giraud, vous
» savez bien que je n'aime pas cela. »

J'apaise Giraud qui fait semblant d'être en colère, et je m'éloigne pour laisser toute liberté à sa femme, qui finit par faire un ballon de son sac.

Cependant les tables sont abandonnées;

beaucoup de personnes retournent à la danse; mais beaucoup d'autres remontent en voiture, et je trouve que celles-là font très-bien.

Le bal est peut-être plus agréable maintenant, parce qu'on danse plus à l'aise. Eugénie est toujours invitée; il faut que je me contente de me placer en face d'elle; mais il y a des figures où nous nous donnons la main... alors, combien nous nous disons de choses par une douce étreinte... Il semble que le cœur, que l'âme passent dans cette main chérie qui serre tendrement la nôtre.

Les rangs s'éclaircissent. Ma mère est partie. Madame Dumeillan n'attend que notre départ pour en faire autant. Il est cinq heures. Le jour se montre à travers les carreaux et commence à faire pâlir l'éclat des lustres. A chaque instant le nombre des dames diminue. Je me suis approché d'Eugénie : « Je suis fatiguée de » danser, » me dit-elle, « et pourtant je n'ose » refuser. — Mais il me semble que nous pour» rions bien partir maintenant. »

Elle baisse les yeux et ne répond pas. Ma foi! j'ai bien assez fait pour les autres : pensons enfin à moi. Je prends la main de ma femme, je

l'entraîne. Madame Dumeillan nous suit; nous montons en voiture, et nous voilà partis. Il faut que nous remettions madame Dumeillan chez elle; nous irons chez nous après. Le trajet est court, mais il me semble long. Plus on touche au moment d'être heureux, plus l'impatience de l'être redouble.

Nous avons peu parlé devant la maman. Enfin, voilà sa demeure. Je descends; madame Dumeillan embrasse sa fille... cet embrassement me semble bien long...... Égoïstes que nous sommes!... je ne songe pas que c'est le dernier où une mère tient encore sa fille vierge dans ses bras... et que j'aurai tout le reste de ma vie pour jouir de mes droits d'époux.

Madame Dumeillan est rentrée chez elle... Je remonte dans la voiture, qui repart. Je suis enfin seul avec Eugénie, avec ma femme.... Je crois que ce moment est le plus doux que j'aie encore goûté; il me semblait qu'il n'arriverait jamais. J'entoure Eugénie de mes bras... Elle a pleuré en embrassant sa mère; je l'embrasse à mon tour, et elle ne pleure plus, car je l'étourdis de caresses, et de nouvelles sensations font palpiter son cœur.

Nous sommes chez moi, chez nous. La domestique qui doit nous servir, et qui était chez sa mère, nous attendait chez le portier avec de la lumière ; mais il fait jour ; nous n'avons besoin de personne. Ma femme entre chez moi ; je la conduis : je sens qu'elle tremble... je crois que je tremble aussi.... singulier effet du bonheur... cela étouffe... cela fait presque mal.

J'ai fermé les portes, mis les verroux..... Je suis seul avec ma femme... Enfin, il n'y a donc plus personne..... Nous pouvons nous aimer, nous le dire, nous le prouver !...

CHAPITRE IX.

LA LUNE DE MIEL. — NOCE DE BÉLAN.

—

Comme le bonheur use la vie!...... Voilà quinze jours d'écoulés depuis que je suis l'époux d'Eugénie, et il nous semble à tous deux que nous sommes mariés d'hier!..... Ces quinze jours ont passé si vite!... Ah! il me serait bien difficile de dire comment nous les avons employés... nous n'avons le temps de rien faire. D'abord nous nous levons tard, nous déjeunons en tête-à-tête, puis nous causons; souvent je tiens Eugénie assise sur mes genoux, on s'entend mieux quand on est tout près. Nous faisons des plans, des projets; nos conversations sont souvent interrompues par des baisers que

je vole ou que l'on me donne. Nous sommes tout surpris, en jetant les yeux sur la pendule, de voir qu'il est près de midi et qu'il y a deux heures que nous causons. Il faut alors songer à s'habiller pour aller voir madame Dumeillan, et quelquefois faire un tour de promenade. On s'habille en causant encore. Je prie Eugénie de me chanter une romance, de me toucher quelque chose sur le piano. S'il vient par hasard une visite, une consultation qui me retienne un quart d'heure dans mon cabinet, lorsque j'en sors je trouve ma femme qui s'impatiente déjà de ma longue absence, et nous causons encore quelques moments pour nous dédommager de l'ennui que nous a occasionné la visite. Enfin nous sortons; mais nous faisons comme les écoliers, nous prenons le chemin le plus long; et il est presque l'heure de dîner quand nous arrivons chez ma belle-mère. Depuis que nous sommes mariés, nous avons été deux fois au spectacle : nous aimons mieux cela que d'aller en soirée. Au spectacle on est encore en tête-à-tête, on peut y causer lorsque la pièce ennuie, et dans le monde on n'est pas maître de faire tout ce qui plaît. Enfin, nous rentrons de bonne heure, et

nous sommes toujours contents de rentrer chez nous. Mais, je le répète, tout cela passe comme l'eclair.

Ma femme a trouvé mon logement fort à son goût; elle me dit que cela lui fait plaisir d'être où j'habitais étant garçon. Souvent elle me questionne sur cette époque de ma vie; elle m'écoute avec interêt, avec curiosité : mais je ne lui dis pas tout. Je glisse sur bien des épisodes; je me suis aperçu qu'Eugénie est jalouse. Son front se rembrunit lorsqu'il y a des femmes dans mes aventures, et souvent alors elle m'interrompt en me disant avec humeur: «Assez... tais-toi... je ne veux pas en savoir davantage!» Je l'embrasse en lui disant : « Ma chère amie, »je ne te connaissais pas alors.» Mais, malgré mes caresses, l'humeur est toujours quelques minutes à se dissiper.

Il faut pourtant que nous fassions autre chose que causer et nous embrasser; Eugénie doit m'apprendre le piano; moi, je dois lui donner des leçons de peinture. Mais avant tout je commence son portait. Voilà une occasion qui nous prend encore un temps infini, car nous sommes souvent distraits; en regardant mon modèle qui

fixe sur moi ses beaux yeux, qui me sourit avec tendresse, comment résister toujours au désir de l'embrasser? On me fait une petite moue si gentille quand je suis longtemps sans quitter mes pinceaux... Alors je me lève et je cours serrer mon modèle dans mes bras. Cela me fait penser qu'il faut que les peintres aient bien de la vertu pour résister aux tentations qu'ils doivent éprouver lorsqu'ils font le portrait d'une jeune et jolie femme. Une femme que nous sommes en train de peindre nous regarde comme nous le désirons; nous demandons un regard, un sourire bien doux, et on s'applique à nous le faire aussi gracieux, aussi tendre que possible, parce que l'on veut être bien séduisante en peinture. Moi je n'ai jamais eu la peine de résister à mes désirs, puisque je n'ai peint que mes maîtresses; mais quand il faut examiner, détailler mille charmes et rester tranquille près de son pupitre... ah! je le répète, il faut beaucoup de sagesse, et pourtant ce n'est pas la vertu favorite des peintres.

Malgré nos distractions, je travaille avec ardeur au portrait de ma femme; en dix séances il est achevé, et je suis enchanté de mon ou-

vrage; Eugénie est frappante. Elle-même fait un cri de surprise en se voyant; elle craint pourtant que je ne l'aie flattée. Non; je l'ai peinte, à la vérité, non pas telle qu'elle est dans le monde lorsqu'elle regarde chacun avec indifférence, mais telle qu'elle me regardait pendant que je faisais son portrait: avec des yeux remplis d'amour. Il me semble que j'ai tout aussi bien fait de choisir cette expression: car c'est pour moi, et non pour les autres, que j'ai fait son portrait.

Maintenant il faut que je fasse le mien; Eugénie l'exige. Ce sera beaucoup moins amusant. Je crains que ce ne soit long; je me suis déja donné plusieurs séances, et il me semble que cela ne vient pas bien. Eugénie n'est pas contente; elle me dit: «Tu te fais un air boudeur, un air »sérieux... Ce n'est pas ainsi que tu me regardes. »— Ma chère amie, c'est que cela m'ennuie de »me regarder. — Ah!... attends, je conçois un »moyen... Pour que tes traits aient l'expression »qui me plaît, je vais m'asseoir à côté de toi; »alors, en regardant dans la glace, tu me verras aussi.... et j'espère, monsieur, que vous »ne me ferez pas la mine.»

Je trouve l'idée d'Eugénie charmante. Grâce à son invention, je ne m'ennuie plus en prenant séance ; car elle est là, à côté de moi, et en regardant dans la glace c'est toujours elle que je vois d'abord : mon portrait y gagne étonnamment. Je puis me peindre tel qu'elle le désire, et elle est aussi contente que je l'ai été du sien.

J'ai fait mettre son portrait dans un souvenir que j'ai toujours sur moi ; elle fait mettre le mien sur un bracelet qu'elle veut avoir sans cesse à son bras. Nous ne nous contentons pas de nous avoir en réalité, il nous faut encore nos images ; si nous pouvions nous posséder d'une autre façon, nous le voudrions aussi. Mais est-ce un mal de trop s'aimer?... Sa mère et la mienne prétendent que nous ne sommes pas raisonnables, que nous sommes pis que des amants ; Eugénie et moi nous voulons toujours rester de même : nous nous trouvons très-bien ainsi.

Ma femme me fait commencer le piano ; moi, je lui montre à se servir d'un pinceau. Ces leçons nous semblent délicieuses, elles nous prennent une grande partie de la journée. Je sens bien cependant que le piano et la peinture ne me

feront pas remarquer au barreau. Depuis mon mariage je néglige le Palais, je ne m'occupe presque pas d'affaires. Mais lorsque je veux étudier, m'enfermer dans mon cabinet, Eugénie me retient, en me disant : « A quoi bon te donner de la peine... te casser la tête sur ton Code... tes Pandectes!... ne sommes-nous pas assez riches? ne sommes-nous pas heureux?.. Qu'est-il besoin que tu plaides... que tu te tourmentes pour les autres! reste avec moi... donne-moi une leçon de peinture... et ne va pas au Palais. »

Je ne sais pas résister à ma femme. Ma mère me gronde quelquefois sur ce qu'elle appelle ma paresse. L'amour n'est point de la paresse; mais l'amour heureux ne nous rend plus bon qu'à faire l'amour.

Trois mois se sont écoulés presque aussi vite que les premiers quinze jours de notre hymen. Mais je sais jouer : *On dit qu'à quinze ans*, sur le piano, et Eugénie fait des progrès rapides dans la peinture. Un nouveau sujet de joie augmente notre bonheur : ma femme est enceinte. Nous sautons, nous dansons dans notre chambre en pensant que nous aurons un enfant.

Nous ne parlons plus que de cela, nous ne faisons plus un projet pour l'avenir sans y mêler notre fils ou notre fille. La bonne madame Dumeillan partage notre joie ; ma mère me fait son compliment mais sans enthousiasme, et comme s'il s'agissait d'une chose toute simple : il me semble que cela devrait faire événement dans le monde.

Nous allons assez rarement en société, et nous n'avons été qu'à deux bals depuis que nous sommes mariés. Mais un matin nous recevons la lettre de faire part et d'invitation pour la noce de M. Ferdinand de Bélan avec mademoiselle Armide de Beausire. Eugénie n'est point encore assez avancée dans sa grossesse pour craindre que la danse lui fasse du mal ; d'ailleurs elle promet de n'en prendre que modérément. Nous irons donc à la noce de M. de Bélan, où j'ai dans l'idée qu'il y aura de quoi s'amuser. Ma femme le pense aussi. Bélan est venu nous voir deux fois depuis que nous sommes mariés, et Eugénie trouve que c'est un petit être fort risible par son babil et ses prétentions. Quant à la famille de Beausire, le peu que j'en ai vu m'a paru curieux.

La lettre d'invitation porte, par un supplément olographe, que l'on compte aussi sur nous pour le déjeuner. C'est un plaisir dont nous voulons nous priver. Nous nous défions des déjeuners de noces, c'est amusant comme un concert d'amateurs ou une lecture en société; nous sommes résolus à n'aller qu'au bal, lorsque Bélan lui-même se présente chez nous.

Le petit-maître salue ma femme jusqu'à terre, ce qui ne lui est pas difficile ; puis il vient me serrer la main en nous disant d'un air triomphant :

« Vous avez reçu nos invitations ? — Oui, » mon cher ami. Nous vous faisons d'abord notre compliment. — Je le reçois avec plaisir... » Il est certain que je puis être flatté de la préférence que l'on m'accorde. J'avais dix-sept » rivaux, dont trois millionnaires qui ont des » forges, des usines, des mines de houille, et » deux marquis, dont l'un a six croix ; mais j'ai » passé par-dessus tout cela; et, comme César : » *Veni, vidi, vici*. Ah çà, nous comptons sur » vous? — Oui ; oh! nous serons à votre bal. » — Et au déjeuner? — Ah! pour le déjeuner,

» nous ne pouvons pas trop promettre... —
» Oh! pardonnez moi.... J'exige votre pro-
» messe... Ce serait affreux de nous manquer!
» Nous n'avons pour le matin qu'un certain
» nombre de personnes... mais d'un choix ex-
» quis. Deux oncles de ma femme... trois cou-
» sins, cinq tantes... toutes femmes dans le
» genre de ma belle-mère... Oh! Dieu! ma
» belle-mère... elle ne fait que pleurer depuis
» que l'époque de l'hymen est arrêtée... elle
» trempe au moins quatre mouchoirs par
» jour... elle ne perd plus sa fille de vue... Ça
» me gêne un peu pour mes expansions de sen-
» timent, mais j'aurai mon temps. Enfin, il
» faut que vous soyez de toute ma fête. Mada-
» me, c'est vous que je supplie; Henri ne vous
» résistera pas. »

Eugénie n'ose pas refuser; elle me regarde, et nous promettons. Bélan baise la main de ma femme en la remerciant; puis il me demande deux minutes dans mon cabinet.

« Est-ce que vous avez quelque procès? » dis-je à Bélan quand nous sommes seuls.
« — Non... cependant je veux vous consulter.
» Vous qui venez de vous marier avec une fem-

» me que vous adoriez, vous pourrez me dire...
» — Quoi? — Je ne sais comment vous expli-
» quer cela... Vous savez que j'étais, ainsi que
» vous, un séducteur, un homme à conquêtes,
» jamais embarrassé dans un tête-à-tête..... Je
» m'y conduisais comme la poudre. — Eh bien?
» — Eh bien!... c'est singulier..... près de ma-
» demoiselle de Beausire.... que j'adore cepen-
» dant... ça me produit un effet tout différent.
» Il me semble que je n'oserai pas lui pincer
» le bout du doigt... Enfin je ne me sens pas la
» plus petite disposition à être entreprenant...
» Je vous avoue que cela me tourmente... cela
» m'inquiète... je n'en dors pas de la nuit; et
» plus le jour de ma noce approche, plus je sens
» mes craintes redoubler...

» — Ah! ah! ce pauvre Bélan!..... Allons!
» calmez-vous : l'amour véritable, l'amour trop
» vif produit quelquefois l'effet que vous ressen-
» tez.... mais cela ne dure pas... Et d'ailleurs,
» avec votre femme, qu'avez-vous à craindre?
» vous êtes bien sûr qu'elle ne vous échappera
» pas. Ce n'est plus comme une maîtresse, qui
» souvent n'accorde pas un second rendez-vous
» lorsqu'elle est mécontente du premier. Avec

» sa femme, ce qui n'arrive pas la première » nuit arriverait la seconde. — C'est juste... Ça » pourrait même n'arriver que la huitième..... » Vous me calmez un peu l'esprit.... C'est que » mademoiselle de Beausire.... une demoiselle » si bien élevée.... cela n'est plus comme une » grisette.... Ah! ça va tout seul avec une gri- » sette... Et puis la belle-mère qui est toujours » là..... — Je pense qu'elle ne sera pas là pen- » dant la nuit de vos noces. — Ma foi! je n'en » répondrais pas... Elle ne fait que dire qu'elle » ne se séparera pas de sa fille... qu'elle ne » peut pas dormir loin d'elle... Je crois qu'elle » veut coucher dans un cabinet qui touche à » notre alcôve. — Ce sera bien amusant pour » vous. — C'est tout cela qui me trotte dans la » tête, et qui m'ôte de mon brûlant naturel. » C'est égal; d'ici à mon mariage je mangerai » tout à la vanille..... j'en ferai mettre jusque » dans mes bouillons. Adieu, mon cher Blé- » mont. Nous comptons sur vous. Votre noce » était fort belle, mais vous verrez la mienne... » Je ne vous dis que cela... »

Bélan est parti. Nous voilà forcés d'être du déjeuner : nous avons promis; mais cela sera

peut-être plus amusant que nous le croyons. D'ailleurs, il y a des réunions qui sont comiques à force d'être ennuyeuses. Il ne s'agit que de prendre les choses du bon côté : on assure qu'il y en a un dans tout.

Eugénie s'occupe de ses toilettes ; car il lui en faudra deux pour ce jour-là. Moi je lui recommande de ne point trop se serrer dans ses robes, dans son corset ; on devine pourquoi. Il faut penser à être mère avant de chercher à être mince : c'est ce que les dames oublient trop souvent.

Le grand jour est venu pour Bélan. Une remise vient nous chercher ; le cocher et le jockey qui est derrière la voiture ont une livrée abricot. J'avoue que voilà qui passe déjà ma noce : attendons-nous donc à voir des choses superbes. Le rendez-vous est chez madame de Beausire, où je ne suis jamais allé : c'est une vieille maison de la rue de la Roquette. Nous passons devant un vieux portier, nous montons un vieil escalier sur lequel on a jeté des feuilles de roses avec profusion. Je gage que c'est une invention de Bélan. Je ne la trouve pas très-heureuse, car cela a manqué faire tomber ma

femme, que j'ai retenue à temps, et qui me dit en riant . « Mon ami, nous nous sommes ma-» riés sans feuilles de roses... — Oui, ma chère » amie, c'était moins romantique, mais on ne » glissait pas. »

Nous entrons au premier, dans un appartement d'une hauteur effrayante. C'est tout au plus si je puis distinguer les moulures du plafond. Nous sommes annoncés par un vieux laqui a aussi l'air d'avoir pleuré : c'est peut-être l'habitude de la maison. Nous pénétrons dans un immense salon, où Bélan, qui fait les honneurs, a l'air d'un nain au milieu des Patagons. Nous voyons une série de vieilles figures : c'est une continuation de la tapisserie dont madame de Beausire m'a donné un échantillon. Les hommes sont sérieux, prétentieux, sententieux; les femmes pincées, guindées et fardées. Il y a bien quelques personnes de notre genre, mais elles sont en petit nombre. Je présume que Bélan n'aura pas eu la permission d'inviter beaucoup de ses connaissances. Ce pauvre garçon ne me semble pas à son aise au milieu de la famille Beausire; il n'ose pas être gai : il craint d'être triste ; il tourne autour de ses nouveaux

parents, qui ne causent point, de crainte de compromettre leur dignité.

C'est avec joie que le marié nous voit arriver. Il se trouve plus à l'aise avec nous. « Vous allez » voir ma femme, » nous dit-il; « elle est dans » ce moment avec sa mère...... qui achève, en » pleurant, sa toilette....... — Comment, votre » belle-mère pleure toujours? — Oui, mon ami, » c'est un véritable ruisseau que cette femme- » là. — Et quel motif? — Le chagrin de se sé- » parer de sa fille. Et pourtant elle ne s'en sé- » pare pas, puisqu'elle veut coucher dans la » même chambre que nous. — Dans la même » chambre! ah! ah! c'est un peu fort. — Je » vous jure que c'est comme cela. Je crois même » qu'elle espérait que je ne coucherais pas avec » ma femme; mais, ma foi! malgré tout mon » respect pour madame de Beausire, je n'ai pas » cédé là-dessus, et je crois qu'Armide m'en a » su gré, mais voici ces dames. »

La mariée entre, conduite d'un côté par une vieille tante qui a un nez en limace, et de l'autre par sa mère, qui avec sa grande taille maigre, ses yeux rouges et son teint blême, a vraiment l'air d'un spectre.

Aux soupirs que poussent ces dames, il semblerait que c'est *Iphigénie* que l'on va sacrifier. Les parents s'avancent et font des compliments dans le goût de leur tournure. Au milieu de tout cela, le marié est celui dont on s'occupe le moins. Quand il s'adresse à sa femme, elle ne lui répond pas; quand il va vers sa belle-mère, elle prend son mouchoir et lui tourne le dos, et s'il se faufile parmi les parents, ceux-ci n'ont pas l'air de faire attention à lui.

On part pour l'église. Chacun prend la main d'une dame; moi, je prends celle de ma femme; je ne vois pas pourquoi je m'en priverais pour ces gens-là. On descend l'escalier en ordre de cérémonie; Bélan à la tête, donnant la main à sa belle-mère. Les feuilles de roses font un effet merveilleux. « C'est charmant, » dit une vieille tante, « c'est comme à une procession! »

» — C'est moi! » s'écrie Bélan, « c'est une « idée qui m'est venue cette nuit en pensant à » mon hymen. Et je suis charmé que... »

Bélan en est là de son discours, lorsqu'un grand cousin, qui donnait la main à la mariée, glisse deux marches et tombe sur son postérieur, en entraînant la belle Armide sur lui.

Des cris partent de tous côtés. Grâce au ciel, Armide est tombée décemment, et n'a rien montré à la société; ce qui eût été fort désagréable pour le marié, qui espère être le premier à voir cela, et ce qui sans doute aurait fait pousser des sanglots à sa belle-mère.

On a vivement relevé la mariée. Le grand cousin se relève tout seul en poussant un juron assez roturier, et en disant : « Que la peste » étouffe les feuilles de roses! il faut être bien » bête pour jeter de cela sur un escalier! j'ai le » *scrotum* affecté. »

Bélan est resté tout interdit; il est confus de l'accident produit par son invention.

« M. de Bélan, il faudra faire balayer tout » cela, » dit la belle-mère, et le marié répond en s'inclinant : « Oui, ma belle-mère de Beau» sire, j'y veillerai. »

C'est dans une petite église du Marais que l'on unit nos époux. Il ne s'y passe rien d'extraordinaire, si ce n'est que la belle-mère y trempe deux mouchoirs, et que Bélan fait des grimaces horribles pour tâcher de pleurer aussi, sans pouvoir y parvenir.

J'espérais que le déjeuner se ferait chez le

traiteur; mais c'est chez la belle-mère qu'on nous fait retourner, pour le coup, il faut du courage. Nous nous regardons, Eugénie et moi, en jurant, mais un peu tard, qu'on ne nous y prendra plus.

Le marié a pris les devants, sans doute pour faire balayer ses roses. Je suis sûr qu'il les balayerait lui-même plutôt que de s'exposer à la colère de sa belle-mère.

Un grand couvert est dressé dans l'immense salle à manger. On se place, Je suis entre la vieille tante qui a le nez en limace et le grand cousin qui a fait une si belle glissade sur l'escalier; ma femme est à une lieue de moi, entre deux vieux oncles à manchettes et a perruques à boudins. Comme nous allons nous amuser!

Je m'attendais à voir Giraud et sa femme au déjeuner. Car Giraud dit partout que c'est lui qui a fait le mariage de Bélan. Mais probablement la belle-mère ne les aura pas trouvés dignes de cet honneur, et nous ne les verrons que ce soir.

La mariée a les yeux baissés et ne mange pas. La belle-mère regarde sa fille, s'essuie les yeux

et ne semble pas s'apercevoir qu'il y a du monde là. On est deux minutes à table sans toucher à rien, personne n'avait reçu la mission de servir; Bélan, ne sachant pas s'il doit faire les honneurs, regarde tour à tour sa femme et sa belle-mère, et dit en balbutiant : « Qui est-ce » qui sert?... madame Beausire désire-t-elle que » je serve? » et madame de Beausire ne répond qu'en se mouchant et en soupirant.

Je regarde ma femme. Il me prend une envie de rire si forte, que je jette à terre mon couteau et ma fourchette, afin de pouvoir la satisfaire un peu en cherchant sous la table. Il vaut mieux passer pour gauche que pour impoli.

Enfin un vieil oncle qui n'est pas venu à la noce pour se contenter de regarder les plats, ce qui serait cependant plus noble que de les manger, attire à lui un immense pâté et donne le signal de l'attaque. On se décide à déjeuner, nonobstant les soupirs de madame de Beausire; mais on le fait avec ce décorum, cette gravité, qui n'est troublée que par le bruit des assiettes et des fourchettes.

Lorsque le premier appétit est calmé, quel-

ques-uns des oncles et des cousins veulent bien nous débiter des phrases à prétention, en s'arrêtant sur chaque mot qu'ils prononcent, comme s'ils jugeaient cela nécessaire pour que nous les comprenions. Bélan dit par-ci par-là quelque chose, mais cela n'est pas remarqué. Je vois qu'il cherche à amener la conversation sur les vers de circonstance. Je gagerais qu'il en a fait ou fait faire, et qu'il ne sait comment les débiter. Quand il arrive à son sujet un oncle ou une tante lui coupe la parole en parlant d'autre chose. J'ai pitié de lui et lui dis : « Mon » cher Bélan, est-ce que l'on a fait des vers » pour votre mariage? — Oui, c'est justement » cela, c'est moi qui ai ébauché quelque chose » en l'honneur de cette journée ; et si vous le » permettez, je vais...

» — Comment, monsieur de Bélan, est-ce » que vous allez chanter, » s'écrie madame de Beausire, en jetant sur son gendre des regards presque menaçants, « dans quel monde avez- » vous été où l'on chante à table ? »

» — Ma belle-mère, je n'ai jamais eu l'inten- » tion de chanter, je n'en ai même pas l'envie. » Ce sont des vers que je voulais vous réciter...

» et des vers qui ne ressemblent nullement à » une chanson.

» — Des vers pour un mariage! il faut laisser » cela pour l'Almanach des Muses!..... » dit le grand cousin assis près de moi, et qui a conservé de la rancune au marié depuis sa chute sur l'escalier. Au même moment, madame de Beausire pousse un cri, en disant : « Tu as » pâli, Armide, tu te trouves mal, ma fille? »

Je ne me suis pas aperçu que la mariée ait changé de couleur; mais comme sa mère lui lui dit cela, peut-être Armide juge-t-elle convenable de ne pas se trouver bien. Elle passe sa main sur ses yeux en balbutiant: « Oui... j'ai » là... quelque chose... »

Sa mère ne la laisse pas achever... Elle se lève en s'écriant: « Ah! mon Dieu!... ah!... » mon Dieu!... Armide se meurt!... Transpor- » tons-la sur son lit. » Aussitôt il s'opère un mouvement général. La tante, qui est à mon côté, me donne un coup de coude dans le nez pour se lever plus vite et aller soutenir sa nièce, qui pense alors qu'elle doit se trouver mal tout-à-fait. Pendant qu'on transporte Armide chez elle, et que Bélan tourne et court autour de

tout le monde comme un petit fou, je m'approche de ma femme, je lui prends la main et l'emmène vers la porte de sortie, en lui disant : « En voilà bien assez pour ce ma-» tin. »

Bélan nous rattrape sur l'escalier et nous crie : « Comment ! vous partez déjà ? Mais ma » femme va revenir à elle tout de suite... Je ne » suis pas inquiet de sa santé... C'est ma belle-» mère qui lui persuade toujours qu'elle va » mourir quand elle n'y songe pas. — Nous » avons affaire. — A ce soir toujours. — Le bal » n'est pas chez votre belle-mère ?—Non ; chez » Lointier.... Ce sera magnifique.—Nous y se-» rons. »

Avec quel plaisir nous nous retrouvons seuls, Eugénie et moi ! Nous avons de quoi rire en passant en revue les originaux que nous venons de voir ; et quoique ma femme ne soit pas méchante, elle saisit fort bien les ridicules de la société.

Nous avons promis d'être au bal ; il faut nous y rendre. D'ailleurs, il est impossible que cela soit aussi triste que le déjeuner ; et puis le bal a lieu dans les mêmes salons où le nôtre s'est

donné, et nous ne serons pas fâchés de le revoir.

Nous allons tard, parce que nous voulons trouver la danse bien établie ; mais nous voyons avec surprise des salons presque déserts, et deux quadrilles bien maigres où l'on danse fort à l'aise. Il est pourtant onze heures sonnées.

Bélan vient à nous. Il a la mine longue d'une aune ; il me dit en nous abordant : « C'est » très-contrariant ; ma belle-mère ne m'a pas » permis d'inviter plus de trente personnes, en » me disant que ce serait bien assez de monde » avec sa famille et ses connaissances... et vous » voyez... il y a des vides... Je sais bien que la » réunion est choisie... mais un peu plus de » monde ne ferait pas mal. — Cela fait, mon » cher Bélan, que l'on dansera plus à l'aise. — » C'est vrai, au fait... les danseurs y gagneront. » — Et madame n'est plus indisposée ? — Non... » cela n'a pas eu de suites... Mais maintenant » c'est ma belle-mère qui a des suffocations... » Regardez donc ses yeux... c'est un vrai la» pin... Elle me fait de la peine... elle pleure » parce que ma femme ne manque pas une

» contredanse ; elle prétend qu'on lui tuera sa » fille... Dieu ! quelle sensibilité !—Mais je n'a- » perçois pas la famille Giraud à votre bal, cela » me surprend ; car certainement vous l'avez » invitée ?—Mon Dieu ! mon cher Blémont... ne » me parlez pas de cela..... J'ai été désolé..... » mais ma belle-mère a prétendu que les Gi- » raud avaient des manières qui ne cadraient » pas avec sa famille... elle n'a pas voulu que » je les invitasse. — Madame de Beausire allait » chez eux, il me semble! — Oui ; mais depuis » que la petite Giraud lui a tiré la langue, elle » a juré qu'elle n'y remettrait plus les pieds. — » Je croyais que Giraud s'était occupé de votre » mariage ?—Oui, il a mis la chose en train..... » — Et vous ne l'avez pas invité? Il ne vous le » pardonnera de sa vie. — Que voulez-vous ?... » Ma belle-mère... Mais pardon, je crois qu'elle » me fait un signe. »

Nous laissons là Bélan, et je fais danser mon Eugénie. Nous sommes heureux de danser ensemble, de nous retrouver dans ces lieux qui ont vu notre hymen. Nos regards expriment le contentement et l'amour. A coup sûr, c'est

nous, bien plus que tous les autres, qui avons l'air d'être à la noce.

Danser est ce qu'on peut faire de mieux dans un bal où l'on ne connaît personne. Tous ces Beausire qui se promènent gravement autour des quadrilles, et ces vieilles tantes qui font tapisserie, semblent presque mécontents de voir des personnes qui ont l'air de s'amuser. Je suis sûr qu'ils nous trouvent mauvais ton.

Eugénie me propose de partir avant le souper. mais je veux rester, parce que je m'attends à quelque chose d'amusant pour le dénoûment de la fête. Le souper ne se sert pas comme le mien. Les dames seules sont assises, et il faut que les hommes restent debout derrière. Madame de Beausire l'a voulu ainsi, parce que c'est beaucoup moins gai que lorsque l'on forme de petites tables.

Le repas dure fort peu de temps. Madame de Beausire donne le signal en se levant; il faut bien que les autres dames en fassent autant. J'entends une vieille parente murmurer en se levant: « C'est ridicule, je n'ai pas eu le » temps de finir mon aile de volaille. » Plus le moment fatal approche, plus les yeux de ma-

dame de Beausire s'emplissent de larmes. Enfin, lorsque, la danse tirant à sa fin, Bélan s'approche de son Armide et lui propose de partir, madame de Beausire vient se précipiter entre eux en sanglotant, et elle enlace sa fille dans ses bras en s'écriant : « Vous ne m'en séparerez pas, monsieur ! »

Bélan reste comme pétrifié devant sa belle-mère. Les parents viennent les entourer, et j'entends les oncles et les cousins dire entre eux : « Ce petit marié se conduit d'une façon bien indécente... Ça me fait mal de le voir entrer dans notre famille. »

Cependant les tantes, les vieilles filles, ont entraîné madame de Beausire, qui part avec sa fille, tandis que Bélan reste là. Il nous aperçoit et vient nous dire adieu, en balbutiant : « J'ai laissé aller devant ma femme et sa mère... parce que... vous savez?... on couche la mariée ; et au fait je ne dois pas être là. — Mon cher Bélan, je crains que madame de Beausire ne vous fasse encore quelque scène cette nuit. — Oh !... non... D'ailleurs... s'il le faut... je me montrerai. »

Nous partons, et nous nous disons en reve-

nant, Eugénie et moi, qu'un homme est toujours bien sot d'entrer dans une famille qui croit lui faire beaucoup d'honneur en s'alliant avec lui. Si le hasard l'a fait naître dans une classe inférieure, il faut que par son esprit ou son caractère il se montre supérieur à ceux qui voudraient l'humilier.

CHAPITRE X.

UNE QUERELLE, PREMIÈRE CONTRARIÉTÉ.

—

Peu de jours après la noce de Bélan, nous recevons la visite de M. et madame Giraud. Je devine ce qui les amène, et, en effet, ils ne sont pas encore assis que déjà Giraud s'écrie : « Vous avez dû être bien étonnés de ne pas » nous voir à la noce du petit Bélan...—C'est- » à-dire, » reprend madame Giraud, « que c'est » une chose qui a frappé tout le monde !.. C'est » une grossièreté si forte ! si extraordinaire !... » Comment ! c'est chez nous qu'ils se sont con- » nus, et c'est Giraud qui a fait les premières » démarches, qui a sondé madame de Beausire, » qui a fait l'énumération des biens et des qua-

» lités du jeune homme : et on ne nous engage » ni au déjeuner, ni même au bal ! c'est une in» dignité ! — C'est-à-dire que c'est indécent ! » s'écrie Giraud ; « et si ma femme ne m'avait pas » retenu, j'en aurais demandé raison à ce petit » impertinent de Bélan !... — Non, non : on au» rait cru que nous tenons à une noce... et, » Dieu merci ! nous en avons plus que nous ne » voulons. Au reste, on dit que celle-là était » bien triste, bien ennuyeuse !

» — Mais cela n'était pas très-gai, » dit Eugénie. « — Ah ! c'est la vôtre qui était jolie, ma » chère madame Blémont, et ordonnée avec un » goût, une profusion... J'avoue que j'y ai » mangé treize glaces... Il passait à chaque mi» nute des plateaux devant moi, et je me laissais » aller. — Oui, c'était une noce délicieuse, » dit Giraud ; « mais à celle de Bélan, on m'a dit qu'il » n'y avait pas de quoi faire deux quadrilles à » douze, et que c'était presque toutes figures hé» téroclites du siècle dernier... Et la vieille » Beausire qui n'a fait que pleurer .. Et la nuit... » vous savez ce qui est arrivé? — Non, nous ne » savons pas. — Moi, je sais tout, parce que j'ai » une bonne qui a servi dans la maison où lo-

» gent les Beausire, et qui y a conservé des relations. Eh bien ! la nuit, la belle-mère ne voulait pas quitter sa fille. Quand le mari est arrivé, madame de Beausire a poussé des sanglots qui ont réveillé les voisins. Bélan s'est fâché; on lui a fait une scène ; bref, de colère, il a été coucher dans un petit cabinet où l'on met le charbon, et le matin il en sortit comme un fumeron. Pauvre garçon ! s'il n'y prend pas garde, ces deux femmes-là l'enfermeront dans une chaufferette, et lui donneront à manger par les trous, quand il sera bien sage. — Ah ! ah ! ah ! c'est trop drôle ! » dit madame Giraud. « Au reste, je ne lui donne pas un an pour être... suffit... et, à coup sûr, il l'aura bien mérité. »

M. et madame Giraud prennent congé de nous, en nous renouvelant l'assurance de leur amitié, et ils vont probablemect faire une tournée pour le même motif chez toutes leurs connaissances.

En avançant dans sa grossesse, ma femme s'occupe de mille petits soins qui lui font nécessairement négliger la musique et la peinture. Et puis, sa santé est souvent altérée ; elle

a besoin de repos : il s'ensuit que j'ai beaucoup plus de temps pour travailler dans mon cabinet. D'ailleurs, le titre de père, que je vais avoir bientôt, me fait penser plus raisonnablement qu'il y a quelques mois. Si notre fortune était suffisante pour Eugénie et pour moi, elle ne le sera plus s'il nous vient plusieurs enfants, et pour eux je dois songer à l'augmenter.

Bélan nous a fait sa visite de noce avec sa femme, qui n'est ni moins raide, ni moins guindée depuis qu'elle est mariée. Je trouve que le nouveau mari a maintenant les yeux aussi rouges que sa belle-mère. Peut-être que, pour plaire à madame de Beausire, il pleure aussi quelquefois. Il est tellement aux petits soins, tellement prévenant près de son Armide, et il fait tout cela avec une telle humilité, qu'il a l'air d'être le domestique de sa femme.

Nous leur avons rendu la visite d'usage, et nous n'y sommes pas retournés : nous nous souvenons de leur déjeuner.

Depuis que je me suis remis aux affaires, que je m'occupe de mon état, ma mère dit que nous sommes devenus raisonnables et que j'ai maintenant l'air d'un homme marié. Je ne

sais pas quel air j'ai ; mais je trouve que nous devenons beaucoup trop sages, Eugénie et moi ; nous ne jouons plus, nous ne faisons plus de folies, comme dans les commencements de notre mariage ; c'est son état qui en est cause : aussi il me tarde que cela soit fini.

Ce moment désiré arrive. Eugénie me rend père d'une fille, que je trouve fort gentille. Ma femme a un moment de chagrin ; elle désirait un garçon, elle était persuadée qu'elle aurait un garçon. Moi, j'aime autant une fille ; d'ailleurs, nous n'en resterons pas là. Je console Eugénie. Elle voulait nourrir, mais le médecin a déclaré qu'elle n'était pas assez forte pour cela. Ma fille, que sa marraine madame Dumeillan a nommée Henriette, est remise à une bonne grosse nourrice, qui ne demeure qu'à trois lieues de Paris, et nous irons la voir souvent.

La santé de ma femme se rétablit assez vite, cependant il lui reste des inégalités d'humeur, des caprices : ce qu'elle avait décidé de faire le matin n'est plus ce qui lui plaît le soir. Je suis extrêmement complaisant, mais j'aime assez que l'on fasse ce qu'on a projeté, et non

pas que l'on soit comme une girouette. Ma femme veut aller promener; et, lorsque je vais la chercher pour cela, elle change d'avis parce qu'il faudrait s'habiller; alors je retourne en riant dans mon cabinet : « Si tu te décides,» lui dis-je, « c'est toi maintenant qui viendras » me chercher. »

En passant un jour dans la rue du Temple, je m'entends appeler... C'est Ernest qui est derrière moi. Je le revois avec grand plaisir, et nous nous serrons la main de bon cœur.

« — C'est vous, mon cher Ernest?... Eh, » mon Dieu! qu'il y a longtemps que nous ne » nous sommes vus! — Oui, il y a plus d'un » an... Je pense que vous êtes marié mainte- » nant; car vous étiez au moment d'épouser » votre chère Eugénie, la dernière fois que je » vous ai vu. — Oui, je suis marié, et je suis » père; vous voyez que je ne perds pas de » temps. — C'est très-bien. Demeurez-vous » toujours dans votre même logement? — Tou- » jours. Ma femme s'y plaît beaucoup. Et vous? » — Nous? nous demeurons dans cette rue... » à deux pas d'ici... Je vous avais donné notre

» adresse; vous aviez promis de venir nous » voir... mais vous avez oublié vos voisins de » la mansarde. — Je m'avoue coupable!... le » changement qui s'est opéré dans ma situation » me rend excusable. — Pour qu'on vous ex- » cuse tout-à-fait, vous allez monter dire bon- » jour à ma femme... Je dis ma femme. . quoi- » que nous ne soyons pas mariés : mais pour » des portiers, pour des étrangers, il faut bien » dire ma femme : c'est un sacrifice aux con- » venances. Après tout, quelle différence y a- » t-il entre nous et des gens mariés?... Rien » qu'une signature sur un gros registre!... et ce » n'est point cette signature, le serment, et » tous les engagements pris devant les hommes, » qui font que l'on se conduit mieux. — Je suis » tout-à-fait de votre avis. — Du reste, nous » sommes bien heureux ; nous sommes toujours » amants, et nous nous moquons des mau- » vaises langues. — Vous avez bien raison, » mon cher Ernest : il faut vivre pour soi, et » non pour les autres. — Maintenant je fais » bien mes affaires, j'envoie mes parents prome- » ner, je ne dois rien à personne, et je suis » content comme un roi. Mais venez donc!

» Marguerite sera bien aise de vous voir : nous » parlions souvent de vous. »

Je suis Ernest. Il me fait entrer dans une assez jolie maison ; nous montons trois étages ; il sonne, et mon ancienne voisine vient nous ouvrir. Elle pousse un cri de surprise en me voyant.

« Ah ! c'est M. Blémont ! quel miracle !... » — Parbleu ! s'il vient, ma chère amie, c'est » parce que je l'ai rencontré et amené de force ; » sans quoi tu ne le verrais pas encore. — Ah ! » que c'est vilain d'oublier ses bons amis, ses » voisins !... — Madame... mon Dieu !... c'est » vrai que... — Ah ! ah ! il s'embrouille... il » est honteux de ses torts, » dit Ernest en riant. « Il faut être généreux et ne plus lui en par» ler. »

On me fait entrer dans une chambre à coucher qui fait salon : cela n'est pas élégant, mais il y a tout ce qu'il faut, et il règne en ces lieux un air d'ordre, une propreté qui fait honneur à la maîtresse de la maison.

Madame Ernest (car je ne dois plus l'appeler autrement) a pris un peu d'embonpoint ; elle est charmante, et ses yeux, tous ses traits, ex-

priment un contentement, un bonheur qui l'embellit encore. On me fait asseoir; nous causons de nos anciennes soirées passées ensemble dans la mansarde. « Vous êtes marié » avec votre Eugénie? » me dit madame Ernest. « — Oui, madame... depuis treize mois. — » Vous devez être bien heureux! car vous étiez » très-amoureux, et elle vous aimait bien aussi. » — Oui, madame. — Avez-vous des en- » fants?...

« — Que tu es folle! » dit Ernest; « ne vou- » drais-tu pas qu'il en eussent déjà six en treize » mois?— Je veux dire un enfant. —Depuis deux » mois et demi j'ai une petite fille. — Ah! vous » êtes plus heureux que nous... Je serais si » contente d'être mère... et depuis ma fausse- » couche... mais cependant, cette fois-ci, j'es- » père... »

Et la petite femme regarde Ernest en souriant, et celui-ci aussi, en disant: « Est-ce » que l'on parle de cela devant le monde?... » — Ah! bien, tant pis!... Quel mal donc à » espérer d'être mère?... D'ailleurs, M. Blé- » mont n'est pas du monde; il est notre ami; » il nous l'a prouvé cette nuit où j'étais si ma-

» lade... Ah! venez donc voir notre logement, » comme il est gentil! »

La petite femme me fait parcourir son appartement, qui se compose de trois pièces avec un petit cabinet; elle s'arrête devant la cheminée de sa chambre en me disant : « Voyez-» vous?... nous avons une pendule!... — Mais, » Marguerite, tais-toi donc! » dit Ernest. — » Non, non... je veux parler... Est-ce que je » dois faire la fière avec M. Henri, qui m'a vue » si pauvre, si malheureuse? Je suis sûre que » cela lui fait plaisir, de voir tout cela... — Ah! » vous avez bien raison, madame; et vous me » jugez bien en pensant que je suis heureux de » votre bonheur. — Tu vois que j'ai raison... » J'ai aussi une femme de ménage qui vient le » matin faire les gros ouvrages... C'est Ernest » qui l'a voulu, parce qu'il prétend que je ne » suis pas forte... — Comme c'est intéressant » à savoir pour monsieur!... — Oui, oui, c'est » intéressant... Il me gronde toujours, parce » qu'il dit que je ne suis pas les convenances... » Dam! ce n'est pas ma faute... moi, il me » semble qu'on peut bien conter ses affaires à ses » amis; je suis si heureuse!... »

Et Marguerite se met à sauter dans la chambre, puis elle court prendre Ernest par le cou et elle l'embrasse... Elle est toujours aussi enfant; mais elle n'a pas encore dix-huit ans! Puisse-t-elle conserver longtemps cet heureux caractère!

Le temps passe vite quand on se plaît avec les gens. Je m'aperçois que cinq heures sont sonnées depuis longtemps; et ma femme qui m'attend pour dîner, et que je dois mener ce soir voir une pièce nouvelle! Je dis adieu à mes jeunes amis. Je promets de les venir voir, et j'engage Ernest à monter quand il passera devant chez moi.

Il est rare que je ne sois pas rentré bien avant l'instant de se mettre à table, et nous devions aujourd'hui dîner avant cinq heures, pour avoir le temps d'aller au spectacle. Je trouve Eugénie à la fenêtre : elle s'inquiétait, elle s'impatientait.

« D'où viens-tu donc?..... il est près de cinq » heures et demie..... tu ne rentres jamais si » tard... — Ma chère amie, c'est que j'ai fait » rencontre... d'anciens amis, — Est-ce que des » amis doivent faire oublier sa femme? — Je

» n'avais pas regardé l'heure... — Et tu ne pen-
» sais pas à moi, qui t'attendais... qui ne savais
» que penser?... — Allons! viens dîner. — Mais
» enfin, d'où viens-tu?.... — Je te le dirai en
» dînant. »

Nous nous mettons à table. Je fais à ma femme le récit de ma liaison avec Ernest et Marguerite. Je suis obligé de prendre mon récit d'un peu haut pour faire connaître comment je suis monté à la mansarde. Eugénie, qui m'écoutait d'abord avec intérêt, devient soucieuse, son front se rembrunit. J'ai fini mon récit, et pendant longtemps elle garde le silence. Je dîne; mais elle ne mange pas. Elle se tait toujours: cela m'impatiente.

« — Pourquoi ne manges-tu pas? — Parce
» que je n'ai pas faim. — Et pourquoi me fais-
» tu la mine? — Moi! je ne fais pas la mine. —
» Tu ne me dis pas un mot... Est-ce que nous
» sommes comme cela ensemble ordinairement?
» — C'est que je pense... à votre ancienne voisine..
» à la maîtresse de votre ami... que vous alliez
» voir dans sa mansarde...... — J'allais la voir
» quand Ernest y était. — Ah!... vous étiez sûr
» de le trouver toujours? — Oui; car je n'y al-

» lais ordinairement que le soir, et Ernest y » couchait presque toujours. — Presque!.... — » Eugénie, je t'ai dit la vérité : tu aurais bien » tort de penser autre chose! — C'est que vous » avez l'air tellement engoué de cette petite » Marguerite... Vous la trouvez si jolie!.... — » D'abord je n'ai pas dit qu'elle était très-jolie... » Quand même elle le serait, ce n'est pas cela » que j'admirais en elle; c'était son amour, sa » tendresse pour son amant!..... — Oh! oui, » c'est cela qui vous faisait monter sur les toits? » — Oui, c'est cela... Pourquoi penses-tu mal » de quelqu'un que tu ne connais pas ?..... — » Ah! vous avez fait tant de choses étant gar- » çon!... Vous avez eu tant de maîtresses! ..— » C'est pour cela que je n'avais pas besoin de » m'adresser à celle d'un autre, qui d'ailleurs ne » m'aurait pas écouté. — Vous auriez pu con- » naître mademoiselle Marguerite avant qu'elle » ne connût son M. Ernest, puisqu'elle était » votre voisine... — Si j'avais su que vous pen- » seriez tout cela, certainement je ne vous au- » rais parlé ni d'Ernest ni de sa femme... — Sa » femme!... ce n'est pas sa femme! — C'est à » peu près la même chose, puisqu'ils demeurent

» ensemble. — Cela fait toujours du drôle de
» monde... et on ne recevra pas cette femme-là
» dans une société honnête!... — Du drôle de
» monde !... voilà bien des préjugés !... On ne
» recevra pas dans ce qu'on appelle la bonne
» société une femme qui vit depuis longtemps
» avec le seul homme qu'elle ait jamais aimé ;
» qui met tous ses soins, toute sa gloire à le
» rendre heureux; qui ne sort qu'avec lui, ne
» se pare que pour lui, ne prend aucun plaisir
» sans lui; mais on y accueillera, on y fêtera
» celle qui ruine son mari par de folles dépen-
» ses, celle qui ne se donne même pas la peine
» de cacher ses galanteries, celle qui ne sort
» qu'avec son sigisbé !... Et tout cela, parce que
» ces dames sont mariés !... Cela fait vraiment
» honneur au bon sens du monde. — Mon Dieu!
» monsieur, comme vous prenez feu ! — C'est
» que je ne puis souffrir les injustices, et que
» celle-là se renouvelle souvent dans la société.
» Quant à moi, je vous délare que je me mettrai
» toujours au-dessus des préjugés. et que je re-
» cevrais très-volontiers Ernest et sa femme chez
» moi. — Je vous remercie, monsieur; j'espère
» cependant que cela ne sera pas. — Si tu les

» connaissais, je gage que tu ne parlerais pas
» ainsi. — Je n'ai pas envie de faire leur con-
» naissance : c'est bien assez que vous soyez
» l'ami intime de mademoiselle Marguerite. —
» Mon Dieu ! Eugénie, que c'est ridicule ce que
» tu dis là !.. — Et c'est dans cette maison qu'elle
» demeurait ? — Sans doute. — Je ne m'étonne
» plus si vous tenez tant à votre logement !... »

Je jette avec humeur mon couteau et ma fourchette, et je me lève de table en disant : « Ne parlons plus de cela, car vous me feriez
» aussi prendre de l'humeur... Êtes-vous prête ?
» voilà l'heure d'aller au spectacle. — Je ne veux
» pas y aller. — Et ce matin vous vous en fai-
» siez une fête... Quel est ce nouveau caprice ?
» — Ce n'est point un caprice ; je ne me soucie
» pas d'aller au spectacle : je ne veux pas sortir.
» — Comme vous voudrez. J'irai sans vous
» alors. »

Je prends mon chapeau, et je sors en fermant la porte avec un peu de violence. Il faut bien passer sa mauvaise humeur sur quelque chose.

J'ai vraiment du chagrin. Voilà la première querelle que j'ai avec ma femme. Celle-ci me peine d'autant plus que, certainement, je n'a-

vais aucun tort ; et quand on sent qu'on ne mérite ni reproche ni blâme, on en veut doublement à ceux qui nous les ont adressés.

M'entendre dire des injures par Eugénie!... Il y a quelques mois encore, je n'aurais pas cru que cela pût jamais arriver. Avoir du chagrin, être affligé par elle!...Mais c'est la jalousie qui l'égare, qui lui monte à la tête..... Je cherche moi-même à l'excuser... On tâche de trouver moyen d'excuser ceux qu'on aime ; on serait si malheureux si on ne les excusait pas!

Le spectacle m'amuse peu. Il y a pourtant des moments où, tout à la pièce, qui est jolie, je me laisse aller au plaisir qu'elle me donne ; mais bientôt le souvenir de ma querelle avec ma femme se présente à ma pensée; c'est comme un poids qui vient se replacer sur ma poitrine... Cela me gêne et m'empêche de me distraire. Je suis un enfant. Après tout, cette discussion a été bien légère... je ne devais pas penser que deux époux étaient toujours d'accord... Et je le pensais.... je le croyais pourtant... Cette querelle, quoique légère, me cause beaucoup de peine, parce qu'elle est la pre-

mière et qu'elle m'arrache déjà une de mes illusions.

Ma femme est couchée lorsque je rentre. Le lendemain, nous ne parlons pas de notre discussion de la veille. Nous ne sommes pas mal ensemble, cependant nous ne sommes pas bien. Eugénie est plus froide, moins causeuse; ce n'est pas ce doux abandon d'autrefois. Je ne puis pourtant pas lui demander pardon de ne lui avoir rien fait. Que madame boude, si cela l'amuse; je n'aurai pas l'air d'y faire attention,

Quinze jours s'écoulent ainsi, pendant les quels je suis allé une fois chez Ernest; mais je me suis bien gardé de le dire à ma femme : il faut bien des mystères aux gens qui voient du mal dans tout.

Un matin, Eugénie me dit : « Il faut pourtant » nous occuper de chercher un logement. — Un » logement! pourquoi donc cela? — Mais pour » déménager, je pense. — Vous voulez quitter » cet appartement qui vous plaisait tant? — Oh! » maintenant je ne puis plus le souffrir; et si » j'avais su ce que je sais... certainement nous » en aurions pris un autre en nous mariant. —

» Su ce que vous savez?... Est-ce que vous allez
» recommencer?... — Vous ne pouvez pas nier
» que c'est ici que vous avez connu mademoi-
» selle Marguerite... Tout le monde le sait dans
» la maison, et certainement ils n'est pas agréa-
» ble pour moi d'y demeurer... — Tout le monde
» sait dans la maison que je parlais à ma voi-
» sine..... mais tout le monde sait aussi que je
» n'étais pas son amant. — Ah! ce n'est pas ce
» qu'on dit..... les portiers eux-mêmes..... —
» Comment, Eugénie! est-ce que vous causez
» avec les portiers? — Non pas moi... mais notre
» bonne leur parle quelquefois... c'est assez na-
» turel .... Et je sais, monsieur, que mademoi-
» selle Marguerite ne se contentait pas de rece-
» voir vos visites. . elle venait chez vous. — C'est
» faux, madame. — Vous n'en conviendrez pas...
» c'est tout simple... Vous ne pourriez pas dire
» qu'elle venait avec son amant. — Ah! si.....
» Je me rappelle qu'en effet elle est venue une
» fois, pour me demander si j'avais vu son chat
» qu'elle avait perdu. — Son chat!... Ah! ah!
» le prétexte est charmant!... Cette demoiselle
» si sage qui vient chez un garçon pour cher-
» cher son chat! — Je vous jure que c'est la vé-

» rité. — Et une autre fois elle sera venue vous » demander son chien, n'est-ce pas? »

Je ne réponds pas, car je sens que je me mettrais en colère, et alors il est bien plus sage de se taire....... Eugénie s'aperçoit peut-être qu'elle a été trop loin ; au bout d'un moment, elle me dit avec douceur :

« Il faudrait toujours déménager quand notre » fille reviendra de nourrice ; ce logement sera » trop petit..... pourquoi attendrions-nous ce » moment? — Madame, ce logement me con» vient, et je veux y rester. »

Je ne suis point habitué à résister à ma femme ; mais ses soupçons sur ma liaison avec madame Ernest me donnent de l'humeur, et cela me contrarierait de quitter mon logement.

Eugénie n'insiste pas. Pendant plusieurs jours, nous sommes froidement ensemble, et il n'est plus question de logement. Je vois bien que ma femme a envie de m'en reparler, mais elle n'ose pas. Après tout, je refléchis que les voisins, les portiers, les commères ont bien pu faire des propos... Ces gens-là n'aiment qu'à médire. Ils me voyaient monter chez la jeune fille ; ils pouvaient croire qu'Ernest n'y était pas. Pourquoi

forcer ma femme à entendre sans cesse les sots propos de ces gens-là!... Ce logement lui déplaît...... D'ailleurs, il faut bien faire quelque chose pour avoir la paix. La paix!... Ah, oui; je commence à sentir que c'est un bien précieux qui n'habite pas toujours dans l'intérieur des ménages.

Et je dis un matin à Eugénie : « Si tu veux » t'habiller tantôt, nous irons ensemble chercher » des logements. »

Alors elle vient se jeter dans mes bras, elle m'embrasse tendrement; elle a repris toute sa bonne humeur d'autrefois. Pour rendre ces dames aimables, il ne s'agit que de faire toutes leurs volontés.

CHAPITRE XI.

UNE SCÈNE.

—

Nous avons loué un appartement sur le boulevard Montmartre. Il est un peu cher, mais il est fort joli. Nous ne pourrons l'habiter que dans trois mois. En attendant, ma femme est d'une humeur charmante, sauf ces petites discussions qui arrivent entre les gens les mieux unis; car enfin nous ne sommes pas parfaits : mon Eugénie est comme dans les premiers jours de notre mariage; elle ne me parle plus d'Ernest ni de Marguerite, et moi je ne lui dis pas que je vais les voir quelquefois.

Par une belle matinée d'hiver, nous formons le projet d'aller voir notre fille. Il serait trop

long d'attendre au printemps pour embrasser notre petite Henriette. A peine avons-nous formé ce projet que je cours louer un cabriolet pour toute la journée. Je fais mettre dedans un pâté, une volaille froide, du vin de Bordeaux; toutes choses que l'on se procure difficilement chez les nourrices, et qui pourtant ne sont déplacées nulle part. Eugénie a un grand chapeau qui la garantit du vent, un manteau bien ample; je m'entortille dans le mien, ne laissant que mes mains libres pour conduire, et nous voilà partis pour Livry.

Nous avons une belle route, un froid piquant, mais un beau soleil. Nous avons, ce qui est le mieux, de l'amour et de la bonne humeur pour compagnons de voyage; aussi faisons-nous le nôtre gaîment. Lorsque j'ai trop froid aux mains, Eugénie prend les rênes et conduit à ma place. Nous chantons, nous rions, nous mangeons même dans notre cabriolet; nous y sommes nos maîtres; nous n'y sommes que nous deux : point d'ennuyeux cocher derrière, qui murmure si nous allons trop vite ou si nous fouettons son cheval, qui puisse rire en comptant les baisers que nous nous

donnons. Lorsqu'on s'aime, on se trouve si bien de n'être que deux!

Nous passons contre la lisière de la fameuse forêt de Bondy, qui est beaucoup moins fameuse aujourd'hui, parce qu'il y a moins de voleurs dans les forêts et plus dans les salons. Nous arrivons à Livry, village où il n'y a presque pas de chaumières, bourg où il y a peu de maisons. Nous trouvons celle de notre nourrice. Nous faisons une entrée triomphale dans une cour pleine de fumier, de crotte et de mares d'eau : les paysans appellent cela du *piqueux*. Ma femme est déjà descendue de voiture; elle a aperçu la nourrice tenant un marmot dans ses bras, et elle court lui prendre le poupon en disant : « C'est ma fille! je la re-» connais! »

Moi, j'avoue que je ne l'aurais pas reconnue. Quand ma fille nous a quittés, elle avait trois jours, et, à cet âge, je trouve que tous les enfants se ressemblent. Aujourd'hui elle a quatre mois; mais je n'aurais pu deviner si c'était là ma fille ou celle de la nourrice, qui n'a que trois mois de plus : les mères ne se trompent point.

Eugénie admire sa fille et veut déjà qu'elle me ressemble. Avec la meilleure volonté du monde, je ne trouve aucun rapprochement ; et, quoique je sente que j'aimerai beaucoup ma fille, franchement je ne lui vois encore rien d'admirable.

Ce que j'admire, c'est la santé, la corpulence de notre nourrice. Cette femme-là serait de force à allaiter quatre enfants à la fois; et, en considérant ses grosses joues, sa large poitrine, je dis, comme *Diderot* : « On pourrait l'em-»brasser pendant six semaines de suite sans la »baiser à la même place. »

J'ai bien fait d'apporter des provisions. On ne trouve ici que des œufs, du lait et du lard; c'est champêtre, mais ce n'est pas succulent. Je mange avec les paysans pendant que ma femme porte et berce sa fille. Eugénie dit que je suis un gourmand, que j'aime mieux le pâté que ma fille. J'aime beaucoup l'un et l'autre. J'avoue que je ne puis pas encore m'enthousiasmer pour un petit être qui ne parle pas et ne fait que des grimaces; mais mon cœur me dit que je n'en serai pas moins bon père pour cela. L'exagération s'éloigne de la vérité,

et l'enthousiasme ne prouve pas le sentiment.

Nous allons visiter les environs. Nous n'admirons pas la verdure, parce qu'il gèle, mais nous voyons de beaux sites, des points de vue qui doivent être délicieux en été, des prairies où il doit être fort agréable de se rouler quand la luzerne est poussée.

Nous revenons nous chauffer devant un feu pétillant ; on se chauffe à l'aise devant les énormes cheminées de campagne ; c'est la seule chose que je regrette de nos bons aïeux.

Nous mangeons de nouveau, car c'est toujours à cela qu'on revient, et on y revient toujours avec plaisir ; puis nous embrassons l'enfant, la nourrice, tout le monde, et nous remontons en cabriolet. Il est près de cinq heures, et en hiver la nuit vient vite.

Le soir, le froid semble plus piquant. Eugénie et moi, nous nous serrons l'un contre l'autre. Mon manteau, qui est très-grand, nous entortille tous deux ; nous cherchons tous les moyens de nous réchauffer. Eugénie se place sur mes genoux ; elle conduit ; je la laisse

faire : il ne fait presque plus jour. Tout-à-coup le cheval s'arrête : Eugénie et moi ne pensions plus être sur la route. Je ne sais pas trop où nous étions ; mais enfin, le cheval, ne se sentant plus guidé, avait pris sur le côté, il était en travers du chemin, et justement arrêté devant un fossé.

Nous rions de notre situation, de nos distractions, qui pouvaient nous faire rouler dans un fossé..... Mais heureusement notre cheval n'était pas amoureux. Je reprends les guides; je remets notre voiture dans le bon chemin, et nous revenons à Paris en trouvant que cette journée a été bien courte, en nous promettant d'aller voir encore la nourrice.

Quelques jours après cette visite à Livry, en rentrant chez moi, je trouve Ernest dans le salon, causant avec ma femme. J'avais engagé quelquefois Ernest à venir me voir, et il ne l'avait pas encore fait. Ce qui me surprend, c'est qu'Eugénie a l'air fort aimable : je craignais qu'elle ne lui fît au moins froide mine. Mais je comprends bientôt pourquoi elle a conservé son air gracieux; Ernest s'est fait annoncer sous son

nom de famille, que je n'ai jamais dit à ma femme.

« — Voilà un de tes amis, monsieur Firmin, » qui t'attend depuis longtems, » me dit Eugénie lorsque j'arrive. Je n'avais pas encore eu » le plaisir de voir monsieur...... Il me semble » qu'il n'était pas à notre noce..... — C'est » vrai, » dis-je en prenant la main d'Ernest. « J'avoue que...... je l'avais oublié...... Ce » jour-là, il est permis d'avoir peu de mé» moire. »

Je suis un peu embarrassé. Je n'ose demander à Ernest des nouvelles de sa femme; je vois qu'Eugénie ne sait pas que c'est l'amant de mon ancienne voisine qui est devant elle. Je me hâte de causer théâtre, littérature; je mets Ernest sur son terrain, et en effet, il m'apprend les nouvelles des coulisses. Mais tout-à-coup il s'écrie :

« J'ai été bien fâché, avant-hier, de ne pas » m'être trouvé à la maison quand vous êtes ve» nu... Ma femme m'a dit que vous m'aviez at» tendu longtemps.

» — Monsieur est marié? » dit aussitôt Eugénie. Ernest, pour toute réponse, se contente

de s'incliner. Puis il reprend ; « J'ai été d'au-
»tant plus contrarié, que j'avais une loge du
»Vaudeville à vous offrir; ce qui peut-être au-
»rait amusé madame. »

Eugénie remercie ; moi je tâche de ramener la conversation sur les théâtres; mais Ernest, qui ne se doute pas de ma crainte, me dit bientôt : « Marguerite, qui aimait tant le spec-
»tacle, commence pourtant à s'en lasser : je
»l'y mène si souvent!... »

Au nom de Marguerite, ma femme a pâli, puis elle me dit avec un sourire forcé : « Est-ce
»que monsieur serait M. Ernest?... — Oui...
»c'est M. Ernest Firmin, dont je t'ai parlé plu-
»sieurs fois... — Ah! je sais... Et dont l'*épouse*
»a demeuré dans cette maison? »

Ernest s'incline encore. Je me tais, mais je me sens rougir, et c'est de colère, car Eugénie a prononcé ce mot *épouse* avec une expression d'ironie qui m'a blessé. Il y avait de la méchanceté là-dedans, et je ne conçois pas que l'on adresse des méchancetés à quelqu'un qui ne nous en a jamais fait.

Heureusement Ernest n'a pas, je crois, remarqué l'intention de ma femme. Il me parle

encore littérature, spectacles. Eugénie ne dit plus un mot, et son air est aussi froid qu'il était aimable quand je suis arrivé. Je soutiens avec Ernest la conversation. Enfin il se lève, me dit adieu, et, en saluant ma femme, lui offre de lui envoyer quelquefois des billets, si cela peut lui être agréable. Eugénie répond qu'elle n'aime pas le spectacle ; mais cette réponse est faite d'un ton si dédaigneux, si peu poli, que cette fois Ernest a dû en être choqué. Il se contente de me regarder, sourit à demi, me serre la main avec expression et s'éloigne.

Je m'attends à une querelle, à quelque chose enfin ; car je commence à m'apercevoir que, lorsqu'on est mari, il faut souvent s'attendre à quelque chose. Eugénie ne me dit rien, elle se retire dans sa chambre ; je la laisse aller, et je rentre dans mon cabinet. J'y passe le reste de la journée sans la voir.

Mais à l'heure du dîner, ennuyé de ce qu'elle ne quitte pas sa chambre, je me décide à aller l'y chercher. Je la trouve assise et pleurant amèrement.

Je cours à elle, je veux l'embrasser, elle me repousse.

« — Que veut dire tout ceci, Eugénie ? pour-
» quoi pleures-tu ?... Qui est-ce qui te fait du
» chagrin ? — C'est vous, monsieur. — Moi !...
» — Ah ! vous me rendez bien malheureuse !...
» — Je te rends malheureuse !.. J'avoue que je
» ne me m'attendais pas à un tel reproche !.....
» Quand je cherche à satisfaire tous vos désirs,
» tous vos goûts ; quand je n'ai pas d'autres vo-
» lontés que les vôtres, je vous rends malheu-
» reuse !.... D'honneur, les femmes sont bien
» injustes... Que diriez-vous donc, Eugénie, si
» vous aviez un mari grondeur, fantasque ou
» dissipé, coureur, joueur ?...

» — Mon Dieu ! monsieur, je sais bien qu'un
» mari croit avoir tout fait quand il donne à sa
» femme le chapeau et le châle qu'elle désire !..
» Mais moi, j'aimerais mieux que vous eussiez
» tous les défauts que vous citiez tout-à-l'heure
» et que vous fussiez fidèle.

» — Et vous me reprochez de ne pas être
» fidèle... A moi ce reproche !... — Osez-vous
» nier que vous allez chez votre ancienne voi-
» sine... chez cette madame... Ernest ? — Non,
» madame, je ne l'ai jamais nié ; pourquoi nier
» quand on ne fait pas de mal ? — Cependant

» vous ne me le disiez pas, et, sans la visite de
» ce monsieur, je ne l'aurais pas su. — Je ne
» vous en ai pas parlé, parce que vos ridicules
» soupçons m'ont forcé à ce mystère... J'ai bien
» pensé que vous trouveriez du mal là-dedans.
» Il était donc inutile de vous dire une chose
» qui ne vous intéressait guère ! — Ah ! cela ne
» m'intéresse pas que vous alliez faire la cour à
» d'autres femmes !... Quelle horreur !... — Eu-
» génie, vous n'avez pas le sens commun...
» Vous me faites pitié !...— On n'a pas le sens
» commun quand on découvre les intrigues de
» ces messieurs... Direz-vous encore que son
» amant est toujours là quand vous y allez ?...
» C'est dommage que lui-même ait dit que vous
» l'aviez attendu longtemps..... L'imbécile ! qui
» ne voit pas ce que vous allez faire chez lui
» quand il n'y est pas...— Ah ! quelle patience
» il faut avoir pour écouter de pareilles sotti-
» ses !... — Je suis sûre que vous allez tous les
» jours voir votre ancienne voisine... cette Mar-
» guerite... Je ne la connais pas, mais je la dé-
» teste, je l'ai en horreur... Que son M. Ernest
» ne s'avise pas de me l'amener ici ! car je la
» mets à la porte... Mon Dieu ! mon Dieu ! après

» quinze mois de ménage..... avoir une maî-
» tresse!... »

Elle cache sa tête dans ses mains et se remet à sangloter. Ses larmes me font pardonner son injustice. Je vais m'approcher d'elle et essayer de lui faire entendre raison, lorsque tout-à-coup elle se lève en disant : « Eh bien! monsieur, si » vous avez une maîtresse, je vous préviens que » j'aurai un amant. »

J'avoue que ces mots produisent sur moi un effet fort désagréable : je sais bien qu'ils sont dits par colère ; mais je n'aurais pas cru qu'Eugénie pût même avoir une semblable pensée.

« Madame! » dis-je d'un ton qui n'a plus rien de doux, « ne me faites point sortir de » mon caractère, et ne lassez pas ma patience. » Je veux bien vous répéter encore que je n'ai » aucune maîtresse, que jamais madame Ernest » n'a été ni ne sera la mienne, que je vais rare- » ment les voir et que c'est un hasard quand » Ernest n'est pas à l'heure où je vais chez lui. » D'ailleurs, comme il n'est employé dans au- » cun bureau, on ne peut point calculer les » heures de son absence. Mais maintenant, ma- » dame, songez-y bien! alors même que j'aurais

» une ou plusieurs maîtresses, que je négligerais ou abandonnerais mon ménage, cela ne » vous donne nullement le droit d'avoir un » amant. La position d'un homme et celle de » sa femme sont toutes différentes. Je puis avoir » des intrigues, perdre ma fortune, ma santé !... » cela ne vous déshonorera pas, madame, et » n'amènera point d'enfants étrangers dans le » sein de votre famille ; il n'en est pas de même » d'une femme : une seule faute la perd aux » yeux de la société et peut forcer les fils de son » époux à partager leur pain avec les enfants de » son séducteur.

» — Tout cela est très-commode, monsieur, » cela prouve que vous pouvez faire ce que vous » voulez et que les femmes n'ont qu'à passer » leur vie à pleurer !... est-ce que cela est juste, » monsieur ?

» — Si vous trouvez cela trop difficile... trop » cruel... pourquoi vous mariez-vous, mesdames ?... en vous mariant, vous devez savoir à » quoi cela vous engage.

» — C'est vrai, au fait, ce serait plus commode de ne pas se marier... de faire comme » mademoiselle Marguerite : on est libre de

» suivre ses penchants, on quitte les gens, on
» les reprend quand cela fait plaisir. »

Je ne réponds plus. Je me promène de long en large dans la chambre. Cependant Eugénie ne pleure plus, elle a essuyé ses yeux; au bout d'un moment, elle se rapproche de moi, me prend doucement le bras et me dit :

« Henri, j'ai peut-être un peu tort..... Mais
» enfin... si cette femme n'a pas été... ou n'est
» pas ta maîtresse... si tu ne l'aimes pas... jure-
» moi que tu l'aimes pas? — Oui, je vous jure
» que je n'ai pas d'amour pour elle, que je n'ai
» jamais été son amant. — Eh bien! alors, mon
» ami, pour me prouver cela, tu vas me pro-
» mettre que jamais de la vie tu ne remettras les
» pieds chez eux.

» — Non... j'en suis bien fâché, mais je ne
» vous promettrai pas cela. — Pourquoi donc,
» si vous n'aimez pas cette femme?... — C'est
» justement parce que je n'ai aucune intrigue
» avec madame Ernest que je veux continuer
» de la voir, elle et son mari, quand cela me
» conviendra. D'ailleurs, écoutez, ma chère
» amie : aujourd'hui vous êtes jalouse de cette
» dame, et vous ne voulez plus que j'aille là;

» dans quelques jours, vous serez jalouse d'une
» autre, et vous me défendrez d'aller ailleurs.
» Cela ne peut pas s'arranger ainsi. Je vous aime,
» je vous chéris comme aux premiers jours de
» notre mariage ; mais je ne veux pas être votre
» esclave. Il n'y a rien de plus sot qu'un mari
» qui n'ose point faire un pas sans la permis-
» sion de sa femme ; il n'y a rien de plus imper-
» tinent qu'une femme qui dit à son mari :
» Vous n'irez pas là, parce que je ne le veux
» pas.

» — Mais, Henri, je ne vous le défends pas ;
» je vous en prie. — Non, ma chère Eugénie,
» je suis désolé de vous refuser, mais j'irai où
» cela me plaira. — Et vous osez dire que vous
» n'aimez pas cette femme-là ! — Si j'étais son
» amant, vous n'auriez jamais su que j'y allais,
» vous n'en auriez jamais entendu parler. —
» Ainsi vous préférez l'amitié de ces gens-là à
» mon repos, à mon bonheur ; vous leur sa-
» crifiez ma tranquillité. — Votre repos ne doit
» pas être troublé des visites que je rends à
» Ernest. Je vous le répète, je ne céderai point
» à des soupçons ridicules, et je ferai mes vo-
» lontés. — Cela suffit, monsieur : j'apprécie

» maintenant votre amour à sa juste valeur. »

Et madame retourne dans sa chambre ; moi je me mets à table et je dîne. Eugénie ne revient pas. Je dîne seul. C'est la première fois depuis notre mariage ; hélas! je n'aurais jamais pensé que cela dût arriver.

Mon dîner est bientôt fini : rien n'ôte l'appétit comme les disputes ; et se disputer avec quelqu'un que l'on aime, cela donne en même temps de la colère et du chagrin.

Je sors aussitôt après mon dîner. Je marche sans but, mais je marche, et rien n'est bon comme le grand air pour calmer la mauvaise humeur. Cependant on ne peut pas toujours marcher ; d'ailleurs il fait froid. J'entre aux Variétés. C'est un théâtre où l'on rit ordinairement : c'est si bon de rire!

Je vais me placer à l'orchestre. J'y aperçois Bélan, non plus frisé et pincé dans son habit, comme on le voyait toujours étant garçon, mais enveloppé dans une ample redingotte à la propriétaire qui est croisée et boutonnée jusqu'au menton, ayant une figure sérieuse qui ne ressemble plus à celle de l'homme qui cherche des conquêtes.

Est-donc là l'effet du mariage?... Est-ce que moi-mêmo, sans m'en apercevoir, j'aurais subi la même métamorphose?

La rencontre de Bélan me fait plaisir ; j'espère qu'elle me distraira de mes chagrins. Je vais m'asseoir à côté de lui. Le ci-devant séducteur est tellement enfoncé dans ses réflexions qu'il ne m'a pas reconnu.

« Eh bien! Bélan, le spectacle vous amuse-» t-il? — Tiens! c'est l'ami Blémont!... Heu-» reuse rencontre... Depuis que nous sommes » mariés, on ne se voit presque plus... Ah! » nous avons bien fait des folies ensemble autre-» fois!... nous étions garçons : c'était le bon » temps! — Comment! est-ce que vous vous » repentez déjà d'être marié? — Non, cer-» tainement; je dis cela pour plaisanter... Oh! » je suis très-heureux!... Mais je veux dire » qu'un homme marié se doit à lui-même de » ne plus faire d'étourderies comme un garçon. » Du reste, je suis extrêmement heureux. — » Je vous en félicite. Par quel hasard n'êtes-» vous pas avec madame, ici? — Ah!... elle a » dîné en ville avec sa mère, dans une maison » où... on ne pouvait pas m'inviter... parce

» qu'on aurait été treize à table... J'irai la
» chercher... Mais comme c'est une maison où
» l'on dîne fort tard, Armide m'a engagé à ne
» point me presser... à n'y aller qu'entre dix et
» onze... C'est pourquoi je suis venu ici en y
» attendant. Mais vous-même, mon cher Blé-
» mont, je croyais que vous ne quittiez jamais
» votre épouse adorée; on vous cite comme des
» tourtereaux!... — Ah! les tourtereaux ne
» ne sont pas toujours d'accord... Nous avons
» eu une petite querelle... et je viens me dis-
» traire au spectacle. — Bah! vraiment!...
» vous avez eu une querelle?... Eh bien! c'est
» comme moi : j'ai assez souvent des querelles
» avec Armide... Mais ça n'empêche pas d'être
» heureux!... Ce sont des petits nuages qui ne
» font que passer. — Et votre belle-mère pleure-
» t-elle toujours?... — Ah! ne me parlez pas
» pas de ma belle-mère... Je vous avoue que
» c'est mon cauchemar!... C'est elle qui monte
» la tête à sa fille... Je sais bien que ce n'est
» pas par mauvaise intention... elle est trop
» noble pour cela... Mais quand on manque à
» un salut, à une cérémonie, quand on ne lui
» offre pas la main assez vite, ce sont des re-

» proches, des plaintes!... Du reste, je suis
» fort heureux; et quoique ces polissons de
» de Giraud aient déjà voulu faire croire que
» j'étais cocu... — Quoi! les Giraud ont dit?...
» — Que j'étais cocu... Oui, mon ami, ils l'ont
» dit!... Tandis que j'ai une femme d'une sé-
» vérité de principes! et puis de ces femmes,
» d'ailleurs, avec qui on peut être tranquille.
» Vous savez, de ces femmes froides... mar-
» brées... Quand on les embrasse, c'est abso-
» lument comme si on ne les embrassait pas;
» ça leur fait le même effet. — Ah! diable!...
» c'est très-rassurant! — Ah! par exemple,
» quand je serai cocu, moi, je permets qu'on
» l'affiche!... Mais on sait pourquoi les Giraud
» ont dit cela : le dépit de ne pas avoir été de
» ma noce. — Je le pense aussi. Malgré cela,
» je ne puis croire qu'ils se soient permis de...
» — Si fait. Ah! mais, je vais vous dire; ils ont
» trouvé un prétexte pour faire des propos. Je
» vous ai dit que, pour obtenir la main d'Ar-
» mide, j'avais écarté bien des rivaux, entre
» autres un marquis qui avait six croix. — Oui.
» — Eh bien! au lieu de se fâcher, comme les
» autres, de ce que je l'emportais sur lui, le

» marquis est venu franchement me faire com-
» pliment, et, avec une affabilité charmante,
» il m'a dit : « Vous l'emportez sur moi, on a
» raison ; vous valez mieux que moi ; je vous
» rends justice, je vous apprécie. Épousez ma-
» demoiselle de Beausire, mais permettez-moi
» d'être toujours de vos amis... » Hein! com-
» ment trouvez-vous cela? — C'est fort aima-
» ble! — Vous sentez bien que j'ai été sensible
» à cette manière d'agir. J'ai engagé le marquis
» à venir nous voir ; il est venu, il est même
» venu très-souvent. C'est sur cela que les Gi-
» raud ont lancé des quolibets. Quand ma
» femme a su cela, elle, qui est très-sévère,
» voulait sur-le-champ que je priasse le mar-
» quis de cesser ses visites; mais, moi, j'ai
» montré du caractère. J'ai dit au marquis :
» Vous venez tous les jours, tâchez de venir
» deux fois par jour, et ça me fera plaisir. Il le
» fait... Et cette fois, du moins, ma belle-mère
» a trouvé que j'avais très-bien agi. »

Je ne dis plus rien, mais je ris en moi-même. Égoïstes que nous sommes : nous rions du mal des autres, et nous voulons qu'on s'apitoie sur nos peines!

A dix heures et quart, quoiqu'il y ait encore une pièce à voir, Bélan s'en va pour chercher sa femme. Il craindrait, en restant, d'arriver trop tard et d'être grondé par sa belle-mère. Ce qui ne l'empêche pas, en me disant adieu, de me répéter qu'il est très-heureux.

CHAPITRE XII.

DES APPARENCES.

—

Pendant plusieurs jours, nous nous parlons à peine, Eugénie et moi; presque toute la journée elle reste dans sa chambre, et moi dans mon cabinet. De cette façon, on ne se dispute pas ; oui, mais cette façon d'exister est triste : ce n'est point pour vivre comme cela avec ma femme que je me suis marié ; et, si cela devait durer, à coup sûr je regretterais mon existence de garçon.

Je suis allé chez Ernest. Ah ! quelle différence !.... Qu'ils sont heureux là !..... Ils sont toujours amants ! De l'amour, du plaisir, du bonheur, voilà ce qu'ils se donnent l'un à

l'autre ; et ils sont encore aussi gais, aussi enfants que lorsqu'ils habitaient la mansarde. Ernest me demande, par politesse, des nouvelles de ma femme ; mais je crois qu'il n'est pas pressé de la revoir : moi-même je n'ose l'engager à venir; quoique je me garde bien de leur parler de ma querelle avec Eugénie.

Quand on est jeune, quand on s'aime surtout, on ne peut pas se bouder bien longtemps. Eugénie et moi nous tournons autour l'un de l'autre, et ce maudit amour-propre nous arrête encore. C'est à qui ne reviendra pas le premier, parce qu'elle ne croit pas sans doute avoir tort, et que moi je suis bien sûr que j'avais raison.... Mais un jour qu'Eugénie est assise près de moi et garde le silence, je mets tout amour-propre de côté ; jembrasse tendrement ma femme, et nous nous raccommodons. Ah! c'est bien doux un raccommodement!.... Malgré cela, comme ils ne sont que la suite des querelles, je crois que ce sont de ces plaisirs dont il faut être sobre.

L'époque de notre déménagement approche. Je sens que je quitterai avec regret cette maison où j'ai passé de si heureux instants.

Mais je garde mes regrets pour moi, car ma femme leur croirait d'autres motifs. Pour Eugénie, ce déménagement est un bonheur. J'ai l'air de le partager. Je crois qu'elle est doublement contente, d'abord de quitter cette maison, ensuite de s'éloigner de ce quartier où elle sait que nous sommes près d'Ernest et de sa femme.

La veille du jour où nous devons déménager, comme tout est sens dessus dessous chez nous, nous ne voulons pas y dîner; nous ne pouvons pas aller demander à dîner à madame Dumeillan, qui depuis quelque temps n'est pas bien portante; aller chez ma mère, cela pourrait lui faire manquer son wisk le soir : nous avons bien vite pris notre parti; nous dînerons chez le traiteur en partie fine. Ma femme s'en fait une fête. Comme mes affaires doivent me retenir tard dans le quartier des Tuileries, je donne rendez-vous à Eugénie sur la terrasse des Feuillants; elle doit aller visiter notre nouveau logement, et de là venir à cinq heures au rendez-vous que je lui indique.

Je me suis hâté de terminer mes affaires. Je ne voudrais pas qu'Eugénie m'attendît et fût au

rendez-vous avant moi. Je me suis tellement pressé qu'il n'est pas encore quatre heures et demie lorsque j'entre aux Tuileries. N'importe, je me promènerai.

Il n'y a pas trois minutes que je suis arrivé, que j'entends dire par une voix qui ne m'est pas étrangère : « Il paraît que c'est toujours ici » que nous devons nous revoir!..... C'est vrai- » ment singulier. »

C'est encore Lucile... Je ne l'avais pas rencontrée depuis le jour de mon mariage. Elle est mise avec beaucoup d'élégance, et elle est seule aussi.

» C'est vous, madame... — Oui, monsieur... » Il faut que je vienne dans ce jardin pour vous » rencontrer. — Il est certain qu'à Paris, quand » on ne se cherche pas...— Et même quand on » se cherche, ce n'est pas une raison pour qu'on » se trouve. Est-ce que vous venez encore de » vous marier, monsieur? — Non, madame. » C'est bon quand on est garçon.... on peut » prendre une femme nouvelle toutes les se- » maines!..... — Mais maintenant vous êtes » sage? — Oui, madame, très-sage. — Je vous » en fait mon compliment.... Pour un homme

» sage, vous me faites cependant l'effet d'être à » un rendez-vous ici. — C'est vrai, madame, » mais tous les rendèz-vous ne prouvent pas des » intrigues galantes. — Je ne sais pas ce que » cela prouve, mais vous attendez quelqu'un, et » je gagerais que c'est une femme! — Vous ne » vous trompez pas; et une femme que je vais » mener dîner chez le traiteur en cabinet parti- » culier. — Voyez-vous cette sagesse!.... Mais » j'aurais été plus étonnée du contraire... C'était » bien la peine de se marier!... — Madame, je » ne veux pas prolonger votre erreur... c'est ma » femme que j'attends ici et à qui j'ai donné ren- » dez-vous. — Votre femme! Ah! pardon, mon- » sieur, recevez mes excuses... Je ne me dou- » tais pas que vous étiez devenu un *Philémon!* » Comment! sans plaisanterie, c'est votre femme » que vous attendez!... — Oui, certainement. » Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire?...... — » Est-ce que vous êtes encore amoureux de votre » femme, Henri? — Encore! mais il me semble » que je suis marié d'hier! — Ah! Dieu! que » c'est beau! »

Lucile se mord les lèvres en faisant un sourire de dépit. Je ne désire pas prolonger ma

conversation avec elle, quoique je sache bien que ma femme ne va pas encore venir. Je fais un mouvement pour la saluer, elle me retient par le bras.

« Comment! vous me quittez si vite... Mon » Dieu! ne tremblez pas... votre femme ne va » pas encore arriver. — Je l'espère; car, fran» chement je voudrais pas qu'elle me vît causer » avec vous... — Elle vous donnerait le fouet? » — Non, elle ne me donnerait rien; mais elle » jalouse, et cela lui ferait de la peine. — Elle » aurait bien tort d'être jalouse de moi. — C'est » vrai, mais vous savez que les gens jaloux ont » souvent tort. — Henri, je vais vous proposer » quelque chose.... — Qu'est-ce que c'est? — » Emmenez-moi dîner à la place de votre » femme... Vous lui direz ce soir que vous n'a» vez pas été maître de votre temps. — Non. » Dieu merci! je n'en suis pas encore là. — Ah! » c'est une plaisanterie, monsieur; je vous con» nais trop vertueux pour faire un trait sembla» ble... Est-ce que vous avez des fourmis dans » les jambes? — Non; mais je ne veux pas rester » là. — Eh bien! promenons-nous. — Je ne » veux pas me promener avec vous. — Et si je

» ne veux pas vous quitter, moi? — Lucile! je
» vous en prie, laissez-moi m'en aller. — Ah!
» Dieu!.... monsieur prend son air sentimen-
» tal... Ecoutez donc : après tout, le jardin est
» libre... Si je veux marcher à côté de vous, vous
» n'avez pas le droit de m'en empêcher. D'ail-
» leurs, je suis très-curieuse de voir votre fem-
» me.... Est-ce qu'elle me mangera si elle me
» trouve avec vous... Hein?... Ah! monsieur ne
» veut plus répondre?... Monsieur est en colère?
» — Oui, madame. J'avoue que je ne comprends
» pas quel est votre motif en agissant comme
» vous le faites... C'est pure méchanceté.... et
» il me semble que je ne vous ai pas donné su-
» jet de m'en faire. — Ah! il vous semble... Vous
» avez bien peu de mémoire... Il me samble à
» moi que j'aurais bien des vengeances à exer-
» cer contre vous... — Madame, vous devez
» avoir à vous occuper de personnes qui vous
» intéressent beaucoup plus; et, depuis quatre
» ans que nos relations ont cessé, ce qui m'é-
» tonne, c'est que vous vous soyez souvenue de
» moi. — Il est certain que vous ne le méritez
» guère.... Mais, que voulez-vous? c'est peut-
» être pour cela.... — Lucile, un autre jour

» nous causerons tant que vous voudrez; mais
» aujourd'hui, je vous en prie, laissez-moi... ne
» restez pas avec moi. — Ah! ah! il me fait
» rire. »

Je me mets à marcher très-vite. Lucile marche de même en continuant de me parler, quoique je ne lui réponde plus. Je m'aperçois qu'on nous regarde, parce que j'ai l'air de fuir une femme qui me poursuit. Je suis au supplice. Je m'arrête.

« Lucile, c'est affreux ce que vous me fai-
» tes... — Allons, calmez-vous, je vais vous
» laisser..... car vous me faites de la peine.....
» Vous avez des mouvements convulsifs à cha-
» que femme que vous apercevez?... Mais dites-
» moi auparavant..... avez-vous toujours mon
» portrait?... — Votre portrait... Mais je ne sais
» pas... Je chercherai.. .. — Je veux que vous
» me le rendiez... Vous ne devez pas y tenir...
» Je veux l'avoir, car il était très-ressemblant.
» — Je vous le donnerai. — Je demeure tou-
» jours dans la même rue..... seulement deux
» maisons au-dessus. — C'est bien ; j'irai le
» mettre chez vous. — Vous me le promettez?
» — Oui. — Ah! vous serez bien aimable.

» Adieu, mon cher Henri. Allons, ne soyez plus » fâché... et n'oubliez pas ce que vous venez de » me promettre... — Oui, je... »

La parole expire sur mes lèvres : je viens de voir ma femme à deux pas de nous, ma femme qui est pâle, tremblante, qui nous examine. Et, dans ce moment, Lucile me tient la main en me disant adieu : et moi, enchanté de ce qu'elle me quittait, je lui secouais amicalement la main! Eugénie a vu tout cela; et Lucile, qui s'aperçoit du changement qui vient de s'opérer dans mes traits, se retourne, regarde ma femme, laisse échapper un sourire moqueur, et s'éloigne en me disant encore adieu d'un air très sans façon. Ah! je ne sais pas ce que je lui ferais!

Je m'approche de ma femme. Je suis sûr que j'ai l'air aussi embarrassé que si j'étais coupable.

« — Te voilà... Je causais avec une dame... » que je venais de rencontrer... — Je l'ai vue, » cette dame, je l'ai entendue même... Il était » inutile, monsieur, de me donner rendez- » vous... de me faire venir pour être témoin de » choses pareilles. — Allons ! tu vas encore voir

» du mal là-dedans. Je te jure...—Oh! cela ne » vous coûte rien de jurer!..... Quelle est cette » femme?.. . Est ce votre ancienne voisine, ma- » dame Ernest? — Oh! pas du tout... C'est une » femme que... j'ai connue avant d'être marié. » —Ah! c'est une de vos anciennes maîtresses? » — Eh! bien, quand cela serait... Comme de- » puis bien longtemps je ne la vois plus..... — » Vous ne la voyez plus, et elle se permet de » vous parler aussi librement!... en vous tenant » la main..... en vous regardant dans le blanc » des yeux..... et elle me rit au nez en s'éloi- » gnant... Ah! elle a l'air bien effronté!.. Mais » je la reconnaîtrai, celle-là... J'ai eu le temps » de la considérer : vous ne m'aperceviez pas, » vous étiez si occupé de cette femme!... Vous » lui avez promis quelque chose, car elle vous » disait : « N'oubliez pas ce que vous venez de » me promettre. » Est-ce vrai, monsieur? — » Mon Dieu! c'est possible, madame!... Je ne » sais pas trop ce qu'elle me disait, mais je ne » désirais qu'une chose : c'était de m'en débar- » rasser..... car je me doutais qu'en la voyant » me parler vous vous mettriez encore mille » chimères en tête..... — Des chimères!..... Il

» faudrait vous voir dans les bras d'une femme,
» et ne pas trouver cela mal!... Ah! j'étouffe...
» Je n'en puis plus! »

Elle met son mouchoir sur ses yeux. Je lui prends le bras et l'entraîne : je n'ai pas envie de me donner encore en spectacle sur la terrasse des Feuillants. Nous marchons quelque temps sans rien dire dans les Champs-Élysées. Je m'arrête devant un restaurateur. Je veux l'y faire entrer :

« — Quel est cet endroit? — Un traiteur...
» où nous devons dîner. — C'est inutile, je n'ai
» pas faim, je veux retourner chez moi. —Vous
» savez bien que toutes les affaires sont embal-
» lées, empaquetées chez nous, et que nous ne
» pouvons pas y dîner. En vérité, Eugénie, vous
» vous faites du mal sans raison. Comment
» pouvez-vous penser, si j'avais des relations
» avec cette femme, que je resterais avec elle où
» je sais que vous allez venir? — Que lui avez-
» vous promis? — Eh! mon Dieu, je n'en sais
» rien : elle m'ennuyait, elle m'impatientait
» depuis dix minutes; je lui aurais promis tous
» les trésors de l'Inde pour m'en débarrasser.—
» Mais pourquoi vous tenait-elle la main? —

» Parce que c'est l'habitude de toutes ces fem-
» mes-là : elle ne peuvent pas vous parler sans
» vous prendre ou le bras ou la main. — C'est
» donc une fille ? — Non... Mais c'est une fem-
» me..... entretenue. — Elle a l'air bien hardi,
» toujours ! »

Enfin j'ai fait entrer Eugénie ; on nous conduit dans un cabinet. Je fais ma carte ; car après tout je sens, moi, que je n'ai pas dîné. Le garçon s'éloigne en me disant à demi-voix à l'oreille : « Monsieur sonnera quand il voudra » qu'on monte le dîner. » Il me croit en bonne fortune !... Les maris et les femmes n'ont pas l'habitude de venir en cabinet particulier.

Madame s'est assise dans un coin, bien loin de la table. Sa tête est appuyée sur une de ses mains. Elle ne pleure plus, mais elle ne me regarde pas. Comme cela va être amusant si, pendant tout le temps que nous dînerons ou que je dînerai, elle fait cette mine-là ! Voilà donc cette partie fine où je me promettais tant de plaisir ! L'homme propose et la femme dispose !

Je donne Lucile au diable de bon cœur. C'est sa méchanceté, son entêtement, qui sont cause

de tout ceci. Ne pas vouloir me quitter!... Ah! c'est bien parce que cela me contrariait.

Si nous devons rester comme cela, il me semble que je ferai bien de sonner tout de suite pour avoir le dîner.

Notre cabinet donne sur les Champs-Élysées. Le temps est beau : nous ne sommes qu'au milieu d'avril, et il fait chaud comme en été. J'ouvre la fenêtre, je regarde quelque temps les promeneurs. Eugénie ne bouge pas. Je me rapproche d'elle.

« Eugénie, est-ce que vous allez rester ainsi » à une lieue de la table? —Je vous ai dit que » je n'avais pas faim... Dînez, monsieur ; je ne » vous en empêche pas. — Quelle jolie partie » de plaisir! — Oui, je m'en souviendrai. — » Et moi aussi, madame. Il faut que vous ayez » une bien mauvaise tête pour ne pas vouloir » entendre raison!... supposer que je cherchais » cette femme lorsque je vous attendais! — Je » ne dis pas que vous la cherchiez, monsieur ; » je ne suis pas assez bête pour cela ; mais je » pense que c'est elle qui vous cherchait, ce dont » sans doute vous lui évitez souvent la peine... » D'ailleurs, vous m'avez avoué qu'elle était

» votre maîtresse. — Que je l'avais connue avant
» d'être marié..... C'est vrai, madame..... J'ai
» peut-être eu tort aussi de vous avouer cela ;
» mais, ne faisant point de mal, je n'ai pas cru
» devoir mentir. — Quand on a connu une
» femme..... et qu'on la revoit..... on doit être
» toujours aussi bien avec elle. — Vous vous
» trompez beaucoup! s'il en était ainsi, les hom-
» mes auraient beaucoup à faire. — Tout le
» n'a pas connu tout Paris comme vous! —
» Madame, je n'en ai pas fait plus qu'un autre...
» Mais je vois seulement que j'aurais dû être
» moins franc avec vous.,... — Vous auriez dû
» l'être davantage avant de m'épouser. — Com-
» me c'eût été joli d'aller conter à une demoi-
» selle honnête mes aventures de garçon!.....
» En vérité, vous n'avez pas le sens commun. »

Je prends le cordon de la sonnette et je le tire avec violence, car je sens l'impatience qui me prend.

Le garçon vient. Il entr'ouvre à peine la porte et passe le bout de son nez, en disant : « Que
» désire monsieur?—Qu'on nous serve.—A l'in-
» stant, monsieur. »

Et il s'éloigne après avoir cependant jeté un petit regard sur Eugénie.

« — Madame, vous ne mangerez pas, si cela » est votre idée; mais au moins, pour ne pas » se singulariser devant ce garçon, vous devriez » vous mettre à table. »

Eugénie ne répond rien ; mais elle vient s'asseoir à table en face de moi.

On nous apporte le potage. J'en sers à madame.

« — Mais, monsieur, je vous ai dit que je » ne prendrai rien. — Mais, madame, je ne » vous dis pas d'en prendre; j'en mets dans » votre assiette pour que vous ayez l'air d'avoir » dîné. »

Madame ne répond pas ; elle ne touche pas à son assiette. Je mange mon potage en chantant entre mes dents. C'est mon habitude quand j'ai de l'humeur.

Le garçon arrive. Il a toujours la précaution de tourner la clé trois ou quatre fois dans la serrure avant d'entrer. Ce garçon est un imbécile. Il devrait bien voir que nous ne pensons pas à faire l'amour.

Il nous apporte un beefsteak. Chez nous,

c'est toujours Eugénie qui sert; je n'aime ni servir ni découper. Mais madame ne veut pas même me regarder. Je me coupe du beefsteak avec un mouvement de colère, puis je pousse le plat devant Eugénie. Mais elle n'y touchera pas : elle pense que cela me contrarie de voir qu'elle ne mange pas, aussi elle se gardera bien de prendre la moindre des choses.

Je sens que la contrariété, l'impatience m'ôtent aussi l'appétit : c'est égal, je mets les morceaux doubles. Pour augmenter mon ennui, un petit joueur de vielle s'est arrêté sous notre fenêtre; depuis que nous sommes là, il joue le même air, et pourtant je lui ai déjà crié qu'il n'aurait rien. Je ne suis pas d'humeur à être sensible.

Allons! voilà que l'on tourne et retourne encore la clé... Que ce garçon est bête! J'aurais du plaisir à le souffleter. Il entre, et, toujours d'un air mystérieux, place des ris de veau sur la table.

En vérité ces querelles de ménage sont fort ennuyeuses; car il n'y a pas moyen de s'y soustraire, il faut les subir tout du long.

Que vous ayez de l'ennui chez les autres,

vous pouvez vous en aller et n'y pas retourner: mais chez vous... Il faut toujours y revenir. Je sais bien qu'il y a des maris qui sortent le matin et qui ne reviennent que pour se coucher; mais être obligé de fuir sa maison pour vivre tranquille! ne vaudrait-il pas cent fois mieux être garçon? Du moins, on s'amuse, on rit quelquefois chez soi.

Il y a sans doute longtemps que je fais ces réflexions, et beaucoup d'autres qui ne sont pas couleur de rose. La vielle va toujours son train, mais je n'y fais plus attention; j'ai aussi oublié les ris de veau qui sont devant nous : je ne pensais pensais plus être chez le traiteur. Je suis rappelé à moi par le bruit qui se fait dans la serrure. Le garçon entre, apportant un poulet rôti.

Il place son poulet et regarde le plat précédent, qui est resté intact. Il ne sait s'il doit l'emporter; il nous regarde l'un après l'autre. Je suis certain qu'il voit peu de couples aussi taciturnes. Comme on ne lui dit rien, il se décide à parler.

« Monsieur et madame n'ont pas encore touché aux ris. . J'ai apporté le poulet trop tôt...

»je vais le remporter...—Non, non ; laissez-le, » et remportez vos ris ; nous n'en voulons pas... » — Ah! monsieur, je vous assure pourtant » qu'ils sont bien accommodés... et d'une fraî» cheur...—Je vous dis de les remporter. »

Je ne sais pas si le ton dont j'ai dit cela était effrayant, mais le garçon a pris ses ris et disparaît comme un éclair en tirant toutes les portes sur lui.

Le poulet est là. Est-ce que madame n'aura pas au moins la complaisance de le découper? Je le passe devant elle en la priant de vouloir bien le servir. Elle le repousse au milieu de la table en disant : « Je ne découperai pas. »

Je prends de nouveau le plat et le lui présente. « Madame, vous savez que je n'ai pas » l'habitude de découper. — Vous ferez comme » vous voudrez, monsieur. — Vous ne voulez » pas découper, madame?—Non, monsieur. — » Une fois, deux fois? — Non, monsieur. — » Alors... comme il est inutile d'en faire ca» deau au traiteur... »

J'enlève le plat et je jette le poulet par la fenêtre. Ma femme a fait un petit cri involontaire. Moi, je m'approche de la croisée, car j'ai

remarqué que la vielle s'était subitement arrêtée. Je vois le petit Savoyard qui vient de ramasser le poulet, et qui, craignant sans doute qu'on ne descende le chercher, repousse vivement sa vielle derrière son dos, cache la volaille sous sa veste, et se sauve à travers les Champs-Élysées, comme si le diable était sur ses talons.

A cette vue, je ne puis plus garder mon sérieux ; je pars d'un éclat de rire qui s'augmente encore en voyant que le petit joueur de vielle court plus fort en m'apercevant à la croisée. Madame n'a pu résister au désir de regarder aussi ce qu'était devenu le poulet. Elle a vu l'action du petit garçon, elle se mord les lèvres pour ne pas rire ; mais, quand je me retourne de son côté, elle n'y tient plus, elle en fait autant que moi.

Rien ne ramène l'accord comme le rire : avec les gens gais on a rarement des disputes. Nous nous sommes rapprochés, puisque tous deux nous avons quitté la table pour nous mettre à la croisée. Je ne sais pas comment cela se fait, mais bientôt je me trouve tenir Eugénie dans mes bras, puis nous nous embrassons, puis

nous avons quitté la croisée, et nous sommes au fond de la chambre, puis. .

On ouvre la porte, cette fois sans avoir remué longtemps la clé. Il est dit que ce garçon-là ne fera que des gaucheries ! il ne devine jamais juste. Eugénie, rouge comme une cerise, s'est vivement éloignée de moi, mais pas assez vite pour que le garçon, qui nous a vu tout près, ne se retire brusquement avec le macaroni qu'il apportait, en murmurant : « Pardon!..
» vous n'y étiez pas encore... Je crois d'ailleurs
» que le gratin n'est pas assez pris. »

Il a fermé la porte. Je rattrape Eugénie qui murmure : « Mon Dieu! que pensera ce gar-
» çon ! »

J'avoue que cela m'inquiète fort peu, et, au bout de quelques minutes, je crois qu'Eugénie l'oublie aussi.

Il faut que je sonne pour avoir le macaroni. Le garçon vient enfin ; mais il chante, il parle tout seul sur le carré avant de toucher à la clé, puis il farfouille cinq minutes dans la serrure. Cette fois il a bien pris ses précautions pour ne pas entrer mal à propos. Pendant tout le temps qu'il est là, ma femme tient ses yeux baissés et

n'ose pas remuer ni parler. Elle n'a pas l'habitude des parties fines.

J'ai fait venir du dessert, du champagne. Nous finissons notre dîner beaucoup plus gaîment que le commencement ne l'aurait fait présumer. J'ai juré au moins vingt fois à Eugénie que, même longtemps avant de l'épouser, je n'avais plus de relations avec Lucile. Elle est redevenue aimable. Elle n'a pris que des biscuits et du vin de Champagne; mais elle trouve que c'est fort amusant de dîner en cabinet particulier, et je lui promets que nous y reviendrons.

Le lendemain de cette partie est le jour de notre déménagement. Eugénie va de bonne heure avec sa bonne s'établir dans notre nouvel appartement, où elle veut sur-le-champ faire placer les meubles suivant son goût. Je reste à notre ancien logement pour surveiller les départs, les emballages; et d'ailleurs je ne suis pas fâché de rester le plus longtemps possible dans mon ci-devant appartement de garçon.

Les gens chargés de nous déménager avaient promis que tout serait terminé à quatre heures : il en est sept, et je suis encore là. Enfin

les derniers meubles viennent de partir, je puis en faire autant. Je me promène encore dans ces pièces nues, mais qui pour moi sont pleines de souvenirs. C'est ici que j'ai reçu de si jolis minois... C'est ici que j'ai amené Eugénie... qu'elle m'a rendu père... Quel dommage de quitter un séjour où l'on a été si heureux! Ailleurs le serais-je autant?

Mais c'est assez céder à des enfantillages. On doit être bien partout où l'on est avec les objets de ses affections ; ma femme doit s'impatienter de ne pas me voir, partons.

J'arrive à notre nouvelle demeure du boulevard Montmartre. La bonne m'ouvre. Les derniers meubles ont été apportés, mais rien n'est encore en place. Je m'attendais à trouver un appartement tout prêt, tout rangé. Qu'est-ce qu'on a donc fait ici depuis ce matin? Je le demande à la bonne, qui semble triste, et me répond : « Dame, monsieur, je ne savais pas, moi, » où je devais faire placer tout ça. — Comment! » est-ce que ma femme n'était pas ici avec vous » toute la journée? — Si, monsieur ; madame est » ici... D'abord elle s'est bien occupée à faire » ranger... puis, peu après, en plaçant un meu-

» ble...—Elle se serait blessée?... — Oh! non,
» monsieur, non; madame n'est pas blessée.
» Mais je ne sais pas ce qu'elle a trouvé qui lui
» a donné du chagrin... elle a pleuré, et puis
» elle s'est retirée dans sa chambre... elle n'a
» plus voulu se mêler de rien... »

Allons! il y a encore du nouveau!... Est-ce que je ne jouirai plus de deux jours de tranquillité? Hier, cependant, nous nous sommes raccommodés... Ce matin encore elle ne me faisait pas la mine. Qui peut donc lui avoir causé ce nouveau chagrin?

Tout en me disant cela, je me dirige vers la chambre à coucher. Je trouve Eugénie assise sur un des fauteuils qui sont encore au milieu de la chambre; elle est pâle, mais elle a les yeux secs et semble réfléchir profondément. A mon arrivée, elle ne bouge pas.

« Que fais-tu donc là, ma chère amie? On
» ne sait encore où se reconnaître ici, et la
» bonne dit que tu ne veux plus rien ordonner;
» qu'est-ce que cela signifie? — Cela signifie,
» monsieur, que vous ferez tout placer à votre
» idée..... Moi... je ne veux plus me mêler de
» rien...—Monsieur... Allons!... tu as quelque

» chose..... En vérité cela te revient trop sou-
» vent... Voyons, qu'est-ce que tu as aujour-
» d'hui?... — Oh! je ne devrais rien avoir; je
» devrais avec vous m'attendre à tout... Mais il
» est des choses que je ne prendrai jamais de
» sang-froid... et quand on se voit trompée aussi
» indignement!... — Trompée!.. Ah çà! ma-
» dame, expliquez-vous, je vous en prie... Quel
» conte vous a-t-on fait aujourd'hui? — On ne
» m'a fait pas de contes, monsieur. Cette fois,
» j'ai des preuves..... des preuves irrécusa-
» bles..... A coup sûr, je ne les cherchais pas...
» le hasard les a fait tomber entre mes mains...
» En voulant ranger votre pupitre, quelque chose
» s'est cassé... le tiroir s'est ouvert... et j'ai
» vu..... Tenez, monsieur, voilà ce que j'ai
» trouvé. »

Eugénie ouvre un tiroir, et jette sur une table devant moi les huit portraits de femme que j'avais conservés au fond de mon pupitre.

J'avoue qu'à cette vue je reste quelques moments interdit; mais je me remets enfin.
« Pourquoi la découverte de ces portraits vous
» donne-t-elle de l'humeur? Vous savez bien que

» je m'amuse à peindre. Étant garçon, j'ai fait » ces miniatures... Ce sont des figures de fan» taisie...... Je n'ai vu aucun mal à les con» server.

» — Ah! ce sont des portraits de fantaisie! » s'écrie Eugénie, qui devient alors tremblante de colère et dont les yeux sont étincelants. « Monstre que vous êtes!..... je m'attendais à » cette réponse... Vous ne pensiez plus qu'hier » j'avais vu un des modèles!..... Tenez, mon» sieur, celui-ci est-il de fantaisie?... Oh! il est » trop ressemblant pour qu'on puisse s'y trom» per... C'est celui de cette femme qui était hier » avec vous. »

Elle me présente le portrait de Lucile. J'avais oublié qu'il était parmi ceux que j'avais conservés, et c'est justement un des plus ressemblants. Je ne sais plus que dire; je suis si ennuyé d'avoir l'air d'un coupable, lorsque je n'ai fait aucun mal, je suis surtout tellement impatienté des reproches de ma femme, que je me jette sur une chaise et ne dis plus rien.

Eugénie me poursuit avec le portrait de Lucile à la main :

« Vous êtes confondu, monsieur! vous ne » trouvez plus de mensonges à faire....... c'est » dommage!... vous les faites si bien!.... Voilà » donc cette femme avec qui, depuis long-» temps, on n'a plus de relations, que l'on ne » voit plus, que l'on n'a jamais aimée!... et on » a son portrait... on le conserve, on le garde » précieusement, ainsi que celui de sept autres » femmes que probablement vous rencontrez » aussi par hasard, comme cette fille d'hier!... » Huit maîtresses à la fois!... Je vous fais mon » compliment, monsieur! vous faites un époux » bien sage, bien rangé!...... Et voilà l'homme » qui, en m'épousant, me jurait qu'il n'aime-» rait jamais que moi; que, seule, je suffirais à » son bonheur!....... Eh bien! monsieur, ayez » huit maîtresses, ayez-en trente, si cela vous » plaît... Mais je ne resterai pas avec un homme » qui se conduit ainsi..... Je n'ai plus d'amour » pour vous... Je sens que je vous hais... que je » ne puis plus vous voir!..... Je vais me re-» tirer chez ma mère Comme cela, monsieur, » vous serez libre de recevoir chez vous vos voi-» sines et toutes celles dont vous faites le por-» trait.

» — Ma foi! madame, vous ferez comme » cela vous fera plaisir. De mon côté, je vous » avoue que je commence à me lasser de votre » caractère jaloux, de vos emportements, de » vos scènes... Ce n'est pas là l'existence que je » m'étais promise en me mariant...... Ce n'est » plus celle si douce, si heureuse, que nous » avons passée ensemble; et cependant, moi, » je vous aime toujours autant; je n'ai pas ces- » sé un moment de vous aimer.... Ce n'est pas » ma faute si vous vous forgez des chimères, si » vous voyez des intrigues dans les choses les » plus innocentes...... Je n'ai rien à me repro- » cher... Si j'étais coupable, il est probable que » j'aurais pris mes précautions et que j'aurais » su le cacher; mais je n'ai vu aucun mal à » conserver des portraits faits avant de vous » connaître, et qui me rappelaient mes études » de garçon..... Il y a celui de la personne que » j'ai rencontrée hier, c'est vrai.... C'est même » cela qu'elle me demandait et que je promet- » tais de lui faire remettre quand vous êtes ar- » rivée... — Non pas de lui faire remettre, mais » de lui porter vous-même... Je m'en souviens » très-bien maintenant... Ah! vous ne me ferez

»pas accroire, monsieur, qu'il y a longtemps »que ce portrait-là est fait?.... C'est bien cette »femme telle que je l'ai vue hier pendant »qu'elle vous serrait tendrement la main... Et »oser se dire innocent, quand chaque jour je »découvre de nouvelles preuves de votre in»constance!..... Mais vous ne lui porterez pas »son portrait... ni le sien, ni aucun autre..... »Tenez! voilà ce que j'en fais!.... Ah! je vou»drais briser de même les liens qui m'unissent »à vous! »

Eugénie a jeté les miniatures à terre; elle marche dessus, elle les brise sous ses pieds; jamais je ne l'ai vue livrée à de tels transports de fureur. Je ne dis rien; je reste assis, il semble que ma tranquillité augmente encore sa colère. Enfin, lorsqu'elle a réduit les ivoires en poudre, elle relève la manche de sa robe, arrache le bracelet qui est à son bras, et auquel est attaché mon portrait, puis elle le jette et le brise à ses pieds en s'écriant :

« Je ne conserverai pas non plus celui d'un »homme que je ne puis plus aimer! »

La vue des portraits de femme détruits ne m'avait causé aucune émotion; mais en voyant

Eugénie briser à ses pieds mon image, qu'elle avait juré de conserver toute sa vie, j'éprouve un profond chagrin. C'est une douleur vive, cuisante, qui vient tout-à-coup me saisir... Il me semble que tout mon bonheur vient d'être détruit comme ce portrait... J'ai fait un mouvement involontaire pour arrêter Eugénie, mais le sentiment d'une juste fierté m'a retenu, et je l'ai laissée consommer le sacrifice.

Après avoir brisé mon portrait, Eugénie s'est laissé aller dans un fauteuil, comme épuisée par les transports auxquels elle vient de se livrer. Il me semble même apercevoir dans ses yeux quelque honte de l'action qu'elle vient de commettre. Moi, je me lève à mon tour, je considère tristement ces morceaux brisés de mon portrait, puis je jette un regard sur ma femme, et je quitte la chambre sans lui dire un seul mot. Je sors. Je ne sais où je vais. Je n'ai pas dîné, mais c'est à mon tour de n'avoir pas faim. Je vois encore Eugénie brisant à ses pieds mon portrait, et il me semble qu'elle ne doit plus m'aimer, que son amour, sa fidélité étaient attachés à cette image dont elle n'a plus voulu.

Je sens qu'il faut être homme plutôt qu'amant, car l'amour ne dure pas éternellement, et le courage nous soutient dans tout le cours de notre vie. Tout en disant cela, je pousse de gros soupirs, car j'adore toujours Eugénie; après tout, la jalousie est, dit-on, une preuve d'amour; ma femme reviendra à la raison, et je lui pardonnerai. Mais avoir brisé mon portrait!... mon ouvrage!... qui devait lui rappeler les séances charmantes où elle me tenait compagnie; ah! c'est bien mal! et j'aurai de la peine à lui pardonner cela.

J'ai marché longtemps. Je me trouve dans mon ancienne rue; je crois que nos jambes ont aussi un instinct, elles nous ramènent vers les lieux qu'elles ont souvent parcourus.

Si j'allais voir Ernest et sa femme, pour me distraire de mes ennuis? Ceux-là seuls, je crois, sont mes amis, et partageraient volontiers mes chagrins. Je ne leur conterai pas mes peines, mais je les oublierai près d'eux; je me dirige vers la rue du Temple.

Le portier me dit qu'il y a du monde. Je monte. Madame Ernest vient m'ouvrir et me fait entrer dans sa chambre, en me disant :

« Ah ! par quel miracle venez-vous le soir,
» monsieur? c'est même assez rare de vous
» voir le matin. Ernest est au spectacle,
» mais il m'a promis de rentrer de bonne
» heure. »

La petite femme me fait asseoir, et elle reprend son ouvrage. Nous causons, ou plutôt elle cause : elle me parle d'Ernest, de ses ouvrages, de ses succès, de leur manière de vivre. J'ai du plaisir à l'écouter. Pendant qu'elle parle, je la regarde, il me semble encore être à ces soirées que je passais dans sa mansarde..... Marguerite est toujours la même, et, dans ma pensée, j'aime à lui donner encore ce nom.

Tout-à-coup elle s'arrête, et me dit : « Je
» parle toujours...... Je dois vous ennuyer? —
» Oh ! non... — Vous ne dites rien? — Je vous
» écoute. — C'est égal, vous n'êtes pas silen-
» cieux comme cela à l'ordinaire.... Est-ce que
» vous auriez du chagrin? — Peut-être...... —
» Une petite brouille avec votre femme?..... Je
» parie que j'ai deviné? — C'est vrai...... nous
» nous sommes un peu querellés. — Et cela
» vous fait du chagrin?... Ah! vous êtes comme

» moi : quand j'ai une querelle avec Ernest, » cela me fait un mal!.... Heureusement c'est » rare, et cela ne dure pas longtemps...... J'é- » toufferais, si cela durait ! »

Et la petite femme me fait le récit de quelques petites brouilleries survenues entre elle et Ernest, véritables enfantillages qui n'ont pu altérer un instant leur amour. Depuis une heure j'écoute ma petite voisine sans m'être ennuyé un instant; cependant je voudrais savoir ce qui se passe chez moi ; je me lève.

« Je ne veux pas vous retenir, » me dit madame Ernest; « votre femme vous attend sans » doute, et il ne faut pas la laisser s'ennuyer. » Ernest sera bien fâché de ne pas vous avoir » vu. »

Je prends congé de mon ancienne voisine, et je pars. Au moment où je sors de sa maison, une femme, qui était appuyée contre une borne, près de la porte cochère, me prend le bras avec un mouvement convulsif, en me disant : « Vous avez été une heure et demie seul » avec elle ; son Ernest n'y était pas ; je le sais, » le portier me l'a dit. »

C'est Eugénie!..... Eugénie qui, sans doute,

m'a suivi, qui m'a vu entrer dans cette maison, et qui est restée à la porte pendant tout le temps que j'étais auprès de Marguerite.

Je suis tellement surpris, tellement saisi, que je ne puis répondre. Après m'avoir dit ce peu de mots, ma femme m'a quitté, elle a fui rapidement devant moi. Je l'appelle, j'essaie de l'atteindre, j'y parviens enfin. Mais elle ne me répond pas. Elle s'obstine à ne pas me donner le bras.

C'est ainsi que nous revenons chez nous. Je veux m'expliquer avec ma femme. Elle s'est enfermée dans sa chambre à coucher; elle refuse de m'ouvrir. On m'a fait un lit dans mon cabinet.

Il faut donc coucher chacun de son côté... et, apès les scènes de la soirée, se séparer ainsi. Ah! c'est bien tristement inaugurer notre nouvel appartement!

CHAPITRE XIII.

EUGÉNIE ET MARGUERITE.

—

Après plusieurs semaines passées sans que nous nous soyons adressé la parole, ma femme et moi, nous nous sommes cependant rapprochés et raccommodés; mais il me semble que cette réconciliation n'est pas bien franche, et que ce n'est que du replâtrage. Ces fréquentes scènes auraient-elles altéré notre amour? Non : j'aime toujours ma femme; mais, répétées souvent, les querelles aigrissent l'humeur, changent le caractère. Les mots que l'on se dit dans la colère, quoique oubliés ensuite, portent une atteinte fatale à nos illusions, et celles-là ne renaissent plus.

Nous sommes retournés à Livry, chez la nourrice de notre fille, et cette fois par une superbe journée du mois de juin; combien cette partie ressemble peu à l'autre!... Nous n'avons aucune querelle, ma femme et moi; mais ce calme qui règne entre nous ressemble à celui qui serait la suite de vingt ans de ménage; et nous revenons sans que notre cheval nous conduise au bord d'un fossé.

Un événement bien cruel marque les premiers mois de notre séjour dans notre nouveau local : Eugénie perd sa mère. La bonne madame Dumeillan nous est enlevée à la suite d'une courte maladie et lorsque nous devions espérer jouir encore longtemps de sa présence et de sa tendresse. Je sens cette perte presque aussi vivement que ma femme; car madame Dumeillan était notre meilleure amie; évitant de se mêler de nos discussions, feignant de ne point s'apercevoir de nos querelles, madame Dumeillan, sans donner tort à l'un de nous, savait adroitement nous ramener l'un vers l'autre et ranimer dans notre cœur les plus doux sentiments. Toutes les fois qu'Eugénie revenait de chez sa mère, je m'en apercevais, parce qu'elle était

plus aimable avec moi. Ah! combien ils sont rares les parents qui veulent nous voir heureux sans prétendre diriger notre conduite, nos actions, et nous fatiguer de leurs conseils!... La perte que nous venions de faire était irréparable : on ne rencontre pas deux fois dans la vie des personnes qui ne nous imposent pas mille sujétions pour prix de leur mérite.

La douleur d'Eugénie est bien vive, bien profonde. Pour la distraire, je la mène dans le monde. Nous allons en soirée, au spectacle, au concert; nous recevons plus souvent chez nous. Le bruit du monde ne fait pas oublier entièrement une perte cruelle, mais il occupe, il étourdit. Il est des peines avec lesquelles on aime à rentrer en soi-même; il en est d'autres qui nous forcent à nous fuir et pour lesquelles la réflexion est mortelle.

Nous reprenons notre fille avec nous. Sa présence contribue à distraire ma femme de sa douleur. La vue de sa petite Henriette, ses caresses, ses premiers mots, inintelligibles pour d'autres que pour nous, font enfin supporter à Eugénie la perte qu'elle a faite. On est fille avant d'être mère, mais on est mère bien plus

longtemps que l'on n'a été fille ; et, dans notre cœur, la tendresse n'est point ascendante ; elle incline, au contraire, vers les nouvelles générations.

La mort de madame Dumeillan a rendu ma femme plus riche que moi de quatre mille livres de rente. Je ne lui envie pas sa fortune, mais je voudrais que mes enfants ne dussent pas plus à leur mère qu'à moi. Cette idée me fait me livrer au travail avec plus de zèle : je passe une partie de mon temps dans mon cabinet et au palais. Nous nous voyons moins, Eugénie et moi ; est-ce pour cela que nous sommes plus d'accord? J'espère que cela ne tient pas à cette circonstance. Je me retrouve toujours avec plaisir près d'Eugénie, et je suis bien heureux quand je tiens ma fille dans mes bras. Ma petite Henriette est si gentille! je la trouve déjà spirituelle, je me sens disposé à la gâter, à faire toutes ses volontés : mais ma femme est plus sévère que moi.

Nous voyons ma mère, mais rarement ; elle trouve que l'on joue mal le wisk chez nous. Les Giraud viennent quelquefois, ils s'occupent toujours à faire des mariages ; je me suis don-

né le plaisir de les réunir chez moi avec Bélan et sa femme. C'était un feu roulant d'épigrammes de la part de Giraud. La superbe Armide n'a point eu l'air d'y faire attention ; quant à Bélan, il s'est retranché derrière sa femme, dont il a l'air de n'être que le domestique, et à laquelle il ne parle qu'après l'avoir saluée.

Dans ces réunions nombreuses, dans ces cercles bruyants où nous nous trouvons assez souvent, il y a de jolies femmes et de très-jolies demoiselles. Je l'avouerai franchement : je me suis surpris plusieurs fois, oubliant que j'étais marié, à faire les yeux doux aux dames, à faire la cour aux jeunes personnes : les dernières n'ont pas répondu à mes œillades, le titre d'homme marié les empêche de me remarquer ; il n'en est pas toujours de même à l'égard des autres. Mais ces moments d'oubli ne durent qu'un instant ; je suis tout étonné alors de m'être encore conduit comme un garçon. Il n'y a pas grand mal à regarder tendrement une autre femme que la sienne : cependant, si Eugénie en faisait autant, si elle regardait tendrement un homme, je trouverais cela fort

mauvais... A coup sûr, je ne suis pas fâché d'être marié : pourquoi donc quelquefois dans le monde me conduire comme si je ne l'étais pas! Mais cette légèreté apparente tient à mon humeur et non à mon cœur. Parce que l'on est époux, je ne pense pas qu'il faille avoir l'air d'un hibou et ne plus oser rire et plaisanter qu'avec sa femme ; c'est alors que l'hymen serait une chaîne trop lourde.

Je vais quelquefois chez Ernest ; il est père aussi : sa petite Marguerite lui a donné un garçon. Ils sont au comble de leurs vœux : la fortune leur sourit. Ernest gagne de l'argent ; et, s'il le voulait, il ne manquerait pas de gens qui viendraient à sa table le complimenter sur ses succès, et encenser sa femme, en fermant les yeux sur ce qui manque à leur union. Mais Marguerite ne veut pas aller en société ; elle prétend que quelques amis véritables valent mieux que des réunions où les femmes se déchirent, où les homms se trompent entre eux. Elle parle du monde comme si elle le connaissait : « Ce monde où tu veux que j'aille, » dit-elle à Ernest, « croirait me faire beaucoup » d'honneur en me recevant ; bien des femmes

» même rougiraient de me parler. Elle n'est pas » mariée, se diraient-elles en me toisant d'un » air dédaigneux. Et moi, mon ami, je ne me » sens pas disposée à me contenter d'un tel ac- » cueil. Dans le fond de mon âme, je me crois » tout aussi estimable que ces dames-là ; car je » donnerais mon sang, ma vie pour toi !... et il » en est plus d'une parmi elles qui n'en feraient » pas autant pour leur mari. »

Je trouve que mon ancienne voisine n'a pas tort. Ernest lui-même n'a rien à lui répondre ; et pourtant il voudrait qu'elle allât quelquefois dans le monde pour se former aux manières de la société, et ne pas être empruntée si elle devait en recevoir. Il veut faire de sa petite Marguerite une dame. Il me semble qu'elle est très-bien comme elle est.

Depuis quelque temps ma femme est moins jalouse ; elle aura senti qu'elle avait toujours eu tort de l'être ; elle aura travaillé à se corriger. Mais si ce n'était pas ce motif ; si elle m'aimait moins... Mon Dieu ! que nous sommes ingénieux à nous tourmenter ! J'étais malheureux par la jalousie de ma femme, et voilà que je m'inquiète parce qu'elle me laisse en repos !

Quelquefois, cependant, je vois encore ses yeux me suivre lorsque je cause avec une jolie femme ; mais après avoir fait le galant, si je me rapproche d'Eugénie comme pour rassurer son cœur, elle détourne ses regards avec indifférence et semble n'être pas occupée de moi. Est-ce donc là sa nouvelle manière de m'aimer, et n'y a-t-il pas un milieu entre cet air de froideur et des transports jaloux !

Parmi les personnes qui viennent chez moi, il est beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes. Leur société est agréable ; dans leur méchanceté ils mettent au moins de l'esprit, et nulle cérémonie dans leurs manières. Un peintre fort aimable, qui est de beaucoup de réunions où nous nous trouvons, veut absolument, quoique garçon, donner un bal aux dames chez lesquelles il va danser souvent. M. Leberger a fait ses invitations, et tout le monde a accepté ; on se promet de rire et de s'amuser à une soirée donnée par un peintre qui est garçon. Pour mon compte, j'ai eu soin de lui faire inviter les Bélan et les Giraud ; j'aime à mettre les ennemis en présence. Leberger invite toutes les personnes qu'on lui désigne ; son plus

grand désir est d'avoir beaucoup de monde : d'ailleurs, on doit danser dans son atelier, et il y aura de la place.

Ma femme a fait quelques façons pour aller à ce bal : elle croit qu'on ne s'amusera pas; elle prétend qu'elle n'aime plus danser. Ne plus aimer danser!... et elle n'a que vingt ans!... Je veux qu'elle y vienne ; elle se rend enfin. Mais nous ne partirons que lorsque notre petite Henriette sera endormie; je voudrais qu'elle fût déjà en état de venir danser avec nous.

Deux lampions placés à la porte de chez Leberger nous indiquent de loin sa demeure. Notre artiste veut que rien ne manque à son bal; l'escalier est éclairé par des chandeliers placés à de courtes distances ; on n'a pas jeté de fleurs sur les marches, mais il y a des tapis. Le son des intruments nous guide, le bal est déjà en train. Nous montons. Un voisin obligeant, qui demeure sur le même carré que l'artiste, lui a prêté son logement, qui sert à la fois de vestiaire et de laboratoire ; car c'est chez le voisin qu'on fait le punch et qu'on prépare les rafraîchissements.

L'atelier, transformé en salle de bal, offre un coup-d'œil piquant. Il est grand, mais très-bien éclairé. Des tableaux achevés, des ébauches, des études ornent les murs. Des bustes, des bosses, des torses supportent les bougies et servent de candélabres ; les musiciens sont montés sur un grand marche-pied autour duquel des costumes romains forment draperies. Ce sont des amateurs qui font l'orchestre, mais ces amateurs-là ont l'aplomb et presque le talent de Tolbecque. Derrière eux est placé un mannequin qui porte à sa bouche un serpent dont il a l'air de jouer ; enfin on a mis une petite flûte dans la bouche d'un Ajax, et un trombonne à la main de Bélisaire.

Il y a foule : Leberger a invité beaucoup de ses confrères et des poètes, des musiciens, des statuaires. Le bal est déjà animé. J'aperçois Giraud dansant avec sa fille, tandis que sa femme s'est fait inviter par son fils aîné, qui commence à donner fort gentiment des coups de pied à ses voisins. Je vois madame Bélan qui a daigné figurer avec un poète, tandis que son mari tient compagnie à sa belle-mère, madame de Beausire, qui est assise dans un coin

de l'atelier, où elle semble poser pour la mère des Machabées.

Ma femme s'est placée près de dames de sa connaissance. Je vais regarder un quadrille ; mes yeux s'arrêtent sur une jeune dame qui danse timidement, mais qui cependant n'est point dépourvue de grâces. Je connais cette figure-là... certainement, je la connais... mais d'où?... Ah! se pourrait-il!... C'est Marguerite, c'est madame Ernest. Cette toilette si différente de celle de toute simple que je lui ai toujours vue m'empêchait de la reconnaître. J'étais si loin de la croire à ce bal... Par quel hasard?... Son mari l'aura voulu. Mais il doit être ici... oui, le voilà ; il regarde danser sa femme, il la regarde avec plaisir. Il a raison : c'est une des mieux du bal.

Je ne vois rien d'étonnant à ce qu'Ernest ait amené sa femme ici : je ne verrais aucun mal à ce qu'il la menât partout avec lui ; mais il y a dans cette réunion des personnes ridicules qui ne pensent pas comme moi. Heureusement, la position des gens n'est pas écrite sur leur front. Mais ma femme!... depuis ce certain soir où elle m'a suivi, elle est persuadée que je suis ou

que j'ai été l'amant de madame Firmin!... Je n'irai pas lui dire que mon ancienne voisine est là ; mais si elle voit Ernest, elle l'apprendra sans doute. Je suis inquiet comme si j'étais coupable; si je l'étais, peut-être ne serais-je pas aussi embarrassé. Cependant je ne puis pas me dispenser de dire bonsoir à madame Firmin; parce que ma femme est injuste, je ne serai pas malhonnête; mais je tâcherai de le faire sans qu'elle s'en aperçoive.

Je m'approche d'Ernest, il me voit et vient aussi à moi:

« Vous voilà, mon cher Blémont... Ah! je » suis charmé que vous soyez ici; je ne m'at- » tendais pas au plaisir de vous y rencontrer... » Vous connaissez donc Leberger? — Oui, il » vient quelquefois à la maison. — Son bal est » fort bien... J'ai amené ma femme!.. Tenez... » elle est là; elle danse. — Je l'ai aperçue. — » Marguerite ne voulait pas venir; mais je me » suis fâché, elle a cédé enfin. D'abord Leber- » ger m'avait dit: C'est un petit bal sans façon. » Chez un garçon on devait le présumer: après » tout, ma femme vaut bien celles qui sont ici. » Du moment que je la nomme ma femme, per-

» sonne ne doit se permettre de la nommer au» trement; et s'il fallait savoir ce qu'ont fait » tous les gens qui garnissent un salon, je crois » qu'on en apprendrait de belles. — Vous savez » ce que je pense à cet égard, mon cher Ernest; » je ne suis pas de ceux qui ne croient à la vertu » que pardevant notaire. Mais on ne sait pas » ici que vous n'êtes pas marié; et ce n'est pas » de ces choses que l'on a besoin de tam» bouriner. — Sans doute... Regardez donc Mar» guerite : comme elle est bien!... Je craignais » qu'elle ne fût gauche, embarrassée devant le » monde; elle s'en tire mieux que je ne le » croyais. Je lui ai dit avant d'entrer dans le » bal : Ma chère amie, persuade-toi bien que tu » vaux mieux que tous les gens que tu vas voir, » et leurs regards ne t'intimideront pas. — C'est » toujours ce qu'on devrait se dire, quand » même on irait à la cour. — Madame votre » épouse n'est pas ici? — Pardonnez-moi..... — » Ah! j'irai lui souhaiter le bonsoir... — Je crois » qu'elle danse maintenant. Il y a de bien drô» les figures, ici, n'est-ce pas? — Oh! oui..... » il y a de quoi trouver un sujet de vaude» ville!... »

Je voudrais bien qu'Ernest oubliât d'aller dire bonsoir à ma femme; mais comment l'en empêcher?... La contredanse finit. Je profite du moment où l'on reconduit les danseuses, et je m'approche de madame Ernest, qui est heureusement placée très-loin de ma femme.

Mon ancienne voisine paraît enchantée de me voir. « Asseyez-vous un moment près de » moi, » me dit-elle; « je suis si contente de » trouver quelqu'un de connaissance!.. Je suis » perdue au milieu de tout ce monde-là..... Et » ce pauvre Ernest n'ose pas me quitter... J'ai » peur que ça ne l'ennuie..... Me trouvez-vous » bien coiffée?...—Très-bien, madame.—Il me » semble que je suis très-mal!. . je m'aime bien » mieux avec mon petit bonnet que j'ai tou- » jours à la maison. Mais Ernest a voulu m'em- » mener... il a bien fallu faire de la toilette..... » — Pardon, madame, je voudrais bien vous » tenir compagnie... mais... c'est que je suis » avec ma femme ici...—Madame Blémont est » ici... Oh! mon Dieu! et moi qui vous rete- » nais. Ah! montrez-moi donc votre Eugénie; » je serais bien aise de la voir...—En ce moment

» il y a trop de monde qui nous sépare d'elle...
» mais Ernest la connaît, il vous la montrera...
» Pardon... j'aurai le plaisir de vous revoir... »

Je m'éloigne de madame Ernest; elle me trouvera peu poli peut-être! Mon Dieu! que c'est cruel d'avoir une femme soupçonneuse; on ne sait comment se conduire dans le monde.

Bélan vient s'accrocher à mon bras en me disant : « Bonsoir, mon ami; vous savez que » je ne suis pas cocu... — Eh! mon Dieu! mon » cher Bélan, vous ai-je jamais dit que vous » l'étiez? — Mon ami, si je vous dis cela, j'ai » mes raisons... Ces polissons de Giraud ont » fait des propos indignes... Ma belle-mère vou- » lait que je me battisse avec eux. — Avec Gi- » raud et sa femme? — Avec le mari, cela » s'entend; moi je le voulais aussi... Ma femme » Armide, a prétendu que cela n'en valait pas » la peine... Mais ils sont ici... Et quand je vois » ces gens-là, je ne sais comment me contenir... » — Eh! mon Dieu, est-ce qu'il faut croire » tout ce qu'on nous rapporte! les Giraud n'ont » peut-être jamais parlé de vous. — Oh! si fait,

» ils ont même... Pardon, ma belle-mère me » fait un signe. »

Bélan me quitte. Je ris encore de ce qu'il vient de me dire, lorsque j'aperçois Ernest qui parle à ma femme. Allons! il n'y a pas eu moyen d'empêcher cela... Après tout, je suis bien bon de me tourmenter, lorsque je n'ai rien à me reprocher.

Ernest s'éloigne d'Eugénie; alors je m'approche d'elle. A la mine qu'elle me fait, je vois qu'elle sait que madame Firmin est ici...

« — J'avais le désir de ne point venir à ce » bal, » me dit Eugénie; « c'était sans doute un » pressentiment. J'aurais dû suivre mon idée, » je ne me serais pas trouvée avec des per- » sonnes que je ne désirais pas voir... Vous » venez sans doute de causer avec votre ci-de- » vant voisine? — Ma voisine?... — Ah! par- » don; c'est madame Firmin qu'il faut dire... » Je sais qu'elle est ici; son *monsieur* a eu la » bonté de me l'apprendre. — En effet, ma- » dame Firmin est ici, et je viens de lui dire » bonsoir. — Comme c'est agréable pour moi » de me trouver en soirée avec cette femme!...

» — Je vous réponds que si j'avais su qu'elle » fût ici, je ne vous aurais pas engagée à y » venir. — Oh! je le crois! mais il ne faut pas » que cela vous gêne, monsieur!... Ah! la » voilà, sans doute, qui passe avec son mon- » sieur Ernest... Quelle figure commune!... » on voit bien ce que c'est... Mais allez donc, » monsieur; elle veut peut-être vous parler. » Elle me regarde, je crois!... l'impertinente!... » Au moins, monsieur, je vous prie de lui dé- » fendre de me regarder ainsi. »

Je suis au supplice! Ernest et Marguerite ont passé tout près de nous. Je tremble qu'ils n'aient entendu Eugénie. Je m'éloigne, et vais me placer à une table d'écarté, où je reste plus d'une heure.

Quand je retourne à la danse, je passe devant madame Ernest. Elle me regarde en souriant; elle n'a pas entendu ma femme. Je m'approche d'elle, car j'ai pris mon parti et ne m'inquiète plus de ce qu'on pensera.

« — Vous ne dansez donc pas, monsieur » Blémont? — Mais pas souvent. — J'ai vu » votre femme; elle est bien jolie, mais elle a » l'air un peu sérieux. Est-elle toujours comme

» cela? — Non... c'est qu'elle a mal à la tête.
» — Est-ce que vous ne la faites pas danser?
» — Elle ne manque pas de cavaliers! — C'est
» égal; on m'invite toujours, mais j'ai voulu
» danser avec Ernest aussi... Je n'ai pas encore
» manqué une contredanse. — Vous amusez-
» vous ici? — Comme ça... Ah! j'aime mieux
» être chez nous au coin du feu!... »

Un cavalier vient prendre la main de madame Ernest Je me promène dans le bal. Ma femme danse avec un petit-maître fort joli garçon. Bélan figure en face de sa femme, qu'il regarde avec admiration, tandis que la grande Armide semble de mauvaise humeur d'avoir son mari pour vis-à-vis. Giraud vient près de moi, et me dit d'un air goguenard :

« Il me semble que Bélan est rapetissé de-
» puis qu'il est marié; sa femme l'écrase. —
» Vous êtes un méchant, Giraud. — Regardez
» donc la belle-mère... là-bas... Ou elle a
» pleuré, ou elle pleure, ou elle pleurera. —
» C'est peut-être de plaisir. — En effet, elle a
» l'air gai!... Comme Bélan doit s'amuser avec
» ces deux femmes-là!... Ça ne lui a pas porté
» bonheur de ne point nous avoir invités à sa

» noce. Tiens!... Le marquis n'est pas avec » eux!... Par quel hasard! — Quel marquis? » — Ah! ah! vous avez l'air de ne pas savoir!... » c'est le secret de polichinelle... Mais je crois » que ma fille veut se rafraîchir. »

Marguerite a raison; le monde est bien méchant! la contredanse est terminée. Je suis debout près de ma femme, quoique je ne lui parle pas. Bélan s'arrête près de nous, et, tout en faisant sa revue, nous montre Marguerite en disant : « Voilà une des plus jolies femmes » du bal!

« — Vous avez bien mauvais goût, mon» sieur! » s'écrie Eugénie. « Comment peut-on » trouver cette femme-là jolie!... Et d'ailleurs » quelle tournure!... On voit bien ce que c'est!.. » — Comment! Qu'est-ce que c'est donc?... » Est-ce que vous la connaissez? » demande aussitôt Bélan avec curiosité. « — Non... je ne » la connais pas! mais je sais ce qu'elle est, » et...

» — Madame » dis-je à mon tour, « quelle » nécessité trouvez-vous donc de médire de » quelqu'un qui ne vous a jamais fait de mal? » — Jamais fait de mal!... Ah! cela vous plaît

» à dire, monsieur! Mais je puis au moins
» trouver mauvais que M. Leberger invite à un
» bal qu'il nous donne les maîtresses de ses amis.
» — Bah!.. comment! cette petite femme?...
» — C'est la maîtresse de M. Firmin. — On
» m'avait dit que c'était sa femme.

» — C'est sa femme aussi, » dis-je en lançant à Eugénie un regard courroucé. Mais elle continue d'un ton ironique : — « Non, monsieur
» Bélan, cette petite femme, que vous avez la
» bonté de trouver jolie, n'est pas la femme de
» M. Firmin; et monsieur sait tout cela mieux
» que personne, quoiqu'il vous dise le con-
» traire. — Bah! comment?... est-ce que?...

Je n'entends pas ce que dit Bélan; je m'éloigne d'Eugénie. Je ne la croyais pas méchante, mais ce qu'elle vient de faire me révolte. En ce moment, je crois que je la déteste.

On danse, mais il y a déjà beaucoup de monde de parti. Je me promène dans l'atelier. Il me semble voir plusieurs dames chuchoter, se parler bas, et, en même temps, se montrer madame Ernest. Bélan est capable d'avoir été conter à toutes ses connaissances ce que ma

femme lui a dit. Pauvre Marguerite! elle est jolie, on est enchanté de pouvoir médire d'elle. Ces dames seraient plus indulgentes si Marguerite était laide.

On ne fait plus qu'un quadrille. L'orchestre donne le signal. Madame Ernest est invitée : son cavalier la place vis-à-vis de ma femme. Je vois aussitôt Eugénie entraîner son cavalier et se mettre ailleurs. Le danseur de madame Ernest la conduit alors vis-à-vis de madame Bélan. La grande Armide en fait autant que ma femme ; elle s'éloigne et va se rasseoir en s'écriant tout haut : « J'aime mieux ne pas danser. »

Je suis indigné. Je cours prendre la main de la première dame que j'aperçois, sans même me donner le temps de l'inviter. Je l'entraîne, et nous nous plaçons vis-à-vis de madame Ernest et de son cavalier. Ma femme fait alors comme madame Bélan ; elle quitte le quadrille en me lançant des regards dont je me soucie fort peu maintenant. Pendant que nous dansons, Ernest s'approche de moi. Il est rouge, ses yeux sont animés. « Mon ami, » me dit-il tout bas, « je vous remercie de ce

» que vous venez de faire... Je ne l'oublierai » pas... — Comment?... — Oh! vous avez fort » bien vu l'affectation avec laquelle on s'est » éloigné de ma femme... J'ai même entendu » quelques mots de la grande femme de ce petit » monsieur .. J'ai eu peine à me contenir... » — Vous vous êtes trompé, Ernest... — Oh! » non... On craint de se compromettre en dan- » sant vis-à-vis d'une femme qui n'est pas ma- » riée!... Cela fait pitié!... Si je voulais, moi, » fouiller dans la conduite de beaucoup de ces » dames *mariées*, je crois que j'en apprendrais » de belles!... »

Ernest parle assez haut, en regardant avec ironie autour de lui. Je crains qu'on ne l'entende; je crains une scène. Heureusement la contredanse s'achève. La petite Marguerite s'est aperçue aussi que plusieurs dames affectaient de sourire en la regardant. Elle n'est pas à son aise. Elle dit à Ernest, aussitôt après la contredanse :

« Nous allons partir, n'est-ce pas, mon ami? » il est tard; je suis fatiguée

» — Non, nous ne partirons pas encore, » répond brusquement Ernest. « Je serais bien

» fâché de m'en aller à présent ; nous resterons » les derniers. »

Sa femme n'a pas l'habitude de lui répliquer, et d'ailleurs elle voit bien qu'il a quelque chose. Firmin me prend le bras et m'entraîne. Nous nous promenons dans l'atelier. Je tâche de le distraire de ce qui l'occupe, lorsque Giraud vient à moi en se frottant les mains.

« On fait des cancans ici, » me dit-il; « ces » Bélans sont si mauvais... ah !... — Mon cher » Giraud, je me soucie peu des cancans, et... » — Voyez-vous, là-bas, cette jeune femme en bleu ?... des bluets dans les cheveux ?... »

Giraud me désigne madame Ernest. Je ne lui réponds pas et veux entraîner Firmin d'un autre côté ; mais il me quitte le bras et s'approche de Giraud, en lui disant : « Que vous » a-t-on conté sur cette dame ?... J'aime beau- » coup les cancans, moi.

» — On prétend qu'elle n'est pas mariée ; que » c'est la maîtresse d'un jeune auteur qui est » ici, et qui la présente partout comme sa » femme... »

Je fais en vain des yeux, des signes à Gi-

raud ; il ne me regarde plus et continue de parler à Firmin.

« On trouve très-mauvais que Leberger l'ait » invitée à son bal, parce qu'on prétend que ce » n'est pas grand'chose ; on dit qu'elle a été bro- » deuse et ouvrière en dentelles... Quelqu'un a » même prétendu qu'elle avait été figurante sur » un théâtre des boulevards...

» — Monsieur, » dit Ernest en prenant le bras de Giraud et le lui serrant avec force, « allez » dire, de ma part, à tous ceux qui vous ont » tenu ces propos, que ce sont des jean-fesses ; » que si cette jeune femme n'est pas mariée, » elle n'en est pas moins estimable ; qu'elle l'est » cent fois plus que beaucoup d'épouses légi- » times ; et si je disais aux dames qui sont ici ce » passage de l'Écriture : *Que celle d'entre vous* » *qui n'a point péché lui jette la première pierre*, » je crois, monsieur, que votre épouse elle- » même n'oserait pas lapider ma pauvre Mar- » guerite. »

Girard est très-embarrassé ; il s'aperçoit de la sottise qu'il a commise ; il se confond en excuses. Mais Ernest veut absolument qu'il lui désigne les personnes qui ont tenu les propos,

et l'homme d'affaires s'empresse de lui montrer Bélan. Ernest se dirige vers le petit homme ; je veux en vain le retenir, il ne m'écoute pas. Je le suis pour tâcher d'arranger l'affaire.

Bélan est en train de présenter un verre d'orgeat à sa femme. Ernest passe brusquement contre lui et le coudoie de manière que le verre et l'orgeat tombent sur la robe de la superbe Armide. Elle pousse un cri ; sa belle-mère en pousse deux. Bélan se retourne vers Ernest en murmurant : « Que diable... faites donc atten-» tion !... »

Ernest se contente de sourire en disant : « C'est bien malheureux ! » La grande Armide a vu ce sourire, elle dit à son mari : « Ce mon-» sieur l'a fait exprès, il ne daigne pas même » s'en cacher. » La belle-mère ajoute : « J'es-» père, monsieur Bélan, que cela ne va pas se » passer ainsi, et que l'on n'aura pas gâté la » robe de ma fille impunément. Il faut que ce » monsieur fasse des excuses, il le faut. »

Bélan est devenu moins bouillant depuis qu'il est marié ; cependant il quitte sa femme et vient à Ernest qui s'est arrêté à quelques pas.

« Monsieur, vous avez gâté la robe de ma » femme, et je suis étonné que, en homme qui » sait vivre, vous ne lui en demandiez pas au » moins pardon. — Monsieur, vous avez essayé, » vous et votre femme, de ternir la réputation » de la mienne ; une robe se lave, mais les pro- » pos de la médisance ne s'effacent pas de » longtemps : c'est donc à vous, monsieur, de » me faire des excuses. »

Bélan demeure interdit. Je m'empresse de me mettre entre eux. « Mon cher Ernest, » dis-je, « Bélan n'est coupable que d'inconséquence; » il n'a fait que rapporter ce qu'il a entendu.

» — Certainement, » dit Bélan, « je n'ai fait » que répéter ce que madame Blémont m'avait » dit. Je n'ai rien inventé. Malgré cela, mon- » sieur, si voulez une satisfaction?...

» — Non, non, Bélan ; Ernest voit bien que » c'est à moi seul qu'il doit avoir affaire, et vous » me feriez beaucoup de peine en vous mêlant » d'une chose qui ne regarde que moi.

Bélan s'est éloigné, il va rejoindre ses dames. Je ne sais ce qu'il leur dit, mais bientôt il part avec elles, En sortant, sa belle-mère lance des regards furibonds à Ernest.

Je suis resté près de celui-ci; il est pensif et ne me dit rien. Je romps le premier le silence. « Ernest, ma femme est cause de tout ce que » vous avez éprouvé de désagréable ce soir ici. » Je ne puis vous expliquer les motifs qui l'ont » fait agir ainsi. Je n'ai pas besoin de vous dire » que j'ai blâmé sa conduite. Mais cela ne doit » pas vous suffire, et je suis prêt à vous rendre » raison. — Non, mon cher Blémont, nous ne » nous battrons pas parce que votre femme a » dit quelques méchancetés; je n'ai pas besoin » que vous m'expliquiez ses motifs; je les con- » nais parfaitement...—Vous les connaissez?.. » — Je les devine du moins. Votre femme est » jalouse de Marguerite..... — Qui a pu vous » dire?... — Écoutez donc, mon cher, on n'est » pas auteur sans étudier un peu le cœur hu- » main, et surtout le cœur féminin!..... — Il » n'est que trop vrai, Ernest, ma femme est hor- » riblement jalouse de toutes les personnes que » j'ai connues avant d'être marié; sans cela, ne » vous aurais-je pas déjà invités, vous et votre » femme, à venir nous voir?...— J'avais deviné » tout cela!..... Je vous plains, mon ami, mais » je ne vous en veux pas! — Je vais inviter

» votre femme pour la contredanse? — Non, » cela affligera la vôtre. — Elle n'a pas craint de » me faire de la peine; et je tiens à prouver, » moi, que je ne suis pas de moitié dans ses » méchants propos. »

Je cours inviter madame Ernest pour la contredanse; elle accepte en me disant en riant : « C'est bien heureux que vous m'invitiez, mon» sieur ; j'ai cru que vous trouviez que je ne » dansais pas assez bien pour vous.

» — Je vais danser en face de vous, » dit Ernest; « comme ça, je suis certain que vous aurez un » vis-à-vis. »

Les violons partent. Je prends la main de ma danseuse. Il n'y plus de quoi former un quadrille. Nos connaissances sont parties. Je cherche des yeux ma femme. Elle est d'une pâleur effrayante; cela me fait de la peine : je sens toute ma colère s'évanouir; je suis presque fâché de danser maintenant : mais il ne fallait pas me pousser à bout.

Tout-à-coup Eugénie se lève et vient à moi. Que va-t-elle faire?

« Monsieur, je suis indisposée, je veux m'en » aller. — Nous nous en irons après la contre-

» danse, madame. — Non, monsieur, je veux
» m'en aller sur-le-champ. »

Marguerite a entendu ma femme; elle s'empresse de me dire : « Monsieur Blémont, si ma-
» dame votre épouse est souffrante, partez, je
» vous en prie, ne vous gênez pas pour moi !. .
» — Non, madame ; j'aurai le plaisir de vous
» faire danser. Nous partirons ensuite.

» — Comment, monsieur ! » dit Eugénie avec ironie, « vous ne venez pas quand madame vous
» le permet ! — Madame, en voilà assez; pas un
» mot de plus, je vous en prie. — Eh ! bien,
» monsieur, il suffit. Je vous laisse..... Dansez
» avec cette femme... . Faites-en encore votre
» maîtresse, comme lorsqu'elle demeurait sous
» les toits, dans les mansardes de votre maison;
» moi, je pars. »

Elle est partie, en effet ; mais madame Ernest a tout entendu : on a parlé de manière à se faire entendre. Marguerite est devenue rouge et pâle tour-à-tour. Elle baisse les yeux. Je crois voir des larmes mouiller ses paupières. Mais elle se retourne vivement, essuie ses yeux avec son mouchoir et s'efforce de reprendre un air riant en regardant son mari.

Je suis altéré et indigné en même temps. Je ne sais plus où j'en suis; et, au milieu de tout cela, il faut danser !

« Eh! bien, c'est à vous, » nous crie Ernest. » En avant !.... A quoi pensez-vous donc ?.... » Heureusement, il n'a rien entendu, lui !

Je profite d'un moment où nous ne figurons pas pour parler bas à ma danseuse.

« Madame, vous avez entendu ce qu'à dit » ma femme, je le vois. Je ne vous demande » pas de lui pardonner : elle est inexcusable, la » jalousie trouble sa raison; mais veuillez croire » que je suis plus blessé que vous de ce qu'elle » vient de dire.

» — J'avoue, monsieur Blémont, que j'ai été » si surprise.... si saisie.... M'appeler votre maî- » tresse !..... Grand Dieu ! qui donc a pu dire » que j'avais été votre maîtresse? — J'espère » que vous ne croirez pas que ce soit moi, ma- » dame? — Oh ! non monsieur !..... non !..... » Mais qui a pu lui dire cela ? — Personne ne » l'a dit, madame. Je vous le répète, la jalousie » peut seule inspirer de telles calomnies. — Ma » mansarde!... Elle a cru me faire honte en me » rappelant que j'y ai demeuré.... Ah ! je n'en

» rougis pas! Il y a souvent plus de vertu, plus
» de délicatesse dans les mansardes que dans
» les boudoirs!.... Mais quoi!.... votre femme
» est jalouse de moi?.... — Oui, madame, de-
» puis que j'ai eu le malheur de lui parler des
» soirées que j'allais passer près de vous et d'Er-
» nest... Si vous saviez combien sa jalousie me
» rend malheureux!.... Hélas! les beaux jours
» de notre mariage ont passé bien rapide-
» ment!... — Ah! monsieur Blémont, je vous
» plains... Je plains aussi votre femme, et je lui
» pardonne..... car Ernest n'a pas entendu ce
» qu'elle a dit.... Mais, je vous en prie, qu'il ne
» sache jamais ce que votre femme a dit? — A
» coup sûr, ce n'est pas moi qui le lui dirai. —
» Ah! je ne voulais pas venir à ce bal!... J'au-
» rais bien mieux fait de rester chez moi! »

Cette fatale contredanse est terminée enfin. Tout le monde part. Ernest et sa femme me disent adieu. Je lis dans les yeux de celle-ci combien elle est contente de s'en aller.

Ma femme est partie... Qui donc l'a accompagnée?.... Serait-elle partie seule?.... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est plus ici.

Leberger vient à moi et me dit : « Vous

» cherchez votre femme, peut-être ?... Elle s'est
» trouvée indisposée pendant que vous dansiez ;
» Dulac l'a accompagnée..... Vous savez ? le
» grand Dulac ; un de nos amateurs de l'or-
» chestre... — Je ne connais pas ce monsieur,
» mais je le remercierai quand je le rencontrerai.
» — C'est un bon enfant..... qui joue joliment
» du violon..... Je l'amènerai à une de vos soi-
» rées, si vous le voulez... — Volontiers. Adieu,
» il est tard. — C'était gentil, et on s'est amusé,
» n'est-ce pas ! — Oui... Oh ! je me suis beau-
» coup amusé, moi ! »

Je rentre chez moi. Je m'attends à une scène : c'est toujours quelque chose que d'y être préparé. Si ma femme pouvait être couchée et endormie... Non ; je l'entends qui va et vient dans le salon. Ah ! je rencontre la bonne qui porte des matelas !..... Madame se fait faire un lit dans son boudoir. Quel ennui de ne pas trouver la paix chez soi !..... d'avoir encore des scènes, des querelles !... Et il n'y a que trois ans et demi que nous sommes mariés !

Allons ! il faut affronter l'orage. J'entre dans le salon. Madame est échevelée : elle fait presque peur. Elle tient sous son nez un flacon de sels.

J'ai la bonté de m'approcher d'elle et de lui demander si elle est malade. On ne me répond pas. Je vais prendre une lumière et m'éloigner, quand madame se lève vivement et vient se placer devant moi.

« Vous avez donc enfin quitté cette femme » monsieur? — Je ne sais pas ce que c'est que » *cette femme*, madame. J'ai dansé avec une per- » sonne que j'estime, et qui a eu encore la bonté » de vous pardonner les propos indignes que » vous avez tenus devant elle. — Elle a eu la » bonté de me pardonner!.... En vérité, c'est » bien beau de sa part!... Mais moi, monsieur, » je ne pardonne pas à cette dame, que vous » *estimez*, d'oser danser avec vous devant moi. » Que son benêt d'amant trouve ça bien, c'est » digne de lui ; mais vous, monsieur, n'avez » vous pas de honte?...

» — Oui, madame, j'ai éprouvé de la honte » ce soir, et c'est d'être le mari d'une femme » qui se conduit comme vous l'avez fait ! — » Quelle horreur !... C'est à moi que monsieur » fait des reproches! — Oui, à vous, qui calom- » niez publiquement une femme honnête.... — » Dites une fille, monsieur. — Qui rendez le

» public témoin de votre sotte jalousie ! — En » effet, je suis bien sotte d'être jalouse de vous, » vous n'en valez pas la peine !.... — Mais n'espérez pas, madame, que je souffrirai une telle » conduite !... que vous insulterez mes amis, et » que je garderai le silence !..... — Vous auriez » dû me faire une scène devant votre maîtresse, » ça lui aurait fait plaisir. — Vous n'avez » pas craint, vous, de m'humilier devant le » monde ; car c'est humilier un homme que de » le mettre dans la position où j'étais à ce bal. » — Je n'irai plus avec vous, monsieur. Vous » ne direz plus alors que je vous fais honte ou » que je vous humilie. — Vous ferez bien, madame. Il vaut mieux ne pas aller avec son » mari que de se conduire comme vous l'avez » fait ce soir. — Au ton avec lequel vous me » parlez, monsieur, je vois quelles sont les personnes que vous quittez ! Vous profitez de » leurs conseils ! »

Ces paroles achèvent de m'exaspérer. Je me hâte de sortir du salon et vais m'enfermer dans la chambre à coucher.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXVIII.



Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

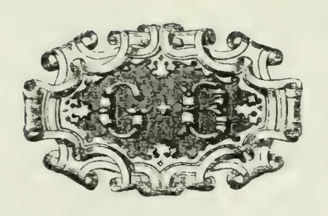
LE COCU,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

L'époux en permettra la lecture à sa femme.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

LE COCU.

CHAPITRE XIV.

M. DULAC.

—

Des querelles fréquentes, des raccommodements rares, voilà donc quelle doit être maintenant mon existence. Après le bal chez Leberger, nous avons été un mois entier sans nous parler. Ce mois m'a semblé bien long; j'ai regretté ma vie de garçon, mais plus encore les premiers mois de notre hymen.

Nous nous reparlons enfin. Mais ce n'est plus avec la même expansion de sentiment. Pour la chose la plus légère, ma femme s'emporte, se fâche. Lorsque je lui tiens tête elle a des atta-

ques de nerfs, elle pousse des cris affreux !.... Dans les premiers temps de notre mariage, lorsque nous avions une petite querelle, elle pleurait mais elle ne criait pas, elle n'avait pas d'attaques de nerfs!

Ma fille a trois ans accomplis. Elle est charmante : ses traits ont la beauté de ceux de sa mère, mais au moins elle ne boude jamais; elle cause, elle raisonne déjà avec moi ; je suis fou de ma petite Henriette. Lorsque je suis en brouille avec sa mère, je prends ma fille dans mes bras, je la couvre de baisers; je me dédommage sur elle des caresses que je ne fais pas à Eugénie : « Tu m'aimeras toujours, toi, » dis-je à mon Henriette; et lorsque sa douce voix me répond : « Oui, papa, toujours, » mon cœur éprouve un bien-aise qui me fait souvent oublier mes querelles avec ma femme.

Lorsque l'hiver ramène l'époque des soirées et des bals, Leberger nous amène M. Dulac; c'est un grand jeune homme brun, assez joli garçon, l'air un peu fat, mais il ne faut pas toujours s'en rapporter aux manières que l'on a en société : pour connaître les gens il faut les voir dans leur intérieur. Du reste, M. Dulac a bon

ton, il est assez aimable, on le dit excellent musicien; il a une fortune indépendante : voilà des titres suffisants pour être recherché dans le monde.

M. Dulac paraît flatté de venir chez nous. Il est très- assidu à nos réunions, il vient quelquefois me voir le matin. Il a un léger différent pour une métairie qu'il possède en partage avec un de ses cousins; il me prie d'arranger cette affaire, ce dont je me charge volontiers. Ce jeune homme me témoigne beaucoup d'amitié, et, quoique je sache qu'il ne faille pas compter sur les amis de société, je me laisse toujours prendre à l'amitié que l'on a l'air d'avoir pour moi, car je n'en ai jamais feint pour les gens que je n'aimais pas.

Grâce à M. Dulac, on fait plus souvent de la musique chez nous. Ma femme avait presque abandonné son piano; je n'ai pas besoin de dire qu'elle a cessé de me donner des leçons; il faut être bien d'accord avec les gens pour avoir la patience de leur montrer un instrument Nous ne sommes pas toujours d'accord, et Eugénie n'est point patiente; elle a prétendu que je ne l'écoutais pas; moi, j'en ai fait autan

pour la peinture, et les pinceaux ont été négligés comme le piano.

Mais M. Dulac, qui joue très-bien du violon, engage ma femme à se remettre à la musique; moi-même je serais bien aise qu'Eugénie n'oubliât pas un talent qu'elle possédait si bien. Elle cède parce que les compliments d'un étranger sont bien plus flatteurs que ceux d'un mari; le piano résonne de nouveau sous ses doigts, et je l'écoute avec plaisir. Elle en jouait si souvent lorsque je lui faisais la cour!

Avec le goût de la musique, Eugénie prend aussi celui des bals, des soirées, des spectacles, du monde enfin. Nous en voyons beaucoup maintenant, presque tous les jours nous avons des invitations, des dîners; il faut rendre ensuite les politesses que l'on a reçues; nous n'avons pas un jour à nous. Ce n'est pas là l'existence paisible que nous nous tracions dans les premiers temps de notre mariage. Quant à moi j'avoue que ce tourbillon continuel m'étourdit; mais cela plaît à ma femme, et c'est un moyen d'avoir la paix!

Je gagne assez d'argent pour subvenir au train de vie que nous menons. Eugénie dépense

maintenant à sa toilette une grande partie de son revenu. Depuis quelque temps, elle est devenue bien coquette; cependant elle n'a pas encore vingt-cinq ans, et elle est toujours aussi jolie.

Ce qui m'afflige, c'est qu'au milieu de ses plaisirs ma femme s'occupe peu de sa fille. Il ne manque jamais rien à notre Henriette, on a bien soin d'elle.... mais il me semble que sa mère ne l'embrasse pas assez.

Eugénie aime tendrement sa fille, je n'en saurais douter; peut-être est-ce parce que je la gâte un peu qu'elle montre plus de sévérité avec elle. Je n'ose le lui reprocher; en ce moment, d'ailleurs, j'évite avec soin tout ce qui pourrait lui donner de l'humeur; elle est de nouveau enceinte, et j'ai reçu cette nouvelle avec la plus vive joie; je serais si heureux d'avoir un garçon! Je ne l'aimerais pas plus que ma fille, mais je l'aimerais autant, et, par les jouissances qu'un enfant me procure, je sens qu'avec deux je doublerais mon bonheur. Aussi je suis aux petits soins près de ma femme; je ne m'aperçois pas cependant qu'elle soit plus aimable pour moi.

Je ne vais que rarement chez Ernest, mais je les sais heureux. Ils ont maintenant deux enfants qu'ils adorent, et Marguerite aime mieux rester près de leurs berceaux que d'aller au bal ou en soirée. Ah ! je l'avoue je voudrais qu'Eugénie eût les goûts aussi paisibles. Marguerite a toujours la bonté de me demander des nouvelles de ma femme ; quant à Ernest, il n'a pas remis les pieds chez nous et je l'approuve.

Depuis longtemps, je n'avais pas rencontré Bélan, lorsqu'un matin je le vois entrer dans mon cabinet, rouge, haletant, et en nage. Il s'asseoit près de moi et ne me donne pas le temps de l'interroger :

« Je le suis, mon ami..... décidément je le » suis... j'en suis convaincu maintenant, c'est » une chose bien épouvantable!... bien abomi- » nable!

» — Qu'est-ce que vous êtes donc, » dis-je en regardant Bélan s'essuyer le front. — Eh par- » bleu! est-ce que ça se demande?... je suis » cocu!... »

Bélan me dit cela si drôlement, que je ne puis résister à mon envie de rire. Pendant que j'y cède, Bélan se lève, en murmurant d'un ton

pénétré : « Je ne savais pas qu'un ancien ami, » qu'un homme marié aussi, rirait de mon mal» heur.

» — Pardon, mon cher Bélan, » dis-je en le forçant à se rasseoir, « pardon, vous ne devez » pas me supposer l'intention de vous blesser... » mais c'est que... vous êtes venu me dire cela » si brusquement... j'ai cru que c'était une plai» santerie..... — Non, je vous jure qu'il n'y a » rien de plaisant là-dedans... Ah! Dieu! scélé» rate d'Armide !... une femme si bien élevée... » une femme noble!... une femme qui ne vou» lait pas que j'ôtasse ma chemise devant elle!.. » Je n'en puis plus... et je suis venu pour vous » consulter sur ce que je dois faire... Vous êtes » avocat, vous me guiderez; femme indigne!... » — Allons, calmez-vous d'abord, Bélan, et » puisque vous voulez mes conseils, dites-moi » ce qui vous fait présumer que votre femme » vous trompe.

» — Je vous ai parlé, mon ami, d'un certain » marquis qui avait fait jadis la cour à ma femme, » qui s'est ensuite présenté fort honnêtement » chez moi... Oh! pour ça, je dois convenir » qu'il m'accablait d'honnêtetés... il venait sou-

» vent... — C'est vous qui l'y engagiez, m'a-
» vez-vous dit! — Oui, c'est vrai, parce que les
» Giraud s'étaient permis des propos..... d'ail-
» leurs, est-ce que je pouvais présumer... per-
» fide Armide!..... Une femme qui m'a pincé,
» mordu, égratigné la nuit de nos noces, lors-
» que j'ai voulu... vous entendez?.... — Enfin,
» mon cher Bélan?... — Enfin le marquis ne
» sortait plus de chez nous, il donnait le bras
» à ma femme, la conduisait au spectacle, la
» ramenait du bal, faisait des duos avec elle, il
» a une très-belle voix, j'en conviens...... tout
» cela me convenait, c'est fort bien. D'ailleurs,
» je me disais : Ma belle-mère est là. Cependant
» avant-hier étant rentré dans la journée sans
» être attendu, je voulus aller chez ma femme;
» elle était enfermée dans son boudoir avec le
» marquis... pourquoi faire?... il n'y a point de
» piano dans son boudoir. Mon ami, je me suis
» rappelé mes aventures de garçon, tous les ma-
» ris que j'ai trompés ; cela m'a donné comme
» un coup de marteau!.. j'ai couru au boudoir,
» j'ai frappé comme un sourd; ma femme m'a
» ouvert et m'a fait une scène..... le marquis a
» paru choqué de mon air soupçonneux..... je

» me suis cru dans mon tort. Cependant, il pa-
» raît que, quand une fois ces maudites idées
» nous viennent à l'esprit, elles ne s'en vont pas
» si vite... j'ai rêvé toute la nuit aux pièces de
» Molière, à *Georges Dandin*, au *Cocu Imagi-*
» *naire!*.. J'ai rapproché certaines circonstances,
» ah! mon cher Blémont..... c'est une chose
» cruelle que la jalousie!... Vous ne connaissez
» pas ça, vous êtes bien heureux!.... et dire que
» ça m'a pris comme un coup de pistolet. — Ma
» femme, mon cher Bélan, m'a appris tout ce
» que ce sentiment peut faire souffrir. Mais ache-
» vez...... — Eh bien! hier je devais dîner en
» ville; ma femme devait dîner chez une de ses
» tantes. Je partis, je me rappelai en route mon
» aventure avec madame de Montdidier... vous
» savez, avant nos mariages... — Oui, je m'en
» souviens. — Elle avait dit aussi qu'elle dînait
» avec une de ses tantes, et c'était moi qui étais
» la tante... Ah! mon ami, je crois que ça porte
» malheur d'en avoir tant fait porter aux autres.
» Bref, j'eus l'idée de rentrer chez moi et d'épier
» ma femme, je revins, je me postai dans une
» allée, en face de notre porte... Cela me rappe-
» la encore ma vie de garçon! Au bout de cinq

» minutes, je vis Armide monter en fiacre, dans » un négligé fort galant, la belle-mère n'était » pas avec elle, quoique l'on m'eût dit qu'elles » iraient ensemble. Je suivis le fiacre, au risque » de me donner une fluxion de poitrine...... Il » mena ma femme sur les boulevards Neufs; ce » n'était pas du tout le chemin de chez sa tante, » On s'arrêta devant un traiteur renommé pour » ses fritures et ses goujons. Armide entre; au » bout de quelques instants j'en fais autant; je » mets cent sous dans la main du garçon et lui » ordonne de me dire avec qui dîne cette dame. » Il me fait si bien le portrait du monsieur qui » l'attendait que je ne puis méconnaître le mar- » quis. Il m'indique le cabinet où ils sont, au » bout du corridor; je cours comme un fou.... » Je vois la clé sur la porte, j'entre comme un » furieux, et je me trouve devant un artilleur de » la garde qui folichonnait avec une grisette du » douzième arrondissement.

« L'artilleur trouve très-mauvais que je le » dérange; je me confonds en excuses. Il me » dit des sottises, et, pendant que la donzelle » remet son fichu, il vient à moi, me prend par » les épaules et me pousse dehors en me disant

» qu'il me reverra après le dessert. Vous sentez
» bien que je ne me souciais pas d'attendre l'ar-
» tilleur. Me retrouvant dans le corridor, où il
» n'y avait plus de clé sur les portes, je me mis
» à crier d'une voix de Stentor : Armide, ou-
» vrez-moi ! Personne n'ouvrit ; et le garçon
» m'apprit que, pendant que je m'expliquais
» avec le militaire, la dame était repartie bien
» vite avec son monsieur. Mais où était-elle ?...
» c'est qu'on ne pouvait me dire. Je rentrai chez
» moi ; je n'y trouvai que ma belle-mère, qui
» m'appela visionnaire ; et le soir, aux premiers
» mots que je dis à ma femme, elle s'enferma
» dans sa chambre et ne voulut plus m'ouvrir.
» Voilà ma situation, mon ami ; j'ai encore rêvé
» de *Georges Dandin*, et je suis venu bien vite ce
» matin vous conter cela. »

Bélan a fini de parler. J'ai encore envie de rire mais je me contiens. « Dans tout ce que
» vous venez de me conter, » lui dis-je, « il y a
» des présomptions, mais il n'y a pas de preu-
» ves... — Ah ! mon cher Blémont, pour nous
» autres qui avons eu tant d'aventures..... qui
» connaissons tout cela.. cela vaut des preuves.
» — Ce garçon a pu se tromper : ce n'était peut-

» être pas le marquis ; vous ne l'avez pas vu ?
» — Non, puisqu'ils étaient partis, et que je
» n'avais pas envie d'attendre l'artilleur. —
» Vous n'avez pas agi en homme adroit.... —
» C'est vrai ; j'ai été en ustuberlu !... la tête n'y
» était plus...— Il faut se défier des apparences,
» mon pauvre Bélan. Je puis vous dire cela mieux
» que tout autre.... — Bah! est-ce que vous
» avez eu aussi des soupçons sur madame?... —
» Moi ? oh! jamais ; mais c'est elle qui en a eu
» sur moi, et de très-mal fondés, je vous le
» jure. — Diable..... si j'avais tort..... Que me
» conseillez-vous de faire ?— Attendez... voyez,
» examinez, mais avec prudence, ou bien de-
» mandez franchement à votre femme l'explica-
» tion de sa conduite d'hier : tout cela est peut-
» être fort simple, fort innocent. — Dans le
» fait... il serait possiblee..... Ce qu'il y a de
» certain, c'est que j'ai agi comme un enfant.
» Ce cher Blémont... il me calme les sens. Dans
» le fait, parce qu'un jeune homme vient sou-
» vent chez nous et qu'il est galant près de no-
» tre femme, ça ne prouve pas..... car enfin,
» vous, vous n'êtes pas jaloux de M. Dulac,
» qu'on voit toujours chez vous, et qui donne

» souvent le bras à madame votre épouse .. C'est » ma belle-mère qui en parlait l'autre jour avec » ma femme! — Ah! ces dames parlaient de » moi? — Non, elles parlaient seulement de » M. Dulac. Armide le trouve très-beau garçon. » Moi, je ne lui vois rien d'extraordinaire. On » vous citait ensuite ; on disait : Voilà un mari » qui n'est pas jaloux ; à la bonne heure! M. Du- » lac est le cavalier de sa femme ; il n'a pas l'air » d'y faire attention : c'est un mari qui sait vi- » vre. » Et puis ces dames riaient, parce que, » vous savez, quand les femmes nous passent en » revue, ça n'en finit plus... Eh bien, mon cher » à quoi pensez-vous donc? vous ne m'écoutez » plus...

« — Pardonnez-moi.... je pensais.... que le » monde remarque des choses auxquelles sou- » vent nous ne faisons pas attention, nous, que » cela intéresse.... — Vous me conseillez d'at- » tendre, de surveiller et d'être prudent : c'est » ce que je vais faire... Si j'acquérais des preu- » ves... oh! par exemple, alors... j'éclaterais... » je serais terrible... je serais inflexible... Adieu, » mon cher, je vous laisse, car je vois que vous » êtes préoccupé. Au revoir... »

Bélan est parti ; je lui ai dit adieu sans avoir envie de rire cette fois. C'est singulier l'effet qu'a produit sur moi ce qu'il vient de me rapporter des propos de sa femme et de sa belle-mère. On remarque que M. Dulac est très-assidu chez moi, très-galaut auprès de ma femme, et moi je ne l'avais pas remarqué.. C'est que je n'y ai vu aucun mal, tandis que le monde est si méchant !... Et la calomnie est une arme si perfide !... *Figaro* a bien raison : « La calomnie !.. toujours la calomnie !.... »

Quoique je sache que ce sont des méchancetés, je passe involontairement en revue la conduite de M. Dulac. Je me rappelle son vif désir de s'introduire chez moi depuis ce bal où il a reconduit ma femme. Je deviens triste, rêveur ; j'éprouve un malaise, une inquiétude que je ne connaissais pas encore. Est-ce donc ainsi que nous prend la jalousie ?... Ah ! quelle folie ! à quoi vais-je donc m'occuper !... C'est ce Bélan qui est venu me troubler avec son malheur conjugal. Que sa femme le trompe, c'est possible, c'est même probable ; elle ne l'a jamais aimé ; mais mon Eugénie, qui m'aimait tant ! qui m'aime toujours, je l'espère... quoique la

jalousie ait un peu aigri son caractère. Mais cette jalousie était une preuve d'amour. Elle n'en a plus maintenànt..... Pourquoi?..... Ah! Bélan avait bien besoin de me rapporter ces propos! Il l'a fait par méchanceté.

Pour me distraire de ces pensées, je quitte mon cabinet. J'entends résonner le piano. Ma femme est au salon : sa vue me fera oublier toutes les folies qui m'ont passé par la tête. J'entre brusquement... M. Dulac est là... assis près de ma femme... bien près à ce qu'il me semble. En ce moment, j'avoue que sa présence me fait éprouver une sensation fort désagréable.

Dulac se lève vivement et vient à moi. « Bonjour, monsieur Blémont. J'ai apporté à » madame une fantaisie délicieuse sur un air » favori de Rossini. Madame joue cela à livre » ouvert avec un aplomb, un goût..... — Oh! » vous me flattez toujours, monsieur Dulac. — » Non, madame; d'honneur, vous êtes d'une » force remarquable. »

Je fais quelques tours dans le salon: puis je dis à Eugénie : « Pourquoi donc Henriette n'est-elle » pas ici? — Parce qu'elle joue dans ma cham-

» bre, sans doute. Est-ce que vous croyez, mon-
» sieur, que je puis toujours m'occuper d'elle ?
» Une fille qui aura bientôt quatre ans peut
» jouer seule. »

Je m'asseois pour écouter la musique ; mais au bout de cinq minutes, ma femme se trouve fatiguée et quitte le piano. M. Dulac cause quelques moments, puis prend congé; ma femme retourne dans sa chambre , et moi je rentre dans mon cabinet, tout en me disant que j'ai dû avoir l'air bien bête devant ce monsieur.

Lorsque je suis seul, je rougis des soupçons qui m'ont passé par la tête. Malgré cela, je deviens plus assidu auprès de ma femme. Je ne laisse pas à d'autres le soin de lui donner la main pour aller en soirée. Je l'y conduis moi-même. Mais comme le terme de sa grossesse approche, Eugénie devient plus sédentaire. Les bals sont abandonnés, les réunions moins fréquentées, la musique même un peu négligée. Enfin le moment de sa délivrance arrive, et je suis père d'un garçon.

Rien ne peut rendre ma joie, mon ivresse : j'ai un garçon ! je cours moi-même l'annoncer partout, et dans mes visites je n'oublie pas Er-

nest et sa femme, car je sais qu'ils prendront part à ma félicité. Ils m'embrassent, me complimentent : ils chérissent leurs enfants, ils comprennent ce que j'éprouve.

Ma mère est marraine de mon fils avec un parent éloigné de ma femme. Je fais nommer mon fils Eugène, et nous le mettons en nourrice à Livry, chez la même paysanne qui a eu notre fille, et qui, par état, a toujours du lait.

Eugénie a paru contente d'avoir un fils, quoique sa joie soit moins expressive que la mienne. Nos connaissances sont venues nous voir : M. Dulac n'a pas été un des derniers. Ce jeune homme a semblé prendre tant de part à ma joie que j'en suis touché. J'ai totalement oublié les idées qui m'étaient passées par la tête il y a quelques mois ; je ne conçois pas même comment j'ai pu douter un instant de la fidélité de mon Eugénie.

Bélan est revenu aussi me voir. Il est maintenant rassuré sur la vertu de son Armide. Sa femme lui a prouvé que c'était pour faire une quête au profit des pauvres qu'elle avait donné un rendez-vous au marquis sur les boulevards Neufs ; et si elle mettait du mystère dans cette

action, c'est parce que sa modestie aurait souffert si l'on avait été instruit de tout ce qu'elle faisait pour soulager l'humanité. Bélan s'est humilié devant sa charitable moitié ; il va maintenant prôner partout les belles actions de sa femme; il n'a plus peur d'être cocu. Tant mieux pour lui. Je l'en félicite, et le congédie au moment où il semble vouloir encore me parler de M. Dulac. Je fais entendre à Bélan que je n'aime pas les mauvaises langues, et que je saurais très mauvais gré aux personnes qui chercheraient à troubler la paix de mon ménage.

Non, certainement, je ne serai plus jaloux. Je rougis de l'avoir été un seul instant. Si Eugénie n'est plus avec moi comme elle était dans les premiers jours de notre hymen, c'est qu'il ne nous est pas permis sans doute de goûter toujours un bonheur aussi vif. La jouissance, si elle n'éteint pas entièrement l'amour, lui donne assurément moins de piquant : quand on peut satisfaire ses désirs aussitôt qu'on les forme, on en a moins. Cependant Ernest et Marguerite sont encore ensemble comme des amants!... Il est vrai qu'ils ne sont pas mariés... Cette idée, que l'un pourrait quitter l'autre, est-elle donc

ce qui empêche leur amour de vieillir ?...

Rétablie de sa grossesse, Eugénie reprend le goût du monde ; elle s'occupe bien peu de sa fille ; cela me fait de la peine. Notre Henriette est pourtant charmante ! Je passe des heures à causer avec elle, et ces heures-là passent plus vite que celles où il me faut être en soirée.

Je désire aller voir mon fils à Livry. Ma femme prétend qu'il est encore trop petit, qu'il faut attendre que ses traits soient plus formés : moi, je ne veux plus attendre. J'ai hâte d'embrasser mon petit Eugène, je loue un cheval, et un matin je me rends chez la nourrice.

Mon fils me semble charmant ; je trouve dans ses traits de ceux de sa mère. Je l'embrasse.... mais je soupire ; quelque chose manque à mon bonheur. Je sens que c'est mal à Eugénie de n'avoir pas désiré embrasser aussi son fils !

La nourrice me demande si ma femme est malade. Ces bonnes gens pensent qu'il faut qu'elle soit malade pour ne m'avoir pas accompagné.

« — Oui ; elle est indisposée, » dis-je à la nourrice. « — Oh, ben ! dré qu'alle se portera » ben, j'sommes ben sûre que madame voudra

» venir aussi !... — Oui, nous reviendrons en-» semble... »

Je passe plusieurs heures près du berceau de mon fils. En revenant à Paris, je fais des réflexions qui ne sont pas gaies. J'ai beau vouloir excuser Eugénie, je sens que sa conduite n'est pas ce qu'elle devrait être, et cela m'afflige de lui trouver des torts.

J'arrive chez moi à six heures. Madame n'y est pas ; elle est allée dîner en ville, chez madame Dorcelles. C'est une de ses amies de pension qu'elle a retrouvée dans le monde ; une de ces femmes dissipées, coquettes, qui trouvent tout naturel de ne voir leur mari que par hasard, quand on dîne avec lui. Je n'aime pas cette femme-là ; je l'ai dit à Eugénie ; je l'ai priée de ne point trop la fréquenter ; et elle va dîner chez elle !

Elle n'a pas emmené sa fille. Ma petite Henriette accourt m'embrasser... me tendre les bras !... Comment Eugénie peut-elle trouver du plaisir loin de sa fille ?... Je ne conçois pas cela.

« Ta maman n'a donc pas voulu t'emme-» ner ? » dis-je à ma fille en la prenant sur mes

genoux. « — Non, papa. — As-tu pleuré quand » elle est sortie? — Oui, papa, j'ai pleuré. — » Pauvre petite! tu as pleuré!... et ta mère t'a » laissée? — Mais maman m'a dit que, si j'étais » bien sage, elle me rapporterait un gâteau; » alors je n'ai plus pleuré. — Est-il venu du » monde voir ta maman aujourd'hui? — Ah! » oui, il est venu... tu sais bien, ce monsieur » qui joue de la musique avec maman, et qui » me donne des bonbons?... — M. Dulac? — » Oui. — Et... tu es restée près de ta maman » pendant qu'elle faisait de la musique? — Non; » parce que maman trouve que je fais trop de » bruit, on m'a envoyée jouer dans la salle avec » ma poupée. »

J'ai le cœur serré; je garde pendant longtemps le silence. Il semble que ma petite Henriette devine que j'ai du chagrin: elle me regarde timidement et ne dit plus rien. Je l'embrasse tendrement; alors elle me sourit de nouveau.

Où sera Eugénie ce soir!... Cette madame Dorcelles ne reçoit point; du moins je crois que ce n'est pas son jour. D'ailleurs, je ne veux pas aller chez elle. Je soupçonne cette femme

de donner de très-mauvais conseils à Eugénie. Je pourrais laisser paraître mon humeur... Il vaut mieux ne pas aller chez elle.

Mais pourquoi toujours se contraindre?... pourquoi ne pas dire franchement à sa femme ce que l'on éprouve?... C'est pour avoir la paix... pour éviter les querelles... Mais, pour avoir la paix, doit-on laisser sa femme faire des sottises, commettre au moins des inconséquences? Non; je dirai à Eugénie tout ce que j'ai sur le cœur.

Ces dames sont peut-être au spectacle. Je sors après avoir embrassé mon Henriette, que je recommande à sa bonne. Où irai-je?... à quel théâtre les chercher?... J'entre aux Variétés, au Gymnase, puis à la Porte-Saint-Martin. Là, je me rappelle que j'y ai rencontré Eugénie le lendemain du bal de chez Giraud, où je l'avais vue pour la première fois. Mes yeux se portent sur la loge où elle était ce soir-là... Ah! je voudrais être encore à ce temps!.. Combien j'en étais amoureux!... Je l'aime toujours autant! mais elle!...

Avec des souvenirs, le temps passe bien vite! Le spectacle a fini sans que je m'en sois aperçu.

Je suis distrait de mes pensées parce que je vois tout le monde s'en aller; alors je comprends qu'il faut que j'en fasse autant.

Je retourne chez moi. Au moment d'être devant ma demeure, j'aperçois un monsieur et une dame arrêtés contre la porte : il me semble que c'est ma femme... Je vais me mettre derrière un des arbres du boulevard, d'où je les vois mieux. Oui, c'est ma femme avec M. Dulac... Il a reconduit Eugénie. Mais ils causent bien longtemps ensemble!.... Il lui prend la main... il ne la lâche pas... Pourquoi lui tenir la main ainsi?... Quand on tient si longtemps la main à une femme, c'est qu'on veut lui faire la cour. Je me rappelle fort bien que c'est ainsi que je faisais; et cette main, que je retenais dans la mienne, je la serrais tendrement. Il presse celle de ma femme sans doute, et elle ne la retire pas!... Cette idée m'exaspère, je ne puis plus me contenir : je m'avance brusquement. On a vite quitté la main; on se salue d'un air cérémonieux; puis on s'écrie :

« Ah! c'est monsieur Blémont! Je vous ra-
» menais madame, qui a bien voulu accepter

» mon bras. Bien le bonsoir, madame ; je vous » présente mon hommage. »

Il a salué, il s'est éloigné ; je ne sais pas si je lui ai même répondu. Je pousse ma femme dans la maison ; nous montons sans nous dire un mot Arrivés chez nous, madame entre dans sa chambre à coucher ; je l'y suis. Je me promène longtemps sans rien dire. Je veux voir si elle me demandera des nouvelles de son fils, car elle doit bien deviner que c'est à Livry que je suis allé. Mais elle ne me dit pas un mot ; elle se contente de mettre ses papillotes.

Je n'y tiens plus. Je m'approche d'elle : « — Où donc avez-vous été aujourd'hui, ma» dame ? — Mais où cela m'a fait plaisir, mon» sieur. Il me semble que je n'ai pas l'habitude » de vous demander où vous allez, vous ? — Ce » ne serait pas une raison, madame, et j'ai le » droit de vous demander compte de vos ac» tions. — Oh ! le droit !... Moi aussi j'avais ce » droit-là... Lorsque j'ai voulu en faire usage, » cela ne m'a pas réussi !... — Madame, je ne » sais ce que vous voulez dire... D'ailleurs, vous » ne répondez plus à ce que je vous demande... » — J'ai été dîner chez madame Dorcelles, ce

» n'est pas un mystère ; je l'avais dit à la bonne, » et je pensais que vous viendriez m'y chercher... — Vous ne pouviez penser que j'irais » chez une femme que je n'aime pas.. et vous » deviez savoir aussi que vous ne me feriez pas » plaisir en dînant chez cette madame Dorcel» les, qui a la réputation d'une coquette et non » d'une bonne mère de famille. — La réputa» tion !... Est-ce madame Ernest qui vous a dit » que Laure est une coquette? — Madame Er» nest ne parle mal de personne. — Elle a ses » raisons pour cela. — Pour Dieu! laissons là » madame Ernest, que je ne vois presque ja» mais... — Oh! cela m'est bien égal à présent. » — Je le crois; vous avez d'autres choses qui » vous occupent. — Qu'entendez-vous par là, » monsieur? — Si vous me trouviez recondui» sant une femme comme je viens de vous trou» ver avec M. Dulac, je voudrais bien savoir ce » que vous diriez? — Ah! mon Dieu! est-ce que » vous seriez jaloux, par hasard! vous, mon» sieur, qui trouviez si ridicule que je le sois? » — Sans être jaloux, madame, je puis veiller » à ce que vous ne vous exposiez pas aux pro» pos de la médisance. — Oh! je vous remer-

» cie, monsieur; je suis d'âge à savoir me con-
» duire. — Eugénie, vous devenez bien singu-
» lière; je ne sais de qui vous suivez les con-
» seils, car je ne puis supposer que ce soit de
» vous-même que vous agissiez ainsi; mais je
» doute que cette nouvelle manière d'être avec
» moi nous rende heureux l'un et l'autre... En
» vérité, je ne vous reconnais plus.—Il y a déjà
» longtemps, monsieur, que j'en ai dit autant
» de vous! — Que vous ne soyez plus la même
» pour moi... je le conçois trop bien... mais
» avec vos enfants!.. Vous ne me demandez
» pas des nouvelles de votre fils? — Est-ce que
» je puis deviner que vous avez été le voir? —
» Vous laissez ici votre petite Henriette... vous
» l'abandonnez aux soins d'une bonne!... —
» Lorsqu'on va en société, est-ce qu'on peut
» toujours traîner un enfant avec soi? — *Traî-
» ner!*... Ah! madame, j'aime à croire que ce
» mot ne vient pas de vous; c'est probablement
» madame Dorcelles qui vous l'a appris en par-
» lant de ses enfants! — C'est sans doute parce
» que Laure est une de mes amies de pension
» que vous ne l'aimez pas et que vous en dites
» du mal; mais je vous préviens, monsieur,

» que cela ne m'empêchera pas de la voir et
» d'aller chez elle quand cela me fera plaisir. —
» Si je vous le défendais, cependant? — Ce se-
» rait une raison de plus pour que je le fisse. —
» A merveille, madame! Allez de votre côté;
» j'irai du mien. — Allez où vous voudrez; cela
» m'est bien égal!... » Je fais encore un tour
dans la chambre, puis je laisse madame, qui
continue de mettre ses papillotes.

CHAPITRE XV.

UN SERVICE DE FEMME.

—

Six mois se sont écoulés, pendant lesquels j'ai cherché le plaisir loin de ma femme. D'abord cette conduite fut le résultat de notre scène le soir où je revenais de Livry ; ensuite le dépit, l'amour-propre s'en sont mêlés!... On ne veut pas revenir le premier, surtout lorsqu'on n'a pas de torts à se reprocher. Et pourtant ce genre de vie est bien loin de me plaire ; il n'est nullement dans mes goûts. Être obligé de chercher le bonheur loin de sa maison, de son ménage, moi, qui aime encore ma femme et qui chéris mes enfants! Mais Eugénie!... se conduire ainsi!... Cela lui plaît donc de ne plus aller avec moi?... Chaque jour j'espère qu'elle viendra me trouver dans mon cabinet

et se jeter dans mes bras... mais j'espère en vain. Alors j'éprouve des accès de colère, de dépit ; je me jure de ne plus penser à elle ; je sors pour l'oublier, et je rentre en y songeant encore.

Elle ne dira pas que je la gêne en rien, que je l'empêche de faire ses volontés Je veux lui ôter tout sujet de se plaindre. J'ignore bien souvent où elle va. Mais je ne puis penser qu'Eugénie oublie jamais ce qu'elle se doit et manque à ses devoirs ; si cela était, elle mériterait mon mépris et non mon amour. On a donc toujours tort d'être jaloux, car, ou on l'est sans raison, ou les gens ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux.

Malgré ces raisonnements, que l'on se fait quand on est calme, j'avoue que parfois je songe à M. Dulac. Ce certain soir où il tenait la main d'Eugénie dans les siennes n'est pas effacé de ma pensée. Mais il y a tant de jeunes gens qui, par habitude, font la cour à toutes les dames, sans que cela tire à conséquence... Je crois que celui-ci est du nombre. Il me semble que, lorsque j'étais garçon, je ne pouvais pas non plus voir une jolie femme sans chercher à lui

faire la cour. Au reste, M. Dulac vient moins souvent chez moi. J'ignore s'il reconduit encore Eugénie; je ne la suis point.

Ernest et sa petite Marguerite sont allés passer la belle saison à la campagne, dans un pays désert où ils ne verront qu'eux et leurs enfants; mais ils ne s'ennuient pas ensemble! Combien j'envie leur bonheur!

Je fuis Bélan; il m'impatiente : un jour, il se croit cocu; le lendemain, il est certain de la fidélité de sa femme. Je ne conçois pas qu'un homme reste ainsi; si j'avais eu la centième partie de ses raisons pour être jaloux, il y a longtemps que je saurais à quoi m'en tenir.

Je n'aime guère à me trouver avec les Giraud : leur vue me rappelle trop d'époques de ma vie! Giraud ne me voit pas sans trouver moyen de me glisser un compliment sur ma noce et la somptuosité du souper qui a coupé le bal. Cela m'impatiente d'entendre parler de ce jour-là; il me semble d'ailleurs qu'il y a de la malignité, de la moquerie, dans leur manière de me complimenter sur mon bonheur. Peut-être vois-je mal.

En général, le monde m'amuse peu. J'y vais

m'étourdir, mais je me plais mieux au spectacle; là, on fait ce qu'on veut : on écoute, ou l'on pense; j'y ai mené quelquefois ma petite Henriette; elle semble déjà comprendre les pièces; et je suis si heureux quand j'ai ma fille près de moi! Je suis aussi retourné à Livry voir mon fils; mais il n'est pas encore en âge de m'entendre et de me répondre comme sa sœur.

Je vais quelquefois chez ma mère. Je ne lui ai jamais parlé de mes chagrins domestiques : à quoi bon? ce sont de ces choses qu'il faut garder pour soi le plus qu'on peut. Ma mère me dirait que je suis d'âge à savoir diriger ma femme et ma maison. Je ne voudrais pas qu'elle fît la moindre remontrance à sa bru..... je sais que les conseils d'une belle-mère sont rarement écoutés. Il vaut donc beaucoup mieux se taire. C'est ce que je fais.

L'hiver est revenu, et avec lui les soirées et les bals. Eugénie veut prendre un jour dans la semaine pour recevoir nos nombreuses connaissances. Je la laisse maîtresse d'inviter qui elle veut. Il y a des moments où je la crois touchée de ma complaisance à satisfaire tous

ses désirs ; je la vois quelquefois rêveuse, triste, préoccupée ; mais je ne la vois pas se rapprocher de moi, quoiqu'elle me montre plus de douceur et d'amitié ; au contraire, elle semble me fuir davantage et craindre que je ne lui témoigne de l'amour. Que se passe-t-il donc en elle?....

Dulac revient bien souvent chez nous. Décidément ce jeune homme m'ennuie. Il me semble qu'il est toujours là entre Eugénie et moi. Mais comment l'éconduire? il est avec moi d'une extrême politesse, avec ma femme d'une grande complaisance..... Tout le monde le trouve aimable : il n'y a que moi qui ne suis pas de l'avis de tout le monde.

Madame Dorcelles vient quelquefois chez nous, mais je ne m'aperçois pas que ma femme aille bien souvent chez elle ; au contraire, je crois qu'elle la voit moins, et je lui en sais bon gré. Madame Dorcelles a voulu faire la coquette avec moi ; elle m'appelle le sauvage, le misanthrope : je la laisse m'appeler comme elle veut, et ne fais aucune attention à ses mines et à ses œillades. Il faut avouer que ma femme a là une bien singulière amie.

Je veux essayer de retourner en société avec ma femme. Cela me contrarie que ce Dulac soit presque toujours son cavalier.

Eugénie paraît surprise de ma nouvelle manière d'agir, elle ne me dit rien. Je ne puis savoir si cela lui plaît, mais entre elle et M. Dulac j'ai cru remarquer un échange de regards... de coups-d'œil... Ah! si j'en étais sûr!.. Il me prend des mouvements de fureur; je reviens bien vite à moi-même, et je me dis que je suis un fou.

On a parlé d'une lanterne magique chez une de nos amies qui en possède une fort belle; on pense que cela amusera les enfants et peut-être les grandes personnes; la soirée est prise pour voir la lanterne magique.

Je conduis ma femme; elle est triste ou plutôt maussade; nous emmenons Henriette, qui se fait une grande joie du spectacle qu'elle va voir, et moi je m'en réjouis pour elle.

Nous trouvons à la réunion les Bélan, les Giraud, et l'inévitable M. Dulac... Cet homme-là me poursuivra donc partout! Il faut toujours que, par sa présence, il trouble le plaisir que je me promets... Je commence à le détester.

Après être restés quelque temps dans le salon, on nous invite à passer dans la salle à manger, où la lanterne magique était préparée. La société se rend dans cette salle, où il fait à peine clair, parce qu'il faut que cela soit ainsi pour que la lanterne brille mieux.

Les dames s'asseyent, d'autres restent debout, On rit d'avance de ce qu'on va voir. Quelques-uns de ces messieurs imitent polichinelle ou le diable; on fait des scènes avant le spectacle. L'obscurité qui règne dans cette salle semble augmenter la gaîté de beaucoup de personnes.

Giraud, qui est près de moi, me dit à l'oreille : « Les scènes les plus drôles ne seront
» pas celles de la lanterne... Tenez, dans ce coin
» là-bas... madame Bélan est avec M. le mar-
» quis... C'est fort drôle !.... Pauvre Bélan.....
» Mais il a bien une figure à ça... »

Ces plaisanteries ne me font plus rire. Je cherche des yeux ma femme; il m'a semblé que M. Dulac n'avait pas quitté le salon, où il jouait à l'écarté, et je suis plus tranquille.

Le spectacle commence. Il est encore arrivé du monde, et nous sommes tellement pressés qu'on ne peut bouger.

On nous montre le soleil et la lune, Pierrot et le diable, l'Amour et le sauvage. Le monsieur qui explique fait des discours qui n'en finissent pas. Les enfants poussent des cris de joie ; les dames rient beaucoup. Je trouve tout cela bien long ; je ne puis bouger de ma place pour me rapprocher de ma femme; et il fait encore plus nuit.

Tout-à-coup, au beau milieu de son explication, le monsieur pousse trop sa lanterne, elle tombe de dessus la table à terre, les lumières sont alors démasquées et le jour revient subitement.

Mes yeux se sont sur-le-champ portés sur ma femme. M. Dulac est assis derrière elle ; mais elle a un bras qui pend par-dessus sa chaise, et sa main est dans celle de son voisin.

Je fais un mouvement si brusque pour me rapprocher d'Eugénie, que je marche sur les pieds de Giraud, qui était contre moi. Il pousse un cri perçant en disant que je l'ai blessé. Je ne songe pas à m'excuser. Je me fais jour jusqu'à ma femme ; déjà son bras ne pend plus en arrière, et M. Dulac est moins près d'elle.

Je ne sais comment je les regarde, Eugénie

semble troublée et M. Dulac assez embarrassé de sa physionomie.

« Prenez votre châle, » dis-je brusquement à ma femme, « appelez votre fille et partons. »

« — Pourquoi donc partir déjà? » répond Eugénie en me regardant avec surprise. — « Parce que je le veux, madame. Allons! point » d'observations, et dépêchez-vous. »

Le ton dont j'ai dit ces mots est si nouveau pour Eugénie, qu'elle se lève sur-le-champ pour obéir; d'ailleurs, on pourrait m'entendre lui parler ainsi, et je crois qu'elle n'en a pas envie.

Madame est prête, je tiens la main de ma fille; nous nous disposons à partir : « Vous vous » en allez déjà? » nous dit la maîtresse de la maison. « Mais ce n'est pas fini, on va racom- » moder la lanterne. — Nous ne pouvons rester » davantage, » dis-je sèchement. « — Je me » sens indisposé, » murmure Eugénie. Nous partons.

Je ne dis pas un mot à ma femme pendant la route : notre fille est avec nous. La pauvre enfant! je la prive d'une partie de plaisir qu'elle croyait goûter, et elle n'ose se plaindre.

Lorsque nous sommes rentrés et que sa fille est couchée, Eugénie me dit d'un ton assez aigre : « — Pourrais-je savoir pourquoi vous » m'avez emmenée si brusquement de la réunion » où nous étions !

« — Pourrais-je savoir, madame, pourquoi » votre main était dans celle de M. Dulac pen- » dant que l'obscurité régnait dans la salle ?... » — Ma main dans celle de M. Dulac... Vous » avez rêvé cela ! — Non, madame, je n'ai pas » rêvé cela : je l'ai vu et très-bien vu. — Je ne » sais pas si, par hasard en plaisantant, M. Du- » lac m'a pris la main... Je ne m'en suis pas seu- » lement aperçue !.. Et c'est pour cela que vous » arrivez comme un furieux..... que vous me » parlez d'un ton menaçant, comme si vous » alliez me battre... que vous me faites regarder » par toute la société ?... On n'a jamais vu quel- » qu'un qui a l'usage du monde se conduire » comme vous l'avez fait ! — Madame, lorsque » je me crois offensé, le monde m'occupe fort » peu. Il fut un temps où vous pensiez et agis- » siez de même. Je ne sais quel genre de plai- » santeries M. Dulac se permet avec vous, mais » je vous préviens que cela me déplaît. Je vous

» engage à ne plus le souffrir, et à dire à ce » monsieur de ne point les recommencer. — » Que je parle à ce jeune homme de vos sottes » idées!... Je m'en garderai bien!..... Cela n'a » pas le sens commun. — Au reste, lorsque cela » me conviendra, je ne me gênerai pas pour » mettre ce monsieur à la porte. — Je vous » le conseille, mettez ce jeune homme à » la porte parce qu'il est honnête, aimable, » obligeant avec moi. Il ne manquerait plus que » cela pour vous faire une belle réputation » dans le monde! — Prenez garde, madame, » de m'en faire une qui me plairait encore » moins. — Il me semble que ce n'est pas la » peine de venir avec moi pour me faire de » telles scènes. Autrefois vous alliez de votre » côté, monsieur, et moi du mien. — Je vous » accompagnerai quand cela me conviendra, » madame. Je sais bien que ce sera fort en- » nuyeux pour vous, mais j'en suis fâché; et » vous n'irez nulle part sans moi si je ne le veux » pas. — Oh! par exemple, c'est ce que nous ver- » rons! »

Je rentre dans ma chambre. Je ne dors point de la nuit : je vois sans cesse cet homme avec

ma femme. Cependant ce qu'Eugénie m'a dit est assez probable, cela peut être vrai..... Mais mille autres circonstances, que je me rappelle maintenant, raniment mes soupçons lorsque je voudrais les éloigner. Si elle me trompait!... A cette pensée, une frisson parcourt tout mon être, et, depuis hier au soir, j'ai toujours un poids énorme qui m'oppresse, qui m'étouffe. Quel supplice!.. Je veux savoir... je veux m'assurer si je suis trompé. M'en assurer!..... ce n'est pas facile! Les femmes savent si bien prendre leurs précautions!... pas toujours cependant..... Celles qui n'ont pas l'habitude des intrigues peuvent se laisser surprendre. Me voilà donc jaloux!... Mari jaloux!. . moi, qui me suis si souvent moqué d'eux..... qui en ai tant trompé! mon tour est arrivé!..... Et si j'étais..... Ah! je ne sais pas ce que je ferais! Autrefois je riais de ce mot..... je trouvais cela tout simple, tout naturel!..... Nous ne nous mettons jamais à la place de ceux dont nous rions. Il est vrai qu'il y en a qui prennent cela avec tant d'indifférence, d'autres qui en plaisantent... Ces maris-là n'aiment plus leur femme. Mais les plus sages, les plus raisonnables, ne

cherchent point à s'assurer de ce qu'ils sont... Bien au contraire, ils évitent avec soin tout ce qui pourrait, en les éclairant, détruire leur tranquillité Ah! ils ont bien raison ceux qui agissent ainsi!... Pourquoi donc ne pas faire comme eux ?

Après cette nuit si longue, si pénible, je me suis retiré dans mon cabinet, et je cherche dans mes occupations une distraction à mes pensées. Il n'est pas encore dix heures, lorsque je vois arriver Bélan : rien en ce moment ne pouvait m'être plus désagréable que sa présence. Il se jette dans un fauteuil en disant : « Cette » fois, mon cher, je n'en saurais encore dou- » ter... je suis cocu ! »

A ce début, je me lève vivement de mon siége et me promène dans la chambre, en m'écriant avec humeur : « Eh morbleu! monsieur, » depuis le temps que vous le dites, ce serait » bien étonnant si vous ne l'étiez pas. »

Bélan ouvre de grands yeux en murmurant : « Si ce sont là les conseils que vous me don- » nez... Ah! c'est là votre avis? — Je n'ai ni » avis ni conseils à vous donner... Il y a des

» circonstances où l'on n'en doit prendre que de
» soi-même. Ce que je ne conçois pas, c'est que
» l'on aille tambouriner sa honte comme vous
» le faites! — Tambouriner!... Qu'est-ce à dire,
» s'il vous plaît?... Parce que je viens me con-
» fier à un ami... vous appelez cela tambouri-
» ner!... Écoutez donc! je ne me soucie pas
» d'être cocu, moi; chacun a sa manière de voir.
» Je sais fort bien qu'il y a des maris auxquels
» cela est égal... qui laissent leur femme aller
» avec leur galant, et n'ont pas l'air d'y faire
» attention... »

J'écoutais Bélan avec impatience; en ce moment, je ne puis plus me contenir; je saute sur lui, je le prends au collet et le secoue avec violence, en m'écriant : « Est-ce pour moi que
» vous venez de dire cela, monsieur? Prétendez-
» vous m'insulter et me mettre au rang de ces
» maris complaisants dont vous parlez?... Mor-
» bleu! monsieur Bélan, je ne suis point d'hu-
» meur à endurer rien sur ce chapitre.

Le pauvre petit homme s'est laissé secouer sans pouvoir se défendre, tant il est étourdi de mon action. Enfin il s'écrie, en me regardant avec effroi : « Blémont... mon ami! qu'est-ce que

» vous avez?... Certainement vous êtes malade...
» vous n'êtes pas dans votre état naturel! »

Je lâche son collet, et, honteux de ma colère, je vais me jeter sur un siége en balbutiant : « Ah! oui... je ne suis pas bien... Il m'avait » semblé que vous aviez voulu m'insulter.....
» mais. . — Moi, vouloir insulter un ancien
» ami... quand je viens lui confier mes malheurs
» domestiques..... Vous me faites de la peine,
» Blémont, vous m'affectez... Au reste, si vous
» pensez vraiment que j'aie voulu plaisanter sur
» vous... d'abord je ne savais pas s'il y avait à
» plaisanter sur vous... Enfin, si vous voulez
» une réparation..... vous savez que je ne suis
» pas un gaillard à reculer, j'ai fait mes preu-
» ves... J'ai évité l'artilleur, c'est vrai; mais on
» ne se bat pas avec un inconnu; avec un ami,
» c'est bien différent. »

Je tends la main à Bélan en disant : « Je
» vous le répète, je ne sais pas ce que j'avais...
» Nous battre tous deux!..... non, non, mon
» cher Bélan, oublions cela. »

Bélan me serre fortement la main en me répondant : « Oublions cela, c'est aussi mon
» avis... et donnons-nous la main... Ah! mon

» cher ami... je crois que nous pouvons nous » donner la main... bien cordialement Je vous » laisse, puisque vous êtes préoccupé et que » vaus avez des pensées... désagréables... Per- » fide Armide... trompeuse Armide. Pope a bien » raison!..... Avez-vous lu Pope, mon ami? — » Je ne sais... Je crois que oui. — C'est que si » je l'avais lu plus tôt, moi, j'y aurais regardé à » deux fois avant de me marier. Vous rappelez- » vous ce qu'il dit des femmes? — Non. — Eh » bien! il dit que : *Toute femme a le cœur liber-* » *tin.* Que pensez-vous de cela?— Je pense que » ce n'est pas honnête. — Mais, moi, je crains » que cela ne soit vrai... Ainsi Armide a le cœur » libertin, votre épouse a aussi le cœur..... — » Pour Dieu, Bélan, laissons ce sujet. — Oui, » je vous conterai mes nouvelles découvertes » une autre fois... Oh! ces femmes sont-elles » subtiles!... mais vous savez cela comme moi. » Au revoir, mon cher ami. »

Il a bien fait de s'en aller; j'ai été encore sur le point de lui sauter au collet. Est-ce que je ne pourrai plus entendre parler de maris trompés, de femmes infidèles, sans me mettre en fureur? Ah! il faut absolument que je prenne

sur moi, que j'aie du sang-froid, de la raison. Mais il faut aussi que je sache à quoi m'en tenir sur la liaison qui existe entre Eugénie et M. Dulac.

Nous ne nous parlons plus, Eugénie et moi, que pour nous dire des choses amères, des mots piquants; le plus souvent nous ne nous disons rien. Malgré cela, j'accompagne ma femme partout, je ne veux plus qu'elle sorte sans moi. Mais dans le monde je porte cet air triste, pensif, qui empêche d'être aimable; car nous rencontrons M. Dulac dans presque toutes les réunions où nous allons. Si je joue je ne suis point à mon jeu, je cherche des yeux ma femme; je veux voir si on lui parle, si on est près d'elle. Si c'est elle qui joue, je m'asseois à son côté, de crainte qu'un autre ne vienne s'y mettre. Si elle danse, et que ce soit avec M. Dulac, je la force à quitter brusquement le bal, et elle n'ose me résister, car elle lit dans mes yeux que je lui ferais une scène devant toute la société. Je suis sûr que le monde me trouve maussade, grondeur et jaloux, que l'on dit, en parlant d'Eugénie : « Pauvre petite femme! son mari la » rend bien malheureuse! C'est un tyran, c'est

» un vilain homme ! » Oui, le monde doit dire cela de moi maintenant ; car c'est presque toujours sur les apparences que le monde juge !

Ce n'est qu'en embrassant ma fille que j'éprouve un instant de bonheur. Chère enfant ! s'il me fallait être privé de tes caresses, que me resterait-il sur la terre?... Ton frère est encore trop jeune pour me comprendre ; mais toi, il semble que tu lises ma tristesse dans mes yeux, et que tu veuilles alors par tes douces paroles me distraire de mes chagrins.

Un matin, fatigué d'une nuit sans sommeil, fatigué surtout de mes pensées, je m'habille, et, contre mon ordinaire, qui est de rester dans mon cabinet jusqu'à dix heures, je sors avant que huit heures aient sonné.

Le hasard, ma destinée peut-être, me font porter mes pas du côté du boulevard du Temple. Il me prend d'abord envie d'aller voir ma mère... mais je réfléchis qu'il est beaucoup trop tôt... elle ne se lève guère avant dix heures. Je pense que je ferai mieux d'aller chez mes amis de la rue du Temple ; il y a plus de six mois que je ne les ai vus. Je me rends à la demeure d'Ernest ; on m'apprend qu'il a déménagé, et

qu'il demeure à présent boulevard Saint-Martin.

Je vais m'y rendre, lorsqu'une femme en bonnet, en camisole du matin, et tenant à sa main une boîte au lait, me fait un petit salut en passant près de moi.

Je me retourne... c'est Lucile. Je ne l'avais pas rencontrée depuis le jour où ma femme nous a surpris sur la terrasse des Feuillants. Elle s'est retournée et arrêtée ; elle me sourit. Comme je ne crains plus que ma femme me guette, je vais dire bonjour à Lucile.

« Cette fois, ce n'est pas aux Tuileries que » nous nous trouvons !... — Non... il s'est passé » du temps depuis !..... Me trouvez-vous chan- » gée ?... — Mais non... vous êtes toujours jo- » lie... — Ah ! que monsieur est galant aujour- » d'hui ! Moi, j'avoue que je vous trouve pâli, » maigri... Le mariage ne vous a pas trop bien » réussi, à ce qu'il me semble. — Peut-être... » Vous demeurez par ici maintenant ? — Oui... » là... dans la rue Basse-du-Temple, et je viens » de chercher mon lait... Que voulez-vous, je » deviens économe, je n'ai plus de femme de » chambre !... Voulez-vous venir déjeuner avec

» moi? je vous donnerai du café... — Non... je » ne puis, il faut que je rentre. — Est-ce que » vous avez encore peur d'être grondé, suivi » par votre femme?— Oh! non, je vous assure. » — Je le crois!..... elle a autre chose à faire » qu'à vous suivre!... Ah! ah! ah! ce pauvre » Henri!... »

Lucile rit, je sens déjà le feu qui me monte au visage; cependant je me promets de me contenir.

« — Qu'avez-vous à rire? Lucile, il me sem- » ble que si ma femme a beaucoup de choses à » faire, ce n'est pas vous qui pouvez le savoir. — » Je le sais peut-être mieux que vous... Je suis » plus instruite que vous ne le pensez. — D'a- » bord, vous ne connaissez pas ma femme... — » Je ne la connais pas?... Je l'avais vue une » fois sur la terrasse des Feuillants, et une fois » me suffit, à moi, pour connaître les person- » nes : je vous réponds que je l'ai fort bien re- » connue depuis... et que je ne me suis pas » trompée. — Qu'est-ce que tout cela veut dire? » — Cela veut dire que votre femme fait ses » farces tout comme les autres!... Parbleu! ne » vous êtes-vous pas cru privilégié! Non, mon-

» sieur, on vous en fait porter, et très-joliment » encore! »

Je m'efforce de dissimuler les tourments que j'éprouve, en répondant à Lucile : « Vous êtes » bien aise de me dire des méchancetés... c'est » votre habitude. Mais vous seriez bien embar- » rassée pour me prouver les calomnies que » vous débitez sur ma femme.

» — Les calomnies!... Non, monsieur; je ne » fais point de calomnies .... Votre femme m'a » fait l'effet d'une chipie la première fois que je » l'ai vue; mais je n'aurais rien dit sur son » compte si je n'avais été sûre de mon fait. Je » ne puis pas dire que je suis fâchée que votre » femme ait des amants!... je mentirais si je » disais cela... mais enfin ce n'est pas moi qui » lui ait dit de vous faire cornard : elle n'a pas » eu besoin de mes avis pour cela.

» — Lucile, c'en est trop!... Vous me prou- » verez ce que vous venez de me dire, et sur-le- » champ... — Oh! comme monsieur est pressé! » je ne me presse jamais, moi... Si vous voulez » que je vous réponde, vous allez d'abord venir » chez moi; il faut que je prenne mon café..... » j'ai faim. »

Lucile se dirige vers sa demeure; je la suis en me disant à chaque instant : « Contenons-» nous... soyons homme; et si elle m'a dit vrai, » tâchons encore d'agir avec ma raison. »

Lucile est entrée dans une maison à allée qui est près de la rue de Crussol. Elle monte au troisième, ouvre sa porte; j'entre dans un appartement meublé modestement, mais bien tenu. Lucile s'approche de sa cheminée, souffle son feu et se dispose à faire son café. Je lui prends le bras et l'arrête : « Lucile, me laisse-» rez-vous souffrir plus longtemps?..... Je vous » en supplie, dites-moi tout ce que vous savez » sur ma femme. »

Lucile me regarde; elle paraît chagrine. «Mon » Dieu! Henri, dans quel état vous voilà!.... Si » j'avais su que cela vous fît tant d'effet, je ne » vous l'aurais pas dit..... Que c'est bête de se » chagriner pour si peu de chose! votre femme » va de son côté, vous du vôtre... n'est-ce pas » l'usage. Vous avez bien peu de philosophie!

« — J'en aurai quand je serai certain de mon » sort. Encore une fois, parlez. — Eh bien! » tenez... venez à la fenêtre... Voyez-vous là-bas » cette petite porte basse? — Oui. — C'est l'en-

» trée de derrière d'une maison de traiteur....
» café... où il y a des cabinets... vous savez? de
» ces maisons à rendez-vous. — Je vous com-
» prends. — En entrant par là, on n'est pas vu,
» on ne va pas dans le café. On monte sur-le-
» champ un escalier; une sonnette avertit un
» garçon, qui vient vous ouvrir un cabinet......
» Oh! c'est très-commode.... J'y allais souvent
» autrefois. — Enfin? — Eh bien! votre femme
» va là retrouver son amant. — Ma femme!....
» C'est faux! — Oh! je l'ai fort bien reconnue,
» quoique le plus souvent, elle vienne en fiacre
» et se fasse descendre à deux pas. Elle était ca-
» chée par un grand chapeau, enveloppée dans
» son châle; mais d'abord j'avais remarqué sa
» tournure : je l'ai guettée...... Ça m'amuse de
» guetter les amants qui vont là. Je n'ai rien
» à faire... ça m'occupe..... Oui, je suis sûre
» que c'est elle. Elle n'y est pas venue une
» fois, mais dix au moins. — Et à quelle heure
» va-t-elle là? — Il n'est ordinairement que sept
» heures et quart... sept heures et demie quand
» elle arrive; elle y reste une heure environ. —
» Quel mensonge! ma femme ne se lève jamais
» avant neuf heures! — Vous le croyez, mon

» cher ami! Vous vous figurez qu'on dort!... Et
» si je vous disais qu'elle est en face mainte-
» nant!..... Oui..... une demie-heure avant de
» vous rencontrer, je l'ai vue entrer. Restez con-
» tre la fenêtre : vous verrez arriver un fiacre
» qu'on enverra chercher, puis madame monter
» dedans, et le monsieur s'en va cinq minutes
» plus tard... Je connais l'ordre et la marche.
» Cet homme..... comment est-il?... — Il est
» jeune, grand, brun..... Oh! il est bien! c'est
» une justice à rendre à votre femme.»

J'ai pris mon chapeau ; je cours vers la porte. Lucile court se mettre devant moi.

«— Où allez-vous? — M'assurer que ce sont
» eux. — Vous allez faire du brait... une scène...
» Y pen ez-vous! — Non..... vous ne me con-
» naissez pas! Certain de mon malheur je serai
» calme... mais je veux les voir... Lucile, laissez-
» moi sortir! je le veux. — Eh bien! à condi-
» tion que j'irai avec vous..... Je connais cette
» maison, je vous guiderai.,. vous conduirai....
» Mais vous me promettez... — Allons, venez.»

Lucile met un chapeau, elle jette un châle sur ses épaules ; nous descendons... Nous sommes bientôt en face. Nous ouvrons une petite

barrière de bois, qui fait résonner une sonnette. Nous montons un petit escalier. Lucile me tient la main ; elle marche devant moi. Mon cœur bat avec une telle violence que je suis forcé de m'arrêter pour retrouver ma respiration.

Nous arrivons dans une cour. Un garçon nous attend sous un vestibule et monte un escalier devant nous. Arrrivés en haut, je l'arrête :

« Vous avez ici un homme et une dame ? »

Le garçon me regarde et ne sait s'il doit répondre. Je lui mets vingt francs dans la main et lui renouvelle ma question en faisant le portrait des deux personnes.

« Oh! monsieur, je sais qui vous voulez dire! » d'ailleurs, à cette heure-ci, nous n'avons » qu'eux ordinairement. Ils sont là... sur le de- » vant... — Ouvrez-nous à côté d'eux. »

Le garçon nous ouvre une grande chambre. Comment les voir?... Si ce n'était qu'une cloison!... mais ce sont des murs... N'importe ! je la verrai au moins sortir. Le garçon a l'ordre de me prévenir quand on enverra chercher le fiacre.

Quelle situation!..... être là...... près de sa femme, tandis qu'elle est entre les bras de son

amant! J'ai envie d'enfoncer la porte... Non... non .. je veux être maître de moi... je le veux pour mes enfants... Mais si ce n'était pas elle! J'écoute près du mur... J'entends quelque bruit et ne puis distinguer. Lucile va doucement ouvrir notre porte, et me montre celle d'à côté en me disant : « Tu pourras mieux entendre là. »

Je vais, en marchant avec précaution, me coller contre leur porte... Oui... j'entends fort bien... ils s'embrassent!.... et je distingue ces mots : « A présent, il faut que je parte... Je veux » être dans ma chambre avant que monsieur ne » sorte de son cabinet. »

C'est elle!... c'est bien elle qui est là! cette voix a pénétré jusqu'à mon cœur: elle a bouleversé tout mon être.

Je suis retourné près de Lucile. Je ne sais ce qui s'est passé en moi et quelle est l'expression de ma physionomie; mais Lucile se jette à mes genoux en pleurant et balbutiant :

« Pardonnez-moi!... ah! pardonnez-moi!... » Mon Dieu! si j'avais su! Oh! que je suis donc » fâchée de ce que j'ai fait! »

Je ne lui réponds pas. Je ne puis parler. On sonne à côté; j'écoute.

Le garçon monte, on lui demande un fiacre. J'ai reconnu cette fois la voix de Dulac. Je m'arrache la poitrine, mais je me contiens. Le garçon revient m'avertir lorsque le fiacre est en bas. Alors je sors du cabinet, et j'attends au bas de l'escalier.

Elle descend enfin... J'entends le froissement de sa robe. Elle touche la dernière marche, lorsque je me présente tout-à-coup devant elle et l'arrête par le bras. Eugénie a levé les yeux, et, saisie d'épouvante, elle tombe sans pousser un cri sur les marches de l'escalier.

Je la relève, l'emporte, la monte ou plutôt la jette dans la voiture, je donne l'adresse au cocher, puis je m'éloigne à grands pas comme si je ne pouvais fuir assez vite cette maison où je viens d'acquérir la preuve de ma honte.

CHAPITRE XVI.

SUITE INÉVITABLE.

—

J'ai marché longtemps ; épuisé de fatigue, je m'arrête enfin. Je suis dans les champs, dans un lieu bordé de haies : je ne vois point de maisons. Je ne sais où je suis ; mais que m'importe? Je vais m'asseoir sur la terre, au pied d'un arbre dépouillé de ses feuilles ; car la nature est morte encore, et il n'y a point de verdure autour de moi.

Je suis seul ; j'appuie mon front dans mes mains, et je m'abandonne à ma douleur..... à mon désespoir... pourquoi ne pas l'avouer? je verse des larmes ; oui je pleure : car personne ne peut me voir, et il me semble que j'éprouve quelque soulagement à pleurer.

Ce n'est pas son amour seul que je regrette,

c'est tout mon bonheur, tout mon avenir détruit. Mon bonheur!.... depuis quelque temps il avait cessé; mais je me flattais toujours qu'il renaîtrait : j'espérais encore ces jours si doux de confiance et d'amour qui avaient suivi notre hymen. Tout est perdu!.... et il est impossible que ce bonheur renaisse jamais pour moi : impossible!..... ah! ce mot est cruel; je ne puis concevoir qu'Eugénie ait pu me condamner à d'éternelles douleurs.

Et cependant! il est bien des maris qui pardonnent ou qui ferment les yeux sur les infidélités de leurs femmes. Ils les trompent eux-mêmes et trouvent naturel qu'elles en fassent autant. Ah! lors même que j'aurais mille fois trompé Eugénie, je n'aurais pu supporter la pensée de l'être. Encore, si, en cédant à leur faiblesse, elles ne cessaient pas de nous aimer! mais un sentiment nouveau tue un ancien... à mesure qu'elles en aiment un autre, nous devenons moins aimables à leurs yeux, et bientôt leur cœur est tout entier à leur nouvelle passion.

Je ne la verrai plus... nous nous séparerons... mais sans bruit, sans éclat... J'ai des enfants,

c'est pour eux que je saurai dissimuler ma honte: c'est pour eux que ce matin j'ai été maître de moi. J'aurais pu aller frapper Dulac, un duel s'en serait suivi; mais, d'après les propos que l'on tenait déjà, tout le monde aurait deviné les causes, les motifs de ce duel. Je trouverai un autre moyen de satisfaire ma vengeance sans que mon honneur soit avéré aux yeux de la société.

Je me lève. Il y a des moments où l'entraînement de mes idées m'a distrait de mon malheur même et redonné du courage; mais l'instant d'après, les raisonnements s'évanouissent : je songe à tout ce que j'ai perdu. Je me revois seul sur la terre, lorsque je croyais y être aimé de celle que j'adorais ; je vois tous mes projets détruits, tous mes rêves dissipés. Alors mon cœur se brise, mes yeux se remplissent encore de larmes. Je suis comme quelqu'un qui essaie à sortir d'un précipice, mais qui, après quelques efforts, retombe sans cesse au fond.

Je me remets en marche. Je vois devant moi des maisons. Un paysan m'apprend que je suis à Montreuil. Je regarde à ma montre... il n'est

que midi... Mon Dieu! comme le temps va me sembler long maintenant!

J'entre chez une espèce de traiteur. Je n'ai pas faim, mais je voudrais trouver moyen d'abréger cette journée; je ne voudrais pas encore rentrer à Paris. Il me semble que tout le monde va lire mon malheur sur mon visage; mais c'est surtout chez moi que je crains de retourner. J'espère bien cependant que je ne l'y trouverai plus. Sa fortune lui suffira pour vivre dans l'aisance; qu'elle parte, mais qu'elle me laisse mes enfants; je les veux; j'ai bien, je crois, le droit de les séparer de leur mère. D'ailleurs, ce ne sera pas une grande privation pour elle. Elle ne savait pas aimer ses enfants; en vérité, elle ne mérite pas que je la regrette.

Je voudrais essayer de manger : il m'est impossible d'avaler. Je paie et sors. Je marche encore, puis je consulte ma montre... le temps ne va pas..... il faut cependant retourner à Paris. J'y arrive à trois heures.

Si elle était encore chez moi!... Je sens que je ne saurais supporter sa présence.... je m'en assurerai avant de rentrer.

Cela me fait mal de revoir ces boulevards,

plus mal encore lorsque je revois ma demeure. Je regarde nos fenêtres....... Elle se mettait là quelquefois... elle me regardait, me souriait... Pourquoi n'y est-elle pas encore?..... Ah! si tout cela pouvait n'être qu'un rêve.... que je serais heureux!..... que je serais soulagé!..... Mais non, ce n'est que trop vrai! je n'ai plus de femme!... il n'y a plus d'Eugénie pour moi!... Que lui avais-je donc fait, pour me rendre si malheureux!

Insensé que je suis! je verse encore des larmes, et je suis à Paris, au milieu de ce monde qui rirait de moi s'il connaissait la cause de ma douleur. Encore une fois, soyons homme, du moins devant les autres.

J'entre et vais à mon portier : « Madame est-» elle à la maison? — Non, monsieur; madame » est partie sur les dix heures, en voiture, avec » des cartons, des paquets, et puis mademoi-» selle sa fille.

» — Ma fille!... Elle a emmené ma fille! — » Oui, monsieur. Ça m'a fait l'effet que mada-» me partait pour la campagne. Est-ce que mon-» sieur ne le savait pas?... »

Je n'écoute plus le portier. Je monte, je sonne avec violence. La bonne vient m'ouvrir. Cette pauvre fille devient tremblante en me voyant.

« Votre maîtresse est partie? — Oui, mon-» sieur... madame a dit qu'elle allait à la cam-» pagne... D'abord, quand madame est revenue » du bain, elle avait l'air bien malade... — Du » bain?....... — Oui, monsieur; madame était » sortie ce matin de très-bonne heure pour aller » au bain. — Elle y allait souvent, au bain?— » Mais, monsieur, oui.... assez souvent, depuis » quelque temps.

» — Pourquoi ne me l'aviez-vous jamais dit? » — Madame....... me l'avait défendu. — Ah! » bien! enfin? — D'abord, madame s'est ren-» fermée longtemps dans sa chambre; et puis » elle m'a appelée, m'a fait faire ses paquets, en » me disant de me dépêcher; et puis elle m'a » dit d'aller chercher une voiture; elle a fait » descendre les paquets; ensuite elle est partie » avec sa fille, en me disant : Vous remettrez » cette lettre à monsieur. — Une lettre!.... où » est-elle? — Je l'ai mise sur votre bureau, » monsieur. »

Je cours dans mon cabinet. La voilà, cette lettre... Que peut-elle m'écrire?.... Je brise le cachet... Je cherche des traces de larmes sur le papier... mais il n'y en a point. Elle m'a quitté, quitté pour toujours, sans répandre une larme!..... Mon cœur se révolte. Ah! si le ciel est juste, un jour viendra où je pourrai lui en faire verser d'aussi amères que celles que j'ai répandues. Lisons.

« Monsieur, je vous ai trompé Je pourrais » peut-être le nier encore ; mais je veux être plus » franche que vous ne l'avez été envers moi. Je » suis coupable, je le sais. Mais sans votre » exemple, je ne l'aurais jamais été. Et quoi- » que, aux yeux de la loi, je sois beaucoup plus » criminelle que vous, moi je ne me juge pas » ainsi. Nous ne pouvons plus demeurer ensem- » ble, je le sens. D'ailleurs, je crois que ce sera » un bien pour tous deux. Je garderai ma fille ; » vous garderez votre fils. Ma fortune me suffi- » ra, et je n'aurai jamais besoin d'avoir recours » à la vôtre. Adieu, monsieur ; croyez pourtant » que je fais des vœux sincères pour votre bon- » heur.

« EUGÉNIE. »

Quelle lettre!... Pas un mot de regret... pas une expression de repentir! Ah! tant mieux! cela me donne du courage. Mais ma fille, mon Henriette... il faudrait vivre sans la voir, sans l'embrasser tous les jours!.... Quelle cruauté! Eugénie sait à quel point je chéris ma fille, et l'emmène!..... Ce n'est pas par tendresse maternelle..... Non, elle ne sait pas aimer ses enfants... C'est donc pour me rendre encore plus malheureux?... Henriette... chère enfant... tu ne viendras plus, tous les matins, t'asseoir sur mes genoux; je ne passerai plus ma main dans ta blonde chevelure, en appuyant ta tête contre ma poitrine; et, en cessant de me voir, tu cesseras peut-être de m'aimer.

Je me jette sur un siége; j'appuie ma tête sur mon bureau; je ne sais combien de temps je reste ainsi.

J'entends la bonne. Cette pauvre fille est derrière moi; elle me parle, depuis longtemps peut-être.

« Que me voulez-vous? — Est-ce que mon- » sieur ne dînera pas?... Il est plus de six heu- » res. C'est pour cela que j'ai osé....... Je crai- » gnais que monsieur ne fût incommodé. —

» Non... merci... je ne dînerai pas... Mais que » disait ma fille en partant?... Que faisait-elle, » cette pauvre petite? — Dame! monsieur, elle » voulait emporter sa poupée : sa maman n'a » pas voulu ; elle lui a dit qu'elle lui en achète- » rait une autre... — C'est là tout?... — » Et mamzelle Henriette a dit : Pourquoi » donc n'attendons-nous pas papa pour aller en » voiture? — Chère enfant..... elle a pensé à » moi! »

Ces mots me font du bien. Je reviens à moi. Eugénie ne m'a pas dit où elle va, mais je le saurai par son banquier. Il faudra bien que je le sache; et nous verrons si elle refusera de me rendre ma fille. Allons! plus de faiblesse : ne songeons maintenant qu'à me venger de Dulac. Je sais dans quelle réunion il ira ce soir... Je devais y conduire madame. Mais si elle lui avait écrit?...... si elle l'avait instruit de ce qui s'est passé?... Oh! non, elle n'a songé d'abord qu'à s'éloigner.

Je m'informe à la bonne si madame a écrit d'autres lettres; elle ne le sait pas. Ah! si Dulac m'échappait ce soir!..... Il est près de sept heures; habillons-nous pour aller en

soirée..... Aller dans le monde!... feindre le calme, sourire, lorsque mon cœur est déchiré!..... mais ce sera pour longtemps, j'espère.

Je mets beaucoup d'or dans mes poches ; il est encore de bonne heure pour aller en soirée... je me promène dans mon appartement... Logement maudit, où je débutai par être malheureux, tu ne me verras plus de longtemps!

Enfin, huit heures sonnent; je pars. C'est chez la dame où l'on a vu la lanterne magique qu'il y a réunion. C'est là que j'ai eu les premières lumières sur mon malheur; il est juste que ce soit là que j'en tire vengeance.

Il y a du monde, mais peu encore, et il n'est point arrivé. On me demande des nouvelles de madame ; je la dis indisposée et vais m'asseoir contre une table de jeu.

Toutes les fois que la porte du salon s'ouvre, je me retourne avec un frémissement involontaire... Il ne vient pas!

Bélan, Giraud arrivent. Ils viennent me dire bonsoir; j'ai l'air très-occupé du jeu, pour ne pas entrer en conversation avec eux ;

mais Bélan trouve moyen de s'approcher de moi et de me dire dans le tuyau de l'oreille :

« Mon ami, je ne le suis pas........ tout s'est » expliqué à ma plus grande satisfaction... J'irai vous conter cela un de ces matins. »

Je me contente de lui serrer la main, un peu convulsivement, sans doute ; car il retire la sienne en me disant : « Je suis bien sensible » au plaisir que cela vous fait. »

Enfin le voilà ! Il est entré dans le salon..... il le parcourt des yeux..... Je devine ce qu'il y cherche... Il vient à moi.... Bon ! il ne sait rien ! Il a l'audace de me demander des nouvelles de ma femme, et pourquoi elle n'est pas venue. Je me contiens, je réponds quelques mots vagues, et je m'éloigne de lui.

J'attends qu'il se place à l'écarté ; il s'y met enfin. Je parie contre lui. Au second coup, où nous perdons deux points, je prétends que notre adversaire n'avait pas fait couper ; j'ai l'air de croire que le jeu était préparé. On se regarde avec étonnement, on ne dit rien. M. Dulac devient rêveur, distrait ; il propose d'annuler le coup, on s'y refuse.

Nous perdons. Je me hâte de prendre la place. Je triple mon jeu pour que les parieurs ne trouvent pas à mettre pour moi ; ensuite je tiens mes cartes de manière à ce qu'on ne puisse les voir. J'écarte mes atouts afin de perdre. Je demande ma revanche, et, quoiqu'il soit d'usage de se lever quand on perd, je ne me lève pas, et je double encore mon jeu, en lançant des épigrammes sur le bonheur de mon adversaire.

M. Dulac montre une grande patience, il paraît mal à son aise, mais il ne dit rien. Je perds de nouveau ; j'ai l'air d'un joueur déterminé ; j'augmente encore mon jeu. Je perds ; je me lève en jetant les cartes au nez de monsieur Dulac.

Il n'y avait plus moyen de prendre cela paisiblement. Dulac se lève à son tour et me demande si j'ai eu l'intention de l'insulter. Je lui ris au nez et ne lui réponds pas. On cherche à arranger l'affaire en lui faisant entendre que je suis mauvais joueur et que la perte m'a exaspéré. Je vois bien que tout le monde me donne tort. Dulac ne dit rien ni moi non plus. J'en ai

fait assez en public pour que notre duel puisse s'expliquer par cette scène.

Au bout de quelques instants, je m'approche de Dulac et lui dis bas : « Je vous attendrai demain, à sept heures, avec un ami, à l'entrée de Vincennes ; n'y manquez pas, et songez que cette affaire ne peut s'arranger. »

Il m'a fait un signe affirmatif. Je fais encore quelques tours dans le salon, puis je m'éclipse.

Il me faut un témoin ; mon choix est déjà fait : le nombre de nos vrais amis n'est pas si grand pour que l'on puisse être embarrassé.

Je vais chez Ernest, à sa nouvelle demeure. Ils sont sortis, ils sont au spectacle avec leurs enfants. Mais ils ont une domestique maintenant. Je les attendrai, car il faut absolument que je voie Ernest ce soir.

La certitude d'une prochaine vengeance ou de la fin de mes peines a un peu calmé mes sens. Je réfléchis à ma situation : je vais me battre..... Si je tue mon adversaire, cela ne me

rendra pas le bonheur.... S'il me tue, mes enfants seront donc livrés à une mère qui ne les aime pas ; ainsi ce duel même ne peut avoir un résultat satisfaisant. Était-il bien nécessaire?....... Oui, parce que j'exècre ce Dulac maintenant... Et pourtant il n'a fait que remplir son rôle de jeune homme... Il n'a fait que ce que j'ai fait aussi, moi, étant garçon. Ma femme est bien plus coupable! et je ne puis la punir!

En cas de mort, je n'ai aucun écrit à tracer, mes enfants hériteront de moi..... Puissent-ils ignorer toujours la faute de leur mère!

Que de maux peuvent résulter d'un instant de faiblesse! Si une femme les calculait, serait-elle jamais coupable!... Mais, le calculais-je, moi, avant mon mariage? Non, il faut des passions, des tourments, de l'agitation à notre âme. Un bonheur calme et pur nous ennuierait.

Il en est pourtant qui connaissent ce bonheur!..... Il y a des êtres privilégiés! il y en a aussi qui n'ont point de passions, qui aiment comme ils mangent, comme ils boivent, comme ils dorment. Ne connaissant pas le vérita-

ble amour, ils n'en ont jamais les tourments. Ce sont peut-être les plus heureux.

Après cinq ans et quelques mois de mariage... et d'un mariage d'amour !... Elle semblait tant m'aimer!..... N'était-ce donc pas vrai alors?..... sa mère ne faisait que ses volontés. Celle que l'on contraint à donner sa main à un homme qu'elle n'aime pas est bien moins coupable quand elle trahit sa foi. Mais me montrer tant d'amour, et. . allons, il faut oublier tout cela.

Ernest et sa femme reviennent du spectacle. On leur dit qu'un monsieur les attend dans leur salon. Ils entrent et poussent un cri de surprise en me voyant.

« C'est Blémont!...—C'est monsieur Henri.
» Ah! qu'il y a longtemps!... Par quel hasard
» si tard?— Je voulais vous voir... J'avais quel-
» que chose à demander à Ernest. »

Ils me regardent tous deux, et tous deux en même temps se rapprochent de moi.

« Qu'avez-vous donc!... Que vous est-il ar-
» rivé?—Comme il est pâle, défait!...—Je n'ai
» rien.—Oh! si, mon ami, vous avez quelque

» chose... Votre femme serait-elle malade? vos » enfants?... »

Je retombe sur ma chaise en balbutiant : « Je » n'ai plus de femme..... plus d'enfant avec » moi... je suis seul à présent...

» — Que dit-il? » s'écrie Marguerite. « Votre » femme... — Elle m'a trompé... trahi... elle » n'est plus avec moi. »

Ils ne disent plus un mot, ils paraissent atterés. Je me lève et reprends d'un ton plus ferme : « Oui, elle m'a trompé, cette Eugénie..... » que j'aimais tant..... Vous le savez... vous... » qui étiez confidents de mon amour... Ce n'est » que ce matin que j'ai eu la preuve de sa per» fidie... Je ne suis pas encore habitué à souf» frir... je m'y ferai peut-être... mais, je le jure, » je ferai mon possible pour oublier une femme » indigne de moi... J'ai été malheureux en » amour... J'aurai du moins quelques consola» tions en amitié. »

Ernest et Marguerite se jettent dans mes bras; Marguerite pleure, Ernest me serre tendrement la main. Enfin je me dégage de leurs bras.

« Mes amis, il est tard; pardonnez-moi d'è-

» tre venu ainsi troubler votre bonheur. Adieu, » ma chère voisine... Ernest, deux mots, s'il » vous plaît... »

Il me suit dans l'embrasure d'une croisée.

« Je me bats demain. Vous devinez avec qui » et pour quel motif. Je n'ai pas besoin de vous « dire qu'il n'y a aucun arrangement à propo- » ser... quoique nous soyons censés nous bat- » tre pour une querelle au jeu. Voulez-vous être » mon témoin? — Oui, sans doute. — Je vous » attendrai demain à six heures précises du ma- » tin. — Je serai exact. »

Marguerite était passée dans une autre chambre. Elle revient alors en me disant : « Avant de » vous en aller, est-ce que vous ne voulez pas » embrasser nos enfants?... »

A cette proposition, des larmes me viennent dans les yeux, car je songe que ce soir je ne pourrai pas, avant de me coucher, aller embrasser ma fille.

Marguerite a sans doute deviné ma pensée. « Ah! pardonnez-moi, » me dit-elle, « je vous » fais du chagrin .. Mon Dieu, c'est sans le vou- » loir. »

Je lui serre la main, je fais un signe de tête à Ernest, et je sors précipitamment.

Il faut encore rentrer dans ce logement..... Ah! c'est un supplice. Comme il me semble vide!... il l'est en effet. Plus de femme... plus d'enfant autour de moi. Ce n'est pas Eugénie que mes yeux cherchent... Depuis longtemps elle me fuyait, elle évitait ma présence. C'est ma fille, ma petite Henriette... celle-là ne m'évitait pas!

Quelle nuit pénible je passe? pas un instant de sommeil!..... Je voudrais savoir si elle dort tranquille, celle qui me rend si malheureux.

Enfin le jour vient, et à six heures Ernest est chez moi. Je prends mes pistolets, une voiture est en bas, et j'indique Vincennes au cocher.

Je ne parle pas pendant le trajet. Près d'arriver, Ernest me dit :

« Si vous succombez, mon ami, n'avez-vous » rien à me dire, à m'ordonner? — Rien, mon » cher Ernest... car, excepté vous et votre fem- » me, personne ne s'intéresse véritablement à » moi. Mon fils n'est pas d'âge à comprendre la

» perte qu'il ferait... Ma fille... elle pleurerait
» peut-être !... c'est pour céla qu'il ne fau-
» drait rien lui dire non plus... Pauvre enfant!
» je ne voudrais pas lui faire verser une lar-
» me! »

Nous sommes arrivés. A quelques portées de fusil du château, j'aperçois deux hommes qui se promènent. C'est Dulac et son témoin. Nous marchons à grands pas vers eux : nous nous rejoignons ; ils nous saluent : je ne ne réponds pas à cette politesse et marche vers le bois.

Je ne connais pas le témoin de Dulac : il ne vient pas dans nos sociétés : tant mieux! J'ignore ce que Dulac lui a dit ; mais je suis persuadé que celui-ci n'est pas dupe du motif qui m'a fait lui chercher querelle hier au soir.

Nous nous arrêtons. Les témoins nous donnent nos armes, qu'ils ont examinées ; ils ont mesuré la distance. « Tirez, monsieur, » dis-je à Dulac. « Je suis l'agresseur. — Non, mon-
» sieur, » me répond-il froidement ; « c'est à
» vous de tirer, c'est vous qui êtes l'offensé. »

Je ne me le fais pas répéter ; je tire... Je le manque. C'est à son tour, il hésite... « Tirez, »

lui dis-je, « et songez, monsieur, que cette af-
» faire ne peut se terminer ainsi. »

Il tire. Je ne suis pas atteint. Ernest me donne un autre pistolet. Je vise de nouveau Dulac : le coup part ; il tombe.

Je ne suis pas méchant, mais je voudrais l'avoir tué.

CHAPITRE XVII.

UN TOURMENT DE PLUS. — UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

—

J'ai sur-le-champ quitté le bois; Ernest en fait autant, en annonçant au témoin de Dulac qu'il va lui envoyer du monde.

Cette fois le sort a donc été juste! ma vengeance est satisfaite. Je devrais me sentir un peu soulagé, et pourtant il n'en est rien : c'est que je ne suis pas vengé de celle qui m'a fait le plus de mal. Je remercie Ernest, et le quitte en lui promettant d'aller le voir souvent. Il voulait que j'allasse, ce jour même, dîner avec lui; mais j'ai encore besoin d'être seul. J'irai chez eux, lorsque j'aurai un peu appris à supporter ou, du moins, à cacher mes chagrins.

Je cherche un appartement dans le quartier

d'Ernest, loin de celui où je suis maintenant. Je loue le premier qui est vacant, puis je rentre à ma demeure. Je vais chez mon propriétaire ; je paie ce qu'il exige pour partir de suite. Je suis libre enfin ! Je vais sur-le-champ emporter mes meubles.

Je renvoie ma domestique. Je n'ai pas à me plaindre de cette femme, bien au contraire ; mais elle me servait du temps que je veux oublier : je ne veux plus la voir. Je lui donne de quoi attendre patiemment une autre condition.

Mes meubles sont portés dans mon nouveau logement, rue Saint-Louis. Je m'y installe... Je m'y sens déjà mieux, j'y respire plus librement : pour les peines du cœur, comme pour celles du corps, il n'y a rien de tel que de changer d'air.

Je voudrais aller voir mon fils : il est trop tard aujourd'hui pour se rendre à Livry. Je vais chez le banquier d'Eugénie, pour tâcher de savoir où elle est. Je veux lui écrire, je veux qu'elle me rende ma fille. Ce n'est pas trop de mes deux enfants pour me tenir lieu de ce que j'ai perdu.

Ce banquier est un homme recommandable. Je me garde bien de lui apprendre la véritable cause de ma séparation avec ma femme. Je lui fais entendre que notre humeur, que nos goûts étant changés, nous avons cru tous deux devoir prendre ce parti, qui est irrévocable. Ce n'est donc pas pour courir après ma femme que je désire savoir où elle est, c'est simplement pour lui écrire au sujet de quelques affaires d'intérêt que nous n'avons pu régler.

Il ignore où est Eugénie; elle ne lui a pas écrit. Mais il me promet de m'envoyer son adresse aussitôt qu'il la saura.

Il faut donc attendre pour revoir ma fille. Si je l'avais près de moi, il me semble que je retrouverais tout mon courage et que je pourrais encore être heureux. Oh! oui, je le serais en embrassant cette aimable enfant. Si du moins j'avais son portrait!... Bien souvent j'ai eu l'idée de le faire, mais des occupations ou des scènes avec sa mère m'empêchaient de me livrer à ce travail... Attendons quelques jours, l'original me reviendra, et je ne m'en séparerai plus.

Le regret de n'avoir pas fait ce portrait me

rappelle celui que je porte sans cesse sur moi. Ah! je veux le briser, comme jadis elle a brisé le mien.

Le portrait d'Eugénie est attaché dans l'intérieur d'un souvenir. Je le sors de ma poche; j'ouvre le souvenir, et, malgré moi, mes yeux se portent sur cette miniature, qui me retrace si bien ses traits. Je ne sais comment cela se fait, mais ma fureur se dissipe... je me sens ému, attendri... Ah! ce n'est pas là cette femme qui m'a trahi, abandonné!..... C'est celle qui m'aimait, qui répondait si bien à mes transports... dont les yeux cherchaient toujours les miens!... Cette Eugénie d'autrefois n'est plus la même que celle d'aujourd'hui... pourquoi donc briserais-je son image?

Je regarde autour de moi... je suis seul..... Mes lèvres se collent encore sur ce portrait..... C'est une indigne faiblesse... mais je me persuade que je la retrouve comme il y a cinq ans, et cette illusion me procure un moment de bonheur.

Le lendemain, je pars de grand matin pour Livry. Cette route me rappelle bien des souvenirs!... Mon fils n'a encore que onze mois;

mais, aussitôt que cela se pourra sans nuire à sa santé, je le retirerai de chez sa nourrice et je ne viendrai plus dans cette campagne.

J'arrive chez les paysans. Ils me demandent toujours des nouvelles de ma femme. J'abrége leurs questions en leur disant qu'elle est en voyage pour longtemps. Je demande mon fils.

On m'apporte le petit Eugène. Je le prends dans mes bras... je vais le couvrir de mes baisers... tout-à-coup une idée nouvelle... une pensée cruelle s'offre à mon esprit... mes traits s'altèrent. J'éloigne l'enfant qui me tendait les bras, et le remets dans ceux de sa nourrice.

Cette bonne femme ne comprend rien au changement qui vient de s'opérer en moi. Elle me regarde et s'écrie : « Eh ben ! quoi donc ?...
» Vous me rendez vot' fils sans l'embrasser !... Il est pourtant ben gentil, ce pauvre
» bijou...

» — Mon fils ! » me dis-je à moi-même, « mon
» fils !... il n'a que onze mois... et Dulac venait à la maison avant qu'Eugénie ne fût enceinte !... »

Un nouveau soupçon vient aggraver mes tourments. Qui me dit que cet enfant est à moi? que ce n'est pas le fruit de leur liaison que je vais embrasser?

A cette idée, je me lève brusquement.

« Est-ce que vous êtes malade, monsieur? » me demande la nourrice.

Je ne lui réponds pas et sors de la maison ; je me promène quelque temps dans la campagne. Je sens que désormais je ne pourrai plus penser à mon fils sans que cette idée cruelle ne me poursuive : en embrassant cet enfant, elle troublera mon bonheur, elle altèrera la tendresse que j'aurais eue pour lui. Et ces dames prétendent qu'elles ne sont pas plus coupables que nous!... Ah! elles sont toujours sûres d'êtres mères... elle ne craignent pas de prodiguer leurs caresses à l'enfant d'une étrangère! C'est un bien grand avantage qu'elles ont sur nous. Mais la nature ne fait pas tout... On devient père en adoptant une innocente créature; il ne l'est plus celui qui abandonne, qui délaisse ses enfants.

Je rentre plus calme chez la nourrice. Cette pauvre femme se tient dans un coin avec l'en-

fant sur ses bras ; elle n'ose plus me le présenter. Je vais à elle, je baise l'enfant sur le front en poussant un profond soupir. Je le recommande à la paysanne ; je lui donne de l'argent, et je retourne à Paris plus triste encore que je n'en étais parti.

Je trouve chez moi Ernest, qui m'attendait. Il a été à mon ancienne demeure, il a su ma nouvelle, et depuis ce matin il m'a cherché partout pour me distraire, me consoler.

« Que dit-on dans le monde ? » telle est ma première question en le voyant ; car, je l'avoue, ma plus grande crainte est que l'on sache que ma femme m'a trompé, et c'est bien moins pour moi que pour elle que je le crains. Aux yeux de la société, je ne voudrais pas qu'elle fût coupable ; c'est bien assez qu'elle le soit pour moi. Je supplie donc Ernest de ne me rien cacher,

« Votre duel est connu, » me dit-il ; « mais » on l'attribue à la scène que vous avez eue au » jeu. On vous donne tort, on plaint votre ad- » versaire. Dulac n'est point mort, on pense » même qu'il en reviendra ; mais sa blessure est » grave, et il sera pour longtemps au lit. Je ne

» sais comment il se fait que Giraud a déjà su » votre changement de domicile, et qu'ici vous » êtes emménagé sans votre épouse. Il aura sans » doute questionné les portiers. Il a été conter » cela partout. On en jase, chacun fait son his- » toire; le plus grand nombre pense que vous » rendiez votre femme si malheureuse qu'elle a » été obligée de se séparer de vous.

» — Ah! tant mieux! que l'on croie cela et » qu'on me donne tous les torts, c'est ce que je » désire. Vous seul et votre femme connaissez la » vérité, mon cher Ernest; mais je sais bien que » vous ne trahirez pas ma confiance.

» — Non, sans doute... quoique cela m'in- » digne, d'entendre qu'on vous accuse et que » l'on plaint votre femme. A votre place, je ne » sais si je serais aussi généreux!..... — Et mes » enfants, mon ami, et ma fille!...—C'est vrai! » je n'y songeais pas. —Que m'importe ce monde » qui me blâme!... il ne me verra guère à pré- » sent.—J'espère cependant que vous ne devien- » drez pas misanthrope et que vous chercherez » à vous distraire, à oublier une femme qui ne » mérite pas vos regrets : agir autrement serait » une faiblesse impardonnable...—Je vous pro-

» mets de tâcher de suivre vos conseils..—Pour
» commencer, vous allez venir dîner avec
» moi... »

Je ne puis refuser Ernest, quoique la solitude soit maintenant tout ce que je désire. Je vais chez lui. Sa compagne m'accable de soins, d'amitié; leurs enfants viennent me caresser et jouer avec moi. En dînant, ils font tout ce qu'ils peuvent pour me distraire. Je suis sensible à leur amitié ; mais la vue de ce bonheur domestique, de cette heureuse famille, n'est pas capable d'alléger mes peines ; elle les redouble, au contraire. Et moi aussi, j'ai une femme, des enfants!... Ah! ce ne sont point de pareils tableaux qu'il faut me présenter : ils brisent mon cœur. C'est de la foule, du tumulte, ce sont des plaisirs bruyants qu'il faut m'offrir; j'ai besoin d'être étourdi, et non pas attendri.

Je quitte de bonne heure ces bons amis. Trois jours après, je reçois une lettre du banquier d'Eugénie : il m'apprend qu'elle est pour le moment à Aubonne, près de Montmorency. Je sais où est ma fille, cela me fait du bien ; il me semble que l'on soit moins éloigné des

personnes quand on sait où elles sont. Je me rappelle qu'Eugénie a une vieille parente de sa mère qui habite Aubonne : elle se sera retirée chez elle. Y restera-t-elle, c'est ce que j'ignore. Mais je vais lui écrire sur-le-champ.

Je me mets à mon bureau. Je ne sais par où commencer. C'est la première fois que j'écris à Eugénie... Nous n'avions jamais été séparés... Je ne lui adresserai aucun reproche sur sa conduite... A quoi bon maintenant? il ne faut se plaindre que lorsqu'on veut bien pardonner. Pas de phrases, allons au fait.

« Madame, vous avez emmené ma fille; je
» désire, je veux qu'elle reste avec moi. Gardez
» votre fils, vous pouvez, vous, lui donner ce
» nom; mais, moi, dois-je aussi l'appeler mon
» fils?... Prenez cet enfant, et rendez-moi ma
» fille. Ce ne sera pas pour vous une privation;
» d'ailleurs, je lui permettrai d'aller vous voir,
» quand vous le désirerez. J'espère, madame,
» ne pas être obligé de vous écrire une seconde
» fois. »

Je signe cette lettre et la fais sur-le-champ porter à la poste : il me tarde d'en avoir la réponse.

Je ne veux plus m'occuper d'affaires, je renonce à mon état. J'ai assez de quoi vivre, maintenant que je ne veux plus tenir de maison ni recevoir du monde. Mais que ferai-je pour utiliser ce temps, si long quand on souffre?... Je reprendrai mes pinceaux; oui, je vais de nouveau cultiver cet art consolateur; je vais m'y livrer entièrement, il charmera mes loisirs. Cette idée me sourit; il me semble que je vais revenir à ma vie de garçon. Sans mes enfants, j'aurais pour quelque temps quitté Paris, j'aurais voyagé... mais ma fille est encore trop jeune pour que je lui fasse supporter des changements de climat qui pourraient altérer sa santé.

Deux jours ne sont pas écoulés que je reçois une lettre d'Aubonne; c'est la réponse d'Eugénie... Je tremble en ouvrant cette lettre!

« Monsieur, vous vous trompez en croyant
» que ce ne sera pas une grande privation pour
» moi de n'avoir pas ma fille; je l'aime tout
» autant que vous pouvez l'aimer. Quant à
» votre fils, il est bien à vous, monsieur. Vous
» connaissez ma franchise, croyez donc à ce

» que je vous dis. Les choses resteront telles
» qu'elles sont : ma fille ne me quittera pas.
» Invoquez les lois, si vous le voulez ; rien ne
» changera ma résolution.

« EUGÉNIE »

J'ai peine à supporter la lecture de cette lettre. Je suis indigné, furieux. Elle m'a déshonoré, elle fait mon malheur, et refuse de me rendre ma fille! Ah! cette femme n'a plus aucune pitié, aucune sensibilité!... Elle aime sa fille, dit-elle... oui, comme elle m'a aimé, moi! Elle me brave... elle me dit d'invoquer les lois. Ah! si je le pouvais... si j'avais à produire des preuves de son crime!... Mais, non; quand même je le pourrais, elle sait trop bien que je ne le ferais pas... que je ne voudrais pas que les tribunaux retentissent de mes plaintes... que dans le monde mon nom ne soit plus prononcé sans être un sujet de plaisanteries. Oui, elle me connaît, c'est pourquoi elle ne craint rien. Elle m'affirme que son fils est le mien; elle veut que je croie à sa parole!... Non, je ne verrai plus cet enfant, je ne veux plus en

entendre parler! Mais ma fille!... ah! je ne puis ni ne veux l'oublier.

Je suis pendant quelques jours dans la plus grande agitation, je ne sais que faire et à quel parti m'arrêter. Tantôt je veux partir, quitter pour jamais la France; mais l'image de Henriette me retient; tantôt je veux retourner dans le monde, avoir des maîtresses, passer mon temps avec elles et m'étourdir entièrement sur le passé. Un profond abattement succède à cette fièvre de mes sens. Je fuis la société, je ne vais même pas chez Ernest; quoiqu'il soit venu plusieurs fois m'en prier. Mais tout m'ennuie, tout me fatigue; je n'aime qu'à être seul, pour penser à ma fille... Sa mère, je la hais, je la maudis. Ah! je partirai, je quitterai ce pays... Qui donc me retient encore?... Je n'en sais rien.

Plusieurs semaines se sont écoulées sans que je sache comment j'ai vécu. Je sors de grand matin pour éviter même les visites d'Ernest, car chaque jour je deviens plus misanthrope, plus morose; je me promène dans les endroits solitaires, je rentre de bonne heure, j'ordonne toujours à mon portier de dire que

je n'y suis pas. C'est aussi mon portier qui est mon domestique, qui a soin de mon appartement, lequel est même assez mal soigné.

La maison où je demeure maintenant me convient sous beaucoup de rapports : triste et sombre comme la plupart des anciennes maisons du Marais, elle renferme, je crois, fort peu de locataires, et je n'en rencontre jamais sur l'escalier. Cependant j'ai un voisin dont je me passerais volontiers ; c'est un homme qui loge dans les chambres mansardées, lesquelles sont au-dessus de mon appartement, la maison n'ayant en tout que trois étages.

Ce voisin a l'habitude de chanter dès qu'il est chez lui ; il rentre ordinairement entre dix et onze heures du soir ; et jusqu'à ce qu'il soit couché et endormi, il faut que j'entende ses refrains joyeux, ses chansons à boire. Cela m'impatiente... Non que cela m'empêche de dormir, le sommeil ne me visite pas de si bonne heure ; mais cela me trouble dans mes pensées, dans mes réflexions. J'ai eu quelquefois envie de me plaindre au portier... Mais, parce que j'ai des chagrins, faut-il donc que j'empêche les autres d'être gais?

Depuis quelques jours, cela devient plus insupportable, parce que le voisin rentre beaucoup plus tôt et que les chants commencent souvent dès huit heures du soir. Moi, qui ne cause jamais avec mon portier, je me décide pourtant à lui demander quel est ce voisin qui chante toujours.

« Monsieur, » me répond le portier, « c'est » un pauvre tailleur.... un Allemand..... Je ne » conçois pas comment il a le cœur de chanter, » car il n'a pas le sou, il ne trouve pas d'ouvrage » à ce qu'il paraît... Ça ne m'étonne pas, c'est » un ivrogne; il travaille fort mal! Je lui ai » donné un de mes pantalons pour faire un ha- » bit neuf à mon fils; c'était mal fait...... sans » grâce, sans tournure.... les reprises en de- » vant!... Je lui ai retiré ma pratique. Au reste, » il ne vous ennuiera pas longtemps; comme il » ne paie pas le loyer de sa chambre, on est dé- » cidé à lui donner congé. »

Je fais entendre au portier que je ne demande pas que l'on renvoie cet homme; mais il paraît que le propriétaire ne connaît que ses loyers. Le soir, sur les huit heures, j'entends chanter le tailleur.... il donne toute sa voix, il

fait des roulades, des cadences.... Qui croirait que cet homme n'a pas le sou ?

Je me rappelle la fable du *Savetier et du Financier* ; si j'allais donner de l'argent au voisin pour le faire taire... Mais l'argent le fera peut-être chanter plus fort ; car on trouverait peu de savetiers comme celui de la fable. Cependant je cède à l'idée d'aller voir mon voisin..... S'il est complaisant, il voudra peut-être bien chanter un peu moins fort..... mais je ne l'espère pas, car les Allemands sont entêtés, et ils aiment la musique. N'importe, allons toujours voir le tailleur.

Je monte l'étage qui me sépare des mansardes. La voix du voisin me guide pour trouver sa porte. La clé est après ; malgré cela, je frappe avant d'ouvrir.

On continue un passage de *Freitzchutz* et on ne me répond pas ; j'ouvre alors.

J'entre dans une chambre dans laquelle il y a, dans un coin, à terre, un matelas, avec une mauvaise couverture dessus. Une chaise dépaillée, quelques pots égueulés, et une longue planche qui sert sans doute d'établi, mais qui alors est adossée au mur : voilà tout l'ameuble-

ment. Sur le rebord de la fenêtre, qui est ouverte, est un homme jeune encore, dont la figure insouciante et enluminée ne m'est pas inconnue. Il est en chemise et assis à la manière des tailleurs, les genoux en dehors de la croisée, ce qui, au moindre mouvement en avant, l'exposerait à tomber dans la cour.

A mon arrivée, il s'arrête au milieu de sa roulade et s'écrie : « Tiens, je croyais que » c'était le portier qui venait encore me de» mander de l'argent..... je lui aurais dit : » Prout! prout!..... Asseyez-vous donc, mon» sieur. »

Je m'asseois, car le voisin me paraît sans façon; il ne s'est pas levé. Je ne sais s'il croit que je suis venu pour l'entendre chanter, mais il semble disposé à reprendre son air; je l'arrête auparavant.

« Monsieur, je suis votre voisin...... — Ah! » vous êtes mon voisin!..... A côté ou au-des» sous? — Au-dessous.... — Ah! oui..... Par» bleu, à côté ce ne sont que les cuisinières de » la maison... toutes des vieilles, malheureuse» ment.. Ça ne chante plus..... ça ne fait plus

» l'amour... ça ne sait plus que faire des sau-
» ces...... des consommés réduits, comme dit
» celle du premier....... Moi, je donnerais bien
» tous ses réduits pour une bouteille de beaune!
» Si j'en avais, je vous en offrirais!.... mais de-
» puis trois jours je n'ai bu que de l'eau......
» Prout! prout!... il faut se consoler. »

Pendant que le tailleur parle, je l'examine; je suis persuadé que je l'ai vu quelque part, je ne puis me rappeler où.

« Êtes-vous venu pour une culotte ou un ha-
» bit? » reprend mon voisin. « Ça tomberait
» bien, je n'ai rien à faire, je vous ferai cela
» tout de suite, et dans le dernier goût, quoi-
» que ce méchant portier ait osé se plaindre de
» mon talent...... L'imbécile! il veut que je
» trouve un habit neuf pour son fils dans un
» vieux pantalon qui avait déjà été retourné
» trois fois?

» — Je ne suis venu ni pour un habit ni pour
» une veste....... mais pour vous adresser une
» prière...... — Une prière! — Vous chantez
» beaucoup, monsieur. — Parbleu! je n'ai pas
» autre chose à faire!... — Vous chantez très-
» bien certainement.... — Oui, j'ai de la voix;

» nous autres Allemands, nous sommes tous » musiciens, c'est né avec nous. — Je le sais, » mais pensez-vous que, pour quelqu'un qui » travaille de tête....... qui est obligé de réflé- » chir... de méditer, ce soit bien agréable d'en- » tendre chanter toute la soirée?... — Qu'est-ce » que ça me fait tout ça? — Tenez, monsieur, » je vais au fait : vos chants m'incommodent, » m'importunent, et si vous vouliez avoir la » complaisance de chanter moins, ou moins » fort, je vous prierais d'accepter ceci comme » une faible marque de ma reconnaissance. »

J'avais tiré ma bourse de ma poche, et je cherchais sur quoi la poser, ce qui était difficile, à moins de la mettre à terre, lorsque le tailleur, qui venait de quitter brusquement la fenêtre pour sauter dans la chambre, s'avança vers moi en fronçant les sourcils.

» Dites donc, monsieur d'au-dessous qui » n'aimez pas la musique, est-ce que je vous ai » l'air de demander l'aumône? Qu'est-ce qui » vous a permis de venir me faire une avanie » dans ma chambre?.... Est-ce que Pétermann » a jamais passé pour un mendiant?...

» — Pétermann!... » dis-je en le regardant

plus fixement; « vous vous appelez Pétermann?
» — Schick Pétermann... garçon tailleur depuis
» l'âge de quinze ans. . Je n'ai jamais pu deve-
» nir maître... ce n'est pas ma faute... Eh ben!
» quand vous me regarderez sous le nez... —
» Oui, j'y suis à présent... Vous avez demeuré
» rue Meslay? — Je crois que oui... J'ai démé-
» nagé si souvent que je ne peux guère me sou-
» venir de tous les appartements que j'ai occu-
» pés. — Vous rappelez-vous cette petite cham-
» bre où vous rentriez si souvent par la fenêtre
» du toit, en cassant les carreaux... parce que
» vous perdiez votre clé?... — Ah! j'y suis....
» il y avait un plomb large... C'était commode,
» je grimpais dessus. — Et cette jeune voisine
» chez qui vous allumiez votre chandelle... —
» La petite Marguerite... Ah! bon, je vous re-
» connais à présent!... vous étiez l'amant de ma
» voisine...... — Oh! non, je n'étais que son
» ami.... mais j'y allais souvent.... Nous vous
» entendions rentrer... Ah! que j'étais heureux
» alors! — Vous étiez heureux quand je cassais
» les carreaux?.... Ça vous amusait?...— Il fau-
» dra donc toujours que je retrouve des souve-
» nirs de ce temps! ... je veux les fuir... et

» pourtant votre vue me fait plaisir. — Vous
» êtes bien honnête, monsieur!... Il y a de ça
» déjà... cinq ans au moins..... Plus de cinq
» ans même, je n'étais pas encore marié alors.
» — Ah! vous vous êtes marié depuis? — Mon
» Dieu, ne m'en parlez pas!... Je ne sais quelle
» chienne d'idée m'était passée par la tête, moi
» qui ne pense guère à l'amour, v'là-t-il pas
» qu'un jour... Prout! prout!... ça me prend
» comme une envie d'éternuer; je me figure que
» j'en tiens pour une jeune cuisinière qui m'a-
» vait quelquefois demandé l'heure... puis du
» feu... des bêtises, enfin, qui annoncent l'in-
» tention de faire une connaissance. Suzanne
» était jolie... Oh! une superbe fille... bien dé-
» couplée... Je lui rendrai justice pour le physi
» que. Elle avait amassé douze cents francs en
» trichant un peu ses maîtres sur les légumes
» et le beurre. Je me dis : ce sera de quoi com-
» mencer un joli établissement de tailleur en
» boutique, à l'instar du Palais-Royal. J'offre
» ma personne, qu'on accepte, et nous nous
» marions, et je loue un magasin sur le boule-
» vard du Pont-aux-Choux, et ça va bien pen-
» dant..... — Pendant quelques mois? — Ah!

» prout!... vous êtes bien honnête!... pendant » quelques jours... une semaine au plus. Après » ça, mon épouse trouve que je m'attarde... que » je bavarde, que je bois. Moi je prétends que » elle ne doit s'occuper que de faire des bou- » tonnières: ça me fâche; je m'entête, elle s'ob- » stine, bref, nous nous battons!... Oh! mais » nous nous battons comme des lutteurs : et » une fois l'habitude prise!.... c'était fini, nous » n'y manquions pas un seul jour. Prout! prout! » matin et soir!... fallait voir comme nous nous » rossions!... — Ne valait-il pas mieux quitter » votre femme? — Ah! certainement, c'est ce » que je me suis dit, un soir que mon épouse » m'avait presque arraché toute l'oreille gauche; » j'ai fait mon paquet et je l'ai laissée là. — » L'avez-vous revue depuis? — Oh! pas si bête! » Je n'ai pas envie de la revoir, et, de son côté, » je crois bien qu'elle ne se soucie pas non plus » de me retrouver. A c'te heure, c'est fini! prout! » pour l'amour!...... Que ma femme meure ou » non, ça m'est bien égal, je ne me marie plus. » — Vous n'avez pas d'enfants? — Comment » voulez-vous! Est-ce que nous avions le temps » d'en faire en nous rossant!. Ma foi, jaime

» autant ne pas en avoir eu, ça me serait resté » sur les bras ; il faudrait nourrir les mioches, » et c'est difficile quand on ne peut pas se nour- » rir soi-même tous les jours.— Mais du moins » votre femme vous a été fidèle..... — Fidèle? » ah! prout!... Est-ce que je me suis occupé de » ça!... D'ailleurs nous ne sommes restés que » quatre mois ensemble! et ça ne m'a pas enri- » chi !... depuis quelque temps l'ouvrage ne va » pas du tout, et on se gâte les doigts à ne rien » faire. Mais c'est égal, ce n'est pas une raison » pour venir comme ça avec votre bourse à la » main!...

» — Ecoutez-moi, monsieur Pétermann, je » me suis mal expliqué, je n'avais nullement » l'intention de vous offenser... — Je ne m'of- » fense pas, mais... — On m'a dit que vous » étiez sans ouvrage, j'avais l'intention de vous » donner ma pratique... — Oh! c'est différent! » vot' pratique, ça me va... — Je ne puis pas » vous montrer ce soir ce que je veux vous faire » faire.... mais je croyais qu'il n'y avait aucun » mal à vous offrir quelque argent d'avance sur » ce que vous ferez pour moi... Nous avons déjà » logé sous le même toit... nous nous connais-

» sons... je serais fâché de me brouiller avec » vous.

» — Monsieur, du moment que vous m'of» frez ça en avance sur des façons que je vous » ferai, c'est tout autre chose. Donnez-moi ce » que vous voudrez, je recevrai, et je ne pren» drai pas plus cher pour cela. — A la bonne » heure... Tenez, voilà quarante francs... nous » compterons ensuite. — Quarante francs!..... » Je vous ferai habit, veste et culotte soignés » pour ça... et pour ce qui est de chanter, si ça » vous gêne.... — Non, chantez, Pétermann, » chantez; maintenant que je sais que c'est » vous, cela ne me fatiguera plus... je me figu» rerai que j'habite encore mon logement d'au» trefois. »

Je laisse le tailleur, qui ne sait dans quelle poche mettre ses quarante francs, et je rentre chez moi. Mais ce soir-là, et toute la semaine suivante, je n'entends pas chanter Pétermann, parce qu'il ne rentre qu'à minuit, qu'il est gris et qu'il s'endort dès qu'il est couché.

CHAPITRE XVII.

UNE RENCONTRE. — LE DÉPART.

—

Ma conversation avec le tailleur m'a distrait ; mes idées sont un peu moins noires, et je dors mieux : lorsque nous devenons mélancoliques, nous nous refusons à toutes distractions ; nous fuyons nos amis, dont la présence adoucirait à la longue nos peines. On devrait alors nous traiter comme ces malades que l'on force à prendre des tisanes qu'ils refusent et qui sont nécessaires à leur guérison.

Un matin, je me rends chez Ernest, qui est venu au moins dix fois chez moi sans me trouver.

Sa femme me gronde beaucoup sur ma conduite : « Vous fuyez vos vrais amis, » me dit-elle, » vous vivez comme un loup !.... cela n'a

» pas le sens commun... Devez-vous vous punir » des fautes des autres? Votre femme a voulu » garder sa fille... est-ce une raison pour vous » désoler?... ne pouvez-vous aller la voir? — » — La voir!.. Ah! j'en ai eu mille fois le désir, » mais elle est avec sa mère, dont je ne pourrais » supporter la vue.

» — Sa mère n'est pas toujours avec elle, » me dit Ernest; « lorsqu'elle vient à Paris..... et » cela lui arrive assez souvent depuis quelques » jours, il est rare qu'elle emmène sa fille avec » elle. — Quoi! Eugénie est déjà revenue à Pa- » ris!... Je croyais qu'elle n'oserait plus s'y » montrer. — Songez donc que dans le monde » c'est à vous que l'on donne tort... C'est vous » qui avez abandonné une femme charmante, » dont vous faisiez le malheur... Je vous rap- » porte exactement ce qui se dit, cela ne vous » fâche pas?...— Au contraire, je suis bien aise » de l'entendre. Continuez, Ernest, dites-moi ce » que vous avez appris. — Après avoir passé » quinze jours seulement à la campagne, votre » femme est revenue à Paris. Elle a pris un bel » appartement dans la rue d'Antin; elle a été » dans le monde; elle s'est de nouveau livrée

» aux plaisirs. Elle est mise avec la plus grande » élégance; on l'a vue au spectacle, au bal, au » concert. Cependant elle retourne souvent à la » campagne ; elle y passe quelques jours, puis » revient ici. Avant-hier je me suis trouvé avec » elle à la soirée de madame de Saint-Albain... » — Vous l'avez vue!... — Oui; il y avait beau- » coup de monde. Lorsque j'arrivai, elle était à » une table de jeu ; elle parlait très-haut, elle » riait. Frappé des éclats de sa voix, je m'ap- » prochai. Lorsqu'elle m'aperçut, mes yeux » fixés sur elle, elle détourna les siens, il se fit » un grand changement dans ses traits; son » front se rembrunit; elle cessa de parler et » quitta bientôt le jeu. — Lui avez-vous parlé? » — Non, je n'en avais nulle envie, et de son » côté je crois qu'elle ne le désirait pas davan- » tage, car elle évitait avec soin de rencontrer » mes regards. Elle partit, que je la cherchais » encore dans le salon ; je crois que ma présence » fut cause de son départ.

» Vous n'étiez pas à cette soirée, madame, » dis-je en m'adressant à madame Ernest.

» — Oh! non, monsieur Henri!.... vous sa-

» vez bien qu'on ne m'invite pas, moi.... Je ne » suis pas mariée !.... »

En disant ces mots, il me semble que la petite femme soupire et jette un coup-d'œil en dessous à Ernest. Elle reprend après un moment :

« — Du reste, je serais mariée, que je ne » voudrais pas aller plus dans le monde pour » cela !... Le peu que j'en ai vu ne me l'a pas » fait aimer.

» — Ma chère amie, » dit Ernest, « il faut » aller en société comme on irait au spectacle, » non pas pour faire plaisir aux autres, mais » pour s'amuser soi-même ; quand la pièce en- » nuie, on n'est pas obligé de rester jusqu'à la » fin.

» — Et monsieur Dulac? « dis-je au bout d'un moment, » vous ne m'en avez pas parlé, » Ernest? Ne craignez pas de me dire ce que » vous savez... Je pense bien qu'il est plus que » jamais le chevalier de madame Blémont !....

» — Vous vous trompez. A peine était-il remis » de sa blessure, et il n'y a pas longtemps de » cela, qu'il s'est mis en voyage ; on assure qu'il » est allé en Italie. »

J'avoue que cette nouvelle me fait plaisir. Et cependant que m'importe à présent que ce soit Dulac ou un autre qui soit l'amant de madame Blémont, puisque je n'aurai plus rien de commun avec cette femme? Madame Blémont!... elle se fait toujours appeler ainsi : Ernest me l'a confirmé. J'espérais qu'elle aurait repris le nom de sa mère. N'est-il pas cruel de ne pouvoir ôter son nom à une femme qui le déshonore? Si madame Blémont faisait maintenant des enfants, ils porteraient aussi mon nom, ils partageraient mon héritage.... Est-ce là de la justice? Et l'on a proscrit le divorce!... on le trouvait immoral!..... Ah! sans doute, il est bien plus moral de laisser à une femme coupable le nom du mari qu'elle abandonne, à des enfants étrangers un titre et des biens auxquels il n'ont pas droit!

Et Ernest veut que j'y retourne, dans ce monde où madame Blémont est fêtée, accueillie; tandis que l'on croirait se compromettre en invitant cette bonne Marguerite, qui chérit ses enfants, s'occupe de son ménage et fait le bonheur d'Ernest; et pourquoi?..... parce qu'elle n'est pas mariée! Ah! il me fait pitié,

ce monde rempli de vices et de sots préjugés. Je le laisse à madame Blémont, je ne veux plus rien partager avec elle.

Je promets à mes amis d'aller les voir plus souvent. Je ne suis pas encore déterminé sur ce que je veux faire; mais mon intention est toujours de voyager, de quitter Paris... surtout depuis que je sais que madame Blémont y est revenue.

Mon portier m'apprend qu'un monsieur est venu me demander pour la troisième fois. Au portrait qu'il me fait, je ne puis douter que ce soit Bélan, et je lui recommande de toujours lui dire que je suis absent. Il me remet aussi une carte sur laquelle est le nom de Giraud. Ces gens-là ne me laisseront donc jamais en repos? Malheureusement, mes affaires m'ont obligé de laisser mon adresse à mon ancien logement. Mais je vais me hâter de me débarrasser de toutes les causes que l'on m'avait confiées, afin de pouvoir quitter Paris le plus promptement possible.

Je cours une partie de mes journées pour trouver mes anciens clients auxquels je rends leurs dossiers, sous prétexte que ma santé me

force à renoncer à ma profession d'avocat. Dans mes courses j'ai quelquefois aperçu Bélan ou Giraud, mais j'ai toujours réussi à les éviter. Je viens de terminer ma dernière affaire. Je me sens libre et content de pouvoir disposer de moi-même, lorsqu'en traversant, à la hâte, le Palais-Royal, je suis arrêté par Bélan. Cette fois, je n'ai pu l'éviter.

« Ah! je vous tiens enfin....... Vraiment, ce » n'est pas malheureux..... Où diable vous ca- » chez-vous, mon cher ami? J'ai été très-sou- » vent chez vous... à votre nouveau logement... » mais vous êtes toujours sorti.... — J'ai beau- » coup d'affaires à terminer, mon cher Bélan... » et dans ce moment je suis encore très-pres- » sé... — Oh! ça m'est égal... je ne vous lâche » pas..... j'ai trop de choses à vous conter...... » Mais, dites-moi, vous avez donc quitté votre » femme? — Oui; nous ne pouvions plus nous » accorder. — C'est ce que j'ai dit tout de suite, » moi : ils ne s'accordaient pas. Je vous avoue » qu'en général on vous donne tort.... on vous » nomme mari jaloux, tyran domestique. — » Que l'on dise ce qu'on voudra, cela m'est » indifférent. — Et vous avez raison. Quant à

» moi, si je pouvais me séparer d'avec ma belle-
» mère.... Oh! mon Dieu!.... comme je serais
» content! Mais Armide ne veut pas quitter sa
» mère; ça fait que je suis sans cesse entre deux
» feux : quand l'une ne me cherche pas que-
» relle, c'est l'autre. Il est vrai que je suis bien
» tranquille maintenant sur la vertu de ma fem-
» me. Le marquis ne vient plus nous voir, j'i-
» gnore pourquoi; mais il a entièrement cessé
» ses visites. Quant à Armide, elle est devenue
» d'une humeur si revêche!.... si acariâtre.....
» Ah! Dieu!..... il y a des moments où je crois
» que j'aimerais mieux être cocu, et que ma
» femme fût douce... et cependant... — Bélan,
» je suis forcé de vous quitter.... — Bath! qui
» vous presse? à présent, vous êtes bien heu-
» reux, vous.... vous vivez de nouveau en gar-
» çon... vous faites vos farces... — Je ne m'oc-
» cupe qu'à terminer mes affaires, et... — Oh!
» oui... le bon apôtre!... Je vous connais, sé-
» ducteur!.... Ma foi! entre nous, je vous dirai
» que j'ai fait aussi une petite connaissance....
» Écoutez donc... on n'est pas un saint!.... et,
» quoique marié, on peut avoir des faiblesses,
» des moments d'oubli : d'ailleurs, ça nous est

» permis, à nous autres hommes. Mais il faut
» que je prenne les plus grandes précautions ;
» car, si ma femme ou ma belle-mère me sur-
» prenaient en bonne fortune... — Adieu, Bé-
» lan.... Je vous souhaite beaucoup de plaisir.
» — Mais où allez-vous donc, si vite? Je vais
» vous accompagner. »

Je ne me soucie pas que le petit homme m'accompagne ; et, pour m'en débarrasser, je lui dis que je vais au bois de Boulogne. Il se frappe dans les mains en s'écriant : « — Par-
» bleu ! ça se trouve bien ; c'est justement là que
» j'ai donné rendez-vous à ma petite..... auprès
» du château de Madrid... Je ne la vois jamais
» que hors barrières. — Moi, j'ai affaire d'un
» autre côté. — C'est égal ; nous allons pren-
» dre un cabriolet et aller ensemble jusqu'au
» bois. »

Je ne puis plus faire autrement : allons jusqu'au bois de Boulogne ; peu m'importe, après tout... J'ai le temps. Mais, arrivé là, je saurai me débarrasser de Bélan.

Nous prenons un cabriolet. Chemin faisant, Bélan me parle de sa femme, de sa maîtresse, de sa belle-mère et de mon duel avec Dulac,

qu'il croit la suite de notre scène au jeu. Je me garde bien de le détromper.

Nous arrivons. Entrés dans le bois , Bélan veut que je l'accompagne pour me faire voir sa connaissance. Je lui assure que l'on m'attend aussi; mais, pour le contenter, je lui donne rendez-vous pour deux heures plus tard à la porte Maillot, et je me promets bien de ne pas m'y trouver.

Bélan me quitte enfin. J'entre dans une allée opposée à celle qu'il a prise. Le temps est beau. Il est quatre heures, et il y a beaucoup de promeneurs, surtout beaucoup de cavaliers dans le bois. Depuis quelques instants, je regarde ces jeunes gens qui viennent montrer ici leur toilette, leurs chevaux et leur talent dans l'équitation. Il fut aussi un temps où ce plaisir était le mien; et maintenant rien de tout cela ne me tente.

Un nuage de poussière m'annonce une cavalcade. Je crois distinguer deux femmes avec les cavaliers : je m'arrête pour regarder les amazones. La cavalcade arrive au galop, elle passe près de moi. J'ai vu une des dames; mes yeux se portent sur l'autre... C'est Eugénie!...

Eugénie, vêtue d'un élégant habit d'amazone, qui conduit avec grâce un cheval fringant. Elle passe contre moi ; son cheval me couvre de poussière... et je n'ai pu faire un pas en arrière. Je suis resté là, tellement saisi, tellement oppressé, que je n'aurais pas eu la force de marcher.

La cavalcade est déjà loin, mes yeux la suivent encore; je suis à la même place, immobile, étourdi, ne voyant plus autre chose. Des cavaliers arrivent de nouveau au grand galop. Je ne les entends pas. Ils me crient : « Gare ! » Je ne bouge pas... Tout-à-coup j'éprouve une violente commotion. Je suis renversé sur le sable, et le pied d'un cheval me frappe aufront.

Mes yeux se ferment; je perds connaissance. Quand je reviens à moi, je me trouve dans un des cafés de l'entrée du bois. Je vois beaucoup de monde autour de moi, entre autres plusieurs jeunes élégants. L'un d'eux me dit : « Monsieur, » je suis au désespoir... c'est moi qui suis l'au- » teur de cet accident... Cependant je vous ai » bien crié gare ! mais mon cheval était lancé, » je n'ai plus été maître de l'arrêter.

» — Oui, c'est vrai, » reprend un homme

qui me soutient la tête, « je suis témoin que » monsieur a crié gare... Mais aussi, pourquoi » aller comme le vent?... Je vous criais : Arrê- » tez... mais prout! prout!... vous n'arrêtiez » pas. »

J'ai reconnu Pétermann; c'est lui qui est derrière moi. Je reçois les excuses du jeune cavalier, je lui déclare que je ne lui en veux pas. Je le rassure sur ma blessure, quoique je me sente bien faible, car j'ai perdu beaucoup de sang. On a envoyé chercher une voiture, je demande à Pétermann s'il peut m'accompagner.

« Comment, si je le peux ! » répond le tailleur, « mais je ne le pourrais pas, que je vous » accompagnerais tout de même... Est-ce que » je laisserais dans cet état un brave voisin qui » m'a avancé quarante francs!... Ah! prout! » vous ne me connaissez pas! »

On m'a enveloppé la tête de linge, on m'aide à monter en voiture. Pétermann s'y place devant moi, et nous retournons à Paris.

Durant le chemin, ma blessure m'occupe bien moins que la rencontre que j'ai faite. Je

demande à Pétermann si, lorsqu'on m'a relevé et emporté, il n'a pas vu une femme à cheval, en amazone, passer près de lui.

« Quand vous avez été renversé, » dit le tailleur, « je n'étais qu'à trente pas de vous. Je me »promenais... je flânais... je n'ai rien à faire... »Je suis pourtant allé encore ce matin chez »vous, monsieur, pour vous demander vos »étoffes; mais je ne vous trouve jamais le ma- »tin... et le soir je ne trouve pas votre porte... » — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. — C'est »juste... Je me promenais donc; je venais de »regarder passer ces dames à cheval... ah!... »prout! c'est qu'elles allaient joliment! D'au- »tres chevaux viennent, je me range; c'est alors »que je vous aperçois. On vous crie : « Gare! » »Je ne sais pas ce que vous regardiez, mais »vous ne bougiez pas; et pourtant je me disais : »Ce monsieur n'est pas sourd, car il m'enten- »dait bien chanter. Les chevaux avançaient »toujours. Je vous crie « Gare! » aussi, je crie »aux cavaliers : « Arrêtez!... » mais prout!... »vous étiez déjà à terre, et avec une fameuse »balafre!... Les jeunes gens se sont arrêtés »alors. Je vous tenais déjà sur moi. Oh! celui

» qui vous a renversé était désolé, je dois lui » rendre justice. Nous vous avons porté au café » le plus proche. Quand j'ai dit que j'étais votre » voisin et que je vous connaissais, on a envoyé » chercher une voiture, et puis vous avez rou- » vert les yeux... Mais c'est égal! vous avez là » un joli coup de pied!...

» — Et, pendant que j'étais sans connais- » sance... vous n'avez pas vu d'autres personnes » près de moi?... Ces dames à cheval... l'une » d'elles n'est pas revenue?... — Non, mon- » sieur. Il n'y avait pas d'autre dame près de » vous que la maîtresse du café, mais elle a bien » lavé votre blessure... Oh! elle n'a pas épar- » gné l'eau! »

Je ne dis plus rien. Je commence à souffrir beaucoup; la voiture me fait mal : ma tête brûle, mes idées s'embrouillent. Nous arrivons enfin à ma demeure. Pétermann et le portier me montent chez moi, me mettent au lit, et vont chercher un médecin. J'ai une fièvre violente : bientôt je ne puis plus répondre à ceux qui m'entourent, je ne les connais plus.

Un soir, je rouvre mes yeux appesantis; je les promène dans ma chambre : une lampe

l'éclaire à demi. J'aperçois Pétermann assis devant une table, la tête appuyée sur une de ses mains, et les regards attachés sur une montre qu'il tient dans l'autre. Je l'appelle faiblement : il m'entend, pousse un cri de joie, laisse tomber la montre, et vient à mon lit. Il m'embrasse en s'écriant : « Ah!... vous êtes sauvé!..
» Le médecin avait prédit que ce soir, avant
» neuf heures, vous reprendriez votre connais-
» sance... Je comptais les minutes... il n'y en
» avait plus que cinq... je commençais à dou-
» ter du médecin... Mais vous me reconnais-
» sez... Allons! sacrédié! vous êtes sauvé!... »

Il m'embrasse de nouveau, et je sens des larmes qui me mouillent les joues. Il y a donc encore des gens qui m'aiment! Cette pensée me soulage. Je tends la main à ce brave homme, je serre la sienne, et lui fais signe de s'asseoir près de moi.

« Avant tout, » me dit-il, « vous allez boire
» ceci... C'est une potion ordonnée par le mé-
» decin, et il faut faire ce qu'il recommande,
» puisqu'il vous a guéri... Je croirai aux méde-
» cins à présent. »

Je bois la potion ; alors Pétermann ramasse

la montre et la porte à son oreille, en disant :

« C'est votre montre que j'avais jetée par » terre, monsieur ; mais elle ne s'est pas seulement arrêtée. Elle est comme vous, le ressort » est bon. »

Il s'assied, et reprend :

« Il y a cinq jours que vous êtes là au lit, et » depuis ce temps, la fièvre, le délire vous te- » naient joliment !... Oh ! votre tête galopait » comme le maudit cheval qui vous a renversé. » On avait beau chercher à vous calmer .. vous » m'appeliez Eugénie, moi... vous ne parliez » que d'Eugénie. Tantôt vous l'adoriez, et l'ins- » tant d'après vous la maudissiez ; ce qui fait » que le portier, qui est un peu cancannier, di- » sait qu'il fallait qu'une Eugénie vous eût fait » des traits ; moi, je lui répondais : Vous voyez » bien que monsieur a le délire ; par consé- » quent il ne sait ce qu'il dit. Bref, je ne sais » pas si j'ai eu tort, monsieur ; mais, vous » voyant dans cet état, et personne avec vous » pour vous soigner, je me suis installé ici et je » n'en ai plus bougé. Le portier a voulu me faire » des remontrances ; il voulait que ce fût sa » nièce, qui a neuf ans, qui vous gardât ; mais,

» prout ! je ne l'ai pas écouté, et j'ai dit : C'est » moi qui ai amené monsieur blessé chez lui, » je ne le quitterai que lorsqu'il sera guéri. Si » j'ai eu tort... je vous en demande excuse et » j'vas m'en aller. »

Je tends encore la main à Pétermann : « Bien » loin d'avoir eu tort, mon ami... c'est moi qui » vous dois beaucoup de reconnaissance... — » Du tout, monsieur, c'est moi qui vous dois » quarante francs... Mais, dès que vous aurez » vos étoffes... — Ne parlons pas de cela ! — » Soit ; d'ailleurs, ne parlez pas beaucoup : c'est » encore l'ordonnance du médecin. — M'est-il » venu des visites ? — Excepté le médecin et le » portier, il n'est pas venu un chat. »

Ernest et sa femme ignorent mon accident, sans quoi je suis bien sûr qu'ils seraient venus me garder. Je ne puis donc plus avoir que des étrangers près de moi ! Ah ! si ma mère avait su !.. Mais je suis bien aise qu'on ne lui ait pas appris cet événement, qui l'aurait effrayée. Il y a encore bien des choses qu'elle ignore et que je voudrais pouvoir lui cacher aussi.

Je tache de prendre du repos : l'image d'Eugénie vient souvent le troubler. C'est elle qui

est cause que je suis dans ce lit... Il est impossible qu'elle ne m'ait pas reconnu : son cheval a passé tout près de moi... et elle ne s'est pas retournée!... A-t-elle entendu le bruit causé par mon accident?... c'est ce que j'ignore. Pendant que je fuis la société, comme si j'étais coupable, Eugénie court le monde, les plaisirs. Elle qui ne montait qu'en tremblant sur un cheval et le conduisait bien paisiblement, elle traverse maintenant le bois de Boulogne au grand galop et déploie l'audace d'un cavalier expérimenté!... Il me semble encore que je rêve, que j'ai le délire... Ah! puisque l'Eugénie d'autrefois n'existe plus, oublions la nouvelle; ne songeons plus à celle qui a fait mon malheur.

Si je pouvais embrasser ma petite Henriette, il me semble que je serais sur-le-champ entièrement guéri. Avant de quitter Paris, j'irai la voir, la presser dans mes bras à l'insu de sa mère ; et lors même que sa mère le saurait, n'ai-je pas le droit d'embrasser ma fille? Patientons jusque-là.

Le médecin revient me voir. C'est un homme que je ne connais pas. Il paraît brusque, froid,

il parle peu, mais il ne fait ni embarras de son savoir, ni phrases à ses malades. J'aime les médecins comme cela.

Au bout de quelques jours, je suis beaucoup mieux; je commence à reprendre des forces. Pétermann est toujours chez moi. Il m'a dit de le renvoyer dès qu'il m'ennuierait, et je l'ai gardé.

Je me suis habitué aux soins, aux services de cet homme. Je ne puis douter de son attachement, il m'en a donné des preuves, une bien grande surtout, c'est qu'il ne s'est pas grisé une seule fois depuis qu'il s'est fait mon gardien. Ce n'est pas l'intérêt qui le guide; en refusant ma bourse lorsque je suis monté chez lui, il m'a prouvé qu'il ne tenait pas à l'argent. J'ai remarqué aussi qu'il n'est ni curieux ni indiscret.

Je fais toutes ces réflexions un soir que je suis étendu sur une dormeuse; Pétermann est assis contre la croisée; il ne dit rien, car lorsque je ne lui parle pas, il ne cherche point à causer. Nous passons quelquefois plusieurs heures de suite sans dire un mot : c'est encore une qualité que j'aime en lui.

« Pétermann? — Monsieur. — Aimez-vous

» beaucoup votre état de tailleur? — Ah! ma
» foi! monsieur, j'ai eu si peu d'ouvrage de-
» puis quelque temps que je finirai par oublier
» mon état... Et puis, je dois l'avouer, je n'ai
» jamais pu m'y distinguer... et ça me dé-
» goûte!... — Dès que j'aurai repris mes for-
» ces, je compte quitter Paris, et voyager...
» fort longtemps, peut-être... Si je vous propo-
» sais de me suivre, de rester avec moi, non
» comme domestique, mais comme homme de
» confiance, comme compagnon fidèle, cela
» vous conviendrait-il? — Si ça me convien-
» drait!... Ah! prout!... Oui, monsieur, ça me
» conviendrait beaucoup. Je serai votre jockey,
» votre valet de chambre, tout ce que vous vou-
» drez, car je suis certain que vous ne me trai-
» terez jamais de manière à m'humilier? — Non,
» sans doute. Mais, Pétermann, vous avez un
» défaut... — Je sais ce que vous voulez dire :
» je me grise. C'est vrai; mais cela ne m'arrivait
» jamais que lorsque je n'avais rien à faire...
» Vous m'occuperez, ça me corrigera de boire.
» Cependant, je ne veux pas jurer de renoncer
» entièrement au vin, je mentirais; si vous me
» prenez avec vous, vous me permettrez de me

» griser une fois par mois .. Je ne vous de-
» mande que cela. — Une fois par mois, soit ;
» mais pas plus ! — Non , monsieur. — C'est
» convenu : vous resterez avec moi. Rien ne
» vous retient à Paris ? — Oh ! mon Dieu , non !
» monsieur ; je n'y ai que ma femme. — Dans
» quelques jours nous partirons ; mais je vous
» préviens que je veux voyager en artiste ; tan-
» tôt à pied, tantôt en voiture, braver la pluie ,
» le soleil, quand ce sera mon idée. — Monsieur
» plaisante ! je ne suis pas une petite-maîtresse :
» je ferai ce qu'il fera. — Encore un mot... Sa-
» vez-vous mon nom ? — Je l'ai entendu dire
» une fois au portier... je ne m'en souviens pas
» bien, mais... — Ne cherchez pas à vous le
» rappeler. Je veux en prendre un autre sous
» lequel je compte voyager... Je me nommerai
» désormais Dalbreuse : je ne veux plus être
» appelé autrement. — Cela suffit, monsieur ;
» vous entendez bien que, moi, je vous nom-
» merai comme vous voudrez... Me voilà donc
» un sort !... Je n'ai plus besoin de chercher
» des vestes , des culottes à faire... Prout pour
» la couture !... Et puis je suis content de ne
» plus quitter monsieur. »

La joie de Pétermann me fait plaisir. Je suis bien aise de m'attacher quelqu'un qui ne m'ait pas connu marié.

Le lendemain de cette convention, Ernest entre chez moi, il court m'embrasser, me presser dans ses bras.

« Vous savez que j'ai manqué mourir? » lui dis-je « — Je viens de l'apprendre par votre » portier... Ingrat! et vous ne nous en avez rien » fait dire!... Est-ce ainsi que l'on se conduit » avec ses amis?— Mon cher Ernest, quand j'ai » été en état de vous le faire savoir, c'est que » j'étais hors de danger ; alors, j'ai voulu atten- » dre mon entière guérison, pour aller vous dire » cela moi-même. — Mais quel est donc cet ac- » cident qui vous est arrivé? »

Je conte tout à Ernest. Je ne lui cache pas que c'est pour avoir trop longtemps regardé Eugénie que j'ai été renversé sur la poussière. Ernest est indigné de ma faiblesse : il va me gronder :

« Mon ami, » lui dis-je, « vous n'aurez plus » de tels reproches à me faire : pour vous le » prouver, je ne veux plus, dès cet instant, en- » tendre parler de ma femme. Vous-même,

» vous me promettez de ne plus m'en dire un
» mot. — Oh ! ce n'est pas moi qui manquerai
» à cette promesse ! — D'ailleurs, je vais vous
» quitter... pour longtemps, peut-être. Je vais
» voyager. — Malgré le chagrin que j'aurai
» d'être séparé de vous, je ne puis qu'approuver
» ce projet. Le changement de lieu vous fera
» du bien... Mais partez-vous seul ? — Non, j'ai
» trouvé un campagnon fidèle... Cet homme
» qui a quitté la chambre lorsque vous êtes en-
» tré... Vous ne l'avez pas reconnu ? C'est ce
» pauvre garçon tailleur qui demeurait dans les
» mansardes près de votre chère Marguerite, et
» cassait les carreaux pour rentrer chez lui. —
» Se pourrait-il ?... Et cet homme ?... — Ne m'a
» pas quitté une minute pendant que mes jours
» étaient en danger... Et pourtant je n'étais
» qu'un étranger pour lui... Il voyagera avec
» moi, il me suivra partout. — Je suis bien aise
» de savoir quelqu'un de dévoué auprès de vous.
» — Tenez, mon ami... prenez cet agenda.....
» — Qu'en faut-il faire ? — Il renferme le por-
» trait de celle... que j'avais nommée ma fem-
» me... Je ne dois plus le garder... Plus tard,
» vous donnerez, si vous le voulez, ces tablet-

»tes... à... son fils. — Son fils! mais Blémont, »il est le vôtre aussi... N'irez-vous donc pas le »voir avant de partir? — Non. Sa vue m'est »trop pénible... Je vous ai dit tout ce que je »pensais....... tous mes tourments....... Je ne »verrai plus cet enfant..... — Mon cher Blé-»mont! n'êtes-vous point dans l'erreur?... Cet »enfant est-il responsable des fautes de sa mè-»re?... — Il est possible que je sois injuste... »Pourquoi m'a-t-on donné le droit de l'être?.. »C'est vous que je charge de veiller à tout ce »qui le regarde; de le mettre en pension lors-»qu'il aura l'âge convenable... Je vous donnerai »une lettre pour mon notaire, afin qu'il vous »remette des fonds chaque fois que vous en au-»rez besoin. Pardonnez, mon ami, tous les »embarras que je vous cause. — Ne parlez pas »d'embarras... Mais songez pourtant que cet »enfant... — Pas un mot de plus sur lui, je »vous en prie. Je veux tâcher d'effacer de ma »mémoire ceux que je dois bannir de mon cœur. »Ah! il faut cesser aussi de m'appeler Blémont. »Dès ce moment, je quitte ce nom pour pren-»dre celui de Dalbreuse; c'est donc sous ce »nom que vous m'écrirez, mon ami. — Oui,

» sans doute ; mais j'espère aussi que vous ne » resterez pas un siècle éloigné de nous... Il » viendra un temps, mon cher Henri, où vous » pourrez habiter Paris, et y rencontrer... la » personne que vous fuyez maintenant, sans » que cela vous fasse une grande impression...
» — Je le souhaite. En attendant, je partirai ; » j'irai visiter la Suisse, les Alpes .. les Pyré- » nées... l'Italie .. Non, je n'irai pas en Italie... » Mais enfin, je m'arrêterai partout où je me » trouverai bien. Je tâcherai de copier quelques » beaux sites, quelques riants paysages. — Fai- » tes surtout des portraits de jolies femmes ; » c'est ce qui vous distraira le plus. Et quand » partez-vous? Il faut d'abord être bien rétabli.
» — Dans huit jours, je me flatte de ne plus me » ressentir de ma blessure ; d'ici là, vous me » verrez souvent On me permet de sortir de- » main, et j'irai chez vous. »

Ernest est parti, et je fais déjà mes dispositions pour mon voyage. Ernest louera mon appartement tout meublé pendant mon absence ; je le laisse maître de tout. Je n'ai qu'un désir, c'est d'être loin de Paris ; mais avant, il faut que je revoie, que j'embrasse ma fille.

Je puis enfin quitter ma chambre. Je vais acheter deux chevaux : j'ai l'intention de voyager à petites journées, tant que cela m'amusera. Je vais ensuite voir ma mère ; je tremble qu'elle ne sache que je ne suis plus avec ma femme. Elle le sait en effet ; des amis charitables n'ont pas manqué de lui apprendre que je n'habitais plus avec Eugénie ; mais elle croit que ce n'est qu'une querelle qui a causé cette rupture. Elle me propose sa médiation pour nous raccommoder, car elle croit aussi que c'est moi qui suis dans mon tort ; elle me fait un sermon.

Je remercie ma mère, je lui apprends mon prochain départ, auquel je donne pour cause des affaires importantes. Elle espère qu'à mon retour tout sera oublié entre ma femme et moi ; je le lui fais espérer, et je lui dis adieu. Je suis bien certain qu'elle n'ira pas voir ma femme, cela dérangerait ses habitudes.

Je donne à Ernest et à sa compagne tout le temps qui s'écoule jusqu'à mon départ. Ils sont fâchés de me quitter, et cependant ils sont satisfaits que je parte ; il en est de même de moi. Je leur recommande de me donner des nouvelles de ma fille : c'est une partie de moi-

même dont je me sépare ; mais, en restant, je ne la verrais pas davantage. Je leur fais jurer que, lorsqu'ils m'écriront, il ne sera jamais question de madame Blémont. Enfin un soir j'embrasse tendrement Ernest, Marguerite et leurs enfants : je veux partir le lendemain de grand matin.

Pétermann est prêt depuis longtemps. Il m'a dit qu'il montait bien à cheval. Nous avons chacun une excellente monture ; et, à six heures du matin, nous quittons Paris. Mon compagnon est fort content de se mettre en route, il fredonne quelques refrains des *Nozze di Figaro*, ce qui ne lui était pas arrivé depuis ma maladie.

J'ai pris le chemin de Montmorency, car c'est près de là qu'est Aubonne, où je veux aller voir ma fille. Depuis deux jours j'ai pris en secret des informations sur madame Blémont, à son logement de la rue d'Antin : avec de l'argent, on sait tout ce qu'on veut. Le résultat de mes informations m'a appris que madame Blémont est maintenant à Paris, mais que sa fille n'y est pas avec elle. Henriette est donc sans sa mère à la campagne ; je ne puis trouver un

instant plus favorable pour voir ma fille.

Nous passons Montmorency, et nous arrivons à Aubonne. Pétermann trotte derrière moi, sans jamais me demander où nous allons, et cette discrétion me plaît. Au moment où nous apercevons la première maison d'Aubonne, je lui dis :

« Pétermann, j'ai affaire dans ce village.....
» il faut que j'y voie quelqu'un qui m'est bien
» cher! — Tant que ça vous fera plaisir, mon-
» sieur ; l'endroit paraît gentil. — Il faudrait
» d'abord que vous prissiez quelques informa-
» tions pour savoir où est la demeure de ma-
» dame Rennebaut ; c'est une vieille dame qui
» a une maison dans ce pays. — Madame Ren-
» nebaut... suffit ; j'vas demander chez le pre-
» mier boulanger que je verrai. Il n'y en a peut-
» être qu'un dans l'endroit, et il faut nécessai-
» rement que madame Rennebaut se fournisse
» chez lui. Attendez-moi ici, monsieur, je serai
» bientôt de retour. »

Je laisse aller Pétermann ; je suis alors sur le haut d'une colline d'où je puis apercevoir plusieurs maisons de campagne des environs ; j'ai arrêté mon cheval. Mes yeux voudraient percer

dans l'intérieur de ces habitations pour y trouver mon Henriette ; l'espoir de voir, d'embrasser ma fille, fait battre mon cœur, ah! bien plus fort que lorsqu'il s'agissait d'une maîtresse.

Pétermann revient. « Monsieur, on m'a in-
» diqué madame Rennebaut : une vieille dame,
» riche veuve sans enfants, qui a un jardinier,
» une cuisinière et une femme de chambre. —
» Sa maison? — C'est à l'autre bout du village...
» en prenant ce chemin tout droit jusqu'à la
» mare, puis à gauche... puis nous verrons la
» maison devant nous. C'est une belle maison
» avec une grille, un jardin qui a une terrasse
» d'où on a une vue magnifique...— Avançons,
» Pétermann. »

Nous prenons le chemin qu'on nous a indiqué. Comme je sais madame Blémont à Paris, je ne crains point de me présenter chez madame Rennebaut ; j'ignore ce qu'Eugénie lui a dit, mais je demanderai à voir ma fille, et je ne suppose pas qu'on veuille me refuser cette satisfaction.

Nous avons passé la mare ; nous sommes sur une espèce de route dont un côté donne sur

les champs et plonge sur la belle vallée de Montmorency. J'aperçois la maison qu'on nous a indiquée ; je pousse mon cheval ; nous côtoyons déjà les murs du jardin, lorsque j'aperçois une femme se promenant sur la terrasse qui longe le mur de ce côté; elle donne la main à une petite fille. Cette femme, cette enfant, je les ai reconnues. En faisant aussitôt tourner bride à mon cheval, j'entre avec lui dans les champs, et je m'éloigne de la maison aussi vite que je m'en étais approché.

Je ne m'arrête que lorsque plusieurs touffes d'arbres me cachent la maison. Eugénie est là... mon émissaire a donc été trompé, ou peut-être est-elle revenue d'hier au soir. Mais enfin elle est là, et je ne puis plus entrer dans cette maison... sa présence m'en repousse ; elle croirait peut-être que c'est elle que je veux voir... Je serais trop humilié qu'elle eût cette pensée. Cependant je ne veux pas m'éloigner sans embrasser ma fille.

Je ne sais que faire. Pétermann m'a suivi, il est derrière moi ; mais il attend et ne dit rien. Je descends de cheval ; il va en faire autant que moi.

« Non, » lui dis-je; « restez en selle... gardez » mon cheval... nous repartirons bientôt... At- » tendez-moi derrière ces arbres. »

Je le quitte et me rapproche de la maison en prenant des détours pour ne pas être vu des personnes qui seraient sur la terrasse ; je suis certain que tout-à-l'heure on ne m'avait pas aperçu, car on ne regardait pas de mon côté.

Me voilà en face de ces jardins où elles étaient tout-à-l'heure ; une charmille me masque..... Je vois les bords de la terrasse ; mais je ne puis plonger dans le jardin. Il y a un noyer à quelques pas de moi : je regarde si personne ne peut m'apercevoir, et en quelques secondes je suis dans l'arbre. Alors je vois parfaitement dans le jardin, et je ne crains pas d'être vu.

Les voilà... elles reviennent.... elles sortent d'une allée qui me les dérobait. Henriette court, joue. Sa mère se promène lentement, les regards souvent baissés vers la terre, ou les portant avec indifférence autour d'elle. Oh ! ma fille, que tu me sembles embellie encore !.... Que je suis heureux lorsque tu tournes la tête de mon côté.

Elles s'approchent... Sa mère s'assied sur un

banc qui est tout près de l'angle de ce mur. Elle tient un livre; mais elle le pose à côté d'elle et ne lit pas... Pourquoi ne lit-elle pas?.... A quoi pense-t-elle? elle ne cause pas avec sa fille, son front est soucieux..... Ses yeux sont abattus, est-elle donc déjà lasse des plaisirs?

Henriette vient près d'elle et lui présente quelques fleurs qu'elle vient de cueillir. Elle prend sa fille sur ses genoux... elle la regarde, puis tout-à-coup elle l'embrasse à plusieurs reprises avec une sorte de frénésie, ensuite elle la laisse aller et retombe dans sa rêverie.

Jamais devant moi elle n'avait embrassé sa fille ainsi: craignait-elle donc de me faire plaisir en me rendant témoin des caresses qu'elle faisait à cette enfant?

Près d'une heure s'écoule. Elle est toujours là... assise sur le banc, ne lisant point, regardant quelquefois sa fille qui joue sur la terrasse. Et moi, je ne songe pas au temps qui s'écoule, à ce pauvre Pétermann qui m'attend: je ne puis détourner mes yeux qui sont attachés sur ce jardin.

Tout-à-coup, en courant pour revenir près de sa mère, Henriette fait un faux pas; elle

tombe sur le visage... je pousse un cri en même temps qu'Eugenie.

Elle court à sa fille, la relève, l'embrasse; la petite pleure un peu, mais bientôt elle se calme, sourit, et je l'entends dire : « Ce n'est rien, ma-
» man. »

Eugénie regarde alors de tous côtés. Tout en tenant sa fille dans ses bras, elle s'avance sur le bord de la terrasse, et cherche sur la route.

Je l'entends dire à sa fille : « Ce n'est cepen-
» dant pas toi qui as crié en tombant? — Non,
» maman. — Qui est-ce donc? — Je ne sais pas
» maman. — Est-ce que la bonne est dans le
» jardin? — Je ne sais pas... — Oh! non, ce
» n'est pas la bonne qui a crié ainsi! »

Ses yeux cherchent encore; elle regarde partout, et moi je n'ose pas bouger; je crains de remuer une feuille : je serais désolé d'être découvert.

Elles se rasseoient enfin, mais au bout d'un moment elle dit à sa fille :

« Rentrons, Henriette. — J'aime mieux res-
» ter dans le jardin. — Si tu tombais encore...

» — Non, je ne courrai plus, je jouerai douce-
» ment... »

Elle s'éloigne, et ma fille est restée. Si je pouvais profiter de ce moment, mais ce mur est un peu haut... Comment arriver là? Ah! en montant sur mon cheval, je le pourrai peut-être.

Je descends de mon arbre; je cours rejoindre Pétermann, qui est toujours en selle; je remonte à cheval et fais signe à mon compagnon de me suivre. En une minute je suis de nouveau contre les murs du jardin. Je monte debout sur mon cheval, j'atteins le haut du mur, je m'élance, je suis sur la terrasse, laissant Pétermann me regarder avec des yeux étonnés, mais sans souffler mot.

Je fais quelques pas dans le jardin, je vois ma fille, je cours à elle, je la prends, et la couvre de baisers avant qu'elle ait eu le temps de me reconnaître; enfin elle a pu me regarder, et elle s'écrie avec joie :

« C'est mon papa! mon petit papa! Ah! tu es
» donc revenu?. . je demandais tous les jours à
» maman si tu allais revenir... — Tais-toi.....
» chère enfant... viens là-bas... sur la terrasse,

» je ne veux pas qu'on me voie dans la mai-
» son... — Attends... je vais chercher maman.
» — Non... non, n'y va pas... reste avec moi...
» ne me quitte pas... il y a si longtemps que je
» ne t'ai embrassée... chère enfant.... pensais-
» tu à moi quelquefois? — Oh! oui, papa, je
» m'ennuyais après toi.... — Tu t'ennuyais de
» ne pas me voir... Et ta mère, que te dit-elle
» quand tu lui parles de moi? — Elle ne dit
» rien, elle me dit : « C'est assez... ne parle pas
» de ton papa. » — Elle ne veut pas que tu pen-
» ses à moi... elle veut que tu m'oublies!... —
» Et pourtant elle me parle de toi toute la jour-
» née, elle. — Ta mère!... — Laisse-moi donc
» aller dire à maman que tu es là. — Non, ma
» chère amie, je n'ai pas le temps de lui parler
» à présent, et toi, il faut aussi que je te quitte
» pour bien longtemps peut-être...—Comment
» tu vas encore t'en aller... ah! reste avec nous,
» papa, ne t'en va pas.

» Pauvre enfant! j'aurais tant de plaisir à res-
» ter avec toi, » je m'assieds sur le banc où était
tout-à-l'heure sa mère, je la prends sur mes
genoux, je la serre dans mes bras. Il me vient
un moment l'idée de l'emmener avec moi, de

la ravir à Eugénie, mais cette chère enfant ne pourrait voyager avec moi, et peut-être dans mes bras pleurerait-elle chaque jour sa mère ; car un enfant se passe plutôt de son père que de celle dont le sein l'a porté... ah ! laissons-la près d'elle, il vaut bien mieux que ce soit moi qui souffre et qui sois malheureux.

Ces réflexions me serrent le cœur; je soupire en prenant ma petite Henriette dans mes bras ; elle me regarde, et me voyant triste elle n'ose plus sourire. Pauvre enfant ! et je voulais l'emmener avec moi, non... dans mes bras, tu perdrais trop souvent cette gaîté, seul trésor de ton âge.

Tout-à-coup une voix fait entendre ces mots: « Henriette ! Henriette !... tu ne veux donc pas » rentrer ?

» — Voilà, maman, » s'écrie ma fille. Je me lève brusquement; je pose ma fille à terre, je l'embrasse à plusieurs reprises, puis je me sauve.

« Mais, papa, attends donc, voilà maman »

Ces mots me font redoubler de vitesse, je suis au mur, je me laisse couler à terre, puis

je cours près de Pétermann, je remonte à cheval, et lui crie : « au galop ! »

Tous deux nous pressons nos chevaux et nous sommes déjà loin d'Aubonne, que je n'ai pas encore oser me retourner, de crainte de voir sur la terrasse.

CHAPITRE XIX.

LE MONT-D'OR.

—

Deux années se sont écoulées depuis que j'ai quitté Paris. Accompagné de mon fidèle Pétermann, j'ai parcouru l'Espagne; le souvenir de Gil-Blas m'en rendait le séjour plus gai; je le cherchais dans les hôtelleries, dans les promenades, et plus d'une fois, en voyant un mendiant jeter son chapeau devant moi, j'ai regardé s'il ne me couchait pas en joue avec une escopette. Les maritornes, les muletiers m'ont aussi rappelé Don Quichotte et son facétieux écuyer; j'aurais voulu les rencontrer chevauchant et cherchant des aventures. Honneur aux poètes qui peignent si bien leurs héros, qu'on se persuade que ces personnages ont existé! Gil-Blas, Don Quichotte, ne sont que des êtres imagi-

naires, et pourtant quelquefois nous croyons les reconnaître ; nous les cherchons dans le pays où l'auteur les a placés. Elles sont donc bien vraies, ces pages du romancier, puisque nous leur donnons la vie, et qu'elles se gravent dans notre mémoire! Quant à moi, je sais qu'il me serait impossible d'aller dans les montagnes d'Écosse, sans me rappeler *Rob-Roy* ; à l'Ile-de-France, sans parler de *Paul et Virginie*, et en Italie, sans penser à *Corinne*.

J'ai traversé les Pyrénées ; mais l'idée me vient de voir la Suisse, et nous nous éloignons de nouveau de la France. Ma mélancolie est dissipée, je ne suis plus silencieux et morose comme lorsque je partis : aussi Pétermann a repris l'habitude de chanter. Nous avons voyagé quelque temps à cheval, puis j'ai vendu nos coursiers, et nous avons parcouru à pied une partie de l'Andalousie ; ensuite des voitures publiques, ou des occasions de chaises de postes nous ont transporté en d'autres lieux. C'est en variant ainsi nos courses vagabondes que j'ai triomphé du mal qui me minait, et ce n'était pas chose facile. Cependant il y a toujours quelque chose d'amer dans mon sourire, et je

crois que c'est une expression dont je ne pourrai me défaire.

Dans les différents pays que j'ai parcourus, j'ai vu bien des époux qui étaient ce que je suis et qui ne s'en inquiétaient guère. Quelques-uns, jaloux par amour-propre, avaient des maîtresses et tyrannisaient leurs femmes; d'autres, en feignant d'être philosophes, traitaient fort mal, chez eux, l'épouse à laquelle dans le monde ils semblaient accorder entière liberté. Beaucoup fermaient les yeux, et le plus grand nombre se croyait trop fin pour être trompé. Mais j'en ai vu bien peu aimant véritablement leur femme, et méritant par leurs soins et leur conduite que ces dames leur fussent fidèles.

J'ai formé quelques intrigues galantes; mais je n'ai pas donné mon cœur. Je ne le crois plus susceptible d'éprouver de l'amour; il a été trop déchiré!..... C'est un malade que je promène avec moi; il est faible encore, et il craint les fortes émotions.

Pétermann ne pense guère aux femmes, j'en suis bien aise pour lui. Mais il n'oublie pas la permission que je lui ai donnée; il se grise

complètement une fois tous les mois. Les autres jours il boit raisonnablement. Je n'ai pas eu à me plaindre de lui depuis qu'il m'est attaché. Son caractère est égal et gai; il chante quand il me voit de bonne humeur; il se tait quand je suis soucieux. Du reste, jamais une question, jamais un mot indiscret; il ne m'a pas une fois parlé d'Aubonne, où il m'a vu escalader un mur. J'ai tout lieu de penser qu'il me croit garçon.

Pendant la première année de mon absence, j'ai reçu assez fréquemment des lettres d'Ernest, auquel j'écrivais dès que je séjournais dans une ville. Fidèle à la promesse qu'il m'a faite, il s'est abstenu de me parler de celle que j'espère entièrement oublier. Il m'a donné des nouvelles de ma fille et du petit Eugène. Il m'a écrit que mon Henriette était toujours charmante; il l'a vue plusieurs fois..... A-t-il pour cela été chez sa mère? c'est ce que j'ignore. Ah! qu'il me tarde de revoir ma fille, de l'embrasser! C'est pour elle que je vais retourner à Paris; je la presserai dans mes bras, puis je me remettrai en voyage; j'aurai pris du bonheur pour quelque temps. Quant à mon.....

quant au petit Eugène, je ne puis penser à cet enfant sans que toutes mes peines se renouvellent... J'aurais eu tant de plaisir à aimer mon fils, à partager ma tendresse entre sa sœur et lui! et ce bonheur, je ne le goûterai jamais!... Pauvre Eugène! quel triste avenir pour lui!

Les dernières lettres que j'ai reçues d'Ernest m'ont semblé différentes des autres. Le style n'est plus le même, j'y trouve de la gêne, des réticences. Dans la dernière missive, j'ai remarqué cette phrase : « On a bien changé ici de-
» puis quelque temps, mon ami; vous ne re-
» connaîtriez plus la personne que vous avez
» fuie... Je n'ose vous en dire plus, de crainte
» d'être grondé pour avoir manqué à ma pro-
» messe. Mais ne tardez pas à revenir, mon
» cher Henri; vos enfants ont besoin de vous
» revoir, et vos amis de vous embrasser. »

Mes enfants..... Il s'obstine à dire mes enfants... Ah! je n'en ai qu'un, un seul. Quant au changement dont il me parle, que m'importe!..... Voudrait-il m'intéresser à cette femme? Oh! non, je ne le crois pas. Je ne lui ai pas répondu un mot à ce sujet.

Avant de revenir à Paris, je suis bien aise de

voir l'Auvergne, ce pays pittoresque et montagneux, l'Écosse de la France, que les Français, amateurs de rochers, de glaciers et de précipices, visiteraient d'avantage, s'ils ne l'avaient pas près d'eux; nous n'admirons que ce qui est loin de nous; nous n'aspirons qu'à voir la Suisse et l'Italie, et nous ne pensons pas à l'Auvergne, à la Bretagne, à la Touraine!...

J'ai vu Talende-aux-Belles-Eaux, La Roche-Blanche, le Puy-de-Dôme. Quelquefois, charmé d'un beau site, je me tourne vers Pétermann et lui dis :

— « Comment trouvez-vous cela ? » Mais Pétermann n'est pas peintre; je ne vois aucun enthousiasme sur sa figure. Il secoue la tête et répond froidement :

« C'est gentil!... Mais prout! ça ne vaut pas
» les vues de Munich! »

C'est que Munich est sa patrie. A la bonne heure, voilà au moins un homme qui fait les honneurs de son pays.

Comme nous passons près du Mont-d'Or, je veux aller en goûter les eaux, et voir la petite ville où se rendent les malades, les curieux, et

le plus souvent les gens qui ne savent que faire de leur temps.

Je m'arrête dans le plus bel hôtel de l'endroit. J'y trouve nombreuse société, des étrangers, surtout des Anglais, mais j'y rencontre aussi beaucoup de Français, et notamment de ces chevaliers d'industrie, gens à belles manières que l'on voit à Paris dans les *raouts*, dans les grandes soirées, et qui ne viennent au Mont-d'Or que pour jouer; car on joue beaucoup dans les villes où l'on prend les eaux. Et tel voyageur arrive en bel équipage, avec valets en livrée, qui s'en retourne souvent à pied et sans suite pour avoir cédé à la passion du jeu.

Je ne joue pas; mais on se réunit aussi pour danser et faire de la musique. La musique ne me plaît plus, le son d'un piano me fait mal. Je ne danse pas; il faut donc que je cherche dans la conversation à m'occuper un peu. Parmi les voyageurs avec lesquels je me trouve chaque jour, je n'ai pu m'empêcher de remarquer une Parisienne qui peut avoir vingt-cinq ans. Elle est jolie, elle le sait trop peut-être; pourtant il y a dans sa coquetterie quelque chose de

franc, d'aimable, qui semble dire : Je suis coquette, je ne puis m'en empêcher, il faut excuser mes défauts et me prendre telle que je suis, car je ne changerai pas...

Elle se nomme Caroline Derbin. D'abord je l'ai crue mariée ou veuve; car, à ses manières, à son ton décidé, je ne devinais pas une demoiselle; elle l'est cependant encore: on la dit riche et déjà maîtresse de son bien. Riche, jolie, et encore demoiselle, il est probable que c'est par sa volonté.

Elle est ici avec son oncle, qui s'appelle M. Roquencourt; c'est un petit homme sec et maigre qui approche de la soixantaine, mais qui est vif et gai. Ses petits yeux brillent encore quand il lorgne une dame. Il a bon ton, il est galant et empressé près du beau sexe. Un peu bavard, mais il faut bien laisser la parole à ceux qui n'ont plus que cela. Du reste aux petits soins pour sa nièce, dont il fait toutes les volontés.

Si Caroline est coquette, si elle cherche à plaire, du moins, elle n'a ni la maussaderie, ni les vapeurs d'une petite-maîtresse. Avec elle on fait vite connaissance, et on est bientôt comme

avec une ancienne amie. Ce laisser-aller prouve-t-il en faveur de sa vertu, de ses principes?.... c'est ce que je ne déciderai pas. Je ne jugerai plus sur les apparences. Que me fait à moi sa coquetterie ou son inconséquence? Je n'en veux faire ni ma femme, ni ma maîtresse?..... Sa société me plaît et m'amuse, cela me suffit.

M. Roquencourt aime à causer, je sais écouter : talent ou patience qui est plus rare qu'on ne pense. Je suis bientôt son homme de prédilection.

« M. Dalbreuse, » me dit-il le quatrième jour de mon arrivée au Mont-d'Or, « figurez-vous » que je ne pensais pas du tout à venir prendre » les eaux..... D'abord, je ne suis pas malade, » moi; mais l'idée est venue à ma nièce de voir » le Mont-d'Or, et crac! il a fallu partir!.... Je » me souviens qu'il y a trente-cinq ans, je me » trouvai aux eaux de Plombières avec le fa- » meux Lekain... Avez-vous connu Lekain? — » Non, monsieur. — C'est juste, vous êtes trop » jeune. Et bien, monsieur, j'ai pourtant joué » devant Lekain le Crispin des *Folies amou-* » *reuses*... — Ah! vous avez joué la comédie?... » — Par goût..... entre amateurs. Oh! j'ai été

» fou de la comédie !.... J'avais une garde-robe » complète... J'ai encore plusieurs de mes costumes à Paris ; je jouais la grande livrée !..... » — Et mademoiselle votre nièce ?..... — Ma » nièce ! non, elle prétend qu'elle serait mauvaise. Je jouais donc devant Lekain : c'était » une partie qu'on avait formée à la hâte dans » la maison de campagne d'un fournisseur. Nous » avions, ma foi, un joli théâtre, et mademoiselle Contat y était et joua avec nous. Avez-vous connu mademoiselle Contat ? — Non, » monsieur. — Ah ! monsieur ! vous n'avez rien » vu !... quel talent !.... quelle âme !.... quelle » figure ?..... Un jour..... je ne sais plus dans » quelle pièce..... attendez, je crois que c'était » dans *Tartufe !* ...... Non, ce n'était pas Tartufe... »

La nièce de M. Roquencourt s'approche de nous en ce moment, ce dont je ne suis nullement fâché. Elle prend le bras de son oncle, en lui disant :

« — Voilà l'heure de la promenade ; le temps » est superbe. Venez, mon oncle, vous causerez » comédie une autre fois. Venez-vous avec nous, » monsieur Dalbreuse ?... »

Elle me dit cela comme si nous nous connaissions depuis longtemps. J'avoue que j'aime ces manières ; je me suis toujours laissé prendre à ce qui ressemblait à la candeur, à la franchise ; aujourd'hui, d'ailleurs, peu m'importe si je me trompe !

J'accompagne M. Roquencourt et sa nièce. Une jolie calèche les attend en bas. Je remarque que les voyageurs, en saluant la jolie Caroline, me regardent d'un œil d'envie quand je me place devant elle dans sa voiture. Je conçois qu'une femme charmante, de vingt-cinq ans, et qui a une calèche, doit faire partout de nombreuses conquêtes. Les uns sont amoureux de la femme, les autres de la voiture. Mais moi, qui ne convoite ni l'un ni l'autre, je m'assieds avec le plus grand calme près de mademoiselle Derbin, et jouis fort à mon aise de la promenade, parce que je ne suis pas occupé à faire les yeux doux à mon vis-à-vis.

Mademoiselle Derbin admire quelquefois le paysage ; puis tout-à-coup elle se met à rire de la toilette d'une buveuse d'eau qui passe près de nous. Tout en riant de ses observations, je parais écouter avec attention l'oncle qui me conte

maintenant l'effet qu'il a produit en jouant Mascarille devant Molé.

La promenade me semble courte. Nous revenons à l'hôtel ; et le soir nous nous retrouvons à la salle des réunions. Je m'amuse à observer mademoiselle Derbin. Dans le monde elle est plus coquette, et par conséquent moins aimable qu'en petit comité. Comme je ne lui fais pas la cour, je m'éloigne discrètement lorsque je vois plusieurs de ses adorateurs venir de son côté. Aussi, par cette bizarrerie, assez commune chez les femmes, c'est mademoiselle Derbin qui semble me chercher et qui souvent vient se placer près de moi.

« Vous ne dansez donc pas? » me dit-elle vers la fin de la soirée.

« — Non, je n'aime plus la danse. — Et » vous ne jouez pas? — On joue trop gros jeu » ici. J'ai une fortune qui me suffit ; je ne veux » pas la compromettre avec des gens qui trou- » veraient tout simple de m'en dépouiller. — » Vous êtes un sage! — Oh! non... — Cepen- » dant vous n'avez pas d'intrigues ici? — Vous » pensez donc qu'on doit absolument avoir des » intrigues quand on vient aux eaux? — Je ne

» dis pas cela.... mais je crois que vous êtes un
» homme original. — Original.... Non, je vous
» assure qu'il y en a beaucoup comme moi, au
» contraire. »

Elle me quitte en me regardant d'une façon singulière; voudrait-elle me ranger parmi ses nombreuses conquêtes?..... C'est possible : ce qu'elle vient de me dire pourrait me donner de tristes idées de sa sagesse. Une demoiselle qui trouve singulier que vous n'ayez pas d'intrigues.... et pourtant j'aime mieux croire que cela tient à son originalité.

Voilà quinze jours que je suis au Mont-d'Or, et je comptais n'y passer qu'une semaine. Mais je m'y amuse : la société y est agréable ; cependant si Caroline et son oncle n'y étaient plus, je partirais : je m'habitue à être avec eux. Ici, on n'a rien à faire qu'à se voir. Aussi nous sommes ensemble presque toute la journée. Je ne fais pas la cour à Caroline, mais elle est bien jolie!..... ses yeux noirs ont tour-à-tour une expression de douceur et de malice..... Quoiqu'on ne soit pas amoureux, il y a toujours un charme attaché à la présence d'un

jolie femme... c'est probablement ce charme-là qui me retient.

Il n'y a pas tous les jours bal ou concert à la salle des réunions ; alors nous restons à l'hôtel; les voyageurs qui se conviennent se réunissent le soir. Les uns jouent, le plus grand nombre cause. Nous avons quelques personnages titrés; ce ne sont pas les plus aimables, mais nous les laissons s'ennuyer dans leur coin, et nous jasons avec l'artiste spirituel qui a toujours en réserve une foule d'anecdotes plaisantes, ou avec l'homme à bonnes fortunes qui nous raconte ses dernières aventures. Dans ce cercle, M. Roquencourt n'est pas un de ceux qui parlent le moins. Cite-t-on une ville, il y a joué la comédie ; parle-t-on d'un personnage célèbre, il a connu un acteur qui le contrefait parfaitement, et lui-même nous en donne un échantillon.

J'aime à écouter, mais je parle peu, et, dans le peu que je dis, il n'est jamais question de moi. Caroline, qui avec son air léger et coquet, remarque et observe fort bien tout ce qui se passe dans un salon, me dit un jour :

« Monsieur Dalbreuse, tout le monde ici conte

» ses aventures : vous seul jusqu'à présent avez
» gardé le silence ; pourquoi cela? — C'est
» qu'apparemment je n'ai pas d'aventures à con-
» ter, mademoiselle. — Ou que vous ne voulez
» pas nous le dire. Au reste, vous êtes le maî-
» tre. Moi, je dis tout ce qui me regarde, parce
» que jusqu'à présent je n'ai eu aucun secret à
» garder. Je suis orpheline ; mon père, qui était
» fournisseur aux armées, m'a laissé vingt-cinq
» mille francs de rente. Je demeure avec M. Ro-
» quencourt, mon tuteur et mon oncle mater-
» nel, qui me laisse faire toutes mes volontés,
» parce qu'il sait que depuis mon enfance je
» suis accoutumée à cela. Voilà toute mon his-
» toire, et vous me connaissez à présent comme
» si nous avions été élevés ensemble. »

Elle pense peut-être que sa confiance provoquera la mienne ; je me contente de lui répondre : « Par quel hasard, riche et jolie comme
» vous l'êtes, n'êtes-vous pas encore mariée?

« — Ah ! j'étais certaine que vous me feriez
» cette question !... on me l'a faite si souvent !
» Eh ! mon Dieu ! monsieur, est-ce donc si
» pressé d'être mariée et sous la dépendance
» d'un homme qui peut-être ne me laisserait

» plus faire toutes mes volontés? Je suis si heu-
» reuse avec mon oncle ! il est si bon! surtout
» quand il ne parle pas de ses Crispin et de ses
» Lafleur. En vérité, je tremble de perdre ma
» liberté; et puis, tenez, je le dis franchement,
» je n'ai encore trouvé aucun homme qui méri-
» tât que je lui fisse tant de sacrifices.

» — Vous êtes heureuse, mademoiselle, ah !
» vous avez raison de rester ainsi; croyez-moi,
» ne hasardez pas le repos de toute votre vie en
» vous liant à quelqu'un dont vous croirez être
» aimée, et qui vous trahira lâchement.... non,
» ne vous mariez pas. »

Caroline me regarde avec surprise, elle garde quelques moments le silence, puis elle se met à rire, en disant : « Vous êtes le premier qui » me teniez ce langage ; j'avais raison de penser » que vous ne ressemblez pas à tout le monde. »

Le lendemain de cette conversation, après avoir écouté, en riant beaucoup, les galanteries de plusieurs jeunes gens, mademoiselle Derbin vint, comme c'est assez sa coutume, s'asseoir près de la croisée de laquelle je contemple la vue qui s'étend devant nous.

« — Toujours en admiration devant ces mon-

» tagnes, n'est-ce pas, monsieur? — Oui, ma-
» demoiselle ; je trouve ce pays fort curieux. —
» Est-ce que vous êtes peintre, monsieur? —
» Non, mademoiselle ; je peins cependant,
» mais en simple amateur. — Ah! vous pei-
» gnez... quel genre? — La miniature. — Vous
» faites des portraits? — Je m'y suis essayé quel-
» quefois. — Ah! que vous seriez aimable de
» faire le mien! ici on a bien du temps à soi.
» Je vous donnerai séance aussi souvent que
» vous voudrez. On m'a peinte bien des fois,
» mais jamais je ne me suis trouvée ressem-
» blante. Voulez-vous, monsieur Dalbreuse? »

Comment refuser une jolie femme qui vous adresse une prière en fixant sur vous des yeux charmants? D'ailleurs je n'ai aucun motif pour lui refuser ce qu'elle me demande.

« Je ferai votre portrait, mademoiselle; mais
» je ne me flatte pas d'être plus heureux que
» ceux qui l'ont fait déjà. — Oh! peut-être;
» d'ailleurs, qu'importe? cela nous amusera,
» cela nous occupera toujours. — Quand com-
» mencerons-nous? — Quand vous voudrez. —
» Tout de suite. — Alors nous prendrons séance
» chez mon oncle ; mais il faut sans doute que je

» me fasse coiffer d'abord? — Non, je veux vous » peindre telle que vous êtes habituellement, et » non en costume de bal : vous ne ferez aucune » toilette. — Comme vous voudrez. — Je vais » chercher ma boîte à couleurs. — Et moi je » vais dire cela à mon oncle. Ah! vous êtes bien » aimable. »

En rentrant chez moi, je trouve Pétermann qui fredonne un rondeau tout en brossant mes habits, auxquels il a toujours le soin de regarder s'il ne manque aucun bouton et si les poches ne sont pas percées, parce qu'alors il répare le dommage.

« Monsieur va peindre ? — Oui, Pétermann ; » et je crois que nous resterons encore quelques » jours ici... vous ne vous ennuyez pas, je pense! » — Non, monsieur ; je ne m'ennuie nulle part, » moi : d'ailleurs le vin est bon ici. A propos, » monsieur, à quel quantième sommes-nous du » mois? — Au dix-sept. — Ah ! nous ne som- » mes qu'au dix-sept ! diable! il est long ce » mois-ci!... »

Je devine pourquoi il me fait cette question et je lui dis : « Puisque vous trouvez le vin bon » ici, comme je m'y amuse et qu'il est juste

» que vous en fassiez autant, agissez comme si » le mois était fini. — Oh ! non, monsienr, ce » qui est convenu est sacré. Depuis que je suis » avec vous, j'apprends à me respecter, et si je » me grise encore une fois le mois, c'est que je » serais malade si je cessais entièrement de ri- » boter. Mais c'est égal ; si le vin est bon ici, les » femmes y sont terriblement curieuses!... Ah! » prout!...

» — Les femmes sont curieuses ici..... Com- » ment savez-vous cela, Pétermann? — Parce » que depuis quelques jours on ne fait que tour- » ner autour de moi pour tâcher de me faire » jaser... — Qui donc? — D'abord c'était l'hô- » tesse... les servantes ; mais comme on a vu » que ça ne prenait pas, il y a une jolie dame » qui est venue elle-même, comme par hasard. » — Une dame qui demeure dans cet hôtel? — » Oui... celle qui a un petit oncle qui parle » toujours. — Mademoiselle Derbin? — Juste- » ment. — Que vous a-t-elle demandé — Elle » avait l'air de passer dans la cour où j'étais ; » elle me dit d'abord : C'est vous qui êtes au ser- » vice de M. Dalbreuse? — Oui, mademoiselle. » — Il fallait dire, Pétermann, que vous étiez

» avec moi, mais non pas comme mon domes-
» tique. — Pourquoi donc cela, monsieur? Je
» me trouve heureux de vous appartenir, et
» comme il faut toujours qu'il y en ait un qui
» fasse la volonté de l'autre, il est juste que vous
» me commandiez : donc vous êtes le maître.
» Enfin cette demoiselle ou cette dame reprit :
» Y a-t-il longtemps que vous êtes avec M. Dal-
» breuse? — Deux ans environ. — Il a l'air bien
» doux, M. Dalbreuse? — Il n'est pas méchant,
» mademoiselle. — Et que fait-il à Paris?......
» Moi, ça commençait à m'ennuyer toutes ces
» questions-là, et je lui répondis un peu sèche-
» ment : Il fait ce qu'il veut, mademoiselle, ça
» m'est fort égal. Sur ce coup-là, elle s'éloigna.
» Mais elle revint en sautillant, et en voulant
» me glisser une pièce d'or dans la main, elle
» me dit presque à l'oreille : Il est garçon, n'est-
» ce pas?... Moi je ne pris pas la pièce d'or et je
» la saluai en disant : Oui, mademoiselle, il est
» garçon. Alors elle se mit à rire et s'éloigna en
» s'écriant : le valet est presque aussi original
» que le maître. Par exemple, si celle-là n'est
» pas curieuse, je ne m'y connais pas. »

Mademoiselle Derbin veut absolument savoir

qui je suis, quel est mon rang, ma position dans le monde. Le silence que je garde l'a piquée. Mais avoir été jusqu'à demander si je suis marié... c'est singulier. Pétermann me croit garçon. Je n'ai jamais rien dit devant lui qui pût faire deviner que j'ai cessé de l'être. Qu'importe à cette demoiselle que je sois marié ou non? Aurait-elle quelque penchant pour moi? je ne puis le croire; je ne lui ai jamais dit un mot d'amour. Ce serait donc un caprice de coquette qui veut tout soumettre à son empire. Elle ne me connait que depuis quinze jours... Il me semble d'ailleurs que je ne dois plus inspirer d'amour, qu'on ne peut plus m'aimer.

Je me dis tout cela en examinant ma boite à couleurs. Mais cela ne doit pas m'empêcher de me rendre près de mademoiselle Derbin, car elle m'attend ; et lors même que je lui plairais, ce ne serait pas une raison pour la fuir? Il faut laisser ces beaux traits-là aux patriarches de la Genèse que nous ne sommes nullement tentés d'imiter.

On m'attend. L'oncle est là; il me félicite sur mon talent et me remercie de ma complai-

sance. Caroline est fort en peine de la pose qu'elle doit prendre. Je la prie de se tenir comme si je ne faisais pas son portrait, pour que la pose n'ait rien d'affecté, et je me mets à l'ouvrage.

Mon modèle est très-docile, il me regarde et me sourit avec beaucoup de complaisance. L'oncle se promène dans la chambre, et nous dit bientôt :

« Cela fera un joli portrait. Monsieur, on m'a » peint dans le costume de Scapin... C'était un » artiste de beaucoup de talent. Je ne me sou- » viens plus de son nom..... Il me reviendra » tout-à-l'heure. Il se trouvait à Bordeaux chez » la comtesse de Vernac, qui recevait chez elle » les premiers artistes de Paris !... Molé, Saint- » Phal, Fleury, Dugazon..... C'est même chez » elle que je fis la connaissance de Dugazon.... » Oh! le farceur ! .... aussi comique en société » qu'à la scène... Vous avez vu jouer Dugazon? » — Ma foi, monsieur, je crois que oui ; mais » j'étais si jeune que je m'en souviens à pei- » ne. Mademoiselle, la tête un peu moins bais- » sée, s'il vous plaît...—Pour en revenir à mon » portrait, cet artiste me trouva si drôle dans les

» *Fourberies de Scapin*, j'avais une tête si plai-
» sante lorsque je sortis du sac... Vous connais-
» sez les *Fourberies de Scapin*?—Oui, monsieur.
» — Ah! mon oncle, comment pouvez-vous
» faire de telles questions à monsieur?... s'il
» connaît Molière!... Vous feriez bien mieux de
» regarder si cela me ressemble déjà. — Est-ce
» que tu es folle, ma chère amie? Tu veux que
» cela ressemble au bout d'un quart-d'heure!...
» On fit donc mon portrait en Scapin, et très-
» ressemblant. Ce n'était pourtant pas mon rôle
» de prédilection ; mon triomphe, c'etait le Pas-
» quin du *Dissipateur*. J'ai fait pleurer, mon-
» sieur ; oui, pleurer, en disant *le peu que je pos-*
» *sède!*..... Il y a beaucoup de manière de dire
» cela : je l'avais entendu dire à Dugazon ; eh
» bien! monsieur, je le pris tout autrement que
» lui : *le peu que je possède!*... il y en a qui dé-
» clament cela, Dugazon le déclamait ; moi je
» soutiens qu'il ne faut y mettre que de la vé-
» rité et de l'âme : *le peu que je possède!*... et je
» voyais rouler des larmes dans tous les yeux!..
» *le peu que* ..—Ah! mon oncle, de grâce, est-
» ce que vous voulez nous faire pleurer aussi?..
» Vous donnez des distractions à monsieur :

» vous serez cause que mon portrait ne ressem-
» blera pas. — Monsieur votre oncle peut parler,
» mademoiselle ; je vous assure que cela ne
» m'empêche pas du tout de travailler. »

Caroline fait une petite mine de dépit, que je voudrais pouvoir rendre sur l'ivoire, parce que cela lui va fort bien. Je crois qu'elle désirerait que son oncle nous laissât ; mais M. Roquencourt n'y songe pas. Après avoir fait quelques tours dans la chambre, il vient me regarder travailler, puis considère sa nièce, et s'écrie : « En vérité, Caroline a dans la physionomie,
» dans les yeux surtout, beaucoup de rapport
» avec mademoiselle Lange... Vous n'avez pas
» connu mademoiselle Lange qui jouait aux
» Français ? — Non, monsieur. — Ah ! monsieur
» Dalbreuse ! c'est peut-être l'actrice qui avait le
» plus de vérité, le plus de charmes dans la ma-
» nière de dire... et femme charmante avec cela !
» je l'ai beaucoup connue !... elle m'apprit à
» me poser mon rouge. C'est une chose fort dif-
» cile que de bien mettre son rouge !.. je m'en
» couvrais la figure à tort et à travers. Elle me
» dit, un soir que je venais de jouer Gros-

» René... vous savez Gros-René du *Dépit amou-*
» *reux* :...

. . . . La femme est, comme dit mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal ;
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais.....

» — Ah! mon oncle, nous avons vu le *Dépit* » *amoureux*!... cette tirade n'est pas ce que » j'aime le mieux dans Molière!... — Je venais » donc de jouer Gros-René... et avec beaucoup » de succès, ma foi!... j'avais fait rire aux lar- » mes!... Lange me prit à part, après la pièce, » et me dit : Tu as joué comme un Dieu!.. (elle » me tutoyait). Tu as joué divinement ; mais, » mon ami, tu ne sais pas mettre ton rouge... Tu » te fais des placards partout : ce n'est pas cela : » mets-en beaucoup sous les yeux... tu as déja » les yeux brillants, tu verras comme ils le se- » ront encore plus!.... Ensuite, va en mourant » derrière les oreilles, et presque rien au bas de » la figure. Je suivis ses conseils, et je m'en » trouvai très-bien. — Mon oncle, est-ce que vous » ne deviez pas faire ce matin une partie de » tric-trac avec cet Anglais qui vous a provoqué

» hier ? — Ce n'est pas ce matin, ma chère amie, » c'est ce soir que nous devons y jouer. — Il me » semblait bien que c'était ce matin. — Tu te » trompes... C'est un fort beau jeu que le tric-» trac ; le jouez-vous, monsieur Dalbreuse ? — Un » peu, monsieur. — C'est Dazincourt qui me l'a » appris... il y était de la première force. Je me » souviens qu'un soir nous jouâmes une de ses » perruques... c'était la perruque qu'il mettait » dans... Attendez donc... une excellente per-» ruque... et c'est beaucoup à la scène... C'était » sa perruque du... »

Caroline se lève avec impatience, en disant : « En voilà assez pour aujourd'hui ; je ne veux » pas me fatiguer, monsieur ; allons promener, » il fait beau et j'ai besoin de prendre l'air. Mon » oncle, que vous seriez aimable d'aller cher-» cher mon chapeau ! »

M. Roquencourt va chercher le chapeau en se grattant l'oreille et en murmurant : « Com-» ment le nom du rôle ne me reviendra » pas ! »

Lorsqu'il est éloigné, mademoiselle Derbin me dit : « Demain, si vous voulez, nous pren-» drons séance plus tôt, à l'heure où mon oncle

» va lire les journaux ; car, en vérité, il est ter-
» rible avec ses acteurs, sa comédie. On ne sait
» plus ce qu'on fait, il me semble qu'on doit
» mieux travailler quand il n'y a pas toujours
» près de nous quelqu'un qui parle ; à moins,
» cependant, monsieur, que vous ne craigniez
» de rester en tête-à-tête avec moi. »

Elle sourit en me disant cela ; mais son sourire a quelque chose de mélancolique. En vérité, cette jeune personne sait prendre toutes les physionomies. Tantôt rieuse, enjouée, moqueuse, ou bien sérieuse, pensive, langoureuse ; elle n'est pas deux minutes la même : est-ce un art chez elle, ou les différentes sensations qu'elle ressent viennent-elles aussitôt se peindre sur ses traits? Peu m'importe après tout ; cependant je n'ai pas encore répondu à sa question, je me sens presque embarrassé. En ce moment son oncle revient avec le chapeau en s'écriant :

« Ce qu'il y a de certain, c'est que je gagnai
» la perruque par un *carme* qui me donna douze
» points. Dazincourt en sauta de dépit sur sa
» chaise, en me disant : Je ne jouerai plus avec
» toi !... Il me tutoyait aussi. »

Mademoiselle Derbin ne se soucie pas d'en entendre davantage, elle me prend le bras, et nous sortons; elle m'emmène promener, elle ne m'a pas même demandé si je voulais les accompagner; elle devine donc que cela me plaira?.. Elle devine fort bien : je ne m'ennuie jamais avec elle. »

Le lendemain je me rends chez son oncle à l'heure qu'elle m'a indiquée; je la trouve seule; je n'en ressens aucun trouble, aucun embarras, car je n'ai point de déclaration à lui faire; alors même qu'elle me plairait, je ne le lui dirais pas. Je ne suis pas libre, et je ne voudrais pas la tromper; mais je n'ai rien à craindre. Mon cœur n'éprouvera plus d'amour; j'aime la société de mademoiselle Derbin, j'aime son caractère, son esprit, son abandon, je rends justice à ses charmes; mais je ne suis pas amoureux d'elle... je ne puis plus être amoureux.

Nous nous mettons sur-le-champ à l'ouvrage. Je travaille avec plaisir à ce portrait; quelquefois cependant un souvenir cruel se réveille dans mon cœur; je me rappelle ces séances délicieuses que ma femme me donna. Quel plaisir je goûtais à la peindre!... Ah! son

sourire était bien doux aussi, et ses yeux pleins d'amour pour moi.

Lorsque ces idées reviennent m'assaillir, il se fait sans doute un changement bien visible dans ma physionomie, car mon modèle me dit pour la seconde fois : « Qu'avez-vous donc, » monsieur Dalbreuse?... vous sentiriez-vous » indisposé?—Non, mademoiselle.—Vous avez » pris tout-à-coup un air si triste!.. si cela vous » ennuie de me peindre, monsieur, rien ne » vous oblige à continuer. — Non, mademoi- » selle, cela me plaît beaucoup, au contraire.— » Ah! vous dites cela bien drôlement. »

Je ne réponds plus, je travaille. Caroline devient sérieuse et ne souffle plus mot.

« Mademoiselle, voudriez-vous sourire un » peu?... vous n'avez pas l'air si sérieuse ordi- » nairement. — C'est que vous ne dites rien » pour m'amuser... et vous-même, vous avez » quelquefois un air... O mon Dieu! quel homme » aimable vous faites!...—Je puis avoir des » souvenirs qui ne soient pas gais... et ce que je » fais en ce moment me rappelle...—Quoi » donc?...—Une personne dont j'ai fait aussi » le portrait...—Une femme?...—Oui.—Que

» vous aimiez sans doute? — Oh! oui!..... »

Caroline change de couleur et se lève brusquement en disant : « En voilà assez pour au-
» jourd'hui... je ne veux plus poser... — Mais,
» mademoiselle, nous ne faisons que commen-
» cer. — J'en suis fâchée; mais je suis fatiguée.
» D'ailleurs, je ne me soucie plus d'avoir mon
» portrait!... — Quel caprice vous prend donc
» maintenant? — Eh bien, monsieur, si je veux
» avoir des caprices, moi!... — J'en suis bien
» fâché aussi, mais j'ai commencé votre portrait
» et je désire le finir... — Je vous dis que je ne
» veux pas de mon portrait... vous seriez obligé
» de le garder... je vous demande un peu à
» quoi cela vous servirait?... Un homme!...
» cela ne porte pas un portrait... Ah! quelque-
» fois sur un souvenir, je crois... Allons, voilà
» que vous prenez encore votre air sérieux... Eh
» bien, me voilà, monsieur, me voilà, ne vous
» fâchez pas... Mon Dieu, je poserai tant que
» vous voudrez. »

Elle se remet à sa place. Je la regarde... elle a essuyé ses yeux à la hâte, et pourtant j'y vois encore briller des larmes. Quelle femme singulière! quel mélange de coquetterie et de sen-

sibilité! Que se passe-t-il donc dans son cœur? Je crains quelquefois de le deviner.

Nous travaillons longtemps et j'avance peu ma besogne, car je suis bien distrait : le passé et le présent m'occupent tour à tour. Caroline elle-même est rêveuse. Quelquefois elle me parle de Paris, je devine qu'elle tient à savoir ce que j'y faisais ; je ne vois aucun inconvénient à lui apprendre que j'étais avocat. Elle semble charmée de savoir que j'exerçais cette profession. Pourquoi prend-elle tant d'intérêt à ce qui me regarde?. . Je ne lui dis pas un mot d'amour.

Notre seconde séance est plus gaie; nous nous habituons l'un à l'autre. Quand je soupire, elle me gronde et me dit de mieux travailler. Quand elle est rêveuse, je la prie de sourire, de faire la coquette comme en société. Le temps de ces séances passe bien vite. En vérité, je ne me connais plus : il y a des moments où je crains de trop m'habituer à la société de Caroline. Ah! Ernest avait bien raison, lorsque, pour me distraire de ma douleur, il m'engageait à peindre de jolies femmes.

CHAPITRE XX.

LA GAZETTE DES TRIBUNAUX.

—

Nous avons pris dix séances; le portrait est à peu près fini. Il pourrait même rester tel qu'il est, car Caroline en est enchantée, et son oncle le trouve aussi ressemblant que le sien en Scapin ; mais moi, je trouve encore quelque chose à faire ; Caroline elle-même demande de petits changements dans la robe, dans la coiffure. Je crois que nous serions fâchés tous deux que les séances fussent terminées.

Un soir que le temps est mauvais et que nous sommes restés à l'hôtel avec plusieurs voyageurs, la conversation est devenue générale. Un vieux gentilhomme, qui est presque aussi causeur que M. Roquencourt, mais bien moins aimable, nous entretient d'un procès

scandaleux dont la *Gazette des Tribunaux* a rendu compte. Il s'agit d'un mari qui attaque sa femme en adultère. « Il y a, » dit-il, « dans » cette affaire, des détails piquants que le jour- » nal rapporte en y ajoutant ses réflexions. » Le vieux gentilhomme monte à sa chambre chercher le journal qu'il veut absolument nous lire. Je l'aurais volontiers dispensé de cette complaisance.

Toutes les fois que l'on traite ce sujet, je me sens mal à mon aise. Ces messieurs plaisantent et rient beaucoup sur les maris trompés. J'ai beau vouloir feindre de rire aussi, je ne puis prendre sur moi. Je voudrais changer la conversation; je n'ose : il me semble qu'on devinerait mon motif. Heureusement, mademoiselle Derbin est près de moi, et elle ne paraît pas s'occuper beaucoup de l'anecdote rapportée par la *Gazette des Tribunanx.*

« Messieurs, » dit un Anglais, « chez nous » on envisage la chose sous un autre point de » vue; cela devient presque une opération » commerciale. Nous faisons payer une amende » fort considérable à l'amant de la dame.

» — Une amende peut-elle rendre l'honneur

» à un mari outragé? » dit un vieil Espagnol. « Dans mon pays, la réparation est prompte, » mais elle est terrible!...

» — Messieurs, » dit M. Roquencourt, « je » me souviens d'avoir joué le *Mariage de Figaro* » avec un de mes amis, qui se trouvait dans le » cas du mari de la *Gazette des Tribunaux*. Il » faisait Almaviva. Comme tout le monde savait » ce qui lui était arrivé, vous jugez combien on » fit d'applications pendant la pièce...... On rit » beaucoup. Malgré cela, il joua fort bien....... » Moi, je faisais Figaro. J'avais le plus joli cos- » tume qu'il soit possible de voir... blanc et ce- » rise, tout en soie, en broderies, en paillettes! » Ça m'avait coûté fort cher! Mais Dugazon, » qui le vit, en fut si enchanté, qu'il me le de- » manda pour s'en faire faire un pareil. »

Je suis enchanté cette fois d'entendre M. Roquencourt parler des rôles qu'il a joués : j'espère que cela changera la conversation, et je vais lui demander quelques anecdotes sur Dugazon, lorsque le maudit gentilhomme arrive avec son journal à la main en s'écriant :

« — Voici la *Gazette!*....... Je vous assure

» qu'il y a des détails fort plaisants, que du reste » on peut lire devant des dames.

» — Est-ce que cette conversation vous » amuse ? « dis-je tout bas à Caroline. « — Croyez- » vous que j'écoute tous ces bavards ?...... Non » vraiment, et je crois que mes pensées valent » mieux que leurs discours. »

En disant ces mots, elle me regarde tendrement et appuie sa main sur mon bras, car je viens de m'asseoir à côté d'elle. Je baisse les yeux ; je suis tout préoccupé de la *Gazette des Tribunaux.*

Le vieux gentilhomme a mis ses besicles et s'est approché d'une lampe. Il faudra absolument que nous entendions le journal. Il y a des gens qui veulent vous amuser malgré vous.

« Messieurs, voici l'article : c'est de Paris.... » les noms sont en toutes lettres..

» — C'est fort agréable pour le mari, » dit à demi-voix l'Espagnol ; » toute l'Europe saura qu'il » est cocu ! — Quand un mari est assez sot pour » plaider pour une semblable bagatelle, » dit un jeune Français, « il mérite bien que l'univers » entier se moque de lui... — Bagatelle ! mon-

» sieur! » reprend l'Espagnol, quand il s'agit de » notre honneur!...

» — Où diable a-t-on été le placer?..... Eh! » eh!... C'est Beaumarchais qui a dit cela .. et » Beaumarchais avait diablement d'esprit!..... » Quand j'ai joué son *Figaro*, je venais de me » trouver avec...

» — Ah çà, messieurs, vous ne voulez donc » pas entendre le journal? — Si fait. Nous écou- » tons. — « Une cause, assez commune par le » fond, mais fort piquante par les détails et les » débats, a été jugée aujourd'hui en première » instance. Le sieur Ferdinand-Julien Bélan » avait épousé, au mois de juin mil huit cent » cent vingt-quatre, demoiselle Armide-Cons- » tance-Fidelle de Beausire. Pendant quelques » années...

» — Ferdinand Bélan? » dis-je en sortant de ma rêverie. Tous les yeux se portent sur moi, et on s'écrie : « — Est-ce que vous le connais- » sez?... est-ce qu'il est de vos amis? Ah! quel » homme est-ce? contez-nous cela.

» — Je connais, en effet, une personne qui » porte ce nom... peut-être n'est-ce pas la mê- » me.... Ce Bélan était marié, il est vrai, mais

» il y a longtemps que je l'ai perdu de vue... Je » ne sais rien qui le concerne. — Oh! il est » probable que c'est celui-là. — Il doit avoir » l'air bête? » s'écrie un jeune voyageur. « Un » mari trompé! il me semble que cela doit leur » donner une drôle de figure!... — Voilà bien » une réflexion de jeune homme! » dit l'Anglais. « Si cela se voyait sur la figure, messieurs » les Français en riraient moins!

» — Messieurs, j'ai joué le Sganarelle du » *Cocu imaginaire*; c'était à Bordeaux... Je l'ai » joué depuis à Paris, mais ce que je veux vous » dire se passa à Bordeaux. C'était une partie » montée depuis longtemps... Je n'en étais pas. » Tout-à-coup, l'amateur qui devait représenter » Sganarelle se trouve dans une banqueroute » épouvantable : il perdait deux cent mille » francs. Vous sentez bien qu'il ne songe plus à » jouer la comédie. La société était dans un » grand embarras, lorsque Molé, qui se trouvait » dans cette société, leur dit : Eh! pardieu! je » connais quelqu'un qui peut, s'il veut, vous ti» rer de peine : c'est un de mes amis qui joue » la comédie comme un petit ange; il est juste» ment à Bordeaux dans ce moment. » Et tout

» le monde de lui dire : « Oh! amenez-nous
» votre ami! » Molé vint me trouver et me dit :
« Veux-tu jouer Sganarelle dans le *Cocu imagi-*
» *naire*? (Molé et moi nous nous tutoyions.) Je
» lui réponds : Et pourquoi pas?—Tu rendras la
» vie à des femmes charmantes, que tu embras-
» seras... Sais-tu le rôle? — Non. — Il est long.
» — Je le saurai demain. — Je t'en défie! —
» Gageons! Une dinde aux truffes? — Ça va. »
» Le lendemain je jouai Sganarelle, et j'eus un
» succès prodigieux.

» — Messieurs, il me semble que j'ai apporté
» le journal pour vous en faire la lecture, et si
» vous le permettez... »

Ce diable d'homme n'en démord pas; et, quoique je sache fort bien qu'il s'agit du Bélan que je connais, je ne suis pas curieux d'entendre la lecture de son procès. Heureusement, la maîtresse de la maison entre en ce moment dans le salon. Après avoir salué tout le monde, elle s'approche de mademoiselle Derbin :

« Mon Dieu! mademoiselle, si j'osais me
» permettre... si cela ne vous contrariait pas....
» je..... — Qu'est-ce donc, madame? — C'est
» que nous avons une nouvelle voyageuse.......

» une dame française...... qui est ici depuis ce » matin. Elle vient pour prendre les eaux, et on » voit bien que ce n'est pas seulement pour son » agrément qu'elle est venue; car elle a l'air » bien malade, bien souffrant...

» — Est-ce la jeune dame que j'ai aperçue ce » matin? » dit l'Anglais. « — Oui, milord. — » Elle a l'air très-confortable... très-intéressant. » — Et que puis-je faire à tout cela, madame » l'hôtesse? » dit Caroline. « — Pardon! made- » moiselle, voilà ce que c'est. Cette dame, qui a » fort bon ton et de très-bonnes manières, n'a » avec elle que sa femme de chambre. Depuis » ce matin, elle n'est pas sortie de sa chambre, » je crains qu'elle ne s'ennuie. Je suis montée » un moment près d'elle tantôt; je lui ai dit » que, le soir, la société se réunissait dans le » salon; qu'il fallait descendre, que cela la dis- » trairait. Elle n'a ni promis, ni refusé..... Elle » semble timide; mais si une personne de » la réunion, comme vous, mademoiselle, allait » l'engager à venir, je suis bien certaine qu'elle » ne refuserait pas. Cette pauvre dame! elle » a l'air si souffrant! Je suis persuadée qu'en » compagnie elle oublierait un peu son mal. »

Plusieurs voyageurs joignent leurs instances à celles de l'hôtesse. Moi-même, qui suis bien aise qu'on oublie le journal, j'engage mademoiselle Derbin à nous amener la malade.

« Puisque vous êtes si curieux de voir cette » dame, messieurs, » dit Caroline en se levant, » je vais me rendre en ambassade près d'elle; » mais ne vous réjouissez pas trop d'avance, » car je ne vous promets pas de réussir : et il » faudra peut-être que vous vous contentiez en- » core d'adresser vos galanteries aux dames qui » sont dans ce salon. »

En disant ces mots avec une gaîté charmante, elle sort du salon avec l'hôtesse. Cet événement a fait oublier le procès de Bélan, et j'espère qu'on n'y reviendra pas; cependant je remarque que le vieux gentilhomme, qui ne se tient pas pour battu, est allé s'asseoir d'un air de mauvaise humeur dans un coin du salon, mais en gardant toujours à sa main la *Gazette des tribunaux*.

Quelques moments s'écoulent : « Mademoi- » selle Derbin ne réussira pas, » dit l'Epagnol; « si cette dame est malade, elle ne voudra pas » quitter sa chambre. — Et pourquoi cela? »

dit un jeune homme: « est-ce qu'il faut se faire
» ermite parce qu'on vient prendre les eaux?...

» —Messieurs, je crois que ma nièce réussira;
» car, en vérité, elle réussit dans tout ce qu'elle
» entreprend, si elle a mis dans sa tête de nous
» amener cette voyageuse, soyez certains qu'elle
» ne reviendra pas seule. Ma nièce tient de moi:
» j'ai peut-être joué trente rôles dans ma vie...
» Bah! qu'est-ce que je dis donc? j'en ai joué
» plus de cinquante!... Eh bien! je vous assure
» qu'il y en a au moins une douzaine que j'ai
» appris dans les vingt-quatre heures, au pied
» levé, comme celui du *Cocu imaginaire*. Mais
» celui-là était long! Ah! je ne vous ai pas dit
» l'effet que je produisis sur Molé! Il ne m'avait
» jamais vu que dans les grandes livrées; Sga-
» narelle est bien, si l'on veut, de l'emploi des
» valets, mais...

« —Voici mademoiselle Derbin, et elle amène
» cette dame, » dit un jeune homme qui a entr'ouvert la porte du salon. Aussitôt, par un mouvement de curiosité naturel, on fait cercle, et tous les yeux se tournent vers la porte.

Caroline paraît, donnant la main à la nouvelle venue. Tout le monde salue cette dame;

et moi, au moment d'en faire autant, je reste saisi, glacé, je retombe sur ma chaise. Dans cette femme pâle, maigre et à l'air souffrant, qui vient d'entrer, j'ai reconnu Eugénie.

Elle ne m'a pas aperçu; car, en entrant, elle a salué sans regarder tout le monde ; et conduite par Caroline, elle a été s'asseoir sur-le-champ. Je suis presque derrière elle ; je n'ose ni remuer ni respirer.

« Messieurs, » dit mademoiselle Derbin, « madame a bien voulu se rendre à mes prières ; » mais j'ai eu infiniment de peine à la décider à » quitter sa retraite, et vous me devez beaucoup » de reconnaissance. »

Ces messieurs remercient Caroline, qui s'est assise près d'Eugénie. La conversation s'engage de nouveau. Eugénie y prend peu de part ; elle ne cause qu'avec mademoiselle Derbin, qui la questionne sur sa maladie. J'entends un de nos jeunes gens dire à M. Roquencourt : « Je » connais cette dame, je l'ai vue en soirée à » Paris, il y a deux ans... Elle se nomme ma» dame Blémont, son mari l'a quittée : c'était » un mauvais sujet, un joueur, un libertin.

» — Pauvre femme ! » répond M. Roquen-

court. « Oh! nous avons tant de ces scélérats
» de maris qui se conduisent ainsi! sans comp-
» ter les *Béverley*, les *Othello*, les... On a voulu
» me faire jouer Béverley, c'est le seul rôle que
» j'aie refusé. »

Je regarde le jeune homme qui a nommé ma femme. Je suis bien certain qu'il ne me connaît pas; je ne me rappelle pas l'avoir jamais rencontré en société. Mais je ne puis rendre ce que je souffre; la vue d'Eugénie a renouvelé toutes mes douleurs. Je voudrais fuir, je n'ose, je crains de faire un mouvement; si elle tournait un peu la tête, elle me verrait.

Cependant cette situation ne peut durer longtemps. Caroline, qui vient de cesser de parler à Eugénie, se tourne vers moi et me dit : « Eh
» bien! monsieur Dalbreuse, pourquoi donc res-
» tez-vous si loin?... Vous avez l'air de bouder.
» Venez donc un peu causer avec nous. »

Je ne sais que répondre. Mais Eugénie a reculé son fauteuil, comme pour me faire de la place près de sa voisine. En même temps elle tourne les yeux vers moi. Bientôt je la vois chanceler et laisser tomber sa tête sur le dos de son fauteuil.

«Cette dame se trouve mal!» s'écrie Caroline en se penchant vers Eugénie. «Messieurs, vite » des sels... un flacon... Ouvrez la fenêtre : » il lui faut de l'aír, peut-être.»

Il se fait un mouvement général. Je me lève aussi, je vais sortir du salon, Caroline m'appelle, me retient, me prie de l'aider à porter la malade contre la fenêtre qu'on vient d'ouvrir. Comment me dispenser de faire ce qu'elle me demande? et puis..... la vue de cette femme dont les yeux sont fermés, et dont les lèvres pâles, les traits amaigris annoncent la souffrance, me cause une émotion, me fait éprouver un sentiment... qui ressemble presque à du plaisir. Je n'ai pas le cœur barbare, mais elle m'a fait tant de mal!.... Il me semble que je commence à me venger. Pourquoi donc fuirais-je de ce salon? Est-ce à moi de fuir?.... Non. Je veux voir comment elle supporte ma présence.

Pendant que ces idées se croisaient dans ma tête, Caroline m'a poussé vers le fauteuil sur lequel est Eugénie, en me disant : « Eh bien! » monsieur... voyons donc... Est-ce que vous » allez rester là sans bouger?..... Oh! que les

» hommes sont gauches dans certaines circons- » tances! »

Nous portons le fauteuil près de la fenêtre. On apporte des sels. « Soutenez donc la tête de » cette dame, » me dit Caroline. « Avancez-vous » donc... En vérité, je ne sais a quoi vous pen- » sez ce soir!..... mais vous avez l'air de ne pas » m'entendre... Pauvre femme!... comme elle » est jolie, malgré cela... n'est-ce pas? Hein! la » trouvez-vous jolie? — Oui, mademoiselle..... » — C'est bien heureux, qu'on puisse vous ar- » racher cela!..... Ah! la voilà qui revient à » elle!... »

Eugénie rouvre les yeux... Elle semble cher- cher à rappeler ses idés... Enfin, elle regarde lentement autour d'elle.... Je suis la première. personne qu'elle aperçoit.... Elle rabaisse vive- ment les yeux et porte ses mains à son front.

« — Vous m'avez fait bien peur, madame. » dit Caroline. « Comment vous trouvez-vous, » maintenant?

« Je vous remercie, mademoiselle : c'était un » étourdissement; je suis mieux.... Cependant » je voudrais rentrer chez moi... »

En disant cela, elle fait un mouvement pour

se lever et retombe sur son fauteuil, en balbutiant : « Je me sens accablée !

« — Restez donc avec nous.... cela va se » dissiper ; cette faiblesse vient des nerfs : con- » tre la fenêtre vous serez bien... La retraite » amène l'ennui, et l'ennui redouble le mal.... » N'est-ce pas, monsieur Dalbreuse?.... Allons, » il ne m'entend plus..... Je ne conçois pas ce » qu'il a ce soir. »

Pendant que Caroline parlait, je me suis éloigné du fauteuil d'Eugénie. Celle-ci reste assise la tête tournée vers la fenêtre, elle ne regarde plus dans le salon.

« Je ne me suis trouvé mal qu'une fois dans » ma vie, dit M. Roquencourt, mais c'était de » chaleur. J'avais consenti à faire le rôle d'Arle- » quin, dans *Colombine mannequin;* je ne m'en » souciais pas trop... je redoutais le masque ; » enfin la société m'en pria tant qu'il fallut bien » se rendre... C'était madame la marquise de » Crezieux qui faisait Colombine.... Femme » charmante, ma foi!. . J'avais un faible pour » elle.... Quand je la vis en Colombine, je la » trouvai si jolie, que je me piquai d'honneur ; » je jouai mon rôle d'Arlequin à ravir. Je fis

» mille singeries, mille gambades... j'étais un » véritable chat!... A la fin de la pièce on me » jeta des couronnes; c'était un transport, un » délire!... mais moi, bien le bonsoir! je n'en » pouvais plus. Je tombai dans la coulisse; et » si on ne m'avait pas sur-le-champ arraché » mon masque, c'était fini, j'étais suffoqué. »

Plusieurs personnes s'approchent d'Eugénie pour lui demander comment elle se trouve. Je n'entends pas ce qu'elle répond, mais elle ne bouge pas. Elle craint sans doute, en tournant la tête, de rencontrer encore mes regards. Elle n'a pas amené sa fille avec elle : quel dommage! Et cependant si elle l'avait amenée, aurais-je été maître de cacher ma tendresse!.... Ah! je suis resté trop longtemps ici : j'aurais déjà dû aller revoir ma fille...

Depuis quelques instants la conversation est tombée; quelques personnes causent entre elles à demi-voix, mais cela n'est plus animé. Le vieux monsieur qui est resté dans un coin avec son journal à la main, juge le moment favorable; il rapproche sa chaise en disant : « Messieurs et dames...... il me semble que tout-à-» l'heure nous causions du procès dont il est fait

» mention dans la *Gazette des Tribunaux* que je
» tiens ; j'allais même vous faire la lecture du
» journal, lorsqu'on a été chercher madame. Je
» pense que maintenant vous ne serez pas fâ-
» chés d'entendre cette lecture, et je commence.
» Hum ! hum !....

» — C'est très-difficile de bien lire, » dit M. Roquencourt, « nous avons beaucoup d'au-
» teurs qui ne savent pas lire leurs ouvrages....
» C'est Larive qui lisait bien... Oh ! il lisait par-
» faitement ! Moi, lorsque j'avais une lettre à
» lire en scène, je ne voulais pas que le souffleur
» m'en envoyât un seul mot !.... Mais une fois
» il m'arriva une plaisante aventure.... C'était,
» je crois, dans *l'Étourdi*....

» — Monsieur, « dit d'un ton courroucé le vieux gentilhomme en s'avançant avec son journal, « voulez-vous ou ne voulez-vous pas
» que je lise la Gazette ?— Ah, pardon !... lisez,
» je vous en prie... Je vous conterai mon histoire
» après... elle vous fera rire. »

Je suis sur les épines. Faudra-t-il donc entendre la lecture de cette cause ? et cependant n'est ce pas ma vengeance qui commence ! . . Eugénie souffrira en écoutant ces détails..

Mais il me semble que je souffrirai autant qu'elle !... L'impitoyable liseur a déployé le journal et remis ses besicles : nous ne l'échapperons pas !

« Une cause assez commune par le fonds,
» mais fort piquante par les détails, a été...

» — Vous nous avez lu cela, monsieur. —
» C'est juste... arrivons au procès. Le sieur Bé-
» lan attaque donc en adultère sa femme Armide
» de Beausire. Voici quels sont les faits qui ont
» amené le sieur.... »

Aux premiers mots de cette lecture, j'ai examiné Eugénie : elle a voulu se lever, s'éloigner, à peine a-t-elle fait quelques pas qu'un gémissement sourd lui échappe, ses membres se raidissent, elle tombe aux pieds de mademoiselle Derbin.

« C'est une attaque de nerfs, » s'écrie-t-on de toutes part. « Cette dame est bien mal, il faut
» la transporter chez elle. »

Plusieurs de ces messieurs ont offert leur assistance ; Eugénie est emportée du salon. Caroline les suit. Je reste, je m'approche de la fenêtre. Ce spectacle, ce gémissement, que je crois entendre encore, m'ont déchiré l'âme. Je

sens que je ne veux plus de vengeance à ce prix Je partirai cette nuit même... Je ne veux pas la tuer... S'il ne dépendait que de moi, son mal serait bientôt guéri.

On va et vient dans le salon. Les uns causent sur ce second évanouissement, les autres font demander des nouvelles de la malade, le vieux gentilhomme seul est allé sans rien dire se rasseoir dans un coin, d'un air d'humeur, en remettant le journal dans sa poche.

Caroline revient enfin, on s'empressse autour d'elle. « Cette dame est un peu mieux, » dit-elle, « mais, en vérité, je crains que toutes les » eaux du Mont-d'Or ne puissent lui rendre la » santé. »

» — Eh! mais, je devine ce qui a causé ce » second évanouissement, » dit le jeune homme qui a déjà parlé d'Eugénie. « Cette pauvre ma- » dame Blémont... C'est le nom de cette dame.
» — En effet, je me rappelle que l'hôtesse la » nomme ainsi... Eh bien, vous disiez donc que » cette dame? — Elle a été très-malheureuse en » ménage, son mari l'a quittée, abandonnée; » elle aura pensé à tout cela en entendant par- » ler d'un mari qui plaide contre sa femme.

» — Comment..... monsieur, » dit Caroline, « cette dame a été quittée par son mari?.... — » Oui, mademoisslle, j'ai vu plusieurs fois cette » dame en soirée à Paris, je l'ai sur-le-champ » reconnue, quoiqu'elle soit bien changée... — » Et son mari? — Je ne l'ai pas connu... il pa- » raît que c'était un monstre!... joueur, débau- » ché, jaloux!... tous les vices enfin, il a laissé » sa pauvre petite femme avec deux enfants sur » les bras, un garçon et une fille.... — O mon » Dieu il y a des hommes indignes! cette jeune » dame a l'air si doux ... si aimable! certaine- » ment, elle devait faire le bonheur d'un homme » qui aurait su l'apprécier. Abandonnée par son » mari! que je la plains! .. et peut-être l'aime- » t-elle toujours; car nous sommes si bonnes, » nous ne savons pas vous haïr, lors même » que vous le méritez le plus!... mon oncle, » décidément, je ne veux jamais me marier.

Aprés avoir dit cela Caroline me regarde comme pour chercher dans mes yeux à deviner ce que je pense. Mais je détourne mes regards et ne dis pas un mot.

Tout le monde songe à se retirer. On se salue, on se dit bonsoir. Je me sens pincé au

bras ; c'est Caroline qui me dit d'un air piqué : « Il faut donc que ce soit moi, monsieur, qui » vous souhaite le bonsoir aujourd'hui! ah! vous » pouvez vous flatter d'avoir été bien maus» sade. »

Ce reproche me rend à moi-même ; je pense que je veux partir avant le jour, que peut-être je vois mademoiselle Derbin pour la dernière fois : et je m'avance pour saisir sa main; mais elle la retire, en me disant d'un ton plus doux : « Je ne pardonne pas si vite... demain, nous » verrons si vous méritez qu'on fasse la paix. »

Elle est éloignée... Je rentre dans mon appartement. Il faut que je parte, que je quitte cette maison... cette ville... Je sens que je ne puis me trouver en présence d'Eugénie ; d'ailleurs elle est malade, je dois avoir pitié d'elle. Mais pourquoi est-elle venue troubler le bonheur que je goûtais en ces lieux? j'y avais presque oublié le passé... mademoiselle Derbin est si aimable!... après tout, un peu plus tôt, un peu plus tard, il aurait toujours fallu la quitter... Si elle savait que je suis ce Blémont, cet homme que dans le monde ils appellent un monstre ! Comme ils me traitent!... mais cela ne

m'offense nullement ; au contraire, je suis enchanté que l'on ait pris le change ; je préfère passer pour un mauvais sujet, à faire, comme Bélan, retentir mes plaintes devant les tribunaux .. Pauvre Bélan!... je me doutais qu'il en viendrait là... Mais Caroline me croit garçon... raison de plus pour partir... Que pouvais-je espérer de cette liaison? d'avoir une amie... Oh! non... à l'âge de Caroline, c'est un époux, un amant qu'il faut ; c'est de l'amour qu'elle veut éprouver : l'amitié ne suffit pas à une âme de vingt-quatre ans. Elle rencontrera l'homme qu'elle cherche, et elle m'oubliera aussi vite qu'elle a fait connaissance. Et moi... Oh! moi, dès que je tiendrai ma fille dans mes bras, je suis bien certain que j'oublierai tout l'univers! Appelons Pétermann; il ira à la poste demander des chevaux et fera nos valises.

J'appelle à plusieurs reprises mon fidèle compagnon ; je ne reçois pas de réponse..... il n'a pas l'habitude de se coucher avant moi. Je monte à sa chambre, il n'y est pas! je demande dans l'hôtel si on l'a vu : une servante se rappelle que sur le midi il est entré dans un petit cabinet tenant à un corps de logis au fond du

jardin, et qu'il s'y est fait porter, avec un copieux déjeuner, plusieurs bouteilles de vin de Bourgogne. Elle assure qu'il n'en est pas sorti depuis le matin.

Je me rappelle à présent que nous sommes au premier du mois ; c'est le jour que Pétermann choisit ordinairement pour se mettre en gaîté : je devine ce qu'il fait dans le cabinet. Je prie la servante de me conduire. Nous nous dirigeons, avec de la lumière, vers le pavillon que l'ancien tailleur a choisi pour prendre ses ébats.

Nous n'apercevons aucune clarté à travers la fenêtre ; nous entrons. Pétermann, qui probablement a autant à cœur de s'enivrer complètement une fois par mois qu'il met d'amour-propre à être sage les autres jours, est étendu dans un état complet d'ivresse devant la table, aux pieds d'une banquette sur laquelle il était probablement assis quand il pouvait encore s'y tenir.

« Ah! mon Dieu ! est-ce qu'il est mort? » s'écrie la servante : « il ne bouge pas!..... —
» Non, rassurez-vous, il n'est que gris, et,
» comme maintenant cela ne lui arrive qu'une
» fois par mois, il ne se grise pas à demi. Fâ-

» cheux contre-temps! moi qui voulais partir » cette nuit... — Partir... mais, monsieur n'a » pas demandé de chevaux... — N'en trouve-t- » on pas à toute heure à la poste? — Ah! oui, » mais v'là vot' domestique dans un bel état » pour se mettre en route... il me semblait » que monsieur ne songeait pas encore à son » départ?... »

Je m'approche de Pétermann, je lui prends le bras, je le secoue, je l'appelle : « Prout!... » je dors... » murmura enfin le tailleur. « — Mais, » mon ami, j'ai besoin de vous, tâchez donc de » vous réveiller. — Prout! je veux boire aujour- » d'hui pour un mois... laissez-moi dormir..... » vous me réveillerez quand j'aurai soif. »

Il m'est impossible d'en obtenir un mot de plus. « — Je vous conseille, monsieur, de lais- » ser votre domestique passer la nuit là, » dit la servante ; « il y sera tranquille, personne ne le » dérangera. Et puis, vous voyez qu'il serait dif- » ficile de le faire bouger. Vous ne pouvez pas » l'emmener comme ça! »

Cette fille a raison ; je ne puis cette nuit rien espérer de Pétermann ; si je pars, il est hors d'état de me suivre. Faut-il m'éloigner sans

lui, ou attendre à demain pour quitter le Mont-d'Or?

Ce dernier parti me semble le plus raisonnable. D'ailleurs, je me rappelle maintenant que je suis possesseur du portrait de mademoiselle Derbin; après toutes les politesses dont elle et son oncle m'ont accablé, n'eût-il pas été malhonnête de lui faire remettre ce portrait sans lui avoir seulement dit adieu?... Allons, je resterai jusqu'à demain; et, d'ici à mon départ, je ferai en sorte de ne plus me trouver avec Eugénie.

Je remonte chez moi, et je me couche. J'avais bien envie de m'éloigner, pourtant je crois que je ne suis pas fâché d'être obligé de rester encore.

CHAPITRE XXII.

UN BAVARD.

—

En m'éveillant, le lendemain de cette soirée, ma première pensée est qu'Eugénie habite sous le même toit que moi. Comme elle est changée!... quelle pâleur sur son visage! quelle expression de tristesse répandue sur tous ses trais! Est-ce le remords?... le repentir, qui ont amené ce changement? Ah! je suis bien bon de le supposer! m'a-t-elle montré des remords lorsque je lui ai écrit pour me séparer d'elle, pour lui demander ma fille?... En avait-elle, lorsqu'au bois de Boulogne elle passait fièrement devant moi?... Non; et d'ailleurs, la faute qu'elle a commise est celle dont on a le moins de repentir : cette vérité n'est point morale, mais ce n'en est pas moins une vérité.

N'importe, je partirai. Je ne veux pas que la soirée d'hier se renouvelle. Je ne veux plus me trouver avec madame Blémont, et je veux revoir ma fille. Pauvre petite! à qui l'a-t-elle confiée?... Et Ernest qui ne m'écrit pas... Mais j'oublie que je ne lui ai point fait savoir mon séjour dans cette ville, où je ne croyais m'arrêter que peu de jours.

Je me lève et vais sonner Pétermann, lorsque, en jetant les yeux sur ma cheminée, j'aperçois un billet et un agenda qui n'étaient point là la veille.

Je m'approche.. Cet agenda... c'est le mien; c'est celui que j'ai remis à Ernest en le quittant; par quel hasard le trouvé-je ici..... Voyons ce billet... Ah! j'ai reconnu ces caractères... C'est Eugénie qui m'écrit: « A monsieur Dalbreuse. » C'est elle qui m'aura fait remettre ces tablettes. Vouloir que j'aie son portrait!... quelle audace!... ne devrais-je pas lui renvoyer tout cela sans lire son billet?..... Oui, je le devrais..... mais comme on ne fait pas souvent ce qu'on devrait faire, je ne résiste pas à ma curiosité, et j'ouvre le billet.

« J'ai appris, monsieur, que vous aviez voulu

» quitter cet hôtel. Que ma présence ne vous
» fasse pas fuir un séjour où vous semblez vous
» plaire ; je vous jure, monsieur, que vous ne me
» rencontrerez plus ; je ne quitterai plus ma
» chambre ; et, si mes forces me l'avaient per-
» mis, je serais partie sur-le-champ ; j'ai confié
» votre fille à madame Firmin. Elle et son mari
» veulent bien se charger de tenir lieu de pa-
» rents à vos enfants. Je pense que vous m'ap-
» prouverez de leur avoir laissé votre Henriette ;
» au reste, vous serez le maître de disposer de
» votre fille ; je vous la rends et ne veux plus
» garder que mes larmes et mes remords. »

Que nous sommes faibles !..... J'étais courroucé contre elle en ouvrant ce billet, et maintenant je me sens tout ému... tout bouleversé !.. . C'est que cette lettre est encore empreinte de ses pleurs. Quelle différence entre ce billet et celui qu'elle me répondit il y a deux ans !... Si alors elle m'eût écrit ainsi..... je ne sais ce que j'aurais fait. Elle me rend ma fille... elle l'a confiée à madame Firmin. Autrefois, elle détestait Marguerite.... comment se fait-il qu'elle lui ait confié sa fille?..... que s'est-il donc passé en elle depuis deux ans?... Je m'y

perds; mais je suis enchanté de savoir ma petite Henriette chez mes fidèles amis.

Quant à l'agenda, je ne conçois pas qu'elle ait eu l'idée de me l'envoyer. Espérait-elle me forcer à l'aimer encore, obtenir son pardon en me rendant ce portrait? Oh! non; je l'ai trop aimée pour lui pardonner jamais. Pourquoi Ernest lui a-t il donné ce souvenir? je vais le lui renvoyer.

Je tiens les tablettes dans mes mains; je les tourne et les retourne... comme pour m'assurer si ce sont bien les mêmes; puis je les ouvre enfin pour voir si la peinture a beaucoup perdu depuis deux ans.

Que vois-je!..... Ce n'est plus le portrait d'Eugénie qui est là; c'est celui de ma fille..... de mon Henriette! Chère enfant!... Oui, c'est bien elle; voilà son sourire, ses yeux.... Il me semble que je la vois!

J'embrasse le portrait de ma fille. Cher agenda, tu ne me quitteras plus à présent; car si un enfant se lasse de voir son père, un père a toujours du plaisir à contempler les traits de son enfant. Ah! que je sais gré à Eugénie de m'avoir envoyé ce portrait!..... Si quelqu'un

pouvait encore plaider pour elle, qui, mieux que sa fille, pourrait se charger de ce soin?

Je voudrais savoir qui a placé tout cela sur ma cheminée. Je sonne, et Pétermann arrive se frottant encore les yeux.

« — Pétermann, vous étiez gris hier? — » Oui, monsieur, c'était mon jour. — Depuis » quand êtes vous éveillé? — Mais il n'y a pas » fort longtemps.... Je m'en étais tapé, hier.... » Ah! prout!.... — Je le sais, je vous ai vu, je » vous ai parlé. — Ma foi, je ne vous ai ni vu » ni entendu, moi, monsieur. — Ainsi, vous » n'avez dit à personne dans l'auberge que je » voulais partir cette nuit? — Partir..... cette » nuit? — Et ce n'est pas vous qui avez placé, » ce matin, sur ma cheminée, ces tablettes et » ce billet? — Non, monsieur; je ne suis pas » entré chez vous depuis hier matin. — Péter- » mann, envoyez-moi la petite servante qu'on » nomme, je crois..... Marie..... une grosse » courte... — Ah! je sais, monsieur, c'est elle » m'a servi à déjeuner hier... »

La servante arrive. Elle nie avoir apporté le billet et le souvenir: mais elle avoue qu'elle a

dit, le matin, devant les domestiques, que j'avais voulu partir cette nuit.

Qu'importe par qui Eugénie m'ait envoyé cela? je ne lui en veux plus de cette action. Mais comme je ne veux pas la forcer à garder la chambre, je partirai. Cependant, si je pars tout de suite, elle croira que je ne puis supporter d'être auprès d'elle... je ne voudrais pas qu'elle eût cette pensée en récompense du présent qu'elle m'a fait. Je ne sais à quel parti m'arrêter!

Je me suis fait servir à déjeuner dans ma chambre, et je vais me mettre à table, lorsque je vois arriver M. Roquencourt.

« Bonjour, monsieur Dalbreuse..... — Mon-» sieur, je vous présente mes salutations..... » Quelle heureuse circonstance me procure » cette visite matinale? — Mon cher ami, c'est » ma nièce qui m'envoie vous chercher pour » que vous veniez déjeuner, prendre du thé avec » nous.... Oh! elle me pressait.... elle me pres-» sait... Heureusement je m'habille vite... Quand » on a joué la comédie, on a tellement l'habitude » de changer de toilette..... Ah çà, mon cher » monsieur Dalbreuse, qu'est-ce que ma nièce

» m'a dit ?... Vous avez voulu partir cette nuit... » nous quitter sans nous dire même adieu ? .... » — Monsieur..... il est vrai que.. .. — Est-ce » qu'on saute des scènes comme cela! est-ce » qu'on se sauve ainsi? Il me semble qu'on ne vous » poursuit pas ici comme M. de Pourceaugnac... » Ah! ah! ah! ai-je fait rire dans ce diable de » *Pourceaugnac!*... C'est un rôle extrêmement » difficile... bien des gens l'ont joué ; celui que » je mets au-dessus de tout là-dedans, c'est » Baptiste cadet. Ah! monsieur, quelle admira-» ble sottise!... car Pourceaugnac n'est pas une » bête, c'est un sot, mais un sot bien élevé ; il » ne faut pas en faire un imbécile de mauvais » ton. Baptiste cadet saisissait parfaitement » toutes ces nuances, et...

» — Monsieur, puisque mademoiselle votre » nièce nous attend... — Oui, vous avez raison. » Elle nous attend. Je vous préviens qu'elle est » horriblement fâchée contre vous... C'est pour » cela qu'elle veut que vous veniez déjeuner. » Elle a dit que vous étiez un vilain bomme.... » Ah! ah!...

« Non, l'on n'a point vu d'âme à manière si dure,
« Ni d'accommodement plus pénible à conclure! »

Je suis M. Roquèncourt. Caroline va donc me gronder de ce que je voulais partir; en a-t-elle le droit?... Il me semble que non.

Mademoiselle Derbin est assise et prend du thé; elle me fait une légère inclination de tête; je vois fort bien qu'elle est fâchée, mais qu'elle ne voudrait pas en avoir l'air.

M. Roquenconrt m'a pris la main et me présente à sa nièce d'un air comique, en disant : «*Bourguignon, voilà Lisette*!..... *Lisette, voilà* »*Bourguignon*...

» — Qu'est-ce que signifie tout cela, mon »oncle,» dit Caroline avec humeur. « A qui »en avez-vous, avec vos Bourguignon et vos »Lisette? — Comment, ce que cela signifie?... »Est-ce que tu n'as pas vu les *Jeux de l'Amour* »*et du Hasard*?..... — Est-ce que c'est pour »jouer la comédie que vous amenez monsieur? »Je pensais que c'était pour déjeuner..... As- »seyez-vous donc, monsieur. Mon oncle est »terrible avec ses rôles!... — C'est-à-dire que »tu as de l'humeur, ce matin; voilà le fait..... »— Moi j'ai de l'humeur?... Par exemple!... »Et pourquoi donc? ... Quel sujet m'en aurait »donné?... — Je te dis que tu en as... Au reste,

» J'avais prévenu M. Dalbreuse, je lui avais dit : « Ma nièce vous en veut à la mort!... » — En » vérité, mon oncle, je ne sais pas ce que vous » avez aujourd'hui. Vous avais-je chargé de » dire cela ?.... Pourquoi donc en voudrais-je à » monsieur ? Serait-ce parce qu'il voulait partir » cette nuit sans nous dire seulement adieu !.., » Mais après tout, monsieur n'est-il pas son » maître ? Nous ne sommes rien pour lui que » des simples connaissances..... de ces gens » avec lesquels on veut bien s'amuser, quand » cela ne dérange pas, mais auxquels on ne » pense plus, dès qu'on les a quittés !... — Ah ! » mademoiselle, j'espère que vous ne croyez pas » cela.... — Si, monsieur, je le crois, j'en suis » persuadée même. Si vous nous aviez regardés » autrement, si vous aviez eu quelque amitié » pour nous, vous n'auriez pas voulu nous quit- » ter ainsi, et ce ne serait pas à l'ivresse seule » de votre domestique que nous serions redeva- » bles du plaisir de vous voir encore. — Made- » moiselle, une circonstance imprévue nous » force quelquefois à nous éloigner des per- » sonnes qui nous plaisent le plus. — Oui, sans » doute, quand il y en a d'autres que nous som-

» mes pressés de revoir..... et pour lesquelles
» nous oublions même la plus simple politesse.
» — Mon cher ami, je vous avais prévenu.....
» elle est fâchée contre vous! — Mon Dieu!
» mon oncle, que vous êtes désagréable au-
» jourd'hui! »

M. Roquencourt rit et prend son thé; j'en fais autant. Caroline ne dit plus rien et ne tourne pas les yeux de mon côté. L'oncle fait seul les frais de la conversation.

Au bout de quelques instants Caroline lui dit : « Mon oncle, avez-vous eu des nouvelles
» de madame Blémont? — Non, pas encore....
» — Elle a l'air fort distingué... cette dame;
» elle me plaît beaucoup... — Oui...... elle a
» l'œil très-beau... elle m'a rappelé mademoi-
» selle Contat. dans... — Mon oncle, est-ce
» qu'il ne serait pas convenable que vous allas-
» siez vous-même vous informer comment elle
» a passé la nuit? — Moi!... mais... ma chère
» amie... cette dame qui est seule... voudra-t-
» elle recevoir la visite d'un homme?... — Oh!
» mon oncle, vous êtes d'un âge où les visites
» ne tirent pas à conséquence! — Qu'est-ce
» que vous dites donc ma nièce! Savez-vous

» bien que je suis un gaillard à faire encore des » conquêtes? et si je voulais... — Mais je pense » bien que vous ne le voulez plus, mon cher » oncle. Je vous en prie, montez chez cette » dame... — J'y consens, mais je ne réponds » pas des suites. »

L'oncle nous a quittés. Caroline se tourne alors de mon côté, et me dit avec un accent de sensibilité que je ne lui supposais pas : « Pour» quoi partiez-vous si vite... et sans me voir.. . » je vous en prie, dites-moi pourquoi? — Une » affaire pressante me rappelait à Paris. — Je ne » crois pas cela; vous n'avez reçu aucune lettre » hier. Que vous avait-on fait pour provoquer » ce brusque départ?..... Aurais-je dit quelque » chose qui vous aurait fait de la peine?..... je » suis quelquefois si folle, si étourdie... — Non, » mademoiselle, bien loin de là.... je suis con» fus de votre bonté... de votre indulgence..... » — Ma bonté... mon indulgence?,.. on dirait » qu'il parle à son précepteur, mais enfin, pour» quoi partiez-vous? — Je ne puis vous le dire, » mademoiselle. — Ah! monsieur a des secrets. » à la bonne heure, j'aime mieux qu'on me dise » cela!... Mais mon portrait... est-ce que vous

» comptiez l'emporter... — Non, mademoiselle,
» je vous l'aurais fait remettre... — Vous me
» l'auriez fait remettre.... mais il n'est pas fini ;
» il y manque encore beaucoup de choses. »

L'oncle revient en disant : « Cette dame n'é-
» tait pas encore visible.... je m'y attendais ...
» Mais elle est fort sensible à notre attention...
» et se trouve un peu mieux ce matin. — Tant
» mieux! j'irai la voir.... dites-moi mon oncle
» quand retournons-nous à Paris? — Quand?
» Pardieu! la question est bonne!... je ne fais
» que ce qu'elle veut, et elle a l'air d'attendre
» mes volontés!..... Hum! bonne pièce! — Eh
» bien! il me semble que nous pourrions en-
» core passer huit jours ici?... et si les affaires
» de monsieur Dalbreuse n'étaient pas si pres-
» santes, nous le prierions d'accepter une place
» dans notre voiture, et nous le ramènerions
» avec nous à Paris. Eh bien! monsieur, vou-
» lez-vous nous dire ce que vous pensez de la
» proposition que mon oncle vous fait! — Oui,
» mon cher ami; car quoique ce soit toujours
» ma nièce qui arrange tout à sa fantaisie, il
» faut que j'aie l'air de l'avoir décidé. Du reste,

» croyez que je serai très-flatté de vous avoir » pour compagnon de voyage. »

Je ne sais que dire, que résoudre; il me semble que je devrais partir : cela me serait pourtant agréable de rester. Huit jours sont bien vite écoulés... je ne me trouverai pas avec madame Blémont, puisqu'elle reste chez elle, et elle-même m'a supplié de ne point m'éloigner.

Pendant que je fais ces réflexions, Caroline s'est rapprochée de moi. Enfin, elle me frappe légèrement sur l'épaule :

« Monsieur, quand vous voudrez, nous at- » tendons votre réponse..... — Ah! pardon.... » mademoiselle.... je réfléchissais à.... — Re- » viendrez-vous avec nous? — Je crains de vous » gêner... j'ai quelqu'un avec moi.... — Votre » Allemand, il y a un siége derrière la voiture. » — Eh bien!..... j'accepte, mademoiselle. — » Ah! c'est bien beau de votre part. »

Mademoiselle Derbin redevient d'une humeur charmante. Elle arrange une promenade en calèche pour la journée; elle veut visiter plusieurs sites des environs, dont on lui a parlé. Il faut que nous soyons prêts dans une heure;

elle nous quitte pour s'occuper de sa toilette; nous ne travaillerons pas au portrait aujourd'hui.

Caroline est un enfant gâté; on le voit à son ton volontaire, à ses impatiences, lorsqu'on ne cède pas à ses caprices ; mais elle est si aimable, si séduisante, lorsqu'elle veut nous plaire, qu'il est vraiment difficile de lui résister, je lui crois une âme aimante, sensible, exaltée peut-être ; cet intérêt si vif qu'elle me témoigne m'inquiète quelquefois. Je crains qu'elle ne m'aime... je le crains, parce que cet amour ne pourrait la rendre heureuse; mais dans le fond de mon cœur j'en serais flatté... enchanté, car notre amour-propre est toujours plus écouté que notre raison.

Pour me distraire de ces idées, je regarde le portrait de ma fille. Je lui demande pardon de ne pas retourner près d'elle sur-le-champ; mais je la sais avec Ernest et sa femme, je suis certain qu'elle est bien et qu'ils lui parlent souvent de moi.

L'heure de la promenade est venue, je vais rejoindre mademoiselle Derbin et son oncle. Caroline a une toilette charmante, et ses grands

yeux bruns brillent d'un feu encore plus vif que de coutume. Ils expriment le plaisir, le contentement.

« — Me trouvez-vous bien ainsi, monsieur, » me dit-elle. « — Je vous trouve toujours bien, » mademoiselle. — Est-ce vrai?... pensez-vous » ce que vous dites-là? — Mais, sans doute.... » je ne suis, d'ailleurs, que l'écho de tout le » monde... — Je n'aime pas que l'on soit un » écho ; je ne vous demande pas ce que pensent » les autres. Cela m'est bien indifférent. »

Nous allons partir, quand tout-à-coup Caroline s'écrie : « Ah! si j'allais engager madame » Blémont à venir avec nous... — Vous savez » bien qu'elle est malade, mademoiselle; elle » vous refusera. — Une promenade en voiture » ne peut que lui faire du bien... je vais lui de- » mander... — Vous faites une démarche inu- » tile, mademoiselle... — C'est ce que nous al- » lons voir, monsieur. »

Elle ne m'écoute pas et nous quitte. Mais je suis tranquille; certainement Eugénie n'acceptera pas.

M. Roquencourt s'appproche de moi; il me montre son gilet qui est en soie, fond blanc,

avec des bouquets de couleur, et coupé comme du temps de Louis XV, et me dit : « comment » trouvez-vous ce gilet-là ? — Fort original. — » Je l'ai mis pour faire M. de Crac. — Je le » crois, il devait être très-joli au théâtre.... — » Toutes les dames en raffolaient; mais aussi je » jouais bien joliment M. de Crac : d'abord je » gasconne comme si j'étais de Toulouse, et » Dugazon m'avait donné quelques leçons pour » ce rôle. Mon entrée était admirable.

Enfants, pétits laquais qué jé né logé pas,
Jé suis content : Allez, jé paierai vos papas,
On né mé vit jamais prodigué dé louanges,
Mais ils ont rabattu commé des pétits anges.

M. Roquencourt peut bien réciter la pièce entière, si cela lui fait plaisir; je ne l'écoute pas : j'attends avec impatience le retour de mademoiselle Derbin. Enfin elle revient, et seule comme je l'espérais; il y a sur sa figure plus que de la contrariété.

« Partons, messieurs, » nous dit-elle. « M. Dalbreuse a deviné que ma démarche serait inutile : cette dame refuse de venir avec nous. »

Nous montons en voiture et commençons notre promenade. Je voudrais bien savoir ce

que ces dames se sont dit. Je n'ose questionner Caroline, elle m'en évite la peine, et me dit en me regardant fixément :

« Monsieur Dalbreuse, est-ce que vous con» naissez madame Blémont? — Moi... si je con» nais cette dame... Mais... non, mademoiselle.
» —Vous n'avez pas l'air d'en être bien sûr?—
» Pardonnez-moi. Mais pourquoi me faites-vous
» cette question? — C'est que cette dame n'a
» fait que me parler de vous pendant le peu de
» temps que j'ai été chez elle, me demandant
» s'il y avait longtemps que je vous connaissais..
» Si nous nous étions vus ailleurs... J'ai trouvé
» cela un peu curieux. Lorsque je lui ai dit que
» nous comptions retourner à Paris ensemble,
» elle a fait une mine... Ah! ah! c'est fort plai» sant... Et vous ne l'aviez jamais vue à Paris?
» — Non, mademoiselle. —Alors c'est que vous
» avez apparemment fait sa conquête hier au
» soir... N'est-ce pas, mon oncle? — Ma chère
» amie, qu'est-ce que cela aurait d'extraordi» naire? Moi, j'ai fait dix conquêtes dans le rôle
» de Figaro... Il est vrai que mon costume ce» rise et blanc était bien élégant!... — Il paraît
» que monsieur Dalbreuse n'a pas besoin d'être

» en Figaro pour séduire les dames... J'avoue » que celle-là ne me plaît plus autant. Je l'ai » bien regardée ce matin, Dieu! quelle maigreur! » quelle pâleur!... Décidément elle n'a jamais » pu être bien jolie. »

Je suis prêt à affirmer le contraire, mais je me contiens et me tais. Après une promenade de plusieurs heures, nous rentrons à l'hôtel; nous remarquons beaucoup de mouvement parmi les gens de la maison; une servante nous apprend qu'il est arrivé de nouveaux hôtes: deux lords avec leurs ladys, et un monsieur de Paris qui fait à lui seul autant d'embarras que quatre personnes. Caroline monte sur-le-champ s'occuper de sa toilette, pour l'emporter sur les Anglaises, et peut-être aussi pour faire la conquête des Anglais et du Parisien. Je rentre dans mon appartement, je réfléchis à ce que mademoiselle Derbin m'a rapporté de sa conversation avec madame Blémont. Qu'importe à Eugénie ma liaison avec Caroline ou avec tout autre? Ne suis-je pas libre maintenant de disposer de mon cœur!... Mais les femmes ont tant d'amour-propre que, lors même qu'elles ne nous aiment plus, elles éprouvent du dépit

de nous voir suivre leur exemple. Les hommes sont bien comme cela aussi.

Je me rends avec confiance à la réunion du soir, bien persuadé que madame Blémont n'a nulle envie d'y paraître.

Il y a beaucoup de monde au salon. Les Anglais y sont déjà, les deux Anglaises sont jeunes et jolies; leurs compagnons de voyage, j'ignore si ce sont leurs époux, ne s'occupent point d'elles et sont déjà enfoncés dans la politique avec l'Espagnol et quelques Français. Plusieurs jeunes gens font les galants près des deux étrangères; je m'approche de mademoiselle Derbin, qui est presque délaissée pour les nouvelles arrivées, qui cependant ne la valent pas

Je m'asseois près de Caroline, je vois avec plaisir qu'elle n'a point d'humeur de l'abandon de sa petite cour.

« Vous ne faites donc pas comme les autres? » me dit-elle en souriant. « Vous n'allez pas encenser les étrangères? — Je n'en ai nulle envie; pourquoi changer quand on est bien?... — Cela arrive souvent, cependant...—Hélas! oui... mais c'est qu'apparemment on peut

» être bien et ne plus le sentir. — J'espère ne » jamais penser ainsi, moi. »

Je ne sais comment il se fait qu'en ce moment la main de Caroline est sous la mienne. Elle ne la retire pas ; nous restons ainsi longtemps sans nous occuper de ce qui se passe dans le salon. Cette main placée contre la mienne me rappelle pourtant Eugénie et l'époque où je lui faisais la cour. Ah! sans doute Caroline ne se doute pas que la pression de sa main me fait penser à une autre femme, et que c'est là ce qui me rend rêveur. Mais on s'abuse bien souvent sur les sensations que l'on fait naître, et ce qui flatte notre amour-propre ne nous causerait quelquefois que du dépit, si nous en connaissions la véritable cause.

Tout-à-coup la porte du salon est ouverte avec fracas; quelqu'un entre en parlant très-haut et faisant beaucoup de bruit. Je me retourne ; car chaque fois que l'on entre dans le salon, j'éprouve une secrète inquiétude.

« C'est sans doute le monsieur de Paris, » dit Caroline. Je regarde le nouveau-venu, qui est en train de saluer la société... c'est Bélan !

Il s'est déjà retourné de notre côté ; il salue

mademoiselle Derbin, et, malgré les signes que je lui fais, il s'écrie en me voyant :

« Je ne me trompe pas!... c'est Blémont!... » ce cher Blémont, que je n'ai pas vu depuis » deux ans!... Eh! mon cher ami, embrassons-» nous donc!... »

Il m'ouvre ses bras; je crois que je l'étoufferais de bon cœur. Tous les yeux se sont portés sur nous. Je ne puis cacher mon embarras, mon dépit. Bélan me prend, me presse, m'embrasse malgré moi en criant encore : « Ce pau-» vre Blémont!..... Comme ça fait plaisir en » voyage de rencontrer un ami!.. n'est-ce pas? » — Hum!.... Que la peste vous... — Hein.... » comment?... Il n'est pas encore revenu de sa » surprise... »

Caroline, que le nom de Blémont a frappée, me regarde fixement, et dit à Bélan : « Mais, » monsieur, ne vous trompez-vous pas?.. C'est » à monsieur Dalbreuse que vous parlez... N'est-» il pas vrai, monsieur? Répondez donc! »

Je ne sais que dire. Bélan reprend : « Il se nomme à présent Dalbreuse?... Ma foi, mon » cher ami, je ne vous ai jamais connu ce nom-» là... Mais je devine... ah! le fripon!... c'est

» quand il a quitté sa femme qu'il aura changé » de nom pour faire le garçon. — Sa femme! » s'écrie Caroline. « — Sa femme! » répètent plusieurs personnes.

« Monsieur, » dis-je en réprimant avec peine ma colère, « qui vous a chargé de raconter des » faits qui n'intéressent que moi?

» — Mon Dieu! mon cher Blémont, je ne » pensais pas que ce fût un secret; et puis... je » viens de rencontrer votre femme dans le jar- » din... à présent, je vous trouve ici; moi, je » crois que tout est fini... que vous vous êtes » remis ensemble, et... — En voilà assez, mon- » sieur. — Votre femme dans le jardin?.. Quoi! » c'est votre femme?.. » me dit à demi-voix Caroline.

Je baisse les yeux. Je voudrais en ce moment que la terre m'engloutît et me dérobât à tous les regards; j'entends dire de tous côtés : « C'est » le mari de la dame malade!... »

Bélan, qui s'aperçoit de mon trouble et de l'effet que ses paroles ont produit dans le salon, me regarde d'un air bête en murmurant : « Si » ça vous fâche, je suis désolé de... mais je ne » pouvais pas deviner; il fallait me prévenir.

»Vous devez savoir ce qui m'est arrivé, à moi? »Parbleu, ce n'est pas un mystère! mon procès »était, il y a quelques jours, dans la *Gazette* »*des tribunaux*... Je suis..... oh! c'est fini, je »suis..... je ne veux pas lâcher le mot devant »des dames. Et, voyez mon malheur: le tribu- »nal a trouvé qu'il n'y avait pas de preuves: il »me condamne à rester avec ma femme, et il »ne veut pas que je sois cocu. Ah! mon Dieu! »le mot m'est échappé!

» Cocu! » répètent plusieurs jeunes gens en riant. « Monsieur serait-il le sieur Ferdinand »Bélan dont la *Gazette des tribunaux* parlait ré- »cemment? — C'est moi-même, messieurs; »Julien-Ferdinand Bélan, voulant se séparer »d'Armide-Constance Fidelle de Beausire. On »m'a condamné à garder ma femme, mais j'en »appellerai. Je suis certain d'être cocu! mes »juges ont été influencés! »

On entoure Bélan, on le regarde en souriant, on le questionne. Cet incident fait qu'on ne s'occupe plus de moi. J'en profite: et, sans lever les yeux, sans remarquer l'état de Caroline, je sors vivement du salon.

Je monte chez moi. Je fais venir Pétermann;

je lui ordonne de tout préparer pour notre départ. Je veux m'éloigner le plus promptement possible. Ah! que n'ai-je suivi mon idée hier! Si j'étais parti, j'aurais évité cette scène..... et on ne saurait pas... Mais je ne me retrouverai plus avec tous ces gens-là. Et Caroline. . et son oncle... pour qui vais-je passer à leurs yeux?.. pour un fourbe... un intrigant, peut-être!..... on a toujours mauvaise opinion de l'homme qui cache son nom. Maudit Bélan! quel funeste hasard l'a conduit près de moi?

Je descends payer mon hôtesse. Je veux retourner en poste à Paris. Je ne m'arrêterai plus en route, plus nulle part, de crainte de faire d'autres rencontres. L'hôtesse est désolée, dit-elle, de mon prompt départ; mais je paie et veux être servi.

En attendant que la chaise soit attelée, que les chevaux soient arrivés, je me promène avec agitation dans la cour de l'hôtel. Je ne veux pas entrer dans le jardin, de crainte d'y rencontrer madame Blémont, qui, dit-on, y est seule; je ne veux plus remonter dans la maison, car je crains aussi la rencontre de quelqu'un du salon. Je m'assieds sur un banc de pierre

placé dans un coin de la cour. Il est nuit, et je ne dois pas être vu de la maison. Je m'abandonne à mes réflexions : il y a des personnes que je quitte à regret. Je cherche à me consoler en songeant que je vais me rapprocher de ma fille et la revoir bientôt.

Quelqu'un vient de passer devant moi... c'est une femme. Elle s'arrête... revient de mon côté..... m'aurait-elle aperçu ?.... Oui..... elle s'approche et s'asseoit près de moi. C'est Caroline ! Je ne puis voir l'expression de ses traits ; mais, à l'altération de sa voix, à sa respiration courte et précipitée, je devine son agitation.

« Je vous cherchais, monsieur... je désirais » vous parler... — Moi-même, mademoiselle, » je souffrais de ne pouvoir vous faire mes » adieux... Mais j'attends des chevaux, et je vais » partir. — Vous partez !... je m'en doutais... » Vous avez raison, monsieur, vous auriez » même dû partir plus tôt... Je suis bien fâchée » maintenant de vous avoir retenu ce matin. » Ah ! je conçois pourquoi vous vouliez fuir la » présence de madame Blémont !... Il est donc » vrai, monsieur, que vous êtes son mari ? — » Oui, mademoiselle. — Vous êtes marié... et

» vous nous le cachiez... et vous... Ah! votre » conduite est affreuse! Je vous hais, je vous » déteste autant que... j'avais d'estime, d'ami- » tié pour vous... Vous êtes marié!... Mais pour- » quoi donc ne me l'avoir pas dit, monsieur? » — Ne vivant plus avec ma femme, il me sem- » ble, mademoiselle, que j'étais libre de... — » Libre... oui... Oh! sans donte... vous étiez » libre... Que vous importent les peines... les » tourments que vous pouvez causer à d'au- » tres?... Vous vous en riez peut-être en secret... » Je vois qu'on ne s'est pas trompé dans ce qu'on » a dit de vous... Le portrait n'était pas flatteur, » cependant... Au reste, vous avez pu l'enten- » dre hier... A-t-on dit vrai, monsieur? — Oui, » mademoiselle. — Ainsi, sans raison, sans su- » jets légitimes, vous avez abandonné votre » femme..... — Oui, mademoiselle. — Et vous » avez vu son état, ses souffrances... souffrances » dont vous êtes l'auteur, et cela ne vous a pas » touché! Vous n'avez pas été vous jeter à ses » pieds, lui demander pardon de vos torts!.... » Ah! vous êtes un monstre! »

Elle porte son mouchoir à ses yeux, elle pleure, elle sanglotte. Je ne puis que soupirer

et me taire. Enfin elle reprend : « Il faut retourner avec votre femme, monsieur; c'est » votre devoir... Ne le ferez-vous pas?... Rappelez-vous dans quel état l'a mise votre vue... » Pauvre femme, que j'étais loin de me douter!... Et cela ne vous donne pas de repentir » de votre conduite?... Mon Dieu!... votre cœur » est donc insensible!..... Ah! je ne vous avais » pas jugé ainsi... Mais, monsieur Dalbreuse... ce » nom... me revient seul à la mémoire, promettez-moi..... jurez-moi que vous retournerez » avec votre femme.

» — Non, mademoiselle; je ne puis vous » faire une promesse que je n'ai pas l'intention » de tenir... Nous sommes séparés pour jamais.

» — Pour jamais!... en ce cas, monsieur, je » dois vous dire adieu... et pour jamais aussi... » Il ne me conviendrait plus de revoir un homme qui s'est donné pour ce qu'il n'était pas... » qui n'a pas eu assez de confiance en moi pour » me dire... Mais, au fait, que m'aurait-il dit?.. » qu'il avait abandonné sa femme et ses enfants... » Oh! non... cette confidence m'aurait indigné » contre lui! Il valait mieux être aimable... » chercher à plaire... cacher que l'on fût engagé

» pour la vie... car voilà votre conduite avec » moi!... Et pourtant, monsieur, si je vous avais » aimé! si je m'étais laissé séduire par ces de- » hors trompeurs, vous auriez donc fait aussi » mon malheur, à moi?... Eh bien!... répon- » dez donc, monsieur? — Il me semble, made- » moiselle, que je ne vous ai jamais dit un mot » qui pût vous faire croire... — Non... en effet... » vous ne m'avez jamais rien dit... Je suis une » coquette, une insensée... Oh! non, vous n'a- » vez jamais désiré me plaire... Mais vous avez » mon portrait, monsieur; il me semble qu'il » est au moins inutile que vous le gardiez; car » j'espère que nous ne nous reverrons jamais! — » Le voilà, mademoiselle... je comptais vous le » renvoyer à la première poste... »

Caroline prend ou plutôt m'arrache le portrait des mains; en ce moment une servante m'appelle, et Pétermann me crie que les chevaux sont là.

Je me lève, Caroline en fait autant; mais, au premier pas que je fais, elle me saisit le bras en me disant d'une voix suppliante : « Mon- » sieur, je ne puis croire que votre cœur soit » sourd aux noms d'époux et de père.......

» Votre départ va peut-être causer la mort de » celle qui sans doute n'est venue en ces lieux » que dans l'espoir de se réunir à vous. Ah! ne » trompez pas son espérance.... Rendez-lui un » époux, rendez un père à vos enfants... Tous » les plaisirs que vous allez chercher vaudront-» ils ceux qui vous attendent près de cette » épouse qui vous adore... car elle vous adore, » j'en suis certaine, et elle vous pardonnera... » Songez qu'elle est là... dans ce jardin... elle » vous entend, peut-être... Tenez... cette om-» bre blanche que je distingue près de l'entrée » du jardin... »

En effet, malgré l'obscurité, je crois apercevoir une femme. Aussitôt je me dégage, je m'éloigne de Caroline, je cours, je me jette dans la voiture qui m'attend; Pétermann en fait autant, et nous partons.

CHAPITRE XXII.

LES ENFANTS.

—

Nous faisons la route sans arrêter. Plus je m'éloigne d'Eugénie, plus je me sens soulagé. Je ne conçois pas maintenant comment j'avais pu consentir à rester dans les lieux qu'elle habite. Mademoiselle Derbin avait donc bien de l'empire sur moi pour me faire oublier toutes mes résolutions... En serais-je venu au point de me trouver sans émotion en présence de madame Blémont? Oh! non, cela ne sera jamais. Quand elle me bravait, j'étais indigné; maintenant qu'elle semble souffrir, je suis encore plus embarrassé devant elle.

Nous arrivons à Paris. En descendant de la chaise, ce pauvre Pétermann ne peut plus marcher, son pantalon est collé à son postérieur;

et, malgré tous ses efforts pour cacher ses souffrances, il fait des grimaces qui me feraient rire, si j'étais moins pressé d'arriver chez Ernest. Je prends une voiture, j'aide mon compagnon à monter dedans; il s'assied devant moi en criant : « Ah! prout! prout!... ça peut s'ap» peler aller bon train : deux postes de plus, et » mon *incivil* était cuit. »

Je vais revoir ma fille, l'embrasser à mon aise. Ah! que ce cocher est lent! que ces chevaux vont mal! Nous arrivons enfin devant la demeure de Firmin; je saute hors de la voiture, avant que Pétermann ait pu se bouger.

Nouvelle contrariété : Firmin et sa femme sont à Saint-Mandé, où ils ont acheté une petite maison ; ils y passent toute la belle saison. Il faut donc aller à Saint-Mandé. Je me fais bien donner l'adresse, je remonte en voiture, et nous partons, au grand désespoir de Pétermann, qui s'était levé et ne sait plus comment s'asseoir.

Heureusement Saint-Mandé n'est pas loin de Paris. Arrivé dans le village, je descends de voiture, car j'irai plus vite à pied ; je cours en avant, je vois la maison que l'on m'a indiquée :

deux étages, des persiennes grises, une porte grillée, le jardin au fond. C'est bien cela. Je sonne ou plutôt je carillonne. Une domestique vient m'ouvrir.

« M. Firmin ?—C'est ici, monsieur. » Je n'en demande pas davantage, je monte le premier escalier que je vois devant moi ; je ne vois pas la bonne qui me crie : « Monsieur travaille, et il » ne veut pas qu'on le dérange. » Je suis persuadé qu'Ernest me pardonnera, si je l'interromps au milieu d'une scène ou d'un couplet.

J'arrive au premier ; je traverse plusieurs pièces ; enfin je trouve mon auteur... Il va se plaindre d'être dérangé... Mais, en me reconnaissant, il jette la plume et vient m'embrasser,

« Vous voilà de retour enfin, mon cher Henri! » nous vous attendions tous les jours.—Oui, me » voilà, mon ami, et empressé de revoir ma » fille...—Elle est ici. Votre... votre fem... ma» dame Blémont nous l'a confiée. — Je le sais. » — Vous savez cela ?.... Moi qui espérais vous » surprendre!... Qui donc vous a dit ?... — Eu» génie elle-même. — Vous l'avez vue ? — Au

» Mont-d'Or. Je vous conterai tout cela. Mais, » de grâce, où est Henriette ?—Tous les enfants » sont avec ma femme dans le jardin.—Venez, » conduisez-moi. Mais, je vous en prie, ne lui » dites rien : je veux voir si elle me reconnaîtra; » à l'âge qu'elle avait, on oublie si vite !..... — » Mon ami, il n'y a pas que les enfants qui ou- » blient vite ! je suis certain que votre fille vous » reconnaîtra. »

Nous descendons au jardin ; le cœur me bat de plaisir. Au bout d'une allée j'aperçois madame Firmin assise sur un banc de verdure. Un peu plus loin est un gazon sur lequel jouent quatre enfants. Mes yeux ne cherchent que ma fille, et je l'ai reconnue. Elle est grandie, mais elle a un peu changé.

Les enfants sont tout à leurs jeux ; ils ne nous ont pas entendus venir. Marguerite nous aperçoit ; en me reconnaissant, elle fait un mouvement pour venir à nous. Je lui fais signe de rester et de se taire.

J'arrive jusqu'au banc de gazon : je me glisse derrière madame Ernest ; un buisson de lilas me cache aux enfants. Alors seulement j'appelle Henriette à haute voix.

Elle lève la tête, regarde autour d'elle avec étonnement en disant : « Qui donc m'a appelée ? » Ce n'est pas toi... n'est-ce pas, ma bonne » amie?

» — Non, » dit Marguerite, » mais c'est peut- » être mon mari, puisque le voilà. — Oh! non... » ce n'était pas sa voix... C'est drôle... c'était » une voix que je connaissais. »

J'appelle de nouveau sans me montrer. Henriette paraît frappée ; elle rougit, elle est émue; elle regarde de tous côtés en s'écriant : « Ah!... » on dirait que c'est la voix de papa!... »

Je n'y tiens plus, je sors de derrière le buisson ; Henriette me voit, pousse un cri et s'élance dans mes bras en répétant : « Ah! c'est » mon papa!... »

Chère enfant! que j'éprouve de bonheur en te pressant dans mes bras!... Comment ai-je pu tarder si longtemps à revenir!..... Je vais m'asseoir près de madame Ernest; je prends ma fille sur mes genoux, en lui disant : « Tu » m'as donc reconnu? — Oh! oui, papa, j'avais » bien reconnu ta voix aussi. — Tu pensais donc » quelquefois à moi? — Oui, papa, et je disais » que tu étais bien longtemps à revenir. — Ma

» chère fille!... Ah! je ne te quitterai plus à
» présent. »

Les deux enfants d'Ernest ont quitté leurs jeux et se sont approchés pour me voir. Un petit garçon, de trois ans environ, est resté seul assis sur le gazon; il nous regarde d'un air craintif; ma fille quitte subitement mes genoux et court au petit garçon; elle lui prend la main et me l'amène en lui disant: « Eh bien!
» Eugène, viens donc embrasser papa. »

J'avais deviné que c'était lui. Je l'examine: il a de jolis cheveux châtains, de beaux yeux, un teint rosé, un air doux; il ressemble beaucoup à Eugénie. C'est tout ce que je puis trouver dans ses traits.

Sans doute mon front est devenu sévère, car l'enfant semble craindre d'avancer. Cependant je ne puis m'empêcher de sourire, lorsqu'il me dit avec un sérieux comique: « Bonjour, mon
» papa. »

Je l'embrasse sur la joue, mais en soupirant et le cœur serré. Puis je le laisse, et il retourne bien vite sur le gazon. On dirait que le pauvre petit s'aperçoit que c'est contre mon gré que je lui ai fait une caresse.

Je reprends ma fille sur mes genoux : elle saute, elle frappe des mains avec joie, en s'écriant : « A présent, quand maman sera revenue, je serai bien contente ; elle reviendra » bientôt, n'est-ce pas papa ? Pourquoi ne l'as-tu » pas ramenée ? En partant, elle m'avait dit » qu'elle allait te chercher. »

Je baisse les yeux et ne réponds pas. Ernest me dit tout bas : « Mon ami, vous nous avez dé» fendu de vous parler de votre femme... mais » maintenant il faut pourtant vous attendre à ce » qu'on vous en parle souvent .. Vous ne vou» driez pas que votre fille cessât de penser à sa » mère ? — Non, sans doute... maintenant, d'ail» leurs, je suis plus raisonnable qu'autrefois... » mais je suis curieux de savoir... Henriette, va » jouer avec tes petits amis... »

Ma fille va rejoindre son frère et les enfants d'Ernest. Je vais m'asseoir entre Marguerite et Firmin, et leur dis : « Contez-moi ce qui s'est » passé depuis mon départ, et par quel hasard » on vous a confié ma fille. — Oui, nous allons » vous conter cela, » dit Marguerite. « Mais d'a» bord. . dis donc Ernest : lui as-tu appris ?... » hein ?.. »

Ernest sourit et se tait. «—Qu'est-ce donc?» dis-je à mon tour.

« — Nous sommes mariés ! » s'écrie Marguerite en sautant sur le banc. « C'est fini... depuis » trois mois... Ah! je n'ai pas peur qu'il me » quitte à présent... je suis sa femme. »

Marguerite court prendre Ernest par la tête et l'embrasse ; celui-ci se dégage en lui disant : « Finis donc!... tu me chiffonnes!...—Voyez-» vous, monsieur Henri, il n'est déjà plus si ai-» mable. Oh! c'est pour rire que je dis cela?

» — Mes chers amis, vous avez bien fait de » vous marier, puisque cela vous a convenu. Je » ne crois pas que vous serez plus heureux que » vous l'étiez, mais j'espère que vous le se-» rez autant... vous avez des garanties de bon-» heur. »

J'embrasse Marguerite, je presse la main d'Ernest, qui me dit : « C'est assez nous occu-» per de nous, venons à ce qui nous regarde.

» Lorsque vous fûtes parti, je désirai connaître » la conduite que tenait madame Blémont. » Mais elle ne se montrait plus que rarement dans le monde, et cependant (car vous savez comme » le monde est juste), on la plaignait, on faisait

» son éloge, et on vous blâmait de l'avoir abandonnée. Un soir elle vint à une grande soirée » où j'étais. Sa toilette était toute recherchée; » mais je la trouvai pâlie, changée. Je m'aperçus que sa gaîté était forcée et qu'elle retombait à chaque instant dans une sombre rêverie dont elle ne sortait qu'avec peine.

» Vous savez quels sentiments m'inspirait madame Blémont. Seul, dans le monde, je portais » sur elle un regard plus sévère, et je suis persuadé qu'elle devinait que j'étais le seul à qui vous » aviez confié vos peines; aussi ma présence faisait-elle toujours sur elle un effet magique; » elle cessait de parler; il semblait que devant moi elle n'osait même plus affecter d'être » gaie.

» Bélan vint à cette réunion avec sa femme et » sa belle-mère. J'ignore si ce fut par méchanceté ou bêtise, mais, en me voyant, il me dit: » Eh bien! ce pauvre Blémont a donc manqué » mourir?... Il a été renversé au bois de Boulogne par une calvacade. J'ai su cela par un » jeune homme qui a aidé à le ramasser.

» Votre femme se trouvait alors derrière » nous. Je la regardai, je rencontrai ses yeux

» attachés sur les miens avec une expression
» que je ne saurais rendre... ils semblaient me
» supplier de l'entendre. Je me hâtai de m'éloi-
» gner, de quitter la réunion. Le lendemain, à
» sept heures du matin, votre femme était chez
» moi. — Chez vous ! — Jugez de ma surprise
» en la voyant entrer dans mon cabinet, pâle,
» tremblante, se soutenant à peine. « Monsieur,
» me dit-elle, je suis persuadée que vous con-
» naissez tous mes torts envers M. Blémont;
» j'ai lu dans vos yeux le mépris que je vous
» inspire, et il m'a fallu beaucoup de courage
» pour oser me présenter chez vous ; mais ce
» que j'ai entendu hier ne m'a pas laissé un
» moment de repos. M. Blémont a été blessé au
» bois de Boulogne par des gens à cheval..... je
» me rappelle fort bien y avoir passé près de
» lui.... aurais-je, sans m'en douter, été cause
» de cet accident?... ai-je encore ce crime à me
» reprocher?.... la santé de M. Blémont ne se-
» rait-elle pas rétablie? De grâce, monsieur,
» ayez pitié de mon inquiétude et ne me cachez
» rien. »

« J'appris à votre femme comment l'acci-
» dent vous était arrivé. Elle ne put douter

» qu'elle en était la première cause. Elle m'é-
» couta sans parler, elle semblait attérée : je
» crus devoir profiter de ce moment pour lui
» faire connaître l'éloignement que vous éprou-
» viez pour votre fils, votre intention de ne point
» le voir, et je terminai en lui présentant l'a-
» genda que vous m'aviez remis et qui renfer-
» mait son portrait. En l'apercevant, un cri de
» désespoir lui échappa, et elle tomba privée de
» sentiment. Marguerite arriva, je la confiai à ses
» soins. C'est elle maintenant qui va terminer
» mon récit.

» — Mon Dieu ! j'aurai bientôt achevé, » dit Marguerite. « Je trouvai cette pauvre dame
» sans connaissance ; je la secourus ; mais lors-
» qu'elle revint à elle, un affreux désespoir l'a-
» gitait, elle voulait mourir, elle voulait attenter
» à ses jours. Elle vous appelait ainsi que ses
» enfants et se donnait les noms les plus
» odieux....... Ah ! si vous l'aviez vue alors, je
» suis certaine que vous en auriez eu pitié :
» quant à moi, comme je m'aperçus qu'elle
» avait la fièvre et que parfois sa raison s'éga-
» rait, je ne voulus pas la laisser revenir seule
» chez elle, je la reconduisis, puis ensuite je fis

» demander à mon mari la permission de rester » auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût mieux, et » et mon mari le voulut bien.

» — Ah! madame, que votre cœur est bon! » vous avez oublié la manière dont elle s'est » conduite avec vous..... — Ah! depuis long-» temps, je vous jure. Dans ce monde, il faut, » je crois, savoir oublier beaucoup et pardon-» ner souvent. Madame Blémont, dans les in-» tervalles de sa fièvre, me regardait et me ser-» rait la main sans parler. Lorsqu'elle fut tout-» à-fait mieux, elle me remercia de ce que j'a-» vais eu soin d'elle; comme si ce que j'avais » fait n'était pas tout naturel; elle me demanda » pardon du mal qu'elle avait pensé de moi..... » Oh! je lui pardonnai de bon cœur. Elle m'a-» voua que je lui avais toujours inspiré beaucoup » de jalousie : je la grondai de vous avoir soup-» çonné; je lui appris que c'était d'elle que vous » veniez nous parler dans ma petite chambre : » elle pleurait en m'écoutant. Mais elle pleura » encore plus fort en me racontant sa faute, et » moi je versais aussi des larmes pendant son » récit, car je vis qu'elle vous avait toujours ai-» mé, et que sans doute une folle jalousie, le

» dépit, les mauvais conseils.... — Enfin, ma-
» dame... — Enfin elle me dit qu'elle se repen-
» tait de vous avoir refusé votre fille, et que,
» malgré tout le chagrin qu'elle éprouverait à
» se séparer d'elle, elle était décidée à satisfaire
» vos moindres volontés. Elle me pria de vouloir
» bien me charger de votre petite Henriette jus-
» qu'à votre retour. Vous pensez bien que j'ac-
» ceptai. Elle me recommanda aussi votre fils...
» Oui, votre fils, et elle répéta plusieurs fois ce
» mot. Elle me dit qu'elle allait vivre au fond
» d'une retraite et s'exiler pour toujours de la
» société....... — En effet, » dit Ernest, « elle
» abandonna entièrement le genre de vie qu'elle
» menait auparavant; elle vécut dans la soli-
» tude la plus absolue. Seulement, nous avons
» appris, il y a quelques jours, qu'elle était allée
» prendre les eaux du Mont-d'Or, parce que, sa
» santé étant fort altérée, son médecin lui avait
» ordonné ce voyage. Voilà ce qui s'est passé,
» mon cher Henri. En vous faisant ce récit,
» nous n'avons pas cherché à vous attendrir par
» le tableau du repentir de votre femme, quoi-
» que nous jugions ce repentir sincère.... Nous
» savons que sa faute n'est pas de celles qu'un

» mari puisse oublier... surtout lorsqu'il aimait
» sa femme... comme vous aimiez la vôtre; ce-
» pendant, sans oublier, on pardonne quelque-
» fois : dans le monde il y a beaucoup de fem-
» mes plus coupables!..... et nous ne pouvons
» nous empêcher de plaindre madame Blémont,
» de gémir sur l'avenir de vos enfants.

» — Mes chers amis, » dis-je en prenant la
main d'Ernest et de Marguerite, « lorsque je
» partis, il y a deux ans, votre seul désir était
» que j'oubliasse à jamais une épouse coupable;
» vous aviez été témoins de mon désespoir, des
» souffrances de mon cœur, et alors vous étiez
» peut-être plus irrités que moi contre l'auteur
» de tous mes maux. Aujourd'hui, la vue d'Eu-
» génie en larmes... de ses remords... que je veux
» bien croire sincères, vous ont émus, attendris.
» Vous voudriez m'amener à pardonner; ne l'es-
» pérez pas. Si deux ans d'absence ont un peu
» cicatrisé les blessures de mon cœur, ne pensez
» pas pour cela qu'il puisse jamais oublier le
» coup dont il a été frappé!... Lors même que
» je pardonnerais à celle qui a détruit mon bon-
» heur, ce bonheur ne renaîtrait pas, sa pré-
» sence me serait toujours pénible, je ne pour-

» rais la presser dans mes bras sans me rappe-» ler qu'un autre eut aussi ses caresses : une » telle existence serait un supplice continuel, je » ne m'y condamnerai pas. Je ne puis à ce prix » rendre une mère à ma fille ; je crois avoir fait » assez en lui conservant l'honneur. Ne reve-» nons donc jamais sur ce sujet. Quant au pe-» tit Eugène... je ferai mon devoir.... Si je n'ai » pas pour lui un cœur de père... c'est qu'il fau-» drait.... je ne sais quelle lumière, pour effa-» cer de mon esprit les soupçons qui s'y sont » introduits. Ah ! je suis assez plaindre de n'o-» ser aimer celui que je nommais mon fils ! »

Ernest et Marguerite se regardent tristement, mais ne trouvent rien à me répondre. Je me lève, je songe à Pétermann que j'ai laissé dans le fiacre.

« — Votre maison me paraît charmante : » pourrez-vous m'y donner une chambre? » dis-je à Ernest. « — Elle est toute prête et vous » attend depuis quinze jours. — Fort bien, mais » ici je n'ai pas besoin de Pétermann : ai-je » toujours mon logement à Paris? — Oui ; je » n'ai pas voulu le relouer le terme dernier, » parce que je vous attendais. — En ce cas,

» Pétermann va s'y rendre ; moi, puisque vous
» le permettez, je me mets en pension chez vous,
» j'irai le moins possible à Paris. — Nous tâcherons
» de vous rendre cette demeure agréable. — J'y
» ai ma fille et de vrais amis ; je m'y plairai »

Pétermann était encore assis dans le fiacre qui attendait devant la maison. Je lui apprends qu'il doit retourner dans mon logement de Paris, s'y installer et se tenir toujours prêt à m'apporter à Saint-Mandé ce dont j'aurai besoin. Pétermann s'incline, et repart en disant : « Je suis bien content de ne pas m'être décollé » de dedans la voiture. »

Ernest et Marguerite me conduisent à la chambre qu'ils m'ont destinée. Elle donne sur le jardin, je la trouve fort à mon goût, surtout lorsque l'on me montre au bout du corridor, en face, la chambre où couchent Henriette et son frère : je suis bien aise de pouvoir, dès que je m'éveillerai et sans déranger personne, aller embrasser ma fille.

Il ne reste plus qu'à me faire voir la maison. C'est un plaisir pour un propriétaire ; Ernest et sa femme s'en acquittent avec joie. La maison n'est pas grande ; mais elle est gentille et com-

mode. D'ailleurs, Ernest est vraiment poète; il n'a point d'ambition. Il s'ennuierait dans un palais, et il est de l'avis de Socrate. Quant à Marguerite, elle se croit dans un château; elle ne peut se lasser de dire : « *Notre propriété*, » Mais elle ajoute bien vite : « Ah ! quand je de» meurais dans ma petite chambre, sous les » toits, je ne me doutais guère que j'aurais un » jour une maison. » Et moi, je lui réponds : « on est digne d'avoir une maison madame, » quand cela ne fait pas oublier qu'on a habité » sous les toits. »

Il ne me reste plus à voir que le jardin. Il est passablement grand, et il a au fond une sortie sur le bois de Vincennes. Au bout du mur, j'aperçois un petit pavillon, ayant deux fenêtres, dont l'une donne sur le bois; elles sont toutes deux fermées par deux volets.

« Que faites-vous de ce pavillon? » dis-je à Ernest. « — Je compte... je le destine à un ca» binet de travail... — En effet, vous serez tran» quille pour travailler. — Mais il n'est pas en» core disposé pour cela, » dit Marguerite; « et » comme nous avons déjà fait beaucoup de dé» penses dans notre propriété, nous attendrons

» pour faire arranger ce pavillon... n'est-ce pas, » mon mari? — Oui, ma femme. »

Ernest sourit en disant cela; j'en fais autant, parce que madame Ernest appuie sur ce mot : *mon mari*, qu'elle prononce à chaque instant comme pour se dédommager du temps où elle n'osait pas le dire.

J'ai pris ma fille par la main pour parcourir le jardin. Henriette a sept ans, elle n'est pas très-grande, mais son esprit et sa raison m'étonnent. Toute la soirée je la fais causer; ses réponses me charment, car elles dénotent déjà autant de sens que de bonté. Je ne me lasse pas de la regarder, de l'entendre. Je me suis plus d'une fois ennuyé dans un cercle élégant, mais je suis bien sûr que je ne m'ennuierai jamais avec ma fille.

Les jours s'écoulent vite dans la demeure d'Ernest. La peinture, la lecture, des promenades avec ma fille, remplissent la journée. Le soir, on cause, il vient quelques amis, quelques voisins, mais sans toilette, sans prétention; les hommes en casquettes, en blouses ; les dames en tablier : c'est ainsi qu'il faut être à la campagne. Ceux qui apportent aux champs les mo-

des et l'étiquette de la ville ne connaîtront jamais les plaisirs de la campagne.

J'ai déjà passé quinze jours à Saint-Mandé, et je n'ai pas eu une seule fois le désir d'aller à Paris. Pétermann m'apporte tout ce que je désire, et fait mes commissions avec exactitude. Je lui demande toujours s'il ne m'est venu aucune visite; cependant je n'en attends pas. Dans le monde, on ne sait pas seulement si je suis revenu de mes voyages. M. Roquencourt et sa nièce ignorent mon adresse à Paris ; et, quand même ils la sauraient, je ne dois plus attendre leur visite. Sans doute, Caroline ne pense plus à moi... elle fait bien, moi j'avoue que je pense assez souvent à elle, et quelquefois je regrette de lui avoir rendu son portrait... mais un sourire, une parole de ma fille dissipent ces idées-là.

Il y a encore une personne à laquelle je pense souvent, quoique Ernest et sa femme ne m'en parlent plus. Mais moi, je la vois pâle, changée, telle que je l'ai laissée au Mont-d'Or; et la nuit, dans le bois, dans le jardin, je crois quelquefois distinguer encore cette ombre blanche, dont l'aspect m'a fait fuir si précipitamment de l'auberge que j'habitais.

Comment oublierais-je Eugénie? Ma fille ne me parle-t elle pas tous les jours de sa mère? ne me demande-t-elle pas si elle va bientôt revenir? Je cherche en vain à éviter ce sujet; Henriette y revient sans cesse; je n'ose lui dire qu'elle me chagrine en me parlant de sa mère; mais puis-je donc espérer encore un bonheur parfait? N'y a-t-il pas ici quelqu'un dont la présence m'empêcherait d'oublier le passé?

Pauvre enfant! ce n'est pas sa faute à lui si sa mère fut coupable! C'est ce que je me dis chaque jour en le voyant; malgré cela, je ne puis prendre sur moi, et cacher la tristesse que me cause sa présence. Je ne le hais pas, et je sens que je l'aimerais à la folie si j'osais le croire mon fils; mais ces cruels soupçons font plus de mal que la certitude du mal même, car alors je prendrais un parti relativement à Eugène, tandis que je ne sais à quoi m'arrêter.

Le pauvre petit ne m'a jamais vu lui sourire: aussi se tient-il toujours éloigné de moi; jamais il ne m'approche que lorsque sa sœur me l'amène. Quelquefois, en me promenant dans les jardins, j'aperçois de loin Eugène qui joue avec les enfants d'Ernest. Alors je m'arrête, et, me

plaçant derrière une charmille, je reste longtemps à les regarder. Je passerais des heures ainsi! Il ne me voit pas, et il se livre sans réserve à la gaîté de son âge, que ma présence semble toujours comprimer. Il me craint, sans doute, et il ne m'aimera pas. Souvent cette pensée m'afflige... Alors il me prend des envies de courir l'embrasser, de le combler de caresses; car je me dis : Si c'était mon fils.... Mais bientôt l'idée cruelle revient, mon cœur se glace, je m'éloigne précipitamment de l'enfant.

Ma fille s'est aperçue que je ne caressais pas son frère comme elle; car une fille de sept ans fait déjà ses petites remarques, et les enfants sont plus observateurs qu'on ne pense. Henriette qui se croit une femme à côté de son frère, parce qu'elle a quatre ans de plus que lui, semble avoir pris Eugène sous sa protection; elle le fait jouer, le gronde, le punit ou le récompense; enfin elle fait avec lui la petite maman. Mais lorsque j'appelle Henriette, je n'appelle pas Eugène; quand je la prends sur mes genoux, je n'y prends pas son frère, ma fille qui a observé tout cela me dit un matin, pendant que je l'embrasse : « Mais, papa, est-

» ce que tu n'aimes pas mon frère, tu ne l'em-
» brasses jamais... tu ne lui parles jamais?... Il
» est pourtant bien gentil? Il t'aime bien aussi,
» mon frère, pourquoi donc ne le prends-tu pas
» dans tes bras? — Ma bonne amie, c'est parce
» qu'on ne traite pas un garçon de même qu'une
» fille. — Ah! on n'embrasse pas les petits gar-
» çons. — Rarement. — Mais, papa, M. Er-
» nest, embrasse pourtant son petit garçon
» aussi souvent que sa fille, lui »

Je ne sais que répondre; les enfants nous embarrassent souvent lorsque nous voulons leur cacher quelque chose; mademoiselle Henriette qui s'aperçoit que je ne sais plus que lui dire, s'écrie: « Ah! si tu n'aimais pas mon » frère, ce serait bien vilain. »

Pour éviter les remarques et les questions de ma fille, je me promets de moins l'embrasser dans la journée. Cependant, comme je veux m'en dédommager, tous les matins, en me levant, je me rends dans la chambre des enfants. Ils sont encore endormis quand je vais les voir. Le berceau d'Eugène est près d'une croisée, le petit lit d'Henriette est au fond de la chambre et entouré de rideaux, que

j'écarte avec précaution pour ne pas l'éveiller. Je ne vais jamais au berceau, je m'éloigne doucement et sans faire de bruit lorsque j'ai embrassé ma fille.

Il y a plusieurs jours que je me conduis ainsi. Henriette ne me parle plus de son frère, mais elle me regarde en dessous d'un air malin; il semblerait qu'il y a déjà des projets dans cette petite tête-là.

Un matin, je me rends comme à l'ordinaire dans la chambre des enfants ; je viens d'entr'ouvrir les rideaux et d'embrasser ma fille ; je vais m'éloigner sur la pointe des pieds, lorsque j'entends rire aux éclats derrière moi ; je me retourne....... je vois Henriette, en chemise, blottie derrière un fauteuil ; elle sort de sa cachette, et vient sauter et danser dans la chambre, en s'écriant : « Ah! je savais bien que je » le ferais embrasser mon frère! »

Je la regarde avec surprise, puis je cours écarter les rideaux de son lit.... c'est son frère qui est couché dedans.... son frère auquel elle a mis son petit bonnet, et qui a la figure tournée vers le mur. C'est lui que j'ai embrassé!... parce que sa sœur l'a mis à cette place. Je

me sens ému, attendri... en ce moment la petite voix d'Eugène se fait entendre; il crie sans bouger de place et sans se retourner :

« Ma sœur... faut-il que je remue à présent?
» — Oui, c'est fini, » répond Henriette.

» Comment!... que veut-il dire par là? » dis-je à mon tour. « — Ah! papa, c'est qu'il ne dor-
» mait, pas, il faisait semblant; je lui avais tourné
» la tête du côté du mur, et je lui avais dis : Si
» tu remues, si tu tournes la tête, papa le re-
» connaîtra et ne t'embrassera pas. Tu vois qu'il
» a été bien sage : il n'a pas remué du tout. »

Je n'y tiens plus; je prends Eugène dans mes bras, je le couvre de baisers, ainsi que sa sœur, en m'écriant : Désormais, vous recevrez
» de moi les mêmes caresses : mon cœur ne
» vous séparera plus....... vous serez également
» mes enfants. Ah! il faut encore mieux aimer
» un étranger que de s'exposer à repousser son
» fils de ses bras. »

CHAPITRE XXIII.

LE MARIEUR.

—

Ernest et sa femme s'aperçoivent bien vite du changement qui s'est opéré dans mes manières avec mon fils ; ils en paraissent enchantés. Je leur conte ce qu'a fait Henriette, je leur apprends que c'est à elle qu'est dû ce changement. Ils la comblent de caresses, et moi j'en fais autant, car je lui dois d'être bien plus heureux.

En arrivant un jour de Paris, d'où il apporte des livres pour moi et des jouets pour les enfants, Pétermann reste debout devant moi : c'est son usage lorsqu'il veut me dire quelque chose : il attend que je l'interroge ; je suis maintenant au fait de cela.

« Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Pétermann ? — Rien, monsieur ; si ce n'est qu'en

» venant ici, ce matin, j'ai fait une rencontre,
» — Une rencontre..... est-ce que cela me re-
» garde ? — Oui... ce sont des connaissances de
» monsieur....... des personnes qui étaient au
» Mont-d'Or en même temps que nous; cette
» jeune dame bien faite, jolie, et ce petit mon-
» sieur maigre, vif, jovial. — M. Roquencourt
» et sa nièce? — C'est ça même. — Vous les
» avez vus? — Sur le boulevard; comme je ga-
» gnais le faubourg Saint-Antoine. — Ce n'est
» pas vous qui leur avez parlé d'abord, je pense?
» — Ah! prout!... est-ce que j'aurais été m'avi-
» ser de ça ?... je ne les voyais même pas... Tout-
» à-coup je me sens frappé tout doucement sur
» l'épaule..... je me retourne : c'était l'oncle;
» il était hors d'haleine : sa nièce était plus loin
» en arrière. Il me dit d'abord : « Mon ami.
» vous marchez terriblement vite!... ouf! vous
» m'avez fait courir. » Moi, je lui réponds :
« Dame, monsieur! je ne savais pas que vous
» me suiviez. » Alors sa nièce nous rejoint. Il
» paraît qu'elle est toujours curieuse, la jeune
» personne; vous vous rappelez, monsieur,
» qu'au Mont-d'Or elle m'avait déjà fait des ques-
» tions. — Eh! bien, que vous a-t-elle demandé?

» — D'abord des nouvelles de monsieur; puis,
» comme je portais un paquet, elle me dit :
» Où allez-vous donc avec cela? — A Saint-
» Mandé, mademoiselle. — Est-ce que M. Dal-
» breuse demeure à Saint-Mandé? — Oui, ma-
demoiselle. — Et c'est pour lui, ce paquet? –
» Oui, mademoiselle. » Alors elle se mit à rire
» d'un air drôle, et je m'aperçus que la tête d'un
» polichinelle sortait du paquet que je tenais, et
» l'oncle me dit : Est-ce que monsieur Dal-
» breuse s'est fait un peitt théâtre de marion-
» nettes? » Je lui dis : « Non, monsieur; il y
» a là-dedans des livres pour mon maître, mais
» les joujoux sont pour les enfants. — Com-
» ment! il a donc des enfants avec lui? s'écria
» la demoiselle. Ah! prout! que je me dis là-des-
» sus; v'là les questions qui ne vont pas finir. »
» Alors, ôtant mon chapeau, je leur tire ma
» révérence, en leur disant que j'étais pressé.
» — C'est là tout, Pétermann? — Oui, mon-
» sieur. »

Caroline ne m'a donc pas oublié....... nous nous sommes bien mal quittés, pourtant. Mais ce ne serait pas une raison pour ne plus penser l'un à l'autre; tant de gens se quittent bien et

s'oublient vite. Ce souvenir de mademoiselle Derbin me cause une douce émotion ; elle avait un caractère si singulier... une façon de penser qui n'était pas celle de tout le monde, et malgré cela elle avait la grâce et l'amabilité de son sexe.

Si Pétermann était encore là, je lui demanderais si mademoiselle Derbin est changée, si elle a l'air aussi gaie qu'autrefois.... Je lui demanderais... je ne sais quoi encore!... Mais il est parti. Il a aussi bien fait. Qu'ai-je besoin de m'occuper de Caroline?.... Je me suis promis de ne plus avoir d'amour que pour mes enfants. C'est dommage pourtant : l'amour est une si agréable occupation!

Il y a trois jours que Pétermann m'a conté cette rencontre. Je suis à me promener dans le bois de Vincennes avec mes enfants. Eugène est maintenant moins timide avec moi : il me sourit, et me caresse même, quoiqu'il n'ait pas encore tout l'abandon de sa sœur, qui me fait faire toutes ses volontés. Je leur donne la main à chacun. J'écoute le babillage d'Henriette et les petites réponses de son frère. Ma fille vient de parler de sa mère, et mon front se rembrunit.

« — Papa! pourquoi donc ne revient-elle

» pas, maman? — Elle est fort loin, ma fille...
» Il se peut que tu ne la revoies pas de long-
» temps. — Mais c'est bien ennuyant, cela.....
» Pourquoi n'allons-nous pas la chercher? —
» Cela ne se peut pas. —Pourquoi? — J'ignore
» où elle est maintenant. — Ah! mon Dieu...
» et si elle était perdue!... »

Henriette a les yeux pleins de larmes; elle me regarde en m'adressant cette question. Pauvre petite! si elle savait le mal qu'elle me fait! Je ne sais comment la consoler. Si Eugénie était revenue, je pense qu'elle aurait demandé à voir ses enfants, je ne lui refuserai jamais cette satisfaction. Mais je n'entends pas parler d'elle. Ernest et sa femme ne me disent plus rien sur ce sujet, et, quoique leur silence commence à me contrarier, je ne veux cependant pas être le premier à leur parler d'Eugénie; il est possible qu'ils n'en aient pas plus de nouvelles que moi.

Henriette me regarde toujours; impatientée de ce que je ne lui réponds pas, elle s'écrie enfin : « Mais, papa, à quoi penses-tu donc?.. —
» A toi, ma fille. — Je te demande si ma pau-
» vre maman est perdue, et tu ne me dis rien...

» Et monsieur Eugène qui ne demande jamais » des nouvelles de sa maman... Hum!... que » c'est vilain, çà!... Petit mauvais cœur... »

Eugène regarde sa sœur d'un air honteux, puis se met à crier comme s'il récitait un compliment : « Papa, des nouvelles de maman... » s'il vous plaît? »

J'embrasse Eugène; il se contentera de cette réponse, lui; mais ma fille, chaque jour elle m'embarrasse davantage. Cependant elle est déjà capable d'entendre la raison, car son intelligence est au-dessus de son âge. Je m'arrête, je m'asseois au pied d'un arbre; j'attire mes enfants près de moi, et je dis à Henriette :

« Ma chère amie, tu n'es plus une enfant, » toi; on peut te parler raison. —Oh! oui, papa, » j'ai sept ans passés... et je sais lire. — Écoute, » ta maman est partie... pour un pays fort éloi- » gné, je ne sais pas moi-même quand elle re- » viendra : tu dois bien penser que cela me fait » du chagrin de ne plus la voir... et toutes les » fois que tu m'en parles, tu augmentes ce cha- » grin-là... Comprends-tu, ma chère amie? — » Oui, papa... Il ne faut donc plus que je te » parle de maman?... — Du moins ne me fais

» pas de questions auxquelles je ne puisse ré-
» pondre. — Ah!... Mais je pourrai toujours y
» penser, à maman? — Oui, ma chère Henriette.
» Et sois bien sûre que, dès qu'elle reviendra à
» Paris, son premier soin sera de venir vous em-
» brasser. »

Ma fille se tait. Cette conversation semble avoir attristé ces pauvres enfants. Ils ne disent plus rien. et moi-même je reste pensif auprès d'eux. Au bout de quelques instants, un monsieur et une dame viennent de notre côté. Je n'ai point levé les yeux pour les voir, mais je m'entends nommer... C'est monsieur Roquencourt et sa nièce. Ils s'arrêtent devant nous.

— Oui, ma nièce avait raison... c'est bien ce
» cher monsieur Dalbreuse! »

Je me lève ; je salue l'oncle et la nièce; Caroline a un air froid, mais poli. Je ne lui trouve plus cette physionomie vive et enjouée, qui, au Mont-d'Or, attachait tant de gens à son char : elle a pris un maintien plus grave. Son regard est presque mélancolique ; mais que cet air lui sied bien! que ce changement lui donne de charmes à mes yeux!

« Ma nièce me disait de loin : Voilà monsieur

» Dalbreuse... et j'avoue que je ne vous remet-
» tais pas... J'ai cependant la vue très-bonne!..
» Je ne me suis jamais servi de lunettes... Mais
» quels sont ces jolis enfants?...

» — Ce sont les miens. — Les vôtres?... Ah!
» oui... je me rappelle... ma nièce m'a conté
» que vous étiez marié... Ils sont charmants...
» La petite a des yeux superbes... et déjà une
» petite tournure... Nous ferons bien des con-
» quêtes avec ces yeux-là... Et toi, mon gros
» père... Oh! que tu ferais bien les beaux Léan-
» dre... il serait étonnant avec une perruque et
» un catogan. »

Pendant que M. Roquencourt regarde mes enfants, sa nièce se rapproche de moi et me dit à demi-voix : « Vous avez donc vos enfants » avec vous, maintenant? — Oui, mademoi- » selle. »

Elle se penche alors vers Henriette, en lui disant : « Voulez-vous bien m'embrasser, ma » bonne amie? »

Ma fille fait une belle révérence, puis se laisse embrasser. Ensuite mademoiselle Derbin prend Eugène dans ses bras pour le caresser. Je ne sais pourquoi je la regarde faire avec plaisir.

« — Ah çà! vous demeurez à Saint-Mandé,
» monsieur Dalbreuse? Nous avons appris cela
» par votre domestique que nous avons rencon-
» tré. — Oui, monsieur; je passe la belle sai-
» son ici ; je suis chez un ami qui, pendant mes
» voyages, avait bien voulu avec sa femme se
» charger de mes enfants. — Vous ne savez pas
» une chose? c'est que depuis hier nous som-
» mes vos voisins. — Comment? — Oui, vrai-
» ment. Nous avons loué une petite maison toute
» meublée à Saint-Mandé, et nous sommes ve-
» nus nous y établir pour passer le reste de la
» saison. C'est une idée qui est venue à ma
» nièce. Après que nous eûmes rencontré votre
» domestique, elle me dit : « Mon oncle, je ne
» me porte pas bien... » Il est vrai qu'elle est
» toujours souffrante depuis notre retour du
» Mont-d'Or.

» —Mon Dieu! mon oncle, tout cela intéresse
» fort peu monsieur. A quoi bon ces détails? —
» Mademoiselle, tout ce qui vous regarde ne
» peut que m'intéresser. »

Caroline détourne la tête. Son oncle conti-
nue : « Oui, ma chère amie, tu es souffrante...
» tu as beau vouloir le cacher..... cela se voit

» bien... et cet air sérieux, mélancolique, qui a » remplacé ta gaîté d'autrefois... car tu n'as plus » ta gaîté, et...—Mais vous vous trompez, mon » oncle ; je suis toujours la même. — Enfin, tu » as voulu venir ici pour ta santé... tu me l'as » dit, du moins ; et quand tu veux quelque » chose... vous savez, mon cher Dalbreuse, » c'est comme lorsqu'elle nous faisait faire des » promenades au Mont-d'Or... Il faut tout de » suite que cela se fasse : aussi, dans les vingt- » quatre heures, nous sommes venus, nous » avons vu et loué une petite maison ! et il a » fallu l'habiter tout de suite. — C'est que Paris » m'ennuyait... et puis... je ne connaissais pas » ce pays... — Moi, je le connaissais ; mais je » l'aime beaucoup... Dugazon a eu une maison » de campagne à Saint-Mandé... Je vous la » montrerai en revenant. Nous venions y rire, » y faire des petits soupers, y jouer la comédie. » J'y ai joué l'*Avocat patelin*... et Petit-Jean des » *Plaideurs*. Oh ! dans les *Plaideurs*, j'ai fait une » farce indigne !..... Vous savez, le moment...

» — Mais, mon oncle, nous retenons mon- » sieur... nous le gênons, peut-être ? — Oh ! nul- » lement, mademoiselle... j'allais retourner vers

» Saint-Mandé... — Nous y retournions aussi ;
» nous ferons route ensemble... C'était donc
» dans les *Plaideurs*. Vous savez qu'au troisième
» acte on apporte des petits chiens. Dugazon
» m'avait dit : « Te charges-tu de... » je vous ai
» dit que Dugazon me tutoyait : « Te charges-tu
» d'avoir des petits chiens? » Moi, qui avais déjà
» mon projet, je lui dis : « Oui, je m'en charge. »
» C'est très-bien. La pièce se joue ; arrive le
» moment où l'on demande les malheureux or-
» phelins... j'apporte une grande corbeille cou-
» verte... Devinez ce qui en sort !... une dou-
» zaine de souris que j'avais cachées là-dedans,
» et qui se mettent aussitôt à courir sur le théâ-
» tre, à se sauver dans l'orchestre... et les hom-
» mes de rire ! les femmes de crier... elles
» croyaient toutes avoir une souris sous leur
» jupon !... Ah ! ah ! moi, je me tenais les cô-
» tés !... Après la pièce, ces dames me dirent
» que j'étais un monstre !... Cela me valut trois
» bonnes fortunes !.. »

M. Roquencourt continue de parler, et nous arrivons au village. Caroline a toujours tenu la main à Eugène, et elle a souvent causé avec ma fille.

« Voilà notre ermitage, » dit M. Roquencourt en s'arrêtant devant une jolie maison qui n'est qu'à deux portées de fusil de celle d'Ernest. « J'espère, monsieur Dalbreuse, que vous » viendrez nous y voir. A la campagne il faut voisi- » ner. N'est-ce pas, ma nièce?—Si monsieur veut » nous faire ce plaisir.... S'il voulait nous ame- » ner ses enfants... Je serais charmée de les re- » voir... Voudrez-vous venir, ma chère amie?... » — Oui, madame.—Et vous, mon petit ami... » Vous devez aimer les bonbons, et jen ai tou- » jours. »

Eugène répond avec un grand sérieux qu'il veut bien aller voir les bonbons. Je remercie pour mes enfants, et je prends congé en promettant de les amener le lendemain.

Caroline veut donc bien me revoir. Sa grande colère contre moi est apaisée. C'est que sans doute le sentiment qui faisait naître cette colère est dissipé aussi. Mais pourquoi n'a-t-elle plus son enjouement d'autrefois?... En vérité, je serais bien fat de croire que cela me regarde. Mademoiselle Derbin ne peut-elle pas avoir quelque peine de cœur, ou quelque secret auquel je sois tout-à-fait étranger? Je voudrais

bien savoir si, avant de quitter le Mont-d'Or, elle a revu madame Blémont. Au fait, je ne suis pas fâché de cette rencontre. Quand Ernest travaille, on ne peut pas lui parler; sa femme est sans cesse occupée de ses enfants, du soin de sa maison : j'irai quelquefois causer chez M. Roquencourt.

Au dîner, j'apprends à mes hôtes la rencontre que j'ai faite. « Si ce sont des gens aima- » bles, engagez-les à venir nous voir, » dit Ernest. Je m'aperçois que sa femme n'est pas de cet avis ; j'ai dit que Caroline était charmante, les femmes craignent quelquefois les visites d'une femme charmante ; et Marguerite est femme maintenant.

« Mon ami, » dit-elle, « si ce sont des gens » qui ont vingt-cinq mille livres de rentes et un » équipage, je n'oserai jamais les recevoir. — » — Et pourquoi donc cela, ma chère amie ? je » suis auteur, moi, et le génie marche avant la » fortune, N'est-ce pas, Henri ? — Cela devrait » être, du moins. — Mon ami, moi qui ne suis » pas auteur, je n'ai pas de génie...... — Ce ne » serait pas une raison, ma chère amie..... l'un » va très-souvent sans l'autre..... — Enfin, je » n'oserai.... ou je ne saurai pas.... Tu dis toi- » même qu'il ne faut pas faire des connaissances » qui entraînent à des dépenses. »

Il me semble que Marguerite s'embrouille ;

je crois voir qu'elle fait des signes à son mari ; mais celui-ci cherche une fin de couplet et n'écoute plus Marguerite. Je rassure la petite femme en lui disant que rien ne l'oblige à recevoir M. Roquencourt et sa nièce. « Mais » vous irez les voir? » me dit-elle. « — Oui, je » ne vois pas ce qui m'en empêcherait. — Non, » sans doute... Mais tenez, d'après ce que j'ai » entendu de cette demoiselle qui ne veut pas » se marier, j'ai dans l'idée que c'est une co- » quette. — Quand cela serait, pourvu que sa » société soit agréable... il me semble que je » n'ai rien à craindre, moi. »

Madame Ernest ne dit plus rien ; je vois fort bien qu'elle n'est pas satisfaite du nouveau voisinage qui nous est arrivé, et je ne puis en concevoir la raison. Cela ne m'empêchera pas d'aller voir les voisins.

Le lendemain j'emmène mes enfants, et je me rends à la demeure de M. Roquencourt.

Je trouve l'oncle se promenant dans son jardin avec plusieurs personnes du pays ; les gens riches ont vite de la société. C'est à qui se liera avec les personnes qui ont équipage. M. Roquencourt était en train de raconter à ses nouvelles connaissances une scène de *M. de Crac* ; il prend mon fils et ma fille par la main et veut leur faire voir son jardin et goûter de ses pêches. Je les laisse aller, j'entre au rez-de chaus-

sée pour saluer Caroline. J'entends le son d'un piano. Un piano! que cet instrument me rappelle de choses!... Ces accords me font mal maintenant. Je me souviens que mademoiselle Derbin m'a dit qu'elle touchait du piano. Je m'efforce de vaincre mon émotion, et j'entre dans le salon où est Caroline. Je l'écoute pendant quelque temps sans lui parler... je ne puis dire ce que j'éprouve. Elle cesse enfin, et je m'approche.

« Vous étiez là? » me dit-elle. — « Oui, je » vous écoutais. — Vous n'avez pas amené vos » enfants? — Pardonnez-moi : ils sont avec » monsieur votre oncle. — Ils sont charmants, » vos enfants... et... je vous félicite, monsieur, » de les avoir avec vous... C'est une preuve que » madame votre épouse oublie vos torts... puis- » qu'elle vous offre ce qu'elle a de plus cher... » Cela me fait présumer que bientôt elle-mê- » me. .. — L'avez-vous vu avant de quitter le » Mont-d'Or, mademoiselle? — Non, monsieur, » elle a quitté l'hôtel que nous habitions le len- » demain même de votre départ. Est-ce que » vous ne savez pas où elle est maintenant? — » Non, mademoiselle. — En vérité, monsieur, » je ne comprends rien à votre conduite.... à » vous-même..... Vous paraissez aimer, chérir » vos enfants, et vous délaissez leur mère souf- » frante, malheureuse... Si je ne vous avais pas

» vu et que l'on m'eût parlé de vous, je vous
» aurais cru hideux au physique comme au mo-
» ral.... Mais quand on vous connaît.... on ne
» peut cependant pas penser cela. »

Caroline sourit, je me tais ; c'est ce que j'ai de mieux à faire quand on entame ce sujet. Henriette et Eugène reviennent du jardin. Caroline court les embrasser et leur prodigue des joujoux et des bonbons. Puis, comme je garde toujours le silence, elle se remet devant le piano, et laisse pendant quelques instants errer ses doigts sur les touches. Eugène s'est assis dans un coin, il est tout occupé de ses bonbons ; Henriette admire une belle poupée qu'on vient de lui donner ; mais, aux premiers sons du piano, je m'aperçois qu'elle écoute et cesse de jouer. Moi aussi j'écoute ; car il me semble entendre Eugénie... C'était le même talent, la même expression.... Bientôt mon illusion augmente encore : mademoiselle Derbin, après de brillants préludes, vient de commencer un air que je reconnais..... C est celui qu'Eugénie jouait de préférence... Je me persuade que c'est elle que j'écoute comme aux premiers temps de notre union.... Je suis tiré de cette illusion par des sanglots... Je lève les yeux... ma fille est tout en larmes, et la poupée est tombée de ses mains. Je cours à Henriettte, Caroline en fait autant.

« Qu'as-tu donc, ma chère enfant? » lui dis-je en la pressant dans mes bras. « Pourquoi ces » pleurs? — Ah! papa... c'est que... je croyais » encore entendre maman! »

Pauvre petite! je la presse contre mon cœur et je cache dans sa chevelure les larmes qui s'échappent de mes yeux.

Caroline est restée devant nous, mais je l'entends me dire à demi-voix : « Vous voyez les » pleurs de cette enfant, et vous ne lui rendez » pas sa mère!... »

Je reviens à moi-même, je console ma fille : Caroline la comble de caresses; mais, malgré ses instances pour me retenir, je m'éloigne avec mes enfants : car j'entends venir M. Roquencourt, et, en ce moment, il me serait impossible de supporter la société.

J'ai fait plusieurs visites à mes voisins. Caroline ne touche plus du piano quand je suis là. Elle comble mes enfants de caresses, de présents, que les enfants ne peuvent refuser; avec moi elle est triste et silencieuse : pourtant elle trouve toujours que je m'en vais trop tôt.

Chez Ernest, je vois qu'on n'aime pas les nouveaux voisins : cela me semble fort injuste, puisqu'on ne les connaît pas. On jette des regards dédaigneux sur les jouets que ma fille et Eugène reçoivent de Caroline : est-ce jalousie,

et parce que ses enfants n'en ont pas autant, que madame Ernest déprécie ce qu'on donne aux miens? Non, je connais l'excellent cœur de Marguerite; il est étranger à l'envie : d'où vient donc qu'elle montre tant de préventions contre la nièce de M. Roquencourt?

En allant un jour chez Caroline, je suis fort surpris d'y rencontrer M. Giraud. Mais j'apprends bientôt qu'il a été présenté par un voisin chez lequel il allait passer la journée. A la campagne, un ami en amène un autre, et Giraud est de ces gens qui ne demandent qu'à être amenés. Il parait être charmé de me voir : on aime toujours à trouver des connaissances dans une maison où l'on va pour la première fois, cela met plus à l'aise. En s'apercevant que je suis bien vu dans la maison, que l'oncle et la nièce me témoignent beaucoup d'amitié, Giraud redouble de prévenances avec moi; j'en devine le motif. Giraud n'est pas venu ici sans but : il aura entendu dire que mademoiselle Derbin était à marier... Une demoiselle jolie et riche, quelle belle noce à faire!.. ... Il veut se ménager des intelligences ici. Il accable Caroline de compliments qui, je crois, ne la touchent guère ; mais il écoute avec une patience imperturbable M. Roquencourt lui réciter Mascarille, et cela pourra le faire inviter à revenir.

Cependant le voisin qui l'a amené veut retourner chez lui; Giraud s'éloigne à regret; il demande la permission de venir saluer l'oncle et la nièce quand il se promènera à Saint-Mandé; on lui fait une réponse polie, il sort enchanté. Je pars en même temps, car je vois qu'il désire me parler; en effet, à peine dehors, il me prend sous le bras, ralentit le pas, en criant à son ami d'aller toujours devant; puis entame la conversation :

« Mon cher ami, il me paraît que vous êtes » très-lié....... très-bien reçu chez M. Roquen- » court. — Mais, monsieur Giraud, je me flatte » d'être bien reçu partout où je vais; s'il en » était autrement... — Ce n'est pas ça.... mon » Dieu! je connais votre mérite, mon ami....... » quoique vous ne viviez plus avec votre fem- » me..... mais ça ne prouve rien!... Dites-moi » donc, c'est un parti superbe que cette demoi- » selle Derbin... si ce qu'on m'a dit est vrai..... » mais je prendrai des informations...... vingt- » cinq mille francs de rentes bien nets, et en- » core des espérances sur l'oncle!...... avec ça » une jolie personne; de la tournure, des ta- » lents; elle touche du piano.... Touche-t-elle » d'autre chose encore? — Je ne lui ai pas de- » mandé. — C'est égal! c'est un parti très- » avantageux, et j'ai justement l'homme qu'il » lui faut. — Ah! vous avez... — Oui, vous sa-

» vez bien que j'ai toujours des maris à offrir, » moi... Aussi quand Dupont, qui va devant là- » bas, m'a parlé de cette demoiselle, je lui ai » dit sur-le-champ : Il faut me mener là ; et il » m'y a mené, et j'y retournerai. Sont-ils tou- » jours chez eux? — Excepté quand ils vont se » promener. — Mais je veux dire : ils ne retour- » nent pas à Paris? — Je l'ignore. — Alors je » me hâterai de revenir..... C'est un trop beau » mariage à faire pour ne pas se presser ; un » autre le ferait... Heureusement, Saint-Mandé » ce n'est pas loin, et il y a les omnibus. Mais il » faudrait, mon cher ami, me servir un peu, tâ- » ter l'oncle et la nièce, et leur parler de mon » jeune homme! — Quel jeune homme? — Ce- » lui que je proposerai : un beau garçon de » vingt-deux ans, fils unique, de la fortune.... » qui désire acheter une pharmacie. D'ailleurs, » si celui-là ne convient pas, j'en ai d'autres. .. » Le tout est de savoir si la demoiselle n'a pas » d'inclination..... Savez-vous si elle a quelque » inclination? — De quel droit, monsieur Gi- » raud, irai-je demander cela à cette demoi- » selle? — Ah! bah! sans demander, on sait » toujours ; enfin, c'est égal, servez-moi dans la » maison ; je tâcherai que Dupont me serve » aussi. Il faut que je le rejoigne .... Mon ami, » je vous en prie, tâtez toujours la demoiselle : » vous pouvez offrir un fort joli garçon avec

» cent mille francs et deux beaux héritages en
» perspective... Ah!... si elle ne veut pas d'une
» pharmacie, ce qui est présumable quand on a
» vingt-cinq mille livres de rentes, on achètera
» une charge d'avoué... ça lui plaira mieux...
» à la rigueur même on n'achètera rien du
» tout..... Holà!... eh! Dupont... me voilà....
» Diable! il serait capable de dîner sans moi.

Giraud me quitte. Je ne puis m'empêcher de rire de sa manie de marier tout le monde; je crois que c'est sa profession, et que, outre les repas de noces, il se fait donner un pot-de-vin par le marié. S'il compte sur moi pour parler à mademoiselle Derbin, il sera trompé dans son attente. Irai-je parler pour quelqu'un que je ne connais pas!... D'ailleurs, je ne vois pas qu'il soit si nécessaire de marier les gens.

Trois jours sont écoulés depuis cette rencontre. J'ai oublié Giraud, et je crois qu'on ne pense guère à lui chez M. Roquencourt. Je suis sorti un moment sans mes enfants; mon intention n'était pas d'aller voir Caroline; mais elle était contre la fenêtre quand je suis passé, elle m'a vu et me fait signe d'entrer. Son oncle est au jardin, elle est seule dans le salon. Depuis notre séjour au Mont-d'Or, je ne sais pourquoi je suis embarrassé quand je me trouve seul avec elle.

Nous restons assez longtemps sans nous par-

ler. C'est assez ce qui arrive lorsqu'on aurait beaucoup de choses à se dire. Caroline est près de son piano et n'en touche pas.

« Pourquoi ne vous entends-je plus en » jouer? » lui dis-je. « — Parce que cela vous » attriste... et je ne vois pas la nécessité de vous » faire de la peine... — Il y a des souvenirs pé» nibles et doux à la fois. Je voudrais pourtant » entendre encore cet air que vous jouiez la » dernière fois..... — Et qui a fait pleurer » votre fille..... Pauvre enfant..... combien je » l'aime!... »

Caroline se met au piano et joue le morceau favori d'Eugénie. Je me laisse aller au charme de l'entendre et à l'illusion des souvenirs Mon cœur est gros de larmes, et j'ai pourtant du plaisir. Caroline se retourne souvent pour me regarder, mais moi je ne la vois plus.

Tout-à-coup un grand bruit nous tire de cette situation qui avait du charme pour tous deux. On a sonné avec force à la porte de la maison Bientôt nous entendons plusieurs voix et les aboiements d'un chien.

« Quel ennui! » s'écrie Caroline, » on ne » peut pas être tranquille un moment ici; mon » oncle recoit tous ses voisins!... il faudra ab» solument que je me fâche. »

Le bruit va toujours en augmentant. Il me semble entendre des voix de connaissance. En-

fin on se dirige vers le salon, et je vois entrer Giraud avec sa femme, sa fille, un de ses fils, et un grand jeune homme qui est habillé comme pour aller au bal, et qui n'ose pas se mouvoir, de peur de déranger le nœud de sa cravate ou de froisser son col.

Caroline regarde entrer tout ce monde en ouvrant de grands yeux. Giraud s'avance d'un air dégagé, et présente sa femme en disant : « Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous » offrir mes hommages... c'est mon épouse que » je vous présente...... Ma femme, c'est made- » moiselle qui est la nièce de M. Roquencourt, » chez qui j'ai reçu un accueil si aimable di- » manche dernier, et qui m'a engagé à venir » quand je me promènerais de ces côtés....... » Voilà mon fils aîné et ma fille... Saluez donc, » mes enfants. Monsieur est un de nos amis in- » times....... il était de notre promenade, et je » me suis permis de vous le présenter..... Bon- » jour, mon cher Blémont; enchanté de vous » retrouver ici ! »

Caroline a fait un salut assez froid à tout le monde; elle se contente d'indiquer des chaises. La famille Giraud s'asseoit; le beau monsieur se place sur le bord d'un canapé. Giraud reprend bien vite :

« Mais où est donc ce cher oncle, cet aima- » ble monsieur Roquencourt?..... Dieu! qu'il

» m'a fait plaisir en me récitant Mascarille de » l'*Étourdi !*.... et *M. de Crac* !.... Ah ! comme » c'était ça !... J'ai bien fait rire ma femme en » lui racontant cette pièce-là..... N'est-ce pas, » ma bonne ? — Oui, mon ami. Mais, mon » Dieu ! qu'a donc Azor à fureter aïnsi sous » toutes les chaises.... — Tenez-vous, Azor..... » Monsieur Mouillé, donnez-lui donc un coup » de pied, s'il vous plaît, pour qu'il se tienne » tranquille. »

M. Mouillé, c'est le beau jeune homme, se lève, et cherche à saisir le chien. Ne pouvant le prendre, il lui applique un coup de pied, qui fait aboyer et fuir Azor au moment où M. Roquencourt entre dans le salon.

Tout le monde se lève de nouveau. M. Giraud présente derechef sa famille et son jeune homme, en ajoutant cette fois : « M. Mouillé » ne vient pas souvent à la campagne... il a tant » d'affaires à régler depuis qu'il a hérité de son » oncle le négociant, qui lui a laissé cent cin- » quante mille francs et un boghey....... Est-ce » un boghey ou un tilbury que votre oncle » avait ?...

» — C'était un tape-cul, » répond M. Mouillé sans tourner le cou. Giraud fait un peu la grimace et continue : « Oui... une voiture enfin. » C'est gentil pour un jeune homme de vingt- » trois ans. Mais quand je lui ai dit que nous

» nous arrêterions chez des personnes aussi ai- » mables, il n'a plus hésité à nous accompa- » gner... Ma femme, voilà M. Roquencourt qui, » comme je te le disais tout-à-l'heure, a si » bien joué la comédie autrefois!....... Dieu! » que vous m'avez fait rire en me faisant Mas- » rilie!... »

M. Roquencourt a d'abord paru un peu surpris de trouver une réunion amenée par un homme qu'il n'a vu qu'une fois; mais, du moment qu'on lui parle comédie, ses traits se dilatent, ses yeux s'animent; il s'écrie : « — Oui, par- » dieu! j'ai joué la comédie!..... et devant Du- » gazon, Larive, et beaucoup d'autres!..,

» — C'est ce que j'ai dit à ma femme et à » monsieur Mouillé : vous avez joué devant » Dugazon..... Ma bonne, monsieur a joué de- » vant Dugazon!

» — Mascarille est un beau rôle, fort long; » mais quoique j'y fusse très-bien....... surtout » quand je disais : *Vivat Mascarillus*, *fourbum* » *imperator*!..,

» — Ah! charmant!... délicieux!..... Hein! » ma femme, qu'est-ce que je t'avais dit! » *Fourbum imperator*!.... Taisez-vous, mes en- » fants!

» J'avais d'autres rôles que je préférais... D'a- » bord, Figaro... Ah! Figaro!... Le costume est » si joli!... il m'allait si bien!...

» — Oui, le costume devait très-bien vous » aller... Monsieur Mouillé, ne vous êtes-vous » pas déguisé en Figaro une fois pour aller à un » bal superbe chez un entrepreneur? — Non, » monsieur; j'étais en *Pinçon* dans *Je fais mes* » *farces.*—Ah! c'est différent!

» — Pour en revenir à mon costume, » dit M. Roquencourt, « il était blanc et cerise et » tout en soie... Je crois que l'ai encore!.....— » Blanc et cerise!... et vous l'avez encore!... » Ah! Dieu! si vous le mettiez, que ce serait » aimable!... »

Caroline, qui n'a pas prononcé un mot pendant toute cette conversation, se penche alors vers moi, et me dit à l'oreille: « Est-ce que ces » gens-là sont venus avec l'intention de se mo- » quer de mon oncle?—Non... il y a un autre » motif que je vous apprendrai... »

M. Roquencourt regarde un moment Giraud; mais il lui répond avec bonhomie: « — Oh! » non; je ne puis mettre ce costume..... Il y a » vingt-cinq ans qu'il ne m'a servi... et depuis » ce temps, j'ai pris du corps... beaucoup de » corps...

» — Oui, au fait, en vingt-cinq ans on chan- » ge, on engraisse. Monsieur Mouillé, je trouve » que vous avez encore grandi depuis l'année » dernière...

» — De trois lignes, » reprend M. Mouillé en

s'inclinant. « — Trois lignes!... Peste!... vous » faites un gaillard!... Mademoiselle a une bien » belle taille aussi .. de ces tailles élégantes et » sveltes... qui ne permettent pas à un petit » homme de lui offrir son bras. »

C'est à Caroline que ce compliment s'adresse. Elle me regarde en faisant un mouvement d'impatience; mais Giraud, qui croit avoir fait la plus belle chose du monde en vantant les belles tailles, n'a pas pensé à M. Roquencourt, qui est fort petit. L'oncle s'avance au milieu du cercle en disant :

« — Monsieur, vous vous trompez beaucoup » en disant qu'un homme de moyenne taille ne » doit pas donner le bras à une grande femme : » mademoiselle Contat n'était pas petite, et cer- » tainement elle me trouvait très-bien pour son » cavalier.

» — Oh! monsieur Roquencourt!... mais ce » n'est pas du tout ça que j'ai dit, ou que j'ai » voulu dire!... Diable!... entendons-nous..... » les petits hommes! peste!..... Mais tout le » monde sait que les héros, les Alexandre, les » Frédéric, les Napoléon étaient de petite taille! » N'est-ce pas, monsieur Mouillé?.. Ma femme, » fais donc taire ta fille.

» — Et au théâtre, monsieur, il vaut beau- » coup mieux être petit que grand, car la scène » grandit déjà. — C'est ce que j'ai dit vingt fois à

» ma femme, la scène grandit... et vous en sa-
» vez quelque chose, monsieur Roquencourt?—
» Oui, certainement. Un homme grand ne peut
» jouer ni Figaro, ni Mascarille, ni Scapin. Ah!
» que j'étais leste et vif dans Scapin!... On a
» fait mon portrait sous ce costume.....—Votre
» portrait en Scapin!... A-t-il été au salon?....
» — On a voulu me faire aussi dans *M. de*
» *Crac*...—Ah! *M. de Crac*!...—Ma femme rit
» encore parce que je lui ai récité quelques scè-
» nes d'après vous... — Ah! monsieur Roquen-
» court! si vous étiez assez bon... M. Mouillé n'a
» jamais vu *M. de Crac*... N'est-ce pas, mon-
» sieur Mouillé?

« — Pardonnez-moi, » répond le petit jeune homme, « je crois l'avoir vu jouer chez *Bo-*
» *bino*.

« — Ah! ah! chez Bobino! » s'écrie M. Roquencourt. « Pardieu! ce devait être joli!... Un
» rôle d'une difficulté!... D'abord il faut bien
» prendre l'accent :

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, semblait être à chéval,
Et fut resté longtemps dans la même posture
Si mon chien n'avait pris cavalier et monture.
Hé donc! qu'en dites-vous?

Pendant cette tirade, Giraud trépigne des pieds et a l'air de se couler de plaisir sur sa chaise; madame Giraud n'est occupée qu'à

faire tenir ses enfants en repos. M. Mouillé ne bouge pas.

« Ah! bravo!... bravo!... » s'écrie Giraud. » » Hein, ma femme... tu n'avais jamais entendu » jouer la comédie avec cette facilité! Monsieur » Mouillé vous devez vous estimer bien heureux » de nous avoir accompagnés à Saint-Mandé!.. » et bien heureux de toutes les façons... car on » trouve ici tout ce qui peut séduire et char- » mer!... Ah! monsieur Roquencourt, encore » quelque chose... quelques fragments.

» — Est-ce que tout cela va durer long- » temps? » me dit tout bas Caroline. Je souris et ne réponds rien. M. Roquencourt ne se fait pas prier pour continuer. Il s'avance de nouveau au milieu du salon en disant : « Voilà un passage » de la scène où on lui demande des nouvelles » de son fils... et c'est son fils lui-même qui le » questionne sans qu'il le reconnaisse...

» — Ah! bon... j'y suis... Ma femme, on lui » demande des nouvelles de son fils. Attention, » monsieur Mouillé; et c'est son fils lui-même. » Vous entendez?

» — Je ne comprends pas du tout, » répond le beau jeune homme. « — Si fait, si fait..... » Chut! taisons-nous, mes enfants :

. . . . Il sert contre lé Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savait l'apprécier : et lé grand Frédéric

En fait d'opinion valait tout un public.
Il admirait mon fils..... J'en ai.....

M. Roquencourt est interrompu dans sa déclamation par la cuisinière, qui accourt en disant : « Mon Dieu, mamzelle, qu'est-ce que c'est donc » que ce chien qui vient d'arriver ici? il est entré » dans ma cuisine, il se jette sur tout ce qui s'y » trouve, il a mangé d'un trait le restant du » chapon qui était sur la table, et il vient d'em » porter le gigot qui était pour vot' dîner...

» — Ah! c'est qu'il a soif! » s'écrie Giraud, « donnez-lui à boire... il a eu très-chaud, fai- » tes-le boire, s'il vous plaît... et il vous cares- » sera tout de suite.

» — Monsieur, » dit Caroline en se levant et en s'avançant d'un air très-décidé vers Giraud, « je suis désolée, mais il faudra que vous fas- » siez boire votre chien ailleurs; mon oncle » doit se rappeler que nous avons à sortir ce » matin ; l'heure nous presse, et nous ne pou- » vons pas avoir le plaisir de vous posséder plus » longtemps chez nous. »

En disant cela, Caroline a lancé à son oncle un regard que celui-ci a fort bien compris, et il balbutie : « Oui, en effet... je crois que nous » avons à sortir... »

Giraud paraît consterné, il regarde sa femme, qui regarde M. Mouillé, lequel regarde si son pantalon ne fait pas de plis. Cependant la fa-

mille se lève ; le beau jeune homme les imite, et Giraud salue profondément en disant : « Puis-
» que vous avez affaire... certainement nous ne
» voulons pas vous retenir... une autre fois j'es-
» père que nous serons plus heureux, et que
» nous pourrons former des rapports dont l'heu-
» reuse suite.. Monsieur Mouillé, présentez donc
» vos hommages à mademoiselle... Saluez, mes
» enfants... Monsieur Roquencourt, nous n'ou-
» blierons pas votre aimable complaisance.....
» Azor.. holà!. Azor. Oh! il faudra bien qu'il
» vienne... Au revoir, mon cher Blémont. »

La famille s'en va à reculons en saluant, et Giraud me dit à l'oreille : « Est-ce qu'elle a une
» inclination ? Si ce jeune homme-ci ne lui con-
» vient pas, j'en ai deux autres à lui présenter.
» Écrivez-moi ce qu'on vous aura dit. »

Enfin, ils ont quitté le salon, et on parvient à retrouver Azor qui sort de la maison avec un os de gigot dans la gueule.

Quand la société est partie, Caroline dit à la bonne et au jardinier : « Si jamais ces gens-là se
» présentent ici, songez bien à dire que nous
» n'y sommes pas. C'est vraiment d'une indis-
» crétion trop forte.

» — Soyez tranquille, mamselle, » dit la cuisinière. « je n'ai pas envie de revoir pus les maî-
» tres que l' chien... V'là mon dîner à refaire,
» à présent. — C'est la faute à mon oncle... il

» invite tous les gens qu'il aperçoit; pourvu » qu'on lui parle théâtre, comédie, ça lui suffit, » il déclamerait devant des ramonneurs !... — Ma » nièce, ceci est trop fort... ai-je été chercher » ce monsieur... lui dire de nous amener sa » femme, ses enfants et son chien? Il trouve » que je dis bien la comédie, je ne vois rien » d'extraordinaire à cela .. bien d'autres que » lui ont pensé cela aussi!... mais déclamer » devant des ramonneurs !.. au reste, des ramon- » neurs pourraient avoir le sens très-juste... le » peuple ne juge pas si mal que vous semblez le » croire, et Dugazon m'a répété plusieurs fois » qu'aux représentations gratis les applaudisse- » ments ne partaient que lorsqu'ils étaient mé- » rités... Mais vous ne comprenez rien à la co- » médie, et devant vous il serait fort inutile d'a- » voir du talent. »

M. Roquencourt est piqué, il nous laisse et rentre dans son appartement. Je veux aussi m'éloigner. Caroline me retient en me disant : « Encore un moment s'il vous plaît..... Vous » connaissez ce M. Giraud qui semblait vouloir » se planter ici avec toute sa famille et même » ses amis. Il vous a parlé bas... vous m'avez dit » que vous m'apprendriez le motif de sa visite... » voulez-vous bien me l'apprendre, monsieur? »

Je me rassieds près de Caroline, je ne puis m'empêcher de sourire en lui disant : « Made-

» moiselle, ce M. Giraud a une manie... un » penchant... ou une vocation pour faire des » mariages. En apprenant que vous étiez libre » encore, il a sur-le-champ conçu le dessein de » vous marier... — L'impertinent, de quoi se » mêle-t-il?... — Comme il est persuadé que l'on » doit toujours finir par en venir là, il met » dans ses projets une persévérance incroyable. » Il m'avait déjà chargé de vous parler en fa- » veur du jeune homme qu'il vient de vous ame- » ner... — Comment! ce grand nigaud?... — » C'était un aspirant à votre main, oui, made- » moiselle, et malgré l'accueil peu flatteur que » vous venez de faire à Giraud et à son protégé, » je ne serais nullement étonné qu'il ne revînt » bientôt à la charge avec un nouvel épouseur. » — Je vous assure, monsieur, que je ne les re- » cevrai plus ; ce que vous venez de m'apprendre » me fait trouver ce Giraud encore bien plus » insupportable. Vouloir me marier!... conçoit- » on une pareille idée? »

La physionomie de Caroline est devenue sérieuse. Elle baisse les yeux et reste pensive; au bout d'un moment elle reprend : « Me marier... » oh! non... Je ne me marierai jamais... un » moment j'ai cru que c'était possible... C'était » un rêve charmant que j'avais fait... mais ce » n'était qu'un rêve..... Je m'étais cruellement » abusée!... »

Ces paroles portent le trouble dans mon âme... et pourtant est-ce à moi qu'elles sont adressées? Je ne devrais pas chercher à le savoir; malgré moi je me rapproche de Caroline, dont la tête est tristement penchée sur sa poitrine, et je lui prends la main, ce que je n'avais jamais fait encore... mais elle a l'air si triste, je voudrais la consoler.

Je ne sais que lui dire... Je n'ose lui demander le motif de sa résolution. Nous restons longtemps ainsi sans parler, ma main serre doucement la sienne, mais cela ne la console pas, car des larmes coulent de ses yeux; alors mon bras presse sa taille.... Je sens son cœur battre sous mes doigts. Je respire presque son haleine.

Tout-à-coup elle me repousse, s'éloigne de moi, et s'écrie : « Ah! je ne me croyais pas si » faible... mais du moins je ne serai pas si cri- » minelle... non... je n'ajouterai pas à la dou- » leur d'une femme que je plains... que je vou- » drais rendre au bonheur.... et puisque je ne » sais pas vous cacher ce que j'éprouve..... ce » n'est plus que dans le monde..... que devant » des étrangers qu'il faut nous voir.... oui, j'en » fais le serment, ce tête-à-tête est le dernier » que nous aurons ensemble. »

En achevant ces mots, elle sort précipitamment du salon, et moi je m'éloigne en trouvant qu'en effet nous aurons raison de nous fuir.

CHAPITRE XXIV.

LE FANTÔME.

—

Depuis mon dernier tête-à-tête avec Caroline, je vais moins souvent chez elle, et je ne m'y rends jamais sans être accompagné de mes enfants. La saison s'avance, nous n'avons plus que quelque temps à passer à la campagne, et je vais chaque jour me promener avec eux dans le bois. Quelquefois madame Ernest vient avec nous; je m'aperçois qu'elle me montre plus d'amitié, qu'elle est de meilleure humeur depuis que je passe moins de temps chez M. Roquencourt : j'en conclus que décidément elle a quelque chose contre ses voisins. Mais comme elle est toujours aussi bonne, aussi attentive pour moi et mes enfants, comme son mari me témoigne la même amitié, je ne leur en demande pas davantage.

Souvent, au contraire, je m'aperçois que c'est

madame Ernest qui voudrait me parler. Je lis assez bien dans les physionomies pour deviner qu'elle a quelque chose à me dire.... Mais, alors, qui la retient? Lorsque je suis pensif, je la vois m'examiner en dessous, puis regarder mes enfants; mais elle se tait, ou parle de choses qui ne peuvent m'intéresser.

Une après-dînée, nous venions d'aller dans bois de Vincennes avec notre famille. Je tiens par la main Henriette et Eugène; madame Ernest conduit également son fils et sa fille. Le jour commence à baisser ; en entrant dans une allée un peu sombre, Eugène s'écrie :

« Ah !... j'ai peur du fantôme ici...

— Du fantôme! » dis-je en prenant Eugène dans mes bras. « Et qui donc t'a parlé de fan- » tôme, mon ami?

« — C'est la bonne, » s'écriait la petite fille de madame Ernest. « qui dit qu'il y a un fantôme » dans notre maison, et qu'elle l'a vu dans le jardin.

» — Votre bonne est une sotte, et vous aussi, » mademoiselle, dit aussitôt la maman ; je lui » défendrai de vous parler de choses sembla- » bles. — Oh ! j'en ai aussi entendu parler, » dit Henriette, « et la bonne assure que c'est du » côté du petit pavillon qu'on entend ou qu'on » voit le fantôme. — Mon Dieu ! que ces gens-là » sont bêtes !... Et vous, Henriette, qui êtes si

» raisonnable, comment pouvez-vous répéter » cela ? »

Madame Ernest semble très-fâchée que l'on ait parlé d'un fantôme. Je me mets à rire et lui dit : « Mais, en vérité, vous prenez presque cela au sérieux. Est-ce que vous pensez » que je vais me sauver bien vite parce que ces » enfants disent qu'il y a un fantôme dans votre » maison ? — Non, sans doute ; mais ne trou- » vez-vous pas aussi que l'on a tort de rendre » des enfants peureux en leur parlant de ces » choses-là ? — C'est pour cela qu'il vaut mieux » en rire avec eux que de s'en fâcher. Toi, Hen- » riette, je suis bien sûr que tu n'as pas peur du » fantôme, parce que tu comprends bien qu'il » n'en existe pas. — Dame, papa, je ne sais pas » s'il y en a, mais j'en ai un peu peur aussi.... » Et l'autre nuit..... je me suis éveillée, il m'a » semblé voir quelque chose de blanc qui sor- » tait de la chambre... Oh ! j'avais bien envie » de crier : mais je me suis vite mis la tête sous » la couverture. — Mais, ma chère amie, il fau- » drait d'abord savoir de quoi on a peur. Qu'est- » ce que c'est qu'un fatôme ? voyons ! — C'est... » Je ne sais pas, papa.

» — Oh ! moi, je le sais bien, » s'écrie le petit Ernest, « un fantôme, c'est un revenant. — » Ah ! diable ! et qu'est-ce que c'est qu'un re- » venant ? — Dame !..... c'est un fantôme. —

» Bravo ! tu serais en état d'expliquer l'Apoca-
» lypse, toi.

» — Un fantôme, » s'écrie à son tour la pe-
» tite fille, c'est un diable qui a une queue rouge
» et des cornes vertes, et qui vient la nuit tirer
» les pieds aux petits enfants qui sont mé-
» chants. »

Cette définition nous fait rire, Marguerite et moi; mais je conviens qu'elle aura raison de gronder sa bonne, qui fait de tels contes aux enfants. Il ne faut jamais effrayer et rembrunir de jeunes imaginations. Il vient assez vite, le temps où nous ne voyons plus tout en rose.

En parlant de fantômes, nous sommes revenus à la maison. J'embrasse mes enfants qui vont se livrer au repos et je me rends au jardin. La soirée, qui est superbe, invite à respirer l'air du soir. Je me trouve bientôt près du pavillon qui n'est pas habité. La lune éclaire alors cette partie du jardin ; mais sa clarté porte à la mélancolie Tout en jetant les yeux sur les massifs d'arbres qui m'environnent, je me rappelle le fantôme dont nous avons parlé en route, et, quoique je n'aie nulle croyance aux revenants, je sens qu'en y mettant un peu de bonne volonté, il est facile de voir derrière le feuillage des ombres que le moindre souffle du vent fait mouvoir.

Je m'asseois sur un banc qui est contre le

pavillon. La nuit est si douce, si calme, que je ne songe pas à rentrer. L'image de Caroline, le souvenir d'Eugénie viennent tour-à-tour s'offrir à ma pensée ; je soupire en songeant que je dois fuir l'une parce qu'elle m'aime, et oublier l'autre parce qu'elle ne m'aimait pas. Mais cette dernière est la mère de mes enfants... Aujourd'hui encore ils m'ont parlé d'elle, ils m'ont demandé si elle reviendrait bientôt ; je n'ai su que leur répondre. Ernest et sa femme ne me parlent plus d'Eugénie ; ce silence m'étonne et m'inquiète.... Plus un mot d'elle.... plus rien qui me fasse savoir où elle est, ce qu'elle fait... si elle existe encore... Elle était si changée, si souffrante au Mont-d'Or ! Ah ! je voudrais avoir de ses nouvelles ; je puis ne plus l'aimer, mais jamais elle ne me sera indifférente.

Ces pensées m'ont fait oublier l'heure. Un bruit que j'entends assez près de moi me fait lever la tête. C'était comme un léger soupir. Je n'aperçois personne, je me lève ; il me semble, à travers le feuillage, distinguer quelque chose de blanc qui fuit vers l'autre bout du jardin. Le souvenir du fantôme se présente à mon esprit... Tout ceci pique ma curiosité... Je me dirige vers l'allée où j'ai cru voir quelque chose ; mais je ne trouve rien, et je me décide à rentrer dans ma chambre, car il est tard, et sans doute tout le monde est déjà retiré.

Je ne crois certainement pas aux revenants ; mais je me rappelle l'impatience de madame Ernest lorsque les enfants ont parlé du fantôme,et je soupçonne qu'il y a là-dessus quelque mystère. Je voudrais le découvrir, car quelque chose me dit que cela doit m intéresser.

Je me suis couché, mais je ne puis dormir. Tourmenté par ces idées, je me décide à me relever, et je vais ouvrir ma fenètre lorsqu'il me semble entendre du bruit au bout du corridor, dans la chambre de mes enfants. J'entr'ouvre bien doucement ma porte... En ce moment, une espèce d'ombre blanche sort de la chambre du fond ; j'avoue que j'éprouve d'abord un léger serrement de cœur ... Je suis prêt à me précipiter vers cet être mystérieux..... Je me contiens cependant, et j'attends en silence et sans bouger pour savoir ce que tout ceci deviendra.

Après avoir refermé la porte de la chambre des enfants, l'ombre se baisse pour prendre une lanterne; puis elle vient lentement de mon côté.... C'est une femme... Je puis la distinguer à présent... Ah! je la reconnais! c'est Eugénie.

Elle marche bien doucement : elle semble craindre de faire du bruit; sa robe blanche et le grand voile de mousseline qui est rejeté en arrière de sa tête lui donnaient de loin quel-

que chose d'aérien, de vaporeux; je ne doute plus que ce ne soit là le fantôme qui a effrayé la bonne et les enfants. Pauvre Eugénie! sa figure est presque aussi pâle que ses vêtements : quelle tristesse dans ses yeux! quel abattement dans toute sa personne! Elle s'arrête... elle est debout devant l'escalier..... elle tourne la tête vers la chambre qu'elle vient de quitter, puis elle regarde de mon côté... Je tremble qu'elle ne m'aperçoive .. mais non; je suis sans lumière et dans un endroit fort obscur. Elle se décide enfin à descendre l'escalier : je cours alors contre ma fenêtre, j'aperçois la petite lanterne traverser rapidement le jardin et disparaître près du pavillon.

C'est donc Eugénie qui habite ce pavillon, qui est toujours fermé avec soin. Ernest et Marguerite le lui ont donné pour qu'elle puisse plus facilement venir voir ses enfants... Ainsi, elle est là... près de moi... depuis longtemps peut-être, et je ne m'en doutais pas. Quel est son but... son espoir? n'est-ce que pour ses enfants qu'elle s'est cachée là?.. Mais Ernest et sa femme savent bien que je ne l'empêcherais pas de les voir.

Je voudrais connaître les motifs de la conduite d'Eugénie, les projets de Marguerite et de son mari. Pour cela, ne leur laissons pas deviner que j'ai aperçu le prétendu fantôme, et,

la nuit prochaine, tâchons d'en savoir davantage.

Le temps me paraît bien long jusque-là. Dans la journée, j'ai involontairement été plusieurs fois du côté du pavillon..... mais il est fermé comme de coutume; je remarque alors que la porte qui est à côté, et qui donne sur le bois, doit être fort commode pour que l'on entre et que l'on sorte du jardin sans être vu de la maison.

La nuit revient enfin. J'ai embrassé mes enfants, et on les a conduits dans leur chambre. Lorsque je les suppose endormis, je dis bonsoir à mes hôtes et me retire chez moi en prétextant un violent mal de tête; mais à peine dans ma chambre, j'en ressors doucement sans prendre de lumière et vais dans celle de mes enfants. La clé est toujours sur la porte; j'entre, et, en attendant qu'on vienne, je m'asseois près du lit de ma fille, qui, ainsi que son frère, dort bien paisiblement.

Enfin, quelque temps après que chacun est retiré, j'entends marcher à petits pas. Aussitôt je quitte ma chaise et vais me cacher derrière les grands rideaux de la croisée; à peine y suis-je qu'on ouvre doucement la porte, et Eugénie entre dans la chambre en tenant sa petite lanterne qu'elle pose avec précaution au pied du berceau de son fils.

Elle rejette son voile sur ses épaules, et, s'avançant sur la pointe du pied, elle se penche vers le lit de sa fille, qu'elle embrasse sans l'éveiller; elle en fait autant à son fils, puis elle revient s'asseoir en face des enfants, et pendant longtemps les contemple endormis.

Je n'ose remuer : je respire à peine.... mais Eugénie est presque en face de moi, je puis la voir, je puis compter ses soupirs. Elle porte son mouchoir à ses yeux qui se sont remplis de larmes; bientôt j'entends des phrases entrecoupées sortir de sa bouche...

« Pauvres enfants!..... que je suis malheu-
» reuse!..... mais je dois me priver de vos ca-
» resses... vous ne me nommerez plus votre
» mère ... et lui... il ne me nommera plus ja-
» mais son Eugénie!..... Ah! que je suis pu-
» nie!.... »

Ses sanglots redoublent, et moi j'ai besoin de tout mon courage pour ne pas voler près d'elle, essuyer ses larmes et la presser contre mon cœur comme autrefois.

Il y a déjà longtemps que nous sommes tous deux dans cette situation. Enfin, Eugénie se lève et semble se disposer à dire adieu à ses enfants, lorsque l'on ouvre doucement la porte; un mouvement d'effroi échappe à Eugénie; mais elle se rassure en reconnaissant Marguerite. Celle-ci referme la porte avec précaution,

puis vient s'asseoir près d'Eugénie, et alors, quoiqu'elles parlent toujours à demi-voix, je ne perds pas un mot de leur conversation :

» Mon mari travaille, moi je n'avais pas envie » de dormir : j'ai pensé que je vous trouverais » ici, et je suis venue tout doucement.... d'ail- » leurs, il n'y a plus de lumière chez M. Blé- » mont, et je crois qu'il dort depuis long- » temps... Eh bien! toujours des larmes .. vous » vous rendez plus malade..... vous n'êtes pas » raisonnable. — Ah! madame, les pleurs, les » regrets... tel est désormais mon partage... je » ne puis plus avoir d'autre existence! — Qui » sait?...... il faut encore conserver de l'espé- » rance... si votre mari lisait bien dans le fond » de votre âme, je crois qu'il vous pardonnerait. » — Non, madame ; car il penserait toujours à » ma faute...rien à ses yeux n'en atténuerait les » motifs... et cependant, quoique je sois bien » coupable, je le suis peut-être moins qu'il ne » le pense .. Vous m'avez comprise, vous... car » les femmes savent se comprendre... Mais un » homme, il ne voit que le crime..... sans exa- » miner ce qui a pu porter une femme à oublier » ses devoirs ... Et pourtant, le ciel m'en est té- » moin, si je l'avais moins aimé, je ne serais » pas devenue coupable. S'il m'entendait dire » cela, il sourirait de pitié, de mépris.... mais » vous... vous savez bien que c'est vrai... »

Eugénie pose alors sa tête sur l'épaule de Marguerite, et ses sanglots redoublent. Pendant quelques minutes elles gardent le silence, enfin Eugénie reprend :

« Je sais bien que ma jalousie ne m'autori-
» sait pas à devenir coupable... mais, mon Dieu!
» savais-je ce que je faisais? .... Je me croyais
» oubliée, trompée, trahie par un époux que
» j'adorais... Je n'avais plus qu'un désir, celui
» de lui rendre une partie des tourments qu'il
» me faisait éprouver... Soyez coquette, me di-
» sait-on, et vous ramènerez votre époux dans
» vos bras..... les hommes deviennent bientôt
» froids pour une femme dont personne ne sem-
» ble désirer la possession.... Je crus cela .. ou
» plutôt je crus que Henri ne m'avait jamais
» aimée..... et alors je voulus cesser de l'aimer
» aussi. Vous savez, madame, combien je fus
» jalouse de vous.... ce bal où vous étiez... où
» il dansa avec vous... ah! ce bal acheva d'éga-
» rer ma tête... Déjà ma jalousie avait banni la
» paix de notre ménage... Hélas! elle ne devait
» plus y renaître!... Je me jetai dans le tour-
» billon du monde, non que j'y fusse heureuse...
» mais je m'étourdissais... et j'étais satisfaite de
» voir qu'il en éprouvait de la peine..... Fatal
» aveuglement! j'aimais mieux sa colère que
» son indifférence! Une fois coupable, je ne puis
» plus vous dire ce qui se passa en moi, je vou-

» lais m'abuser sur ma faute... je vivais dans
» un état d'étourdissement continuel... n'osant
» plus réfléchir.... m'efforçant sans cesse de
» trouver des torts à Henri, de me persuader
» qu'il m'avait trahie cent fois, et malgré cela
» comprenant que j'avais pour jamais détruit
» mon repos. Lorsque mon époux sut la vérité,
» je ne m'abaissai point à chercher par des lar-
» mes à obtenir mon pardon... Non, je voulus
» encore essayer de m'abuser moi-même......
» Mon Dieu! que dut-il penser de mon cœur en
» lisant les deux lettres que je lui répondis?
» Une femme qui l'aurait détesté n'aurait pu lui
» écrire autrement... Mais, comme si je n'étais
» déjà pas assez coupable, je voulais encore lui
» faire croire que je n'avais aucun repentir de
» ce que j'avais fait. Je continuai d'aller dans le
» monde... Il le saura, me dis-je, il croira que
» je suis heureuse sans lui.. . et cette idée me
» donnait la force de me contraindre au milieu
» de la foule et d'affecter une gaîté qui était si
» loin de mon cœur. Mais j'avais ignoré son duel
» et sa maladie Ces deux nouvelles, que j'ap-
» pris presque en même temps, m'ôtèrent la fa-
» culté de me contraindre davantage... Il me
» sembla qu'un bandeau tombait de mes yeux.
» La pensée que j'aurais pu causer sa mort m'é-
» pouvanta... Dès ce moment, le monde me
» devint odieux!..... j'ai senti tous mes torts;

» votre connaissance, vos discours m'ont appris
» que j'avais injustement soupçonné Henri.....
» qu'il m'aimait lorsque je le croyais infidèle....
» Il m'aimait, et c'est par ma faute que j'ai
» perdu son amour! Ah! madame, cette idée
» est cruelle.... et vous voulez que je cesse de
» pleurer!

« — Mais pourquoi ne plus vouloir que nous
» parlions de vous, que nous cherchions à l'at-
» tendrir?... — Oh! non... c'est impossible....
» Une autre l'a essayé déjà et vainement, je vous
» l'ai dit... Cette jeune personne, mademoiselle
» Caroline Derbin, dont il avait, je crois, fait la
» rencontre au Mont-d'Or ; cette demoiselle...
» qui le jugeait garçon d'abord, apprit, je ne sais
» comment, qu'il était mon époux. Alors,
» croyant que c'était lui qui m'avait abandon-
» née, elle le pria, elle le conjura de revenir à
» moi... J'étais près d'eux sans qu'ils s'en dou-
» tassent, dans la cour de l'auberge; j'entendis
» toute leur conversation... Il eut encore la
» bonté de se laisser accuser des torts qu'il n'a
» pas; il ne chercha point à la désabuser sur
» mon compte. Mais comme elle le suppliait de
» retourner avec moi, je l'entendis lui répon-
» dre : « *Nous sommes séparés pour jamais!....* »
» Ah! ces mots cruels retentirent au fond de
» mon cœur, et je ne conçois pas comment ils
» ne m'ont pas tuée, quoique déjà j'eusse perdu

» toute espérance d'obtenir mon pardon!.....

» — Ce qu'il a répondu alors à mademoiselle » Derbin, rien ne prouve qu'il le pense encore... » Je vous ai dit combien il était changé avec » son fils, ce pauvre petit Eugène, qu'il regar- » dait à peine dans les commencements de son » séjour ici, maintenant il lui témoigne autant » de tendresse qu'à sa fille.

» — Ah! depuis ma faute, je n'ai éprouvé » qu'un moment de bonheur; c'est en appre- » nant qu'il ne repoussait plus son fils de ses » bras!... Pauvre enfant! parce que ta mère » fut coupable, ton père pouvait toute la vie te » traiter en étranger... Et pourtant, je le jure, » j'étais encore sans reproche lorsque mon fils » vit le jour, et Henri peut sans crainte le pres- » ser dans ses bras. »

Ce que je viens d'entendre me cause un plaisir si vif, que je ne le puis rendre; j'ai besoin de me soutenir après la croisée, car la joie nous ôte aussi nos forces. Heureusement, Marguerite reprend la parole; elles n'ont pas entendu le mouvement que je n'ai pu réprimer.

« Ce qui me fait espérer, madame, que » M. Blémont peut encore vous pardonner, c'est » le soin qu'il a mis à cacher votre faute. Tout » le monde l'ignore, lui seul a encouru le » blâme!

» — Ah! c'est pour son nom, pour ses en-

» fants, qu'il s'est conduit ainsi ; mais ne croyez » pas pour cela qu'il veuille me pardonner. » Henri m'aimait trop... et j'ai fait son mal- » heur!... Non! je vous en supplie encore, ne » lui parlez jamais de moi... Qu'il m'oublie.... » mais qu'il aime ses enfants ; n'est-ce pas tout » ce que je puis demander?... Grâce à votre » bonté... à votre pitié pour moi... je puis du » moins le voir encore... Cachée dans ce pavil- » lon que vous m'avez donné, une ouverture » pratiquée dans les volets me permet de voir » dans le jardin. Henri s'y promène souvent ; » quelquefois j'entends sa voix, je l'aperçois au » milieu de ses enfants... alors... Ah! madame, » quel bonheur et quel peine je ressens!... En- » tre mes enfants et lui..... n'avais-je pas une » place?... Et je ne puis plus l'occuper...

» — Pauvre Eugénie!... calmez-vous, de » grâce... — Oh! oui... Il faut que je retienne » mes sanglots, car je ne veux pas troubler le » repos de mes enfants... Je puis les embrasser » toutes les nuits... c'est ma seule consolation .. » Mais ils ne m'appellent plus leur mère... Ah! » madame, c'est affreux de ne plus s'entendre » nommer ainsi!..

» — Si vous le vouliez, vous viendriez les » voir... vous les feriez demander près de vous ; » jamais M. Blémont n'a eu l'intention de vous » priver de leurs caresses.

» — Non! je n'en suis plus digne... Et d'ail-
» leurs ils grandiront... Que répondre à des en-
» fants qui vous demandent pourquoi vous ne
» revenez pas avec leur père? Il vaut mieux qu'ils
» ne me voient plus qu'ils oublient leur mère!..

Après un nouvel intervalle qui n'est rempli que par les gémissements d'Eugénie, elle reprend :
« Hélas! un autre tourment me déchire encore!
» Vous l'avez deviné... vous qui lisez si bien
» dans mon cœur... vous si bonne pour moi!..
» et que j'ai méconnue... accusée si longtemps!

» — Taisez-vous, » dit Marguerite en embrassant Eugénie; « ne vous ai-je pas défendu de me reparler de cela? Mais j'ai de bonnes nou-
» velles à vous apprendre encore : M. Blémont,
» depuis quelques jours, va beaucoup moins
» chez mademoiselle Derbin; il y passe bien
» moins de temps...

» — Il y va moins?... il se pourrait?... Ah!
» madame, je n'ai plus le droit d'être jalouse,
» je le sais; je n'ai plus aucun droit sur son
» cœur... et cependant je ne puis me faire à
» l'idée qu'il en aime un autre... Et cette Caro-
» line est si jolie!... et puis elle l'aime, je n'en
» saurais douter!

» — Qui vous le fait présumer? — Oh! vous
» savez bien que les femmes ne s'y trompent
» pas! Je m'en aperçus au Mont-d'Or; j'en eus
» la certitude lorsque, le soir de son départ,

» j'entendis leur conversation. Elle le suppliait, » il est vrai, de retourner avec moi; mais sa » voix était tremblante, elle avait peine à rete- » nir ses larmes... Enfin, elle lui parlait comme » on parle à quelqu'un que l'on aime, alors » même que l'on veut feindre de le haïr... Pau- » vre Caroline!... elle l'avait cru libre, garçon... » elle s'était, sans crainte, abandonnée au plai- » sir de l'aimer.

» — Oui; mais maintenant qu'elle sait fort » bien qu'il est marié, et qu'elle croit surtout » que c'est lui qui vous a abandonnée, pourquoi » est-elle venue avec son oncle s'établir à Saint- » Mandé, à deux pas de nous? pourquoi enga- » ger M. Blémont à aller la voir? Est-ce ainsi » qu'on se conduit avec un homme que l'on ne » veut plus aimer, qu'on cherche à oublier? Ah! » je vous avoue que cela ne m'a pas donné une » très-bonne opinion de cette demoiselle; et » plusieurs fois M. Blémont a pu s'apercevoir » que, sans la connaître, je ne l'aimais pas. — » Que voulez-vous?... elle l'aime toujours... » Elle a voulu le revoir... Mais si du moins il » pouvait ne pas l'aimer!..... Depuis que je le » vois chaque jour, depuis que, grâce à vous, » j'habite si près de lui... je me fais encore il- » lusion; je crois quelquefois régner encore sur » son cœur... Ah! cette erreur est de bien courte » durée, et le réveil est bien cruel!... Non, je

» ne suis plus qu'une étrangère... je ne puis » plus reconquérir la place que j'occupais dans » son cœur... D'autres doivent avoir son amour.

» — Pourquoi nous défendre de lui parler » quelquefois de vous?... — Oh! jamais... ja- » mais, je vous en supplie... mes enfants lui » parlent de moi... je les entends souvent lui » demander leur mère... s'il est sourd à leur » voix, pensez-vous donc qu'il cède à la vôtre? » Attendez que lui-même... mais il ne deman- » dera jamais ce que je suis devenue!...

» — Et moi, je ne puis croire qu'il vous ait » entièrement oubliée... Mais il est bien tard... » rentrez... il est temps de vous reposer. »

Marguerite va prendre la lumière, Eugénie va encore regarder et embrasser ses enfants; mais madame Ernest l'entraîne, et toutes deux sortent de la chambre dont elles referment la porte avec précaution.

J'écoute quelques instants le bruit de leurs pas dans le corridor; enfin je n'entends plus rien. Alors je quitte ma cachette; j'embrasse aussi mes enfants, mais c'est avec un plus vif plaisir que de coutume; et après avoir pris les mêmes précautions pour ne pas faire de bruit, je retourne dans ma chambre. La conversation que je viens d'entendre est gravée dans ma mémoire, et déjà ma résolution est prise, mon plan de conduite arrêté.

CHAPITRE XXV.

ENCORE LUCILE.

—

Le lendemain de cette nuit qui doit changer ma destinée, j'écris à Pétermann de venir me trouver pour des commissions dont je veux le charger. Mon fidèle Allemand ne tarde pas à arriver à Saint-Mandé; mais je lui trouve l'air embarrassé, et il s'arrête devant moi en gardant le silence :

« Voyons, Pétermann, qu'y a t-il de nou-
» veau?.. je devine que vous avez quelque chose
» à m'apprendre... pourquoi ne parlez-vous pas?
» — Oui, monsieur, oui... j'ai quelque chose à
» vous dire... et je ne sais comment vous tour-
» ner cela .. — Expliquez-vous donc. — C'est
» que j'ai peur d'avoir l'air d'un imbécile.....
» quand on a dit une chose, et puis qu'on en
» fait une autre... Ma foi, prout!... au fait, tant
» pis!... monsieur sait bien que les hommes ne

» sont pas des phénix!... Voilà le fait..... Mon-
» sieur sait que je suis marié?.. — Oui. — Et
» que j'ai quitté ma femme parce que nous n'é-
» tions pas d'accord... Elle me battait et ne vou-
» lait pas que je boive... moi je voulais boire et
» ne pas être battu... — Enfin, Pétermann! —
» Eh bien! monsieur, il y a quelques jours j'ai
» rencontré ma femme... elle m'a parlé... elle
» a fait un air doucereux... bref, nous nous
» sommes attendris... elle m'a demandé si je
» me grisais toujours : je lui ai répondu que
» cela ne m'arrivait plus qu'une fois par mois;
» elle a dit : pour une fois par mois, on ne peut
» s'en formaliser... Enfin, monsieur... tenez...
» j'ai promis de reprendre ma femme.. .. Mais,
» ce qui me chagrine, c'est qu'alors il me fau-
» dra vous quitter... et je crains aussi que mon-
» sieur ne soit fâché contre moi.

» — Non, Pétermann, non; reprenez votre
» femme..... bien loin de vous faire des repro-
» ches, j'approuve votre résolution. Que fait
» votre femme à présent? — Elle est portière,
» monsieur, dans une belle maison à dix pas de
» celle où nous demeurons. — Eh bien!..... il
» est encore possible que vous me restiez atta-
» ché... — Ah! mille prout! comme ça m'irait!
» — Y a-t-il un bel appartement à louer dans
» la maison de votre femme? — Deux superbes,
» fraîchement décorés... un au second, un au-

» tre au troisième avec bûcher et cave, orné de
» glaces. . Je sais déjà tout ce qu'il y a dans la
» maison. — Louez pour moi le logement du
» second....... Est-il libre maintenant? — Oui,
» monsieur. — Vous ferez transporter mes meu-
» bles. Vous irez chez mon tapissier .. Voici
» son adresse. Il ira voir le nouvel appartement
» et y fera tout ce qu'il jugera nécessaire pour
» que rien n'y manque..... Il faut que tout soit
» fini et disposé à nous recevoir dans quatre
» jours au plus tard ; car alors..... je vais vous
» faire une confidence, Pétermann..... alors je
» reprends aussi ma femme. — — Votre fem-
» femme !... Comment ! monsieur est marié !...
» — Oui, mon ami ; et, ainsi que vous, je n'ai
» pas toujours été d'accord avec ma femme.....
» quoique les motifs ne se ressemblent pas —
» Oh ! je le pense bien. — Mais aujourd'hui je
» reconnais mes torts, et j'espère encore retrou-
» ver le bonheur auprès de ma femme et de
» mes enfants. — Ma foi ! monsieur, ça me fait
» plaisir d'apprendre cela. Puisque monsieur
» fait comme moi, ça me tranquillise, et je pour-
» rai toujours être au service de monsieur. —
» Oui, mon ami. Vous m'avez bien compris?
» dans quatre jours que tout soit prêt !... — Ça
» le sera. — Mais, jusque-là, pas un mot !.....
» point d'indiscrétion ! — C'est mort. »

Pétermann est reparti pour Paris. Je me sens

plus content, plus satisfait, et pourtant (je puis bien me l'avouer à moi-même), je n'ai plus d'amour pour Eugénie... non... Mais c'est peut-être parce que je n'ai plus d'amour pour elle qu'il m'est possible à présent de retourner avec ma femme. Je vois en elle la mère de mes enfants, et je ne veux pas la condamner à des larmes éternelles. Nous ne serons plus ensemble comme autrefois, c'est impossible!... j'aurai pour elle des égards, de l'amitié : le temps fera le reste... Il faudra que je cesse entièrement de voir Caroline. Ah! ce n'est pas là le moindre sacrifice que j'aurai fait à mes enfants! Mais, puisque tout est décidé, puisque ma résolution est invariable, j'irai la voir demain pour la dernière fois ; je lui apprendrai que je retourne avec ma femme. . Elle croira que je cède à ses conseils... à ses prières... je ne la détromperai pas. Je retourne au salon, où tout le monde est rassemblé. Je veux m'étourdir, je veux être gai ; je joue avec les enfants, j'embrasse madame Ernest, je ris avec son mari.

« — Qu'a-t-il donc aujourd'hui ? » se disent Ernest et sa femme. « Comme il a l'air content! » — Je le suis en effet. — Qu'avez-vous qui » vous rende si gai ? — J'ai... reçu des nou-» velles qui m'ont fait plaisir. — De qui ? — » Ah!. . vous le saurez plus tard. »

Le mari et la femme se regardent ; mais je

ne crois pas qu'ils me devinent, et je reprends aussitôt : « — Que fait-on aujourd'hui? je se» rais très-disposé à m'amuser. — Mais nous » pouvons aller au bal, » me dit Ernest. « C'est » aujourd'hui le dernier bal de Saint-Mandé ; on » a dit qu'il serait brillant. Je n'y ai pas encore » été depuis que je suis ici ; je ne serai pas fâché » de le voir. Nous irons... Est-ce convenu? — » Oh ! moi, je ne vais pas au bal ! » dit Marguerite ; « cela ne m'amuse pas ; j'aime mieux » rester avec mes enfants... Vous irez tous les » deux. Mais surtout ne parlez pas à des fem» mes... car il y a de tout dans ces bals des en» virons de Paris.

Nous promettons d'être sages, et aussitôt après le dîner, nous nous dirigeons, Ernest et moi, vers l'endroit où se tient le bal du pays. Comme le temps a été superbe, il y a, outre les habitants de Saint-Mandé et de Vincennes, beaucoup de gens de Paris qui ont voulu jouir encore du bal champêtre. De nombreux équipages stationnent aux alentours.

« Diable! mais ce sera superbe, » me dit Ernest. « Je parie que nous allons trouver là plus » d'une dame de théâtre... les princesses de cou» lisses aiment beaucoup les bals champêtres. — » Vous savez que vous avez promis à votre » femme d'être sage?... — Eh! mon ami! on » promet toujours, on tient si l'on peut!... Ve-

» nez mon cher Blémont : la musique se fait » entendre...

En effet, on danse déjà. Il y a foule : de jolies toilettes, quelques paysannes, peu de bourgeoises, mais beaucoup de femmes entretenues. C'est comme dans tous les bals champêtres.

Nous n'avons pas fait dix pas que je m'entends appeler; je me retourne, et j'aperçois Bélan, tenant sous son bras sa femme et sa belle-mère, et paraissant tout fier de promener sa superbe Armide. Il me fait un gracieux salut; puis, après avoir trouvé des chaises pour ses dames, vient à moi, et m'entraîne du côté opposé à la danse.

« — Eh bien ! mon cher Blémont... vous le » voyez... tout est arrangé, je suis rentré au ber- » cail... j'étais une brebis égarée... comme dit » ma belle-mère : mais tout est oublié, je me » suis remis avec ma femme. — C'est ce que j'ai » présumé en vous voyant tout-à-l'heure. Mais » je vous avoue que cela m'a un peu surpris. » Après avoir été en justice, après avoir fait » mettre votre nom dans les gazettes... — Qu'est- » ce que ça fait, tout cela? qu'est-ce que ça » prouve, les gazettes?... D'ailleurs, puisque le » tribunal a jugé que j'avais tort, que je n'étais » pas cocu, je ne dois pas en savoir plus que » mes juges. — Il me semble qu'au Mont-d'Or » vous teniez un autre langage : vous vouliez en

» appeler du jugement rendu contre vous...
» — Vous croyez que j'ai dit ça?... c'est pos-
» sible.... c'est qu'alors j'étais exalté.... la co-
» lère, la jalousie.... on dit des bêtises..... au-
» jourd'hui... je raisonne .... à mon retour du
» Mont-d'Or, les parents sont venus me trou-
» ver, ils m'ont dit qu'Armide était disposée à
» me pardonner. Là-dessus, j'ai dit : oublions
» nos discussions. Tous mes amis me disent
» que j'ai bien fait de reprendre ma femme. —
» Je suis loin de vous en blâmer, mais, à votre
» place, j'aurais fait moins de bruit. — Moi,
» j'aime assez à faire du bruit, à faire parler de
» moi... Dès que je vais dans le monde, à pré-
» sent, j'entends qu'on chuchote en me regar-
» dant, et qu'on se dise : C'est M. Ferdinand Bé-
» lan... Comme on se dirait, c'est Voltaire ou
» le grand Frédéric, je vous avoue que cela ne
» me déplaît pas du tout. Mais, au revoir, mon
» cher ami, ces dames m'attendent, et je suis
» bien aise de faire danser Armide. »

Je n'ai nulle envie de retenir Bélan Quel singulier homme!.., singulier! pas tant!..... il s'en rencontre assez souvent de ce caractère. Mais sa société ne me plaît pas du tout. Il m'a fait quitter Ernest, tâchons de le retrouver.

Je me rapproche de la danse; Ernest y figure avec une dame de Saint-Mandé. Comme je ne veux pas danser, je cherche une place et

une chaise, lorsque mes yeux rencontrent ceux d'une personne qui me fait signe de venir près d'elle. C'est Caroline qui est assise là avec son oncle, et qui m'offre une place à ses côtés, j'hésite... car il faudra bientôt cesser de jouir de sa présence... mais une fois encore.... ce sera la dernière avant de lui dire adieu. Refuser en ce moment serait malhonnête. Je m'avance donc et je vais m'asseoir à côté d'elle.

« Vous avez été long à vous décider, » me dit-elle en souriant : « ici pourtant nous ne » sommes pas en tête-à-tête. »

Je ne réponds rien, je crains même de la regarder; car je trouve ses yeux bien plus dangereux depuis que la coquetterie ne les anime plus. Heureusement son oncle met fin à mon embarras.

« — Vous ne dansez pas, monsieur Dal- » breuse? — Non, monsieur, je n'aime plus la » danse. — Moi, je l'ai beaucoup aimée... j'ai » même été un assez beau danseur... je me rap- » pelle que, dans *Amphitryon*, quand je faisais » Sosie... Joli rôle que celui de Sosie! Dugazon » me l'avait fait répéter avec beaucoup de soin. » Vous savez qu'il y a la fameuse scène de la » lanterne... Dugazon sautait par-dessus la lan- » terne en faisant des bouffonneries, des ca- » brioles; moi, je voulus faire autre chose. Je » plaçais la lanterne.... . tenez, comme cette

» chaise... à cette distance....... Je m'élançais » alors en faisant une pirouette, et je passais un » joli entrechat en tombant de l'autre côté...... » C'était fort difficile... tenez... je vais coucher » la chaise... pour mieux vous montrer.

» — Comment, mon oncle! est-ce que vous » allez sauter par-dessus les chaises, mainte- » nant? — Non, ma nièce, je ne veux pas sau- » ter; mais j'explique à M. Dalbreuse ce que je » faisais dans Sosie... et je me flatte que jamais » acteur des Français n'a sauté plus haut que » moi. »

Heureusement pour M. Roquencourt qu'un de ses voisins de Saint-Mandé vient, en lui souhaitant le bonsoir, se placer sur la chaise qu'il voulait prendre. Cela dispense M. Roquencourt de me faire voir comme il sautait, et il entame la conversation avec le nouveau-venu.

« Vous ne dansez pas? » dis-je à Caroline. « Oh! non..... Ici je ne voudrais danser qu'a- » vec une personne de connaissance...... Mais, » d'ailleurs, je suis comme vous, je n'aime plus la » danse. Cet hiver je ne veux plus aller au bal... » ni dans le monde. Tout ce qui me plaisait » tant m'ennuie à présent!..... je resterai chez » moi... seule... avec mes pensées..... Pouvoir » penser tout à son aise... Ah! c'est quelque- » fois un si grand plaisir! »

Elle me regarde, puis tous deux nous bais-

sons les yeux et retombons dans le silence. Pendant ce temps, M. Roquencourt se dispute presque avec son voisin

« Je vous certifie, monsieur, que jamais Du-
» gazon n'a fait le marquis de Moncade de l'*É-*
» *cole des Bourgeois* ! — Pardonnez-moi, je l'y
» ai vu. — Vous vous trompez ; c'était Fleury.
» — Non ; c'était Dugazon. — Mais c'est im-
» possible, ce n'était pas son genre. C'est com-
» me si vous disiez que vous m'avez vu jouer
» *Hamlet* ou *Œdipe* ; c'est absolument la même
» chose. — Je ne sais pas ce que vous avez
» joué, mais j'ai vu Dugazon faire le marquis de
» Moncade... — Oh ! il y aurait de quoi sauter
» au plafond. »

Et comme le petit oncle ne peut pas sauter au plafond, vu que nous sommes sous des arbres, il se contente de se rejeter en arrière avec sa chaise, ce qui me fait craindre qu'il ne veuille encore faire Sosie.

Nous ne pouvons nous empêcher de sourire, Caroline et moi. Cela dissipe un moment nos pensées. Tout-à-coup mademoiselle Derbin, qui a de nouveau regardé la danse, dit à son oncle :

« Ah ! voyez donc ma raccommodeuse de
» dentelles... comme elle est parée !... Elle n'a
» pas mauvaise tournure ; on croirait vraiment
» que c'est une femme comme il faut... Tenez,

» monsieur Dalbreuse, c'est cette femme en
» chapeau lilas... »

Je regarde la personne qu'on m'indique..... je reste terrifié comme si je venais d'apercevoir un serpent. C'est Lucile qu'on m'a montrée... Lucile que je n'avais pas vue depuis le jour fatal. Il me semble que sa présence renouvelle tous les tourments que j'ai éprouvés alors. Je ne puis dire quel mal elle me fait.

Il faut que mes traits expriment bien ce que je ressens, car Caroline me dit aussitôt :

« Mon Dieu!... qu'avez-vous donc?.... Vous
» connaissez cette femme, assurément.... —
» Oui... je... C'est-à-dire autrefois... mais plus
» maintenant... — Que vous a-t-elle donc fait
» pour que sa vue vous trouble à ce point? —
» Rien... mais je ne sais pourquoi, en la regar-
» dant... je me suis rappelé..... On ne sait pas
» quelquefois ce qu'on éprouve. »

En ce moment la contredanse finit. Lucile et son danseur viennent de notre côté. Grand Dieu ! elle s'asseoit à quelques pas de moi, elle m'aperçoit, elle me regarde fixement.... Je ne puis supporter la présence, les regards de cette femme. Je me lève brusquement, je passe à travers tout le monde, je m'éloigne du bal et ne m'arrête que dans un endroit où il n'y a plus personne.

Je ne pourrai donc jamais être heureux, ja-

mais perdre le souvenir de mes chagrins! Lorsque je suis décidé à pardonner à Eugénie, à rendre une mère à mes enfants, il faut que la vue de cette Lucile vienne me rappeler tout ce que je voulais oublier. Comme elle me regardait!... Elle jouissait du tourment, de la honte que me causait sa présence.... La méchanceté brillait dans ses yeux... Ah! j'espérais ne plus revoir Lucile!...

Je me jette sur le gazon. Je tâche de me calmer. Après tout, la rencontre de cette femme ne changera rien au parti que j'ai pris. Je saurai à l'avenir être plus maître de moi... mais je ferai cent lieues, s'il le faut, pour éviter la rencontre de Lucile.

Je reste près d'une demi-heure à cette place. Enfin, je suis plus calme, je me lève, mais je ne sais si je veux retourner au bal. Ernest m'y attend sans doute. J'ai fait quelques pas, puis je m'arrête, car je ne voudrais plus voir Lucile. Pendant que je suis indécis, une femme vient du côté de la danse. Elle marche presque en courant vers moi. J'attends avec inquiétude.... Ah! c'est Caroline!

Elle me rejoint et s'appuie sur mon bras en me disant : « Je vous retrouve enfin..... Je vous » cherchais de tous côtés... Ah ! je suis con- » tente! .... Mais venez... allons dans le bois, » que je puisse enfin vous parler. J'ai tant de

» choses à vous dire... J'ai dit à mon oncle
» qu'il ne soit pas inquiet, que vous me ramè-
» neriez... »

J'écoute Caroline avec surprise ; il semble qu'il se soit passé en elle quelque chose d'extraordinaire... elle n'est plus telle que je l'ai quittée il y a peu de temps. Elle a pris mon bras, elle le serre doucement ; elle parait vivement agitée, mais on dirait que c'est de plaisir.

Cependant nous entrons dans le bois, et et Caroline me dit en me regardant tendrement : « Mon ami, je dois vous sembler bien
» folle, bien inconséquente... mais vous igno-
» rez encore tout ce que je viens d'éprouver !
» depuis quelques instants mon sort, mon ave-
» nir est changé... A présent, je puis être heu-
» reuse... je vous aimais... vous le savez bien..
» je n'avais pu vous cacher les sentiments que
» j'avais pour vous. Sans nous l'être dit, nous
» nous étions entendus, mais cet amour était
» un crime... je le croyais, du moins... je me
» le reprochais... je voulais vous fuir, vous ou-
» blier... Ah ! mon Dieu ! que j'étais malheu-
» reuse !... A présent je sais toute la vérité...
» je sais que je puis vous aimer.

« — Comment?. . Que voulez-vous dire ? —
» Que je sais tout... Ah ! pardonnez-moi d'avoir
» questionné cette femme .. mais je ne pouvais

» résister à ma curiosité. Votre trouble à sa vue
» était si extraordinaire. Cette femme.--Vous avez
» parlé à Lucile ? — Oui, et je sais maintenant
» que, loin d'être coupable envers votre épou-
» se, c'est elle qui vous a indignement trompé....
» — Ah! taisez-vous... taisez-vous. — Jamais,
» je vous le jure, je ne vous rappellerai une
» chose qui vous a tant affligé. Ah! mainte-
» nant je comprends bien que vous ne vous
» remettrez pas avec elle... je conçois pourquoi
» vous la fuyez. Je vous accusais... je me croyais
» un obtacle à votre réconciliation, et c'est pour
» cela que je voulais vous fuir. Mais puisqu'il
» en est ainsi, pourquoi me condamnerais-je à
» un chagrin éternel ?..... Pourquoi donc ne
» me livrerais-je pas au sentiment que vous
» m'avez inspiré ?.....

» — Caroline ! que dites-vous ? si en effet
» mon épouse fut coupable..... en suis-je plus
» libre de disposer de moi ?...

» — Libre... non; je sais bien que je ne puis
» pas être votre femme, mais que m'importe ce
» titre ? c'est votre amour seul que je veux ;
» vous savez que je m'inquiète peu du monde,
» des convenances... Je suis ma maîtresse, moi :
» pourquoi donc n'oserais-je pas vous aimer ?
» Parce que vous êtes enchaîné à quelqu'un qui
» qui a fait votre malheur, il faudrait que votre
» vie entière s'écoulât dans l'amertune et l'aban-

» don!... Ah! je veux au contraire, à force d'a-
» mour, vous faire oublier vos chagrins d'autre-
» fois.... Il me sera si doux d'être votre seule,
» votre unique amie.... d'avoir toutes vos pen-
» sées, tous vos instants... Mais vous ne me ré-
» pondez pas..... Mon Dieu! me serais-je abu-
» sée?... Est-ce que vous ne m'aimeriez pas?...
» Oh! alors tout serait fini pour moi, et je n'au-
» rais plus qu'à mourir!... Henri!... Henri!...
» Il ne me répond pas!... »

Elle a posé sa tête sur ma poitrine. Je ne puis dire tout ce qui se passe en moi. Comment fuir!.... comment repousser une femme que l'on aime!..... Je n'en ai pas la force. J'ai soutenu cette tête charmante.... En voulant la consoler, ma figure se trouve contre la sienne... Nos joues sont brûlantes, nos lèvres se rencontrent..... Nous oublions tout l'univers, nous n'existons plus que pour nous deux...

Je ne sais combien de temps nous sommes restés là, sur ce gazon témoin de notre délire. Je suis heureux; et pourtant quelque chose m'oppresse, m'attriste... Je crains de réfléchir. Caroline a enlacé ses bras autour de mon cou. Elle est toute à son amour. Je regarde autour de moi. J'écoute..... On n'entend plus aucun bruit.

« Il est bien tard... Je crois, » dit Caroline,
» qu'il faut rentrer..... Tu vas me reconduire,

» n'est-ce pas, mon ami? — Sans doute. — Où » sommes-nous, ici? — Je ne sais... Pourtant... » On dirait que nous ne sommes pas loin du » jardin d'Ernest... Oui... là-bas, ce mur... — » — En effet, je crois voir un pavillon aussi..... » — Un pavillon ! ah ! éloignons-nous bien vite. » — Tu viendras demain ; n'est-ce pas, mon » ami?... D'ailleurs, je te verrai... tous les jours, » à présent ? — Oui... demain... je te verrai .. » je te parlerai... — Comme tu me dis cela » d'une façon singulière.... Qu'as-tu donc? — » — Rien..... Mais, viens..... Éloignons-nous » d'ici... »

Caroline passe son bras autour de moi. Ma main soutient sa taille, et nous nous éloignons ainsi du lieu témoin de nos serments. Il fait sombre. Nous n'avons pas fait dix pas que quelque chose arrête nos pieds. Caroline se penche et pousse un cri d'effroi en disant : « Oh! mon Dieu! mon ami, c'est une femme!...

» — Une femme !... »

Un frison me saisit ; j'ose à peine baisser les yeux pour examiner celle qui est étendue devant nous.

— On dirait qu'elle est morte? » s'écrie Caroline. — Morte!... Ah! si c'était... »

Je me jette à genoux, je soulève la tête de cette infortunée, j'écarte le feuillage qui nous cache la clarté des cieux..... Un gémissement

sourd m'échappe Je reste moi-même anéanti... C'est Eugénie, c'est ma femme qui est sans mouvement devant moi

Caroline m'a entendu murmurer le nom d'Eugénie, elle reconnaît aussi l'infortunée; alors elle tombe à genoux près d'elle, et s'abandonne au désespoir, car elle devine bien que c'est elle qui vient de causer sa mort. Moi, je ne puis plus ni parler ni agir. Je suis muet, glacé devant ce spectacle affreux.

Tout-à-coup Caroline s'écrie : « Ah ! son » cœur bat encore.... Elle n'est pas morte !... »

Ces mots m'ont ranimé. Je me baisse, je prends Eugénie dans mes bras. Caroline écarte le feuillage... Mais où trouver du secours si tard?... L'endroit le plus proche est le jardin d'Ernest. Je me dirige vers la petite porte... Elle est ouverte, nous entrons. Une lumière éclaire l'intérieur du pavillon, dont la porte est restée ouverte aussi.... On voit que l'on est sorti à la hâte de ces lieux. Nous entrons dans le pavillon Je dépose Eugénie sur un lit. Caroline cherche partout; elle m'apporte de l'eau, des sels, puis elle sort et court vers la maison pour appeler du monde.

Je suis resté seul près d'Eugénie ; j'inonde d'eau son front, ses tempes, tandis que mes mains cherchent à réchauffer ses mains glacées.... Enfin elle fait un mouvement.... Elle

ouvre les yeux : elle me reconnaît ; et prenant ma main, elle la porte à sa bouche en murmurant : « Ah ! je serai donc heureuse encore une fois... » Tu es auprès de moi... — Eugénie, reviens à » la vie... au bonheur... je t'avais pardonné... » je voulais rendre une mère à ses enfants. — » Il se pourrait !.... Mais non.... il vaut mieux » que je meure... Tu en aimes une autre.... Je » vous ai entendus.... J'étais ici.... Ta voix est » parvenue jusqu'à moi. Je suis sorti à la hâte... » et je t'ai vu dans ses bras.... cela m'a tuée.... » Et pourtant je méritais cette punition. .. Ah ! » puisse Caroline te rendre plus heureux que » je ne l'ai fait !..... Dis-moi encore que tu me » pardonnes... que tu aimeras ton fils.

» — Eugénie !... Mon Dieu... elle va perdre » connaissance... Et personne ne vient !...

Ernest et Marguerite entrent précipitament, dans le pavillon. Ils courent au lit. Eugénie entr'ouvre encore les yeux, elle me tend la main en murmurant : « Je n'ai pas vu mes enfants. »

Maguerite fait un mouvement pour sortir; Eugénie lui fait signe d'arrêter, en balbutiant : « Non... ils dorment ; ne les éveillez pas !.... »

Puis elle s'endort aussi, mais pour ne plus s'éveiller.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

